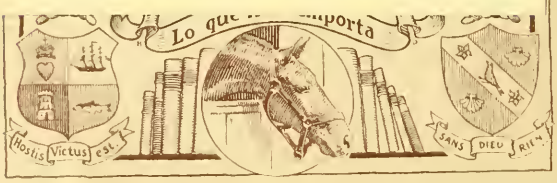
McKEW PARR COLLECTION

MAGELLAN

and the AGE of DISCOVERY

PRESENTED TO

BRANDEIS UNIVERSITY • 1961



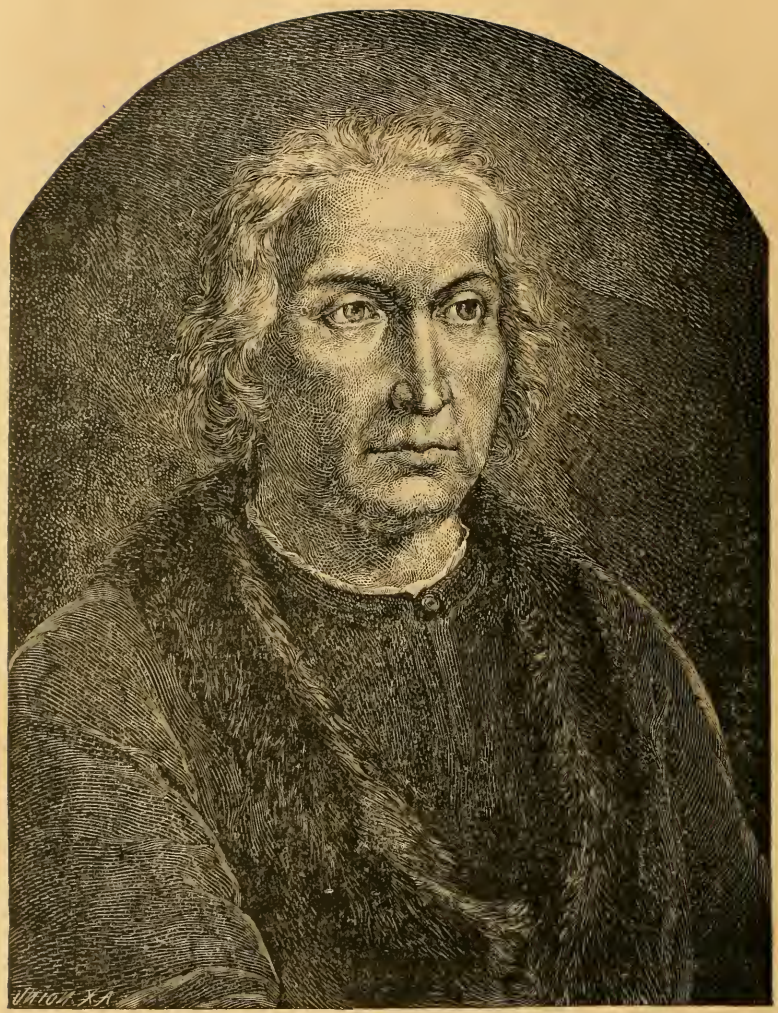
A. RASTOUL

CHRISTOPHE COLOMB

PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & Cie
ÉDITEURS
Ancienne Librairie DELHOMME & BRIGUET
117, rue de Rennes, 117

1905
Tous droits réservés.
DÉPOT A LYON : *3, Avenue de l'Archevêché*

CHRISTOPHE COLOMB



CHRISTOPHE COLOMB

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

A. RASTOUL

PARIS

LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET

Gabriel BEAUCHESNE & Cie

ÉDITEURS

83, rue de Rennes, VIe

—

Dépôt à Lyon, 3, avenue de l'Archevêché

PRÉFACE

Les centenaires sont à la mode ; on aime à rappeler et à célébrer les grands événements de l'histoire ; parfois même on choisit assez mal, et l'on fête le centenaire de choses qu'il vaudrait mieux ensevelir dans un éternel oubli. Avec cette mode, il est tout naturel qu'on se prépare à célébrer, le 12 octobre prochain, le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Le vendredi 12 octobre 1492, en effet, le grand navigateur abordait à une des îles Lucayes, Guanahani, qu'il appelait San-Salvador et sur laquelle il arborait immédiatement la croix.

Il ne s'agit pas, cette fois, d'un centenaire national, si grand soit-il ; le monde civilisé tout entier s'associe à l'avance à la solennité que l'on prépare ; des fêtes sont annoncées partout, dans la vieille Europe comme dans la jeune Amérique.

Quelle étrange destinée que celle du grand homme qui a découvert le nouveau monde ! A la suite de persévérants efforts, Colomb finit par faire accepter ses idées à une grande souveraine capable de les comprendre, Isabelle la Catholique, reine de Castille et de Léon. Déjà au seuil de la vieillesse, il part avec trois pauvres caravelles pour franchir cette « mer Ténébreuse, » dont le nom seul jetait l'effroi au cœur des plus audacieux navigateurs. Lorsqu'il revient triomphant, il est acclamé, glorifié ; mais bientôt les épreuves commencent, qui ne finiront qu'avec sa vie. Il meurt, à peu près oublié, ayant

157761

perdu sa grande protectrice. Le silence se fait presque immédiatement sur sa mémoire ; bien des historiens ne le nomment même pas; les autres ne voient guère en lui qu'un navigateur assez habile, presque un aventurier; l'Amérique, qui prend son nom à un navigateur secondaire, Amerigo Vespucci, daigne à peine conserver le souvenir de Colomb dans une de ses provinces.

Le jour de la justice vient cependant, justice tardive et incomplète. Les historiens rendent hommage à l'homme de génie qui, en découvrant l'Amérique, a ouvert la voie dans laquelle on n'a fait que le suivre. Mais les plus illustres de ces historiens, Robertson, Irving, Humboldt, sont protestants ; si, lorsqu'ils restituent sa gloire au héros, ils veulent être justes, ils ne peuvent pas l'être. Ils arrivent à comprendre le marin, le civilisateur ; le catholique leur échappe, et ils ne donnent qu'un Colomb incomplet. Avant tout, Colomb était un homme de foi ; son but avoué, proclamé, était d'ouvrir de nouvelles terres à la diffusion de l'Évangile, de nouvelles routes aux apôtres de la bonne parole ; s'il se réserve, non sans une certaine âpreté, une part considérable dans les richesses des pays découverts par son génie, c'est qu'il se propose de reprendre l'œuvre brusquement interrompue des croisades et de délivrer les Lieux saints. Comment des protestants, si ouvert qu'ils aient l'esprit, auraient-ils pu comprendre ces grandes idées, à peine accessibles à bien des catholiques? Ils les laissent donc de côté, lorsqu'ils ne les défigurent pas comme le sceptique Humboldt.

Donc, ces historiens ne nous avaient donné qu'un Colomb incomplet; sans en avoir conscience, ils l'avaient faussé et diminué, en le découronnant ainsi de son auréole chrétienne. Et cependant, si grand était l'homme que, même ainsi réduit, il s'imposait encore à l'admiration. Mais il restait à compléter l'œuvre brillamment commencée, à faire voir, derrière le na-

vigateur et le civilisateur, le chrétien qui les inspirait tous les deux. L'œuvre a été faite par divers historiens, au premier rang desquels nous sommes heureux de nommer un Français, M. Roselly de Lorgues. Celui-ci va même plus loin ; il montre dans Colomb, non pas seulement un chrétien, mais un saint, nous dirions volontiers le saint, car il fait au « Révélateur du globe » une place à part même dans les annales de la sainteté. Si, tant que l'Église, seule compétente, n'a pas prononcé, les doutes peuvent persister au sujet de cette révélation, au moins la foi ardente de Colomb a été établie avec la plus grande évidence. Aussi les catholiques du monde entier peuvent-ils s'associer pleinement au centenaire du 12 octobre 1892. Ils ne le peuvent pas toujours ; est-il nécessaire de rappeler de récents centenaires très brillants et bruyants que d'autres sans doute ne tarderont pas à suivre ? Cette fois il s'agit de l'homme dont de nombreux évêques, avec le cardinal Donnet, ont demandé au pape la canonisation, de celui dont Pie IX, de sainte mémoire, disait, dans un bref adressé à M. Roselly de Lorgues : « Christophe Colomb qui, enflammé de zèle pour la foi catholique, résolut, en entreprenant la plus audacieuse des navigations, de découvrir un monde nouveau, non point pour ajouter de nouvelles terres à la souveraineté de l'Espagne, mais afin de placer de nouveaux peuples sous le règne du Christ, ce qui veut dire de l'Eglise. » Le pape Léon XIII n'est pas moins explicite ; à propos de l'exposition universelle de Chicago, dont l'ouverture doit coïncider avec le centenaire et qui doit être marquée par de grandes fêtes en l'honneur de Colomb, Sa Sainteté a adressé aux évêques d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques une lettre encyclique en date du 16 juillet 1892, dans laquelle elle dit : « Il est constant que la principale idée et la conception qui dirigea son esprit, ce fut d'ouvrir un chemin à l'Évangile à travers de nouvelles terres et de nouvelles mers. »

Dans ce volume, dont ce que nous venons de dire explique suffisamment la publication, notre but été de montrer Colomb tel qu'il était : hardi navigateur, marin de génie et surtout chrétien d'une foi ardente. Au seuil des temps modernes, alors que la Renaissance a déjà porté atteinte aux croyances, alors que déjà se font sentir les signes avant-coureurs de la grande scission religieuse du XVI^e^ siècle, Christophe Colomb a conservé la vieille foi des croisés, dont il veut reprendre l'œuvre. On ne saurait trop mettre en lumière ce côté du grand homme, surtout dans une époque comme la nôtre.

Si nous nous sommes fait un devoir de montrer dans Colomb le chrétien trop longtemps oublié, méconnu, nous nous sommes bien gardé de nous prononcer sur ce qu'on pourrait appeler le côté surnaturel de sa mission, de sa vie. L'historien peut, lorsqu'il rencontre des faits surnaturels, comme des résurrections, des guérisons miraculeuses, les enregistrer alors même que l'Église n'aurait pas encore prononcé, sous la réserve de se soumettre d'avance à sa décision ; ces faits s'établissent par des témoignages, comme les autres faits de l'histoire. Mais dans la vie de Christophe Colomb, il s'agit, non de faits positifs racontés par des témoins oculaires, mais d'inspirations, de visions, de coïncidences providentielles sur lesquelles seule l'Église a le droit et le pouvoir de prononcer. Nous nous sommes donc borné au rôle de narrateur, qui est celui de l'historien, donnant et parfois discutant brièvement les diverses versions et explications. Si l'Église, dans sa souveraine et infaillible autorité, affirme le caractère surnaturel de la mission de Christophe Colomb et place sur les autels celui que M. Roselly de Lorgues appelle « l'envoyé de Dieu, » le « révélateur du globe, » nous nous inclinerons avec bonheur, mais nous n'avions pas, en matière si délicate, à prévenir son jugement.

Paris, 31 juillet 1892.

CHRISTOPHE COLOMB

INTRODUCTION

Sommaire : Les opinions sur la forme de la terre. — Traditions au sujet de terres lointaines dans l'Océan. — Les communications avec le nouveau monde. — Les erreurs et les préjugés. — La mer Ténébreuse. — Les moyens de navigation. — Colomb a véritablement découvert le nouveau monde.

Pour apprécier l'importance de la découverte de Christophe Colomb, il est nécessaire de savoir quels étaient, au sujet de la forme de la terre, de la navigabilité de l'Océan et de l'existence de terres lointaines, les traditions, les erreurs et les préjugés des savants comme du peuple, à la fin du xv^e^ siècle. Le hardi navigateur trouva-t-il dans l'ensemble des connaissances qui existaient les éléments de son grand projet ? Ne pouvait-il, au contraire, rencontrer que des obstacles dans des erreurs au-dessus desquelles il lui fallait commencer par s'élever ?

Et d'abord, quelles étaient les idées dominantes sur la forme de la terre ? Pendant longtemps les cosmographes et géographes avaient cru que la terre, surface plane, se composait seulement du vieux continent, qui était entouré de mers infranchissables lorsqu'on arrivait à une certaine distance. Cette opinion avait été facilement acceptée par les divers peuples. Cependant, même dans l'antiquité, on trouve déjà l'opinion qui donnait à la terre une forme sphérique, et au xv^e^ siècle cette opinion avait rencontré de nombreux adhérents. C'est là un fait d'une grande importance dans la question, car si la terre est sphérique, il est évident qu'en partant des ports occidentaux de l'Europe et en naviguant

toujours à l'ouest, on doit nécessairement, soit rencontrer de nouvelles terres plus ou moins lointaines, soit arriver aux Indes, au Cathay, à Cipangu, ces pays dont le vénitien Marco Polo avait fait connaître les richesses fabuleuses. A cette époque, les Portugais cherchaient justement la route des Indes en contournant l'Afrique; on la trouverait plus courte et plus facile en se dirigeant vers l'ouest. Ce fut en effet l'idée première de Colomb qui, trompé par les cosmographes de l'époque, prolongeait l'Asie au delà de ses limites réelles.

Des traditions confuses, mais réelles et persistantes et qui avaient frappé Colomb, venaient à l'appui de l'opinion qui faisait de la terre une sphère. D'autres traditions, également confuses, mais non moins réelles, plaçaient de nouvelles terres à l'ouest, au milieu de l'Océan, à une distance plus ou moins grande. Ainsi Platon, dans son dialogue intitulé *Critias* ou *de l'Atlantide*, n'a guère fait qu'une fantaisie philosophique du genre de l'*Utopie* de Thomas Morus, mais il a certainement pris le nom et la situation de l'Atlantide dans des traditions existantes. On retrouve des traces de ces traditions dans Aristote et Sénèque; tous les deux s'accordaient pour dire qu'à l'ouest de l'Espagne il se trouvait des terres assez rapprochées qu'ils rattachaient à l'Asie. Ils se trompaient et sur la distance et sur la situation de l'Asie, mais ils avaient raison pour l'existence de terres lointaines à l'ouest. On sait combien Sénèque et surtout Aristote furent étudiés pendant le moyen âge; les traditions durent donc se maintenir.

Mais ces terres qu'on plaçait ainsi à l'ouest, n'y était-on jamais allé? Le fait seul que Colomb trouva le nouveau monde habité est une réponse. On y était allé, mais quand? A quelle branche de la race humaine appartenaient ces populations? Les américanistes discutent encore sur ces points dont la solution n'a pour nous, dans la question qui nous occupe, qu'un intérêt secondaire. Un double fait reste : on était allé au nouveau monde à une époque plus ou moins reculée, et les communications avaient cessé.

Les peuples navigateurs de l'antiquité, les Phéniciens, les Carthaginois, qui avaient fait le tour de l'Afrique, — le fait est

maintenant hors de doute, — n'avaient-ils pas pu s'aventurer jusqu'au nouveau monde ? Rien ne l'établit, et il ne faut pas oublier que, pour les navigateurs anciens qui, dénués d'instruments, ne quittaient guère la terre de vue, il était beaucoup plus facile de faire le tour de l'Afrique que de se lancer en plein Océan. Il n'est pas impossible, cependant, que des navires aient été jetés par la tempête ou par quelque courant sur la côte américaine, mais ils n'en seraient, selon toute probabilité, pas revenus.

Au moyen âge, les peuples navigateurs ne manquent pas plus que dans l'antiquité ; nous avons les Arabes, les Normands, les Irlandais. Rien n'indique que des navires arabes soient allés jusqu'en Amérique ; les traditions qui existent à ce sujet sont tellement vagues, tellement mêlées d'exagérations, qu'il n'est pas possible de les prendre au sérieux. Il n'en est pas de même avec les Normands et les Irlandais ; ils ont découvert et peuplé l'Islande ; ils ont eu des colonies au Groënland ; de ce pays sont parties d'autres colonies qui se sont établies au Vineland et qui ont même eu des évêques. Très certainement le Vineland répond à une portion quelconque de l'Amérique du Nord. Mais au xv[e] siècle, les colonies du Vineland avaient disparu, et quoique d'après certains récits, Colomb ait navigué jusqu'en Islande, il est douteux qu'il en ait eu connaissance. Lors de ses explications aux théologiens de Salamanque, n'aurait-il pas parlé des évêques du Vineland s'il les avait connus [1] ?

En fait, du moment qu'on admettait la sphéricité de la terre, il était évident qu'une navigation à travers l'Océan dans la direction de l'ouest était possible et qu'elle devait aboutir soit à de nouvelles terres, soit aux côtes orientales de l'Asie. Des communications avec l'Amérique avaient eu lieu, mais elles étaient interrompues, et le souvenir en était à peine conservé dans de vagues

(1) Certains américanistes prétendent retrouver des traces des colonies du Vineland au Mexique, dans l'Amérique centrale et même dans celle du Sud. Ce sont là des hypothèses qui ne paraissent pas jusqu'ici sérieusement appuyées.

Pour les relations avec le nouveau monde avant Colomb, voir Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*. (Paris, Arthur Rousseau.) L'auteur a réuni en les acceptant peut-être trop facilement, toutes les traditions relatives aux « précurseurs de Colomb ».

traditions. Des préjugés de toutes sortes avaient cours, non seulement dans le peuple, mais même chez les marins, chez les cosmographes, qui s'opposaient à une longue navigation à l'ouest. On devait s'exposer aux plus grands dangers; on rencontrait la « mer Ténébreuse », dont le nom seul était un épouvantail; il y avait les climats tropicaux sous lesquels, par suite d'une chaleur torride, on ne pouvait vivre. Enfin, si la boussole permettait au navigateur de se diriger loin des côtes, les procédés de navigation étaient cependant encore bien insuffisants. Les Portugais s'étaient déjà aventurés assez loin sur la côte occidentale d'Afrique, mais ils ne se lançaient pas en pleine mer, au-devant de l'inconnu.

Telle était la situation lorsque Colomb conçut son grand projet; on comprend qu'il eut à triompher de nombreux obstacles. C'est donc à juste titre que l'histoire lui fait honneur de la découverte du nouveau monde.

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES ANNÉES

Sommaire : Naissance et pays de Christophe Colomb. — Récit de Fernand Colomb. — Les incertitudes et les contradictions. — Enfance de Christophe Colomb. — Fut-il envoyé à l'université de Pavie? — Débuts maritimes. — Servit-il sous les Colomb? — L'affaire de la *Fernandina*. — Arrivée en Portugal. — Voyages divers.

Dans quel pays et à quelle époque est né Christophe Colomb? Il semble de prime abord que cette double question doive être facilement résolue. Il n'en est rien, et l'on ne connaît bien exactement ni la date ni le lieu de naissance du grand navigateur. Washington Irving disait : « On ne sait rien de certain sur les premières années de Christophe Colomb. L'époque, le lieu de sa naissance, sont enveloppés d'une égale obscurité; ses ancêtres ne sont pas mieux connus. »

Fernand Colomb nous a laissé l'histoire de son père; nul n'était mieux placé pour donner des renseignements exacts et précis, et il ne les donne pas. « Comme l'une des choses principales qui appartiennent à l'histoire de tout homme sage, dit-il, c'est de connaître son origine et sa patrie, car on a coutume d'estimer davantage ceux qui naissent dans les grandes villes et de parents nobles, quelques-uns voulaient me faire déclarer et dire que l'amiral descendait d'un sang illustre, quoique ses ancêtres eussent été réduits à la misère par une dérision de la fortune.... Mais je n'ai pas voulu prendre cette peine, car je suis persuadé que mon père a été élu par Notre-Seigneur pour une œuvre aussi grande que celle

qu'il a accomplie. Et comme il devait être ainsi pour Lui un véritable apôtre, et il le fut en effet, Dieu voulut à cet égard qu'il imitât les autres, appelés par Lui des mers et des rivières et non des châteaux et des palais. Il voulut qu'il l'imitât Lui-même qui, issu de race royale, se plut à naître de parents peu connus. De sorte que, autant sa personne avait été douée et enrichie de tout ce qui était nécessaire à une si grande entreprise, autant Dieu voulut que sa patrie et son origine fussent plus incertaines et plus inconnues.... C'est pourquoi d'aucuns qui, en une certaine façon, pensent obscurcir sa réputation, disent qu'il était de Nervi, d'autres qu'il était d'Aigureo et d'autres qu'il était de Buggiasco, tous petits villages voisins de la ville de Gênes et situés dans le même bassin; d'autres, qui veulent l'exalter davantage, disent qu'il était de Savone, et d'autres de Gênes, et même ceux qui s'élèvent plus haut encore le font de Plaisance, ville où demeurent quelques personnes honorables de son nom et où l'on voit des tombeaux avec les armoiries et le nom de Colombo. »

On voit que Fernando Colomb n'apprend rien. Il est vrai que Colomb s'est lui-même, à diverses reprises, déclaré génois, et qu'une tradition persistante vient appuyer ses déclarations. Mais n'étaient pas génois seulement les habitants de la ville de ce nom ; ceux des villes et des villages de la Ligurie soumis à la domination de Gênes avaient également le droit de se dire génois, comme les sujets de terre ferme de Venise se disaient vénitiens. Né dans les villes ou villages que cite Fernand Colomb, son père ne serait pas moins génois que s'il était originaire de la ville même de Gênes; et comme la Corse était alors sous le joug de Gênes, ses habitants pouvaient également prendre le titre de génois (1).

Dans ces dernières années, un historien qui s'est beaucoup occupé de Christophe Colomb, M. Harrisse, a publié divers docu-

(1) La ville de Calvi est justement une de celles qui revendiquent Christophe Colomb, et elle prépare de grandes fêtes pour le centenaire de celui dont elle prétend avoir le droit de se glorifier. Voir l'abbé Péretti : *Christophe Colomb Français, Corse, Calvais*, où l'auteur établit que la naissance du grand marin à Gênes n'est nullement prouvée et fait valoir habilement les titres de Calvi. (Paris, Chantrel; Bastia, Olagnier.,

ments, notamment des pièces notariées ; seulement il faudrait d'abord établir que ces pièces concernent, non pas un Colomb quelconque, mais le grand marin. Elles paraissent d'ailleurs ne pas s'appliquer au même personnage.

Donc Christophe Colomb est génois en ce sens qu'il est de nationalité génoise, mais il n'est nullement prouvé qu'il soit né à Gênes. Est-on mieux fixé sur la date de sa naissance? Washington Irving et M. Roselly de Lorgues, avec la plupart des historiens jusqu'à ces dernières années, le font naître en 1435; mais tout acte officiel fait défaut, et l'unique argument est celui-ci : « On sait que Christophe Colomb mourut à Valladolid, le 20 mai 1506, à l'âge de soixante-dix ans, il serait donc né en 1435. » N'est-ce pas résoudre la question par la question? Qui prouve qu'en 1506 Christophe Colomb avait soixante-dix ans? Certains historiens ne lui en donnent que soixante; d'autres moins encore. On lui prête à lui-même des déclarations contradictoires. Les pièces publiées par M. Harrisse et auxquelles nous faisions allusion tout à l'heure le font naître de 1445 à 1446 [1]. En réalité, l'incertitude est complète et l'on a mis en avant les dates suivantes : 1435, 1441, 1446, et même 1455 et 1458. Nous reconnaissons volontiers que la vraisemblance est pour 1435; cette date concorde avec ce que l'on admet généralement pour l'âge de Christophe Colomb aux grandes époques de sa vie, notamment lors de ses voyages et de sa mort.

Si nous passons à la famille, nous trouvons que Christophe Colomb était le fils de Domenico Colomb, un pauvre cardeur de laine [2], et de Suzanne Fontanorossa; il eut deux frères : Barthélemy et Jacques ou Diégo, qu'on trouve activement mêlés à sa vie, et une sœur qui, mariée, disparaît complètement. Domenico Colomb appartenait-il à une branche déchue d'une illustre famille? Certains historiens le disent et ils donnent même à Christophe les armes de cette famille, quoiqu'il ne les ait jamais portées. En réa-

(1) Cette date est un des motifs qui nous font douter que les actes produits par M. Harrisse concernent le vrai Christophe Colomb.

(2) Nous devrions écrire *Colon*, puisque c'est ainsi que les contemporains écrivaient le nom du grand navigateur. Son fils Fernand déclarait qu'il « s'appelait Colon ». Nous avons préféré suivre l'usage qui a prévalu.

lité rien ne prouve que le cardeur Colomb fût de famille noble; le contraire même semble plus vraisemblable; et Fernand Colomb semble le confirmer lorsqu'il dit que « la famille de son père, de commune origine, vécut dans l'obscurité et dans la gêne ».

Sur la première éducation de Christophe Colomb les renseignements font absolument défaut; de l'ardeur de sa foi on peut conclure qu'il a été chrétiennement élevé par un père et une mère eux-mêmes pleins de foi. On ne sait quelle instruction il reçut. Sur la foi de Fernand Colomb, la plupart des historiens admettent qu'il fut envoyé à l'université de Pavie. « Il alla étudier à Pavie, dit en effet Fernand, jusqu'à ce qu'il fût en état d'entendre bien tous les livres de cosmographie, dont la lecture était pour lui d'un grand attrait. » Mais cet envoi soulève plusieurs difficultés. Colomb déclare lui-même qu'il a débuté jeune dans le métier de marin, et il est généralement admis, d'après ses propres dires, qu'il a commencé à naviguer à l'âge de quatorze ans. A quel âge alors aurait-il pu suivre les cours de l'université de Pavie, qui s'adressaient, non aux enfants, mais aux jeunes gens? De plus Fernand Colomb parle d'études de cosmographie; or, à Pavie, on enseignait la philosophie, le droit, la médecine et non la cosmographie, pour laquelle il pouvait facilement trouver des maîtres dans un port comme Gênes. Enfin, la position de sa famille ne lui permettait guère d'envoyer inutilement, car c'était trop tôt, un enfant de douze ans à une université lointaine. Le fait du passage de Christophe Colomb à l'université de Pavie reste donc au moins douteux, malgré l'affirmation de Fernand, qui d'ailleurs « doit avouer qu'il est fort inexactement renseigné sur tout ce qui concerne le premier temps de la vie de son père [1] ». On peut laisser à Colomb l'honneur d'avoir lui-même complété son instruction, certainement sommaire, et Irving a raison de dire : « C'était un de ces hommes forts qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à eux-mêmes, et qui, habitués à lutter avec les privations et les obstacles, acquièrent l'intrépidité qui brave les difficultés et l'adresse qui les surmonte; un

(1) Un historien, d'Avezac, dans une note sur l'*Année véritable de la naissance de Christophe Colomb*, se demande s'il ne faudrait pas lire dans le texte primitif de Fernand Colomb *Patria* au lieu de *Pavia*.

de ces hommes qui savent faire les plus grandes choses avec les moyens les plus minimes, qui suppléent, par leur habileté et leur énergie, aux ressources qui leur manquent. »

Il paraît établi que, pendant un laps de temps certainement très court, Christophe Colomb travailla comme apprenti avec son père, le cardeur de laine; Fernand Colomb nie le fait; il ne veut pas que l'amiral ait exercé une profession manuelle; mais ses dénégations ne paraissent pas fondées. Cela ne dura pas longtemps d'ailleurs, puisque, dès l'âge de quatorze ans, Christophe, suivant une vocation irrésistible, prenait la mer. Tous les historiens s'accordent sur ce point, qu'il s'embarqua de bonne heure; seul, un historien du XVIII^e^ siècle, postérieur par conséquent de trois siècles, dit que Christophe Colomb ne se fit marin que tardivement. Cette assertion, qui ne s'appuie d'aucun document, ne peut prévaloir contre le témoignage positif de Colomb lui-même : « Dès l'âge le plus tendre, dit-il dans une lettre, j'allai en mer et j'ai continué de naviguer jusqu'à ce jour. Quiconque se livre à la pratique de cet art désire savoir les secrets de la nature d'ici-bas. Voilà plus de quarante ans que je m'en occupe. » Cette dernière phrase explique comment, en dépit d'une instruction première assez rudimentaire, Christophe Colomb était arrivé à une connaissance assez étendue de son « art » et des « secrets de la nature ».

Quelles furent les navigations de Colomb? On n'est guère mieux renseigné sur ce point que pour ses premières années. Il nous dit lui-même : « J'ai passé vingt-trois ans sur mer sans la quitter un moment; j'ai vu tout le Levant et l'Occident et le Nord; j'ai vu l'Angleterre; j'ai été plusieurs fois de Lisbonne à la côte de Guinée. » Ces derniers voyages sont évidemment postérieurs à son établissement en Portugal, dont nous aurons à parler plus loin.

On peut croire que Colomb, marin génois, se trouva mêlé aux guerres maritimes de Gênes et de Venise, aux expéditions de ses compatriotes contre les Turcs et contre les pirates barbaresques. Servit-il un moment sous le drapeau français avec deux marins illustres de l'époque, Francesco Colombo dit « l'archipirate, » et son neveu Colombo de Mozzo, qui portaient le même nom que lui et dont son fils Fernand le dit parent? Disons d'abord que de cette

parenté on n'a d'autre preuve que la similitude des noms, preuve insuffisante, surtout lorsqu'il s'agit de noms aussi répandus que Colombo, Colomb et Colon.

D'après plusieurs historiens, qui s'appuient du témoignage de Fernand Colomb, son père aurait fait partie d'une expédition maritime organisée pour le « roi Reinel, » c'est-à-dire pour René de Provence et d'Anjou, héritier du royaume de Naples, de 1459 à 1461. Il est évident que si Christophe Colomb est né en 1455 ou 1456, comme le veulent certains historiens, cela est impossible; c'est même difficile, si on le fait naître vers 1446, quoiqu'il ait pu servir à titre de mousse; mais avec la date de 1435 ou 1436, et même avec celle de 1441, rien ne s'oppose à ce que Christophe Colomb ait fait l'expédition. Son fils Fernand ne se contente pas de le dire en passant et comme incidemment; il rapporte, d'après une lettre de son père, un curieux exploit de celui-ci. D'après lui, l'amiral aurait écrit, en janvier 1495, à Isabelle la Catholique et à Ferdinand : « Le roi Reinel, que Dieu a rappelé à lui, m'envoya à Tunis pour m'emparer de la galéasse la *Fernandina*. Lorsque je fus près de l'île Saint-Pierre en Sardaigne, on m'informa que la galéasse était convoyée par deux vaisseaux et une caraque. Cette nouvelle troubla tellement les gens qui étaient avec moi qu'ils résolurent non seulement de ne pas aller plus loin, mais de revenir à Marseille chercher un autre vaisseau et du renfort. Voyant que je ne pouvais d'aucune manière les faire changer d'avis, je cédai et, tournant l'aiguille de la boussole le soir, je fis mettre les voiles au vent. Le jour suivant, au lever du soleil, nous nous trouvâmes par le cap de Carthagène, tandis qu'ils étaient tous convaincus que nous voguions vers Marseille. » Nous ne voyons pas pourquoi on n'accepterait pas, sur le témoignage autorisé de Fernand Colomb, un fait qui n'a rien que de très vraisemblable et qui montre dans le futur grand amiral, encore bien jeune, l'ingéniosité et la fermeté dont il donnera plus tard tant de preuves [1]. Il n'y aurait nécessité d'écarter ce fait que s'il était prouvé que Colomb est né

(1) Nous verrons que, durant sa première traversée, pour diminuer les inquiétudes de ses équipages, Colomb diminuait chaque jour le chemin parcouru. C'était comme un souvenir de sa campagne contre la *Fernandina*.

en 1440 ou 1441, parce qu'alors son jeune âge ne lui permettrait pas d'exercer un commandement. Mais, né en 1436, il pouvait avoir, lors de l'expédition entreprise pour le compte du « roi Reinel, » de vingt-trois à vingt-cinq ans, et il n'était pas rare de voir des marins, surtout lorsqu'ils avaient débuté jeunes et étaient doués de brillantes qualités, commander à cet âge de petits bâtiments. On peut donc croire que Christophe Colomb a servi sous le drapeau de la France et qu'il s'y est distingué par son intelligence et son audace.

Comment et à quelle époque Colomb arriva-t-il en Portugal ? D'après son fils Fernand, il y aurait été amené par un sauvetage à la suite d'un combat naval. Des vaisseaux génois avaient attaqué, en vue de la côte portugaise, quatre galères vénitiennes qui revenaient de Flandre richement chargées. Dans la lutte, qui fut opiniâtre, — les marins des deux républiques italiennes étaient hardis et se haïssaient furieusement, — le bâtiment que commandait Colomb prit feu en même temps qu'un navire ennemi auquel il était attaché par des chaînes et des grappins de fer jetés pour tenter un abordage. Les deux bâtiments ne formaient plus qu'une masse enflammée et allaient sauter. Colomb se jeta à la mer ; il eut le bonheur de saisir une pièce de bois à l'aide de laquelle il put, en nageant, gagner la côte, distante peut-être de deux lieues. Et Fernand conclut ainsi le récit de ce sauvetage « presque miraculeux » : « Dieu voulut lui donner la force ; il fut réservé pour de plus grandes choses. Après avoir réparé ses forces épuisées, il se rendit à Lisbonne, où il trouva un grand nombre de Génois, ses compatriotes ; ce fut une des raisons qui l'engagèrent à se fixer dans cette ville (1). »

Il était tout naturel que les Génois fussent alors nombreux à Lisbonne, où l'on trouvait également des marins, des pilotes et des cosmographes de toutes les nations. C'était l'époque des grands voyages de découvertes des Portugais, et tous les étrangers qui pouvaient être utiles étaient accueillis sous certaines conditions.

(1) Nous devons dire que ce récit n'est pas accepté par tous les historiens ; certains font arriver Colomb à Lisbonne sans combat ni sauvetage. Toutefois la version de Fernand Colomb est la plus généralement acceptée.

Colomb s'y trouva avec son frère Bartolomeo ou Barthélemy, qui, « depuis longtemps fixé à Lisbonne, travaillait, pour gagner sa vie, à peindre des cartes où étaient représentés, dans de fortes proportions et pour servir à la navigation, les mers, les ports, les côtes, les golfes et les îles ». Ce travail fut aussi d'abord la ressource de Christophe Colomb, qui écrivait lui-même en 1501 que « Dieu l'avait rendu industrieux et avait rendu ses mains habiles à retracer convenablement les divers aspects de notre sphère avec ses villes, ses montagnes, ses fleuves, ses îles et ses ports ». Barthélemy de Las Casas a signalé ce talent du grand marin, et les contemporains sont unanimes à constater que ses cartes étaient fort appréciées.

Toutefois ce ne fut pas ce travail ni même la présence de son frère qui fixèrent Colomb en Portugal, mais un événement plus important ; il s'y maria avec Felipa Moguiz de Perestrello, fille ou nièce d'un navigateur de renom, Bartolomeo de Perestrello, donataire de l'île de Porto-Santo près Madère.

Quoique marié, Colomb reprit la mer ; il fit de nombreux voyages soit sur la côte d'Afrique, soit même dans le Nord. « L'an 1477, au mois de février, dit-il lui-même, je poussai en naviguant jusqu'à cent lieues au delà de l'île de Thulé, dont la côte méridionale est éloignée de soixante-quatorze degrés de la ligne équinoxiale, et non pas de soixante-treize, comme le prétendent certains auteurs. En cette île, les Anglais, notamment ceux de Bristol, vont porter leurs marchandises. A l'époque où je m'y trouvai, la mer n'était point prise par les glaces; il y avait des marées si fortes que, sur certains points, elles atteignaient jusqu'à vingt-six brasses. » Thulé, c'est l'Islande, et peut-être dans ce voyage Colomb put-il avoir communication des traditions islandaises relatives aux colonies disparues du Vineland.

C'est également Colomb qui nous renseigne, quoique d'une manière moins précise, sur ses voyages à la côte de Guinée. « J'ai séjourné, dit-il, dans la forteresse de Saint-Georges des Mines du roi de Portugal, qui est située sous la ligne équatoriale, et je puis attester que ces régions ne sont nullement inhabitables, comme plusieurs ont voulu le prétendre. » Evidemment, à cette époque,

Colomb songeait déjà à son grand projet, et il relevait soigneusement toutes les observations qui pourraient lui être de quelque utilité. L'objection de l'inhabitabilité des climats tropicaux était encore sérieuse, malgré les découvertes et les établissements des Portugais sur la côte d'Afrique. Toujours, du reste, le profond observateur se montrait. « Maintes fois, en allant par mer de Lisbonne en Guinée, disait-il encore, j'ai été à même de reconnaître que l'on graduait mal les lignes méridiennes. »

Colomb était dans la force de l'âge; sa réputation était faite comme marin; l'heure était venue pour lui de commencer la lutte pour son grand projet.

CHAPITRE II

LE GRAND PROJET

Sommaire : La genèse du grand projet. — Difficulté de se prononcer sur l'inspiration. — La foi de Christophe Colomb. — Jeanne d'Arc et Christophe Colomb. — Comment Christophe Colomb a pu arriver naturellement à son grand projet. — Les lettres de Toscanelli. — Le prétendu pilote. — Première offre à Gênes. — Offre au roi de Portugal. — Nouvelle offre à Gênes. — Arrivée en Espagne. — Le couvent de la Rabida et le P. Juan Perez de Marchena. — Christophe Colomb à la cour d'Espagne. — Mariage à Cordoue. — Isabelle la Catholique et Ferdinand d'Aragon. — Les protecteurs de Christophe Colomb. — La conférence de Salamanque. — La lutte pour l'expulsion des Maures. — Découragement et projets de départ de Christophe Colomb. — Intervention de Juan Perez de Marchena. — Prise de Grenade. — Les conditions de Christophe Colomb. — Rejet de ces conditions. — Départ de Christophe Colomb pour la France. — Il est rappelé. — Traité avec les rois.

Le grand projet auquel Christophe Colomb vouait sa vie était de traverser l'Océan dans la direction de l'ouest, non pas pour trouver un nouveau monde, auquel il ne pensait pas plus que ses contemporains, mais pour découvrir une route plus courte pour se rendre à Cipangu (Japon), au Cathay (Chine) et aux Indes. Cette route, les navigateurs portugais, depuis de longues années, la cherchaient au sud en essayant de contourner l'Afrique, dont jusqu'alors ils n'avaient pu trouver l'extrémité méridionale; Colomb prétendait la trouver plus courte, plus facile, en naviguant toujours à l'ouest.

Avant de raconter les démarches, longtemps infructueuses, du

hardi navigateur pour trouver une puissance qui lui permît de mettre ses plans à exécution, il est nécessaire d'exposer ce qu'on pourrait appeler la « genèse » du grand projet. Comment Colomb avait-il été amené à cette conviction que la vraie route de l'Asie était à l'ouest ?

Une première question se pose ici à laquelle nous avons fait allusion dans la préface : Christophe Colomb reçut-il une mission divine ? Fut-il favorisé d'une inspiration surnaturelle et directe de Dieu ?

On raconte que le poète Gagliulfi, voyant à Cogoletto, une des bourgades de la Rivière de Gênes qui se disputent, avec plus ou moins de titres, l'honneur d'avoir donné le jour au grand homme, la maison natale, plus ou moins authentique, de Colomb, improvisa ce vers :

Unus erat mundus. « Duo sint! » ait iste. Fuère.

Voilà certes, admirablement résumée, l'idée, sinon de l'inspiration divine, au moins d'une intuition soudaine, non moins miraculeuse. Mais faut-il prendre au sérieux ce langage ? Ne doit-on voir là au contraire qu'une de ces hyberboles familières aux poètes, du genre de celle qu'inspirait Franklin, lorsqu'on faisait en son honneur ce vers devenu populaire :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Hélas ! l'un des tyrans finit par être le débonnaire Louis XVI. Quant à la foudre, en dépit du paratonnerre, que l'abbé Nollet, un savant français, avait découvert avant Franklin, l'homme n'en est pas encore absolument le maître, et il ne se passe pas d'année que le feu du ciel ne fasse de nouvelles victimes.

Nous inclinons donc à voir dans le vers de Gagliulfi une licence poétique, d'autant que la découverte du nouveau monde ne s'était pas produite avec tant d'instantanéité et que Colomb, avant et même après ses voyages, ne parlait toujours que de la route des Indes. A son quatrième voyage, il cherchait encore à la place où est l'isthme de Panama le détroit qui devait le conduire au Cathay, et l'on a pu soutenir qu'il était mort sans avoir pleine cons-

cience de l'étendue de sa découverte, voyant dans Hispaniola, dans Cuba et dans les autres îles des dépendances avancées du continent asiatique.

Mais si l'on peut écarter, sans s'y arrêter, une hyperbole poétique, faisant du reste une belle image, il n'en est pas de même des assertions d'écrivains sérieux qui, après avoir longuement et consciencieusement étudié la vie de Colomb, ont soutenu et se sont efforcés de prouver qu'il était directement inspiré de Dieu.

Vue de Cogoletto et de la maison où une tradition locale fait naître Christophe Colomb (p. 23).

Au premier rang de ces écrivains figure M. Roselly de Lorgues, « un des meilleurs historiens contemporains » de Colomb, au jugement même d'un libre penseur fort hostile naturellement à sa thèse. Pour lui, Colomb est « l'envoyé du Verbe, » le « révélateur du globe, » qui remplit évidemment une mission surnaturelle. Et M. Roselly de Lorgues s'appuie des déclarations de Colomb lui-même et de son fils et historien Fernand.

Il est incontestable que certaines expressions de Colomb et de Fernand paraissent impliquer, sinon une révélation directe, au moins une mission de Dieu. Mais ici se pose une question : faut-il prendre ces expressions au pied de la lettre ? N'est-ce pas une façon de parler très compréhensible chez de fermes chrétiens dans un siècle de foi ? Est-ce que notre héroïque général de Sonis, par exemple, n'aurait pas pu écrire que telle opération lui avait été inspirée de Dieu, sans prétendre pour cela avoir reçu une inspiration directe, surnaturelle ? Si, en plein XIX^e^ siècle, Sonis pouvait parler ainsi, à plus forte raison un croyant comme Colomb au XV^e^.

Alors, du reste, que les paroles de Colomb et de son fils devraient être prises dans le sein de l'inspiration directe, que prouveraient-elles ? Qu'ils croyaient à cette inspiration. Mais en résulterait-il que, sur leur témoignage, nous devons l'accepter ? Comme nous l'avons dit, seule l'Église peut prononcer. On évoque à cette occasion le souvenir de Jeanne d'Arc, la libératrice de la France, presque contemporaine de Colomb, puisqu'elle mourut toute jeune, quelques années seulement avant sa naissance. On fait remarquer que nombreux sont les écrivains qui, sans attendre la décision souveraine de l'Église, ont cru à la réalité des « voix » de l'héroïne de Domremy et accepté sa mission divine. La similitude est plus apparente que réelle : Jeanne annonçait que Dieu l'envoyait pour délivrer Orléans et faire sacrer le roi à Reims, et cette double mission, qui semblait impossible, elle l'accomplit de point en point. Les historiens, enregistrant la prophétie et son accomplissement, concluent que Jeanne disait vrai et qu'elle avait réellement une mission de Dieu. Autrement, il est impossible de comprendre les succès vraiment miraculeux de Jeanne, et l'on a vu un grave historien, pour échapper au surnaturel, se jeter dans le druidisme.

Avec Colomb, la situation est bien différente. Comme nous le montrerons tout à l'heure, en faisant la genèse de son grand projet, il peut s'expliquer naturellement. Nous croyons donc devoir attendre, pour affirmer la mission surnaturelle de Colomb, que l'Église se soit prononcée. Le fera-t-elle ? C'est le secret de l'avenir.

Il n'en reste pas moins que Colomb ne fut pas seulement un grand navigateur, un habile marin ; ce fut surtout un grand chrétien. Comme l'a dit le pape Pie IX, de sainte mémoire, dans le hardi projet dont il poursuivait avec tant de persévérance l'exécution, il cherchait avant tout l'extension du règne de l'Évangile. Avec les bénéfices que devaient lui rapporter ses découvertes, il voulait, reprenant l'œuvre des croisades, délivrer les Lieux saints. Voilà, certes, des pensées de foi, et toute la vie de Colomb, comme nous le verrons, est digne de ces grandes pensées. Partout on retrouve l'homme qui, après ses premières découvertes, au lieu de se trouver comme grisé par la gloire humaine, écrivait à l'un de ses plus zélés protecteurs, le trésorier Luis de Santangel : « En vérité, j'aurais accompli bien davantage si les navires m'avaient secondé comme il le fallait. Cela suffit, et béni soit Dieu, Notre Seigneur, qui donne à tous ceux qui marchent dans ses voies de conquérir des choses qui paraissent impossibles. » Colomb se peint là tout entier, avec sa foi ardente, avec ses pensées chrétiennes, qui lui étaient bien réellement inspirées par Celui de qui viennent toutes les grandes pensées.

Mais écartant ou plutôt réservant la mission divine sur laquelle peut seule prononcer l'autorité infaillible du vicaire de Jésus-Christ, comment expliquer le grand projet de Colomb ? Peut-on rendre compte naturellement, au moins dans une certaine mesure, des idées par lesquelles il a dû passer pour arriver à cette conviction dont l'ardeur a fini par s'imposer ?

Il serait difficile de préciser l'époque à laquelle, pour la première fois, Colomb songea à une navigation sur la « mer Océane » dans la direction de l'ouest. Y pensait-il déjà lorsqu'il s'établit en Portugal ? Rien ne le dit, et il est probable que l'idée de chercher une nouvelle route vers les Indes lui vint de ce milieu. C'était certainement le centre le plus favorable pour des études cosmographiques et des voyages de découvertes. Les navires portugais partaient nombreux pour la côte d'Afrique, cherchant la route des Indes. Chaque année, on peut le dire, amenait une nouvelle découverte. Cependant les progrès étaient lents ; l'Afrique se prolongeait au sud, et parfois les navigateurs, découragés, se deman-

daient s'ils pourraient la tourner. Colomb, qui fit lui-même plusieurs voyages à la côte d'Afrique, devait partager les préoccupations générales au sujet des Indes. Cosmographe d'une certaine distinction, il croyait à la sphéricité de la terre. Marin intrépide, il ne s'effrayait pas des dangers de la mer Ténébreuse. Suivant une erreur alors très répandue, il prolongeait beaucoup au delà de leurs limites réelles les Indes, la Chine et le Japon, encore bien mal connus, et il les rapprochait ainsi des côtes occidentales de l'Europe. De là, à l'idée de chercher à l'ouest une route pour se rendre aux Indes, il n'y avait pas loin pour un observateur sérieux comme Christophe Colomb. Ajoutons que diverses circonstances se réunissaient pour le pousser dans cette voie. Robertson, dans son *Histoire de l'Amérique*, nous paraît avoir assez bien résumé le travail qui se fit à cette occasion dans l'esprit de Colomb; nous le citerons un peu longuement, d'autant que la plupart des historiens postérieurs n'ont guère fait que le résumer ou le copier :

« L'expérience que Colomb avait acquise par un grand nombre de voyages dans presque toutes les parties du globe alors connues par la navigation l'avait rendu lui-même un des meilleurs navigateurs de l'Europe ; mais ce mérite ne lui suffisait pas et il ambitionnait davantage. Les succès heureux des Portugais avaient excité un tel esprit de curiosité et d'émulation, que tous les savants de ce siècle étaient occupés à étudier les moyens qui avaient préparé les découvertes déjà faites et ceux dont on pouvait se promettre quelque réussite dans des entreprises encore plus hardies. Colomb, naturellement avide de connaître, capable de méditations profondes et porté vers les spéculations de ce genre, s'était souvent appliqué à remonter aux principes qui avaient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles et à la manière dont ils en avaient conduit l'exécution, de sorte qu'il arriva par degrés à se persuader qu'on pouvait aller plus loin qu'eux en suivant leurs méthodes, et exécuter des entreprises qu'ils avaient jusqu'alors tentées inutilement.

» Depuis que les Portugais avaient doublé le cap Vert, le grand objet qui occupait les navigateurs était de trouver par mer un

passage aux Indes orientales. Les découvertes de cette nation en Afrique n'étaient rien auprès de celle-là. On connaissait depuis un grand nombre de siècles la fertilité et les richesses des Indes. Les épiceries et les autres marchandises précieuses qu'on en rapportait étaient recherchées dans toute l'Europe. Les Vénitiens, enrichis par la possession exclusive de ce commerce, excitaient la jalousie des autres nations ; mais quelque avides que fussent les Portugais de se frayer une route nouvelle vers ces riches contrées, ils ne l'avaient cherchée jusqu'alors qu'en se dirigeant vers le sud, dans l'espérance qu'ils pourraient arriver aux Indes en portant à l'est après qu'ils auraient fait le tour de l'extrémité de l'Afrique. Cette route était cependant encore inconnue, et au cas qu'on la découvrît, elle était si longue qu'un voyage d'Europe dans les Indes paraissait une entreprise d'une extrême difficulté et d'un succès très incertain. On avait employé plus d'un demi-siècle à avancer du cap Nou à l'équateur ; un plus long espace de temps pouvait s'écouler avant qu'on parvînt à compléter le projet des Portugais. L'incertitude et la longueur de cette route conduisirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'était pas possible de trouver quelque chemin plus court et plus direct. Après avoir réfléchi profondément sur cette matière, aidé des connaissances qu'il avait acquises dans la théorie et la pratique de la navigation, après avoir comparé attentivement les observations des pilotes modernes avec les indications et les conjectures que fournissent les anciens auteurs, il conclut qu'en naviguant directement à l'ouest au travers de l'Océan Atlantique, on découvrirait infailliblement des pays nouveaux qui devaient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde.

» Cette opinion, aussi chimérique au premier coup d'œil qu'elle était extraordinaire et nouvelle, était appuyée dans son esprit sur des motifs et des raisons de différents genres. La figure sphérique de la terre était connue et la grandeur de son volume déterminée avec quelque exactitude. Il suivait évidemment de là que les continents de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique n'étaient qu'une petite portion de la superficie du globe terrestre. La sagesse et la bienfaisance de l'auteur de la nature ne permettaient pas de penser

que le vaste espace qui était jusque-là demeuré inconnu fût entièrement couvert des eaux d'un stérile Océan, sans aucune terre propre à être habitée par l'homme. Il paraissait d'ailleurs extrêmement probable que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, était balancé par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémisphère opposé. Ces idées sur l'existence d'un autre continent, d'après la figure et la structure de la terre, étaient confirmées par les observations et les conjectures des navigateurs. Un pilote portugais, s'étant avancé à l'occident plus qu'on ne faisait en ce temps-là, avait trouvé une pièce de bois sculptée, flottant sur les eaux et poussée vers lui par un vent d'ouest, et il en avait conclu qu'elle venait de quelque terre inconnue située vers ce même point. Un beau-frère de Colomb avait aussi trouvé à l'occident de l'île de Madère une pièce de bois travaillée de main d'homme et apportée par le même vent, ainsi que des roseaux d'une grosseur énorme, semblables à ceux que Ptolémée décrit comme une production particulière des Indes orientales. Enfin, après des vents d'ouest soutenus pendant quelque temps, on avait souvent aperçu, sur les côtes des Açores, des arbres déracinés, et une fois les cadavres de deux hommes dont les traits ne ressemblaient point du tout à ceux des habitants de l'Europe et de l'Afrique.

« En même temps que la force de ces raisons puisées dans les faits et dans la théorie faisait espérer à Colomb qu'on découvrirait des terres nouvelles dans l'Océan occidental, d'autres considérations le portaient à croire que ces terres devaient tenir au continent des Indes. Quoique les anciens aient à peine pénétré dans l'Inde au delà des rives du Gange, cependant quelques auteurs grecs se sont hasardés à décrire des provinces situées de l'autre côté de ce fleuve; et comme les hommes sont naturellement disposés à exagérer les objets éloignés et inconnus sur lesquels on ne peut les contredire, ces écrivains ont représenté ces régions comme étant d'une étendue immense. Ctésias assure que l'Inde est un pays aussi vaste que tout le reste de l'Asie. Onésicrite, suivi par Pline le naturaliste, prétendait qu'elle était égale à un tiers de la terre habitable, et Néarque dit que, d'une extrémité à l'autre, en ligne droite, il y avait pour quatre mois de chemin. Le journal de

Marco Polo, qui s'était avancé à l'est beaucoup plus qu'aucun autre Européen avant lui, semblait confirmer ces exagérations des anciens. Les descriptions magnifiques qu'il fait des royaumes de Cathay et de Cipangu, et de beaucoup d'autres pays dont les noms étaient inconnus en Europe, présentaient l'Inde comme une contrée immense. Ces notions, quelque défectueuses qu'elles fussent, étaient les plus exactes que les Européens eussent en ce temps-là sur toute cette partie orientale de l'Asie. Colomb en tirait une conséquence très juste. Il prétendait que le continent de l'Inde, en s'étendant vers l'est, devait, à raison de la figure sphérique de la terre, s'approcher davantage des îles nouvellement découvertes à l'ouest de l'Afrique; que la distance de l'Asie à ces îles ne devait pas être très considérable, et que la route la plus directe et en même temps la plus courte de l'Europe aux parties les plus orientales de ce grand pays était en naviguant à l'ouest. L'autorité de quelques écrivains anciens, secours nécessaire alors pour faire recevoir une opinion dans quelque matière que ce fût, appuyait cette idée de la proximité de l'Inde à l'égard des parties occidentales de notre continent. Aristote penchait à croire qu'elle n'était pas fort éloignée des colonnes d'Hercule ou détroit de Gibraltar, et qu'on pouvait aller par mer du détroit aux Indes. Sénèque, s'exprimant encore d'une manière plus positive, assure que par un vent favorable on peut aller en peu de jours d'Espagne aux Indes. La fameuse Atlantide de Platon, que beaucoup de personnes regardaient comme un pays réel et au delà de laquelle ce philosophe place un vaste continent, est représentée par lui comme peu éloignée de l'Espagne. »

N'y a-t-il pas là un ensemble de faits suffisants pour expliquer la conviction de Colomb? D'ailleurs, il ne négligeait pas de se renseigner auprès des pilotes et des savants. D'après un historien italien, Gallo, et la chose paraît vraisemblable, Colomb aurait trouvé des lumières auprès de son frère Barthélemy, qui était avec lui à Lisbonne. « Accoutumé à causer avec les gens qui revenaient, pour ainsi dire, d'un monde nouveau et poussé par son zèle dans la confection de ses cartes, dit Gallo, Barthélemy communiqua ses idées et ses projets à son frère, plus habile que lui dans l'art

de la navigation. Il lui prouva que nécessairement, si on abandonnait les plages méridionales de l'Éthiopie pour se lancer en pleine mer, à main droite, vers l'occident, on rencontrerait probablement un continent sur son chemin. » Un écrivain récent, M. Gaffarel, tout en faisant remarquer avec raison que Barthélemy joue plutôt auprès de son frère aîné « le rôle de confident que celui d'inspirateur », admet comme vraisemblable que « cet excellent pilote ait fait part à son frère de quelques idées que l'inspection des cartes et ses fréquents voyages lui avaient rendues familières ». Mais l'idée a dû venir de Colomb, et « d'ailleurs, du projet à l'exécution, quel immense intervalle, et qui, plus que Colomb, grâce à sa persévérance et à son énergie, eut la gloire de franchir cet intervalle? »

Un autre conseiller, plus important et plus écouté, auquel s'adressa Colomb, fut le physicien et cosmographe Paul del Pozzo Toscanelli, dont la science géographique était si appréciée que de toutes parts on s'adressait à lui. Colomb, qui, dit le protestant Robertson, « unissait la modestie et la défiance du génie avec l'enthousiasme d'un créateur de projets, » lui soumit ses idées. Fernand Colomb raconte en effet que « ce fut un physicien florentin, nommé maître Paul, qui acheva de fournir à son père les raisons décisives servant de base à son grand projet.... Les lettres du grand physicien achevèrent de décider l'amiral à poursuivre le projet de ses découvertes. » De ces lettres, deux ont été conservées. La première, qui répond aux ouvertures de Colomb, débute ainsi : « A Christophe Colomb, Paul, physicien. J'approuve votre noble et grand désir de vous rendre au pays où naissent les épices. Aussi, en réponse à votre lettre, je vous envoie copie d'une autre lettre que j'ai envoyée, il y a quelques jours, à un de mes amis, domestique de Sa Majesté Sérénissime le roi de Portugal. » Dans la seconde, Toscanelli dit : « Je considère comme très noble et très digne d'approbation le projet que vous avez formé de naviguer du levant à l'occident...., et je me réjouis non seulement de la possibilité de ce voyage, mais encore de l'honneur et des avantages qui en doivent revenir à tous les chrétiens.... J'ai la certitude que, lorsque ce voyage aura été accompli, il en résultera pour nos

contrées une grande abondance de richesses, notamment en épiceries et en métaux précieux. Et d'ailleurs, ce bénéfice en reviendra aussi aux rois, aux princes de ce pays, qui désirent si vivement contracter alliance avec les chrétiens, afin de recevoir d'eux les enseignements de la science et de la religion. C'est pourquoi je ne m'étonne point que vous qui avez le cœur fort et aventureux, et que la nation portugaise, qui compta toujours beaucoup de gens prêts aux nobles et grandes entreprises, vous songiez à effectuer cette glorieuse expédition. »

Dans la première de ses lettres, Toscanelli annonce qu'il envoie à Colomb celle qu'il a écrite à un domestique du roi de Portugal; on a récemment publié le texte de cette lettre, dans laquelle le savant géographe recommande « la route la plus courte pour aller aux Indes, d'où viennent les épiceries, route qui consiste à prendre la mer et qui est plus courte que celle que suivent les Portugais en côtoyant la Guinée. » Il s'efforce de démontrer qu'on « doit suivre ce chemin, » et il envoie, à l'appui de ses démonstrations, une carte sur laquelle il donne ces explications : « J'envoie donc à Sa Majesté une carte dressée et dessinée de ma main, où j'ai représenté vos rivages et les îles qui vous servent de point de départ pour vos navigations dans l'Océan, ainsi que les régions où vous devez arriver.... Ne vous étonnez pas si je désigne sous le nom de couchant les contrées où croissent les aromates et qu'on appelle communément orient, puisque, en faisant voile toujours vers le couchant, on doit finir par trouver les régions précitées. »

La suite de la lettre est curieuse en ce qu'elle nous montre les notions qu'on avait alors chez les savants italiens sur l'Asie orientale ou plutôt sur la Chine. « Ce pays, considérablement peuplé, est divisé en beaucoup de provinces et même de royaumes contenant d'innombrables villes, qui sont sous la domination d'un prince appelé le grand Khan, ce qui signifie le roi des rois. Sa résidence ordinaire est dans la province de Cathay. Ses prédécesseurs désiraient entrer en relations avec les princes chrétiens. Il y a deux cents ans environ que l'un d'eux envoya des ambassadeurs au pape pour lui demander des savants qui l'instruiraient dans notre foi,

mais ces ambassadeurs, arrêtés en chemin, revinrent sur leurs pas. Au temps du pape Eugène, un autre ambassadeur fut envoyé qui entretint le souverain pontife des bons sentiments qu'on nourrissait dans son pays pour les chrétiens. Je me suis longuement entretenu avec lui. Nous avons parlé de la magnificence des édifices royaux, de la longueur et la largeur extraordinaire des fleuves, de la multitude des villes assises sur leurs rives. Sur les rives d'un de ces fleuves, on compte environ deux cents villes, avec des ponts de marbre très longs et très larges, ornés de colonnes. Ce pays mérite d'être recherché par les Latins, non seulement à cause des grandes richesses, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses de tout genre et des aromates inconnus qu'on peut en retirer, mais aussi parce que ce sont les érudits, les philosophes, les astrologues habiles et tous ceux que recommandent leur talent et leur génie qui gouvernent les provinces du royaume, et même qui dirigent les opérations militaires [1]. »

Cette lettre, datée du 25 juin 1474, ne pouvait que confirmer Colomb dans son grand projet, puisque, comme lui, le savant Toscanelli concluait qu'il fallait aller chercher les Indes à l'ouest et qu'ainsi on y arriverait plus tôt que par la voie du sud, suivie jusque-là par les Portugais.

Colomb a-t-il été également encouragé par un gentilhomme allemand du nom de Behaim, cartographe et navigateur d'une certaine réputation ? Les Allemands l'ont prétendu ; ils ont même présenté Behaim comme le véritable auteur de la découverte du nouveau monde. « Jaloux de revendiquer pour eux une gloire aussi importante, ils ont soutenu, avec une ardeur qui ressemble à de la convoitise, que Colomb et Magellan avaient usurpé la gloire de Behaim. Depuis Leibnitz qui écrivait en 1697 à Thomas Burnett : « On nous fait espérer les mémoires d'un gentilhomme de Nuremberg qui prétend avoir trouvé l'Amérique avant Colomb; M. Wagenseil en a parlé dans son ouvrage de géographie; » jusqu'à Doppelmayr, Otto et de Murr, bon nombre d'écrivains ont soutenu,

(1) C'est le régime du mandarina qui existe encore en Chine, mais qui n'a guère donné d'administrateurs, ni de généraux de « génie ».

par point d'honneur patriotique, que l'Amérique devait se nommer Behaimia[1] ».

Sur quoi se fondent les prétentions allemandes ? Premièrement, sur ce que Colomb et Behaim étant à peu près contemporains et ayant habité le Portugal vers la même époque, ils ont dû, s'occupant également de navigation, se rencontrer et se connaître. C'est possible, sinon certain, et l'on dit même que Martin Behaim fit partie du conseil de perfectionnement de la marine qui fut appelé à examiner le grand projet de Colomb. Mais cela ne prouve nullement que celui-ci doive son grand projet à celui-là, dont il n'aurait été que le plagiaire. On invoque comme preuve, il est vrai, un passage d'un chroniqueur contemporain, Hartmann Schedel, qui dit : « Ces deux hommes (Diégo Cat et Behaim), soutenus par la divinité, se lancèrent dans la mer du Sud sans trop s'éloigner de la côte. Ils arrivèrent dans un autre monde où, en se tournant du côté de l'ouest, leur ombre s'étendait à droite et vers le midi. Ils découvrirent donc par leur génie un continent inconnu jusqu'alors et que, depuis de longues années, personne autre que des Génois, et encore en vain, n'avait essayé de découvrir. » Une première question pourrait se poser au sujet de l'authenticité de ce passage cité dans le *De Europa* d'Æneas Sylvius, mais en l'acceptant tel qu'il est, que prouve-t-il au sujet de l'Amérique ? Ce n'est certes pas en « se lançant dans la mer du Sud sans trop s'éloigner de la côte » qu'on pouvait découvrir l'Amérique. Si le passage est authentique, il doit s'appliquer à la découverte de quelque partie de la côte occidentale d'Afrique. Ajoutons que si l'on ignore la date de la mort, à Lisbonne, de Behaim, tout fait supposer qu'il vivait encore au moment du retour de Colomb après son premier voyage ; il aurait certainement revendiqué son droit de priorité, d'autant qu'en le faisant, il aurait servi les intérêts du roi de Portugal au service duquel il était. Quant aux « mémoires » qu'annonçait Leibnitz et dont avait parlé Wagenseil, on les attend encore.

Certains savants allemands invoquent une autre preuve ; il

(1) Gaffarel, p. 38.

existe, à Nuremberg, un globe que Behaim construisit en 1492 et sur lequel l'Amérique est indiquée. D'abord l'authenticité du globe est contestée sur de sérieuses raisons; on lui a donné un autre auteur et la date de 1520, qui expliquerait naturellement l'indication de l'Amérique alors découverte. Mais, tel qu'il est, ce globe est la condamnation des prétentions allemandes ; s'il marque dans la mer Océane quelques-unes de ces îles de fantaisie qu'y plaçaient les traditions populaires, il montre derrière Cipangu, Cathay, Java, c'est-à-dire l'Asie orientale qui, prolongée outre mesure, occupe justement la place de l'Amérique. Une courte mention est faite des terres occidentales ; elle est ainsi conçue : « Vers le couchant est la mer appelée Océan, où l'on a également navigué plus loin que ne l'indique Ptolémée, et au delà des colonnes d'Hercule jusqu'aux îles Açores. » Quelque bonne volonté qu'on y mette, il est impossible de voir là une allusion, si lointaine soit-elle, au nouveau monde qu'allait découvrir Colomb. On est donc en droit de conclure que le grand navigateur ne doit rien à Martin Behaim, et si l'Amérique devait changer de nom, ce ne serait pas pour prendre celui de Behaimia.

Enfin, « comme il se trouve des envieux même des gloires les plus pures et les moins contestables, et que le triste privilège du genie est de semer la haine et de récolter l'ingratitude, » il s'est trouvé des écrivains pour accuser Colomb d'avoir recueilli ou volé les papiers d'un pilote que la tempête avait jeté sur les côtes de l'Amérique. Ce pilote serait revenu à Madère, où il aurait rencontré Colomb, qui aurait eu ses papiers. Il faut d'abord remarquer que ce récit ne paraît que quarante ans après la découverte. De plus, on ne connaît ni le nom, ni même la nationalité du pilote. « Les uns en font un Andalou qui commerçait aux Canaries et à Madère ; pour d'autres, c'est un Biscayen qui avait des relations commerciales avec l'Angleterre et avec la France ; pour ceux-ci, c'est un Portugais qui allait et revenait de la Mine aux Indes. » A quelles Indes? les Indes occidentales, c'est-à-dire l'Amérique, qui n'était pas encore découverte, ou les Indes orientales dont Vasco de Gama n'avait pas encore trouvé la route? Un dernier historien, qui écrit beaucoup plus tard, précise; il donne un nom et des dé-

tails; mais d'où tient-il les renseignements qu'il donne et que personne n'avait soupçonnés avant lui ? De son père et des contemporains de Colomb. Il faut donc l'en croire sur parole; or cet historien, Garcilaso de la Vega, est justement de ceux auxquels on peut appliquer le proverbe : A beau mentir qui vient de loin. Il écrit sur l'origine des Incas, et les fables se multiplient singulièrement sous sa plume. En réalité, il n'y a qu'à écarter dédaigneusement la fable du pilote, inventée tardivement « pour dépouiller un héros au profit d'un inconnu, enlever sa gloire à un grand homme pour la reporter sur un pilote anonyme. La calomnie qui s'était acharnée sur Colomb de son vivant le poursuivait au delà du tombeau. »

Qu'on écarte ou réserve l'inspiration divine, sur laquelle, comme nous l'avons dit, l'Église seule peut prononcer, un fait reste : Colomb est bien l'auteur de son grand projet; il a pu et même il a dû prendre des conseils, étudier les cosmographes, les navigateurs, mais seul il a longuement mûri ses plans; puis, sa conviction faite, il en a poursuivi l'exécution avec une volonté persévérante qui prenait sa source dans sa foi chrétienne. « Réunissant les documents du passé aux renseignements contemporains et les corroborant par les apports multiples d'objets inconnus, Colomb arriva à se persuader que réellement, pour aller d'Europe aux Indes, le plus court chemin était l'Atlantique. Dès qu'il eut formé sa théorie, il résolut de consacrer sa vie à la prouver. Il se dévoua à cette pensée. Il en fit l'intérêt principal ou plutôt unique de son existence. Dès ce moment, il prit un ton d'assurance extraordinaire. Il ne parla jamais d'un air de doute ou d'hésitation. On eût dit qu'il avait déjà réalisé son projet. Aucune épreuve, aucune déception, ne parvinrent à le détourner. Comme un profond sentiment religieux se mêlait à ses conceptions scientifiques, il se regardait en quelque sorte comme l'envoyé du ciel, choisi par Dieu pour mettre en rapport avec l'Europe chrétienne les régions les plus éloignées et pour convertir les peuples encore plongés dans les ténèbres du paganisme. Ainsi s'explique sa fierté dans ses rapports avec les souverains. Il traitait avec eux d'égal à égal. Comme c'était d'empires dont il méditait la découverte, ses conditions étaient en proportion de ses

offres. Jamais il ne voulut en rabattre, même après des désappointements réitérés, même réduit presque à la misère [1]. »

Les plans étaient prêts; il fallait maintenant passer à l'exécution; cela dépassait les moyens d'un particulier. Colomb dut chercher un gouvernement sous le pavillon duquel il naviguerait. Sujet génois, son patriotisme songea tout naturellement à sa république et il fit des propositions au sénat de Gênes. Mais si habiles marins qu'ils fussent, les Génois ne naviguaient guère en dehors de la Méditerranée; les projets grandioses de Colomb durent les effrayer, si même ils ne leur paraissaient pas absolument irréalisables. D'ailleurs, à la suite de ses longues luttes avec Venise, Gênes était en pleine décadence; pouvait-elle songer à la conquête des Indes ? Colomb ne reçut même pas de réponse, et il comprit qu'il devait se tourner d'un autre côté.

Il était en Portugal, dans le pays par excellence des voyages de découvertes à cette époque; il était devenu quasi Portugais par son mariage; quoi de plus naturel que de s'adresser au gouvernement portugais ? Le roi Jean II, alors régnant, avait l'esprit très ouvert en ce qui concernait les entreprises maritimes. Colomb demanda et obtint une audience dans laquelle il put exposer au roi son grand projet. Le prince, contrairement à ce que l'on raconte généralement, l'accueillit favorablement, mais il ne pouvait prononcer seul, et le projet fut soumis à l'examen du conseil de perfectionnement de la navigation dont faisait partie Martin Behaim, comme nous l'avons dit précédemment. Une double question se posait : fallait-il, abandonnant les traditions suivies jusqu'alors par les marins portugais, renoncer à chercher la route de l'Inde par le sud en tournant l'Afrique, pour se lancer dans l'ouest sur la foi des calculs hypothétiques d'un marin étranger, encore de médiocre notoriété ? Devait-on lui accorder les privilèges énormes qu'il réclamait ? On n'a, sur les délibérations du conseil portugais, que des détails très sommaires donnés par des historiens plus ou

(1) Gaffarel, p. 47. Nous citons ici cet auteur de préférence parce que comme, sans être impie, il est au moins neutre au point de vue religieux, ses appréciations du « profond sentiment religieux » de Colomb, de ses projets de conversion des peuples et de son attitude si ferme devant les princes sont encore plus frappantes.

moins exactement renseignés. Il semble en résulter que la discussion fut très vive. Colomb aurait rencontré au sein du conseil des adversaires ardents, mais aussi des partisans déterminés. L'un de ces derniers fut Pedro de Menessès, comte de Villaréal, qui, d'après l'historien Vasconcellos, aurait « démontré que la gloire du Portugal était intéressée à percer les mystères et les profondeurs de la mer Océane si formidables pour le reste des nations ». Il aurait surtout insisté sur le côté religieux du projet de Colomb, qui devait contribuer à répandre le nom du Christ dans le monde entier. Dans son pieux enthousiasme, Pedro de Menessès déclarait que « tout soldat qu'il était, il osait, comme s'il entendait en cet instant même une voix et un esprit du ciel, présager au souverain qui tenterait cette entreprise une heureuse réussite, un plus grand honneur, une plus grande puissance et une plus grande gloire dans la postérité que jamais n'en obtinrent les héros les plus célèbres et les plus fortunés monarques ». On remarquera l'allusion à la diffusion du nom du Christ parmi les nations lointaines; elle revient à chaque instant, non seulement dans les paroles de Colomb, chrétien d'une foi ardente, mais aussi chez tous ceux qui s'occupent de son projet. Ce fut certainement la raison dominante pour Isabelle la Catholique. C'est qu'en dépit de la barbarie et de l'immoralité qu'on peut trop souvent reprocher aux hommes de la fin du xv^{e} siècle, ils sont sincèrement chrétiens, surtout en Portugal et en Espagne, où la foi se trouvait encore avivée par une lutte séculaire contre le mahométisme.

Cependant l'enthousiasme de Pedro de Menessès ne put entraîner le conseil, qui se prononça contre les projets de Colomb. D'une part, les Portugais se croyaient sûrs d'arriver à l'Inde par le sud de l'Afrique, et les événements n'allaient pas tarder à leur donner raison. Pourquoi seraient-ils allés chercher un autre chemin qui était incertain et dangereux ? Une bulle du Pape leur assurait la possession de toutes les terres qu'ils découvriraient dans la direction du midi; se serait-elle étendue aux découvertes faites dans une autre direction ? D'autre part, il fallait compter avec la terreur qu'inspirait la mer Ténébreuse, où les marins portugais ne se seraient pas engagés volontiers; continuant à naviguer au sud, ils

ne perdaient guère la côte de vue; tout inhospitalière qu'elle fût souvent, c'était un abri. Piquant à l'ouest, ils s'engageaient dans la pleine mer, sans trop savoir où ils aboutiraient. Toutes ces raisons, très sérieuses pour l'époque, nous semblent expliquer, sinon justifier, le refus du conseil. D'ailleurs, les Portugais cherchaient la route de l'Inde pour faire du commerce, et non de vastes terres à coloniser; ils ne fondèrent sur la côte d'Afrique que des établissements assez peu importants, souvent de simples comptoirs. Le petit Portugal aurait-il pu coloniser l'Amérique, alors que cette colonisation, même réduite, ne contribua pas peu à épuiser l'Espagne, pourtant plus grande et plus peuplée, après l'avoir enrichie ?

D'ailleurs, les demandes de Colomb purent exercer une certaine influence sur le refus. Comme plus tard avec l'Espagne, il réclamait la vice-royauté héréditaire des pays qu'il découvrirait. La raison d'État, dont on commençait à tenir un grand compte, permettait-elle de faire une semblable concession à un étranger? Dans tous les royaumes d'Europe, sans remonter bien haut dans le passé, on pouvait se rappeler les dangers qu'avait fait courir à la royauté la puissance trop grande de tel ou tel personnage. Cela ne devait pas encourager le roi Jean II à créer une vice-royauté héréditaire. Dira-t-on que le caractère de Colomb était de nature à inspirer pleine confiance? D'abord, on le connaissait peu ; puis il pouvait avoir des héritiers capables d'abuser de leur grande situation.

Un fait rapporté par Fernand Colomb et accepté par tous les historiens semblerait indiquer que les demandes de Colomb furent un des principaux motifs de la décision négative du conseil. Comme le roi Jean II ne renonçait qu'avec peine à un projet dont la grandeur le séduisait et qui lui paraissait réalisable, on lui aurait conseillé de gagner du temps en faisant attendre une réponse à Colomb et, profitant de ses cartes et de ses plans qu'il avait remis, d'expédier un navire dans la direction indiquée. Si l'expédition réussissait, le roi en aurait les bénéfices sans être tenu d'accorder à un étranger les privilèges exorbitants qu'il réclamait. Si elle échouait, on n'aurait pas à regretter le refus qu'on

lui ferait. Jean II aurait eu la faiblesse de se prêter à cette « trahison » ; un navire serait parti sous la conduite d'un habile pilote, en apparence pour les îles du cap Vert, en réalité pour essayer de suivre la direction indiquée par Colomb. Mais après une navigation plus ou moins longue, les marins portugais, n'apercevant aucune terre et effrayés par une tempête, seraient revenus à Lisbonne, où ils se seraient vengés de leur échec en raillant de ses rêveries l'aventurier génois.

Le fait est-il bien établi? Le caractère de Jean II, tel que nous le représente l'histoire, n'indique pas un prince capable d'une trahison semblable. Un voyage fait dans de semblables conditions aurait pu être dissimulé au départ, mais non au retour, puisque les pilotes raillaient publiquement Colomb, et cependant les renseignements précis manquent. D'ailleurs, les plans de Colomb se résumaient essentiellement à prendre la direction de l'ouest au lieu de celle du sud ; il ne devait pas avoir d'indications beaucoup plus précises que celles données par Toscanelli dans la lettre dont nous avons parlé et qui avait été adressée d'abord à un familier du roi de Portugal. Avec cette lettre, un pilote habile, s'il était assez hardi et assez persévérant, pouvait entreprendre la même navigation que Colomb. On le vit bien après la découverte, où les voyages dans l'ouest se multiplièrent, parfois dans des conditions d'une rare témérité. On appuie la trahison de ce fait que Colomb quitta immédiatement le Portugal. Mais qu'y pouvait-il faire du moment que son projet était repoussé?

Quoi qu'il en soit, si la tentative portugaise a eu lieu, elle prouve qu'il ne suffisait pas d'avoir les plans et cartes de Colomb ; il fallait pour l'exécution le grand navigateur lui-même, et ce serait là un nouveau fait à son honneur.

Qu'il ait été ou non victime d'un essai de trahison, Colomb voyait qu'il n'avait rien à attendre du gouvernement portugais ; il avait perdu sa femme, de sorte qu'aucun lien ne le retenait à Lisbonne ; il quitta donc cette ville en 1484. Il lui fallait chercher un autre gouvernement auquel il ferait agréer ses plans. Il se rendit à Gênes et fit une nouvelle tentative auprès de la république. Les mêmes raisons existaient qui firent rejeter ses offres.

Le grand homme éprouvait durement la vérité de ce proverbe : « Nul n'est prophète en son pays. » Fit-il une tentative auprès de

Christophe Colomb au couvent de la Rabida (p. 45).

la république de Venise? On le dit généralement, en le félicitant de ce patriotisme italien. Seulement les archives de Venise, riches en documents de tous genres, n'ont appuyé d'aucun document

l'offre de Colomb, et certains historiens la révoquent en doute. Nous serions assez disposé à nous ranger à leur opinion ; il n'y avait pas alors de patriotisme italien; l'Italie n'était qu'une « expression géographique », dont les diverses villes : Gênes, Venise, Florence, Sienne, Milan, Naples, étaient en lutte continuelle, Gênes et Venise surtout se haïssaient furieusement et elles venaient de se faire une guerre acharnée, d'où la première, après avoir failli écraser sa rivale, était sortie bien diminuée. Le patriotisme ne pouvait donc conduire Colomb à Venise, où vraisemblablement il n'est pas allé.

Sur le refus de Gênes et du Portugal, trois pays seulement restaient auxquels Colomb pût s'adresser : l'Espagne, la France et l'Angleterre; il se décida pour le premier, donnant mission à son frère Barthélemy de sonder le terrain auprès du roi Henri VII d'Angleterre et de la régente de France, Anne de Beaujeu. De nouvelles épreuves commençaient pour lui.

Ce n'était pas en réalité au roi d'Espagne que Colomb allait avoir affaire; la royauté espagnole tombée sur le champ de bataille de Xérès avec Roderik, le dernier roi visigoth de toute la péninsule ibérique, ne devait reparaître qu'avec Charles-Quint. Au moment où Colomb arrivait, le mariage de Ferdinand d'Aragon avec Isabelle de Castille et de Léon avait établi une union purement personnelle; les deux royaumes avaient chacun leur administration séparée, et l'on disait « les rois » et non « le roi. » Cette séparation était, du reste, un bonheur pour notre héros. Ferdinand, véritable prince moderne, habile, retors, peu scrupuleux, plus soucieux de ses intérêts que de la bonne foi, s'il avait été le maître unique, aurait sans doute assez mal accueilli les grandes idées de Colomb. La raison d'État, qui pour lui primait tout, ne lui aurait pas permis d'accepter ses conditions. Si, à cause des avantages espérés, il avait subi ces conditions, cela aurait été avec l'arrière-pensée de ne pas tenir ses engagements. Nous le verrons, dès le lendemain de la mort de la reine, contester à Colomb ses titres de grand amiral de la mer Océane et de vice-roi des Indes occidentales.

Au contraire, Isabelle la Catholique rappelle ces grandes reines

du moyen âge qui puisaient dans leur foi les plus hautes inspirations; elle était digne de s'entendre avec Colomb, et dès leur première entrevue, la sympathie s'établit entre ces deux grandes âmes. Le navigateur voulait surtout étendre le royaume du Christ, en répandant l'Évangile chez les nations idolâtres; Isabelle ne le voulait pas moins que lui, et ce fut certainement la cause déterminante de son adoption des projets de Colomb et de l'acceptation de ses conditions; les avantages commerciaux, maritimes et financiers, qui seuls préoccupaient Ferdinand, passaient au second rang pour la foi d'Isabelle.

Cependant les historiens de Colomb, justement sévères pour Ferdinand, le sont également pour Isabelle, à laquelle ils reprochent, parfois durement, ses atermoiements, ses hésitations. Ils ne nous semblent pas tenir suffisamment compte des circonstances. Pour « les rois, » Colomb, quelle que fût sa valeur personnelle, n'était, surtout au début, qu'un inconnu, un étranger, et l'on sait combien peu le patriotisme jaloux et exclusif des Espagnols est sympathique à l'étranger. Ses grands projets, s'ils étaient appuyés par des personnages de haut mérite, se trouvaient combattus par d'autres non moins éminents; les savants et les marins se divisaient comme les théologiens. Dans une semblable situation, n'était-il pas naturel qu'Isabelle, sur qui le scepticisme prudent de Ferdinand devait faire impression, hésitât à s'engager dans une entreprise au moins aventurée?

De plus, Colomb arrivait au moment des dernières luttes contre les Maures. Les musulmans, incessamment refoulés, possédaient encore des forteresses, comme Béja et Malaga; Boabdil régnait à Grenade. Le premier soin des rois ne devait-il pas être de délivrer entièrement l'Espagne? On pouvait se rappeler que, par deux fois, les chrétiens, qui déjà se croyaient victorieux, avaient dû reculer devant de nouvelles invasions, celle des Almoravides d'abord, celle des Almohades ensuite. Est-ce que, tant que les musulmans tenaient une place, une nouvelle invasion n'était pas à craindre? On savait chez les chrétiens que les Maures de Grenade ne cessaient pas de faire de pressants appels à leurs frères d'Afrique et d'Asie pour leur demander de venir à leur secours.

Ces appels pouvaient être entendus. Pendant le siège de Grenade, le Soudan d'Égypte n'adressa-t-il pas à Ferdinand et à Isabelle les plus terribles menaces pour les amener à renoncer à leur entreprise, donnant à entendre qu'il exercerait de dures représailles sur les chrétiens de ses États?

Dans cette situation, la prise des dernières forteresses musulmanes et la conquête du royaume de Grenade primaient toute autre entreprise. Isabelle avait donc raison lorsqu'elle renvoyait Colomb après la victoire définitive sur les Maures. Celui-ci, pour qui naturellement son grand projet était tout, disait à un de ses plus zélés partisans que la reine s'honorerait beaucoup plus en lui facilitant l'exécution de ses plans qu'en chassant les Maures. Les Espagnols pensaient autrement et ils avaient raison : l'œuvre première pour un prince est d'assurer la sécurité de ses sujets; or, l'Espagne ne pouvait se croire à l'abri d'une invasion tant qu'une portion, si faible fût-elle, de son territoire serait occupée par les musulmans. La conquête récente de Constantinople par Mahomet II n'était pas pour la rassurer. Isabelle la Catholique est restée à juste titre pour les Espagnols une de leurs gloires nationales; ils admirent, ils aiment leur grande reine, dont l'acte le plus glorieux à leurs yeux n'est pas la signature du traité du 13 mai 1492 avec Colomb, qui donnait l'Amérique à l'Espagne, mais l'arrivée au camp devant Grenade, qui assura la chute de cette ville.

Il nous a paru nécessaire de rappeler ces faits, qu'on oublie trop facilement, avant de commencer le récit des démarches de Christophe Colomb auprès du roi Ferdinand et de la reine Isabelle.

Dans le journal de bord de son premier voyage, Colomb écrit, à la date du 14 janvier 1493 : « Le vingtième jour de janvier, ce mois même, il y aura sept années d'écoulées depuis que je suis venu servir Leurs Altesses. » Cela reporte l'arrivée de Colomb en Espagne au 20 janvier 1486. Où débarqua-t-il? Il ne le dit pas, mais comme sa présence en Espagne est signalée pour la première fois au couvent de Santa-Maria de la Rabida, à une demi-lieue de Palos, ne peut-on pas en conclure que c'est probablement dans ce petit port qu'il est arrivé? Ce serait une curieuse coïncidence que le même petit port eût vu débarquer inconnu celui qui

devait, six ans plus tard, en partir contesté pour l'Amérique et y revenir bientôt glorieux.

En admettant même que Colomb soit débarqué à Palos, cela n'explique pas sa présence au couvent de franciscains de Santa-Maria de la Rabida. On a dit qu'il se rendait soit à Huelva, soit à Huetra, mais le couvent, caché dans les arbres, ne se trouvait pas sur sa route. Dévot à saint François, dont il devait plus tard revêtir l'habit de tertiaire, avait-il voulu le prier, dès son entrée en Espagne, dans un couvent de son ordre ? Voulait-il confier son fils Diégo, qu'il lui était difficile d'emmener partout à cause de son jeune âge, à des franciscains ? S'était-il simplement égaré ? L'explication importe peu ; le fait reste ; la première visite de Colomb en Espagne était pour le couvent où il allait faire la rencontre, providentielle on peut le dire, de l'homme qui devait le soutenir dans ses efforts et contribuer plus que personne à faire agréer son grand projet par la reine Isabelle.

Le père gardien du couvent de Santa-Maria de la Rabida s'appelait Juan Perez de Marchena; il avait été confesseur de la reine Isabelle, mais avait quitté la cour pour vivre dans la retraite ; il s'occupait de sciences et avait comme cosmographe une réputation méritée. Il était avec le docteur du couvent, Garcia Hernandez, lorsque Colomb y entra. Frappé sans doute de sa distinction, le père gardien demanda à cet hôte, dans lequel il lui avait été facile de reconnaître un étranger, ce qui l'amenait au couvent. Pris d'une subite confiance, Colomb exposa immédiatement à Juan Perez de Marchena le but de sa venue en Espagne. Il s'adressait à un homme capable de le comprendre; le savant religieux entra aussitôt dans ses vues; il lui offrit l'hospitalité du couvent et lui promit une lettre d'introduction pour quelqu'un de la cour. C'était faire en Espagne un heureux début, et Colomb garda toujours le souvenir de cet accueil. Plusieurs années après, au moment où il était au sommet des honneurs, il disait, dans une lettre aux rois : « Il n'y avait pas alors de pilote, de marin, de philosophe ou de savant qui ne déclarât que mes projets étaient erronés; aussi n'ai-je reçu d'aide d'aucun, sauf du frère Juan Perez de Marchena. Ce père seul ne me tourna pas en ridicule. » C'est un beau témoi-

gnage que celui-là, et l'humble frère de Saint-François a droit à sa part de gloire dans la découverte de Colomb facilitée ainsi par lui.

Après un séjour plus ou moins long au couvent de Santa-Maria de la Rabida (1), où Colomb avait vécu de la vie franciscaine, il partit pour Cordoue, où se trouvait la cour; Juan Perez lui donna, avec une petite somme d'argent, une lettre de recommandation pour Fernand de Talavera, prieur de Notre-Dame de Prado à Valladolid, confesseur de la reine Isabelle. En même temps, pour enlever tout souci à Colomb au sujet de son fils Diégo, il lui promit de le garder et de le faire élever.

A la cour, malgré la lettre de Juan Perez de Marchena, Colomb ne trouva pas grand accueil. Fernand de Talavera, peu au courant des questions maritimes, jugea les projets de Colomb d'après les idées courantes. Il le reçut avec bienveillance, par égard pour le père gardien de Santa-Maria de la Rabida, mais l'appuya peu. C'est alors que Colomb, isolé à Cordoue, épousa en secondes noces dona Beatrix Enriquez, qui appartenait à la famille des Arana et dont il eut un fils, Fernand, son historien. Comme l'acte de mariage n'a pas été retrouvé, on a voulu contester le mariage lui-même; mais à une époque lointaine comme celle-là, un argument négatif n'est pas suffisant. D'ailleurs, la reine Isabelle plaça plus tard Fernand Colomb parmi les pages de son fils don Juan; c'était constater la régularité de sa naissance.

Dans cette attente qui, commencée en 1486, devait durer jusqu'en 1492, Colomb eut de dures épreuves à supporter. La plus grande était certainement le retard apporté à l'exécution de ses vastes projets; il se sentait vieillir et il pouvait se demander s'il aurait encore la force nécessaire à l'exécution de ses plans. Il ne se découragea pas cependant. Il attendit plein de confiance, multipliant les démarches sans rien sacrifier de sa fière dignité. Il faut rendre aux rois cette justice que, s'ils le faisaient attendre en partie à

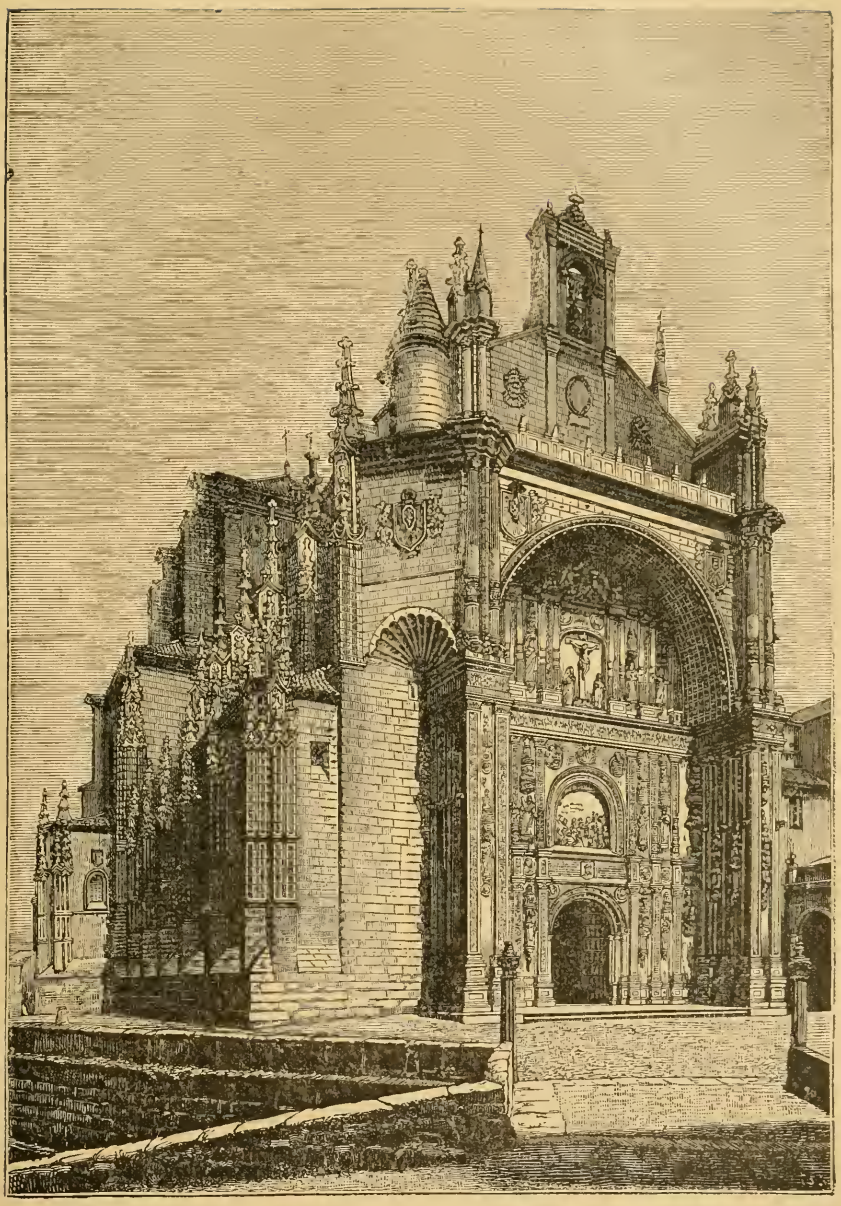
1) Le couvent de Santa-Maria de la Rabida, à la suite de la suppression des couvents, était menacé de disparaître. M. Roselly de Lorgues dit que le duc de Montpensier a racheté et fait réparer le monastère illustré par la présence de Colomb. Un prince français payait ainsi la dette qu'oubliait l'Espagne.

cause des expéditions contre les Maures, ils ne le laissaient pas absolument sans ressources. Ainsi, le 5 mai 1587, ils lui faisaient donner une somme de 3,000 maravédis, sans doute pour le défrayer de ses dépenses à Salamanque ; le 3 juillet suivant, le trésorier royal lui comptait une somme égale ; le 27 août, il recevait 4,000 maravédis, « pour se rendre à la cour par ordre de leurs altesses » ; plus tard, il est appelé à Saragosse et reçoit encore 4,000 maravédis ; le 16 juin 1488, on lui verse 3,000 maravédis ; le 12 juin 1489, la municipalité de Séville doit fournir un logement gratuit pour Colomb, de nouveau mandé à la cour. Tout cela lui prouvait qu'il n'était pas oublié et qu'on pensait toujours à son projet. Il reçut même d'une seule fois la somme de 20,000 maravédis, à la suite d'une démarche directe de Juan Perez de Marchena auprès de la reine Isabelle, dont nous parlerons. Ce qui arrêtait tout, c'étaient, comme nous l'avons dit, les expéditions contre les Maures. Dès qu'elles cessaient, les pourparlers reprenaient avec Colomb. Certes, c'étaient là de pénibles incertitudes, et il y avait parfois des moments durs à passer, mais l'espérance restait tant qu'un refus définitif ne venait pas rompre les négociations.

Si, dans l'entourage d'Isabelle et de Ferdinand, Colomb rencontra bien des adversaires pendant cette longue période de l'attente, il y trouva aussi des partisans décidés. Fernand de Talavera, qui l'avait froidement accueilli, finit par devenir un de ses appuis. L'ancien nonce apostolique, Antonio Geraldini, alors précepteur de la fille aînée d'Isabelle, se montra tout dévoué à un compatriote ; ce fut lui qui mit Colomb en rapport avec le cardinal Pedro Gonzalez de Mendoza, grand chancelier de Castille, alors si influent qu'on l'appelait volontiers le « troisième roi d'Espagne ». La haute intelligence du cardinal, qui joignait à l'habitude des affaires la connaissance des hommes, eut bientôt compris la valeur du marin qui venait offrir ses services à Ferdinand et à Isabelle. « Il vit que Colomb était savant, disert, et appuyait ses dires de bonnes raisons. Le tenant pour ingénieux et habile, le désir lui vint de le favoriser. En conséquence du grand intérêt que le cardinal et Quintanilla lui portaient, et par leur moyen,

Colomb réussit à se faire écouter du roi et de la reine, qui commencèrent à ajouter quelque foi à ses mémoires et à ses pétitions. » Alonzo de Quintanilla, dont il est question dans ce passage d'Oviedo, était encore un des protecteurs de Colomb ; trésorier des rois catholiques, il était venu en aide à son protégé, et comme il avait à la cour un grand crédit, justifié par ses services, il lui fut en diverses circonstances d'une grande utilité. On peut encore nommer, parmi les protecteurs et amis de Colomb, Louis de Santangel, chancelier de l'intendance de la couronne d'Aragon et membre du conseil royal; Diégo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla; Jean Cabrera, chambellan du roi d'Aragon, qui, au témoignage de son neveu Marius Cabrera, fut une des principales causes de l'entreprise de la découverte des Indes et qui en fut récompensé par des privilèges accordés dans l'île d'Hispaniola; Béatrix de Bobadilla, marquise de Moga, l'amie de la reine Isabelle, qui, dans son testament, la recommande avec une tendresse toute particulière à ses successeurs; nous nous reprocherions d'oublier la nourrice de l'infant don Juan, à laquelle nous verrons Colomb s'adresser dans une circonstance des plus critiques.

Ainsi appuyé, Colomb n'était plus un étranger obscur, un aventurier auquel il était presque impossible d'obtenir une audience des rois. Il fut, en effet, reçu par Ferdinand et Isabelle, grâce à l'appui surtout du cardinal de Mendoza et de Quintanilla. Il se présenta, non pas comme un solliciteur, mais comme « l'ambassadeur de Dieu » envoyé par la Providence « vers les plus puissants d'entre les princes chrétiens et surtout les plus zélés pour la foi, leur proposant une entreprise qui immortaliserait leur règne en faisant service à Notre-Seigneur, en répandant son nom et en faisant briller la lumière de la foi aux yeux de tant de peuples, qui peut-être encore ignoraient le Messie. » Cette attitude était à la fois digne et habile ; elle devait « frapper l'âme si haute et si chrétienne d'Isabelle, qui plaçait son surnom de catholique au premier rang de tous ses titres et mettait sa puissance au service de la gloire de Dieu ». Dès la première entrevue, la reine était à peu près gagnée, mais il lui fallait compter avec les exigences de la lutte contre les musulmans, avec les préjugés des savants et des



Église Saint-Seb stien à Salamanque, où se réunit la junte chargée d'examiner le projet de Colomb (p. 50).

théologiens, avec la prudence cauteleuse de Ferdinand. Pour gagner celui-ci, Colomb avait fait valoir les avantages matériels que l'Espagne retirerait de ses projets; il avait parlé des richesses de l'empire du Cathay, où l'on arriverait avant les Portugais. Ce prince, en effet, politique habile, était surtout accessible à des considérations de cette nature; mais il était prudent, circonspect, et il ne voulut pas se prononcer avant qu'une « junte de savants » eût longuement étudié les plans de Colomb.

C'est la « junte de Salamanque », devant laquelle dut comparaître Colomb et que présidait le prieur de Prato, Fernand de Talavera. Elle se composait de savants et de théologiens. Quoiqu'il ne reste aucun document sur les réunions de la junte, qui eurent lieu à l'église Saint-Sébastien, divers historiens en ont donné des résumés assez étendus. Voici comment un marin présente les réponses de Colomb aux objections scientifiques qui lui étaient faites (1).

« Quelques membres de la junte, qui admettaient la sphéricité de la terre, posaient en fait que les ardeurs de la zone torride ou d'autres obstacles matériels devaient empêcher qu'on ne pût aller au delà, et qu'en ce qui concernait une navigation dirigée vers l'occident pour atteindre les extrémités de l'Asie, ce devait être un voyage impraticable, car on allégua qu'il durerait plus de trois ans; enfin, on objecta encore qu'en voulant bien supposer qu'on fût assez heureux pour arriver ainsi jusque dans l'Inde, la rotondité du globe terrestre ferait alors l'effet d'une longue montagne d'eau qui s'opposerait au retour, quelque fort et quelque favorable que le vent pût être imaginé.

» Colomb commença son plaidoyer scientifique en démontrant la sphéricité de la terre par deux faits positifs : le premier, c'est que, lorsqu'un navire s'éloigne de la côte, le corps du bâtiment disparaît le premier, ensuite les voiles les plus basses, et successivement ainsi jusqu'aux plus élevées et jusqu'à la cime des mâts, qui disparaît la dernière à la vue. De même, lorsqu'un bâtiment recommence à paraître, ou que deux bâtiments se rencontrent en mer par un beau temps, on en voit les parties les plus élevées assez

(1) Le baron de Bonnefoux, capitaine de vaisseau : *Vie de Christophe Colomb.*

longtemps avant celles qui le sont le moins, et c'est le corps du navire que les yeux aperçoivent le dernier. Il en tira la conséquence évidente que ce phénomène ne pouvait être attribué qu'à la sphéricité de la terre, qui s'interposait entre le spectateur et les points du navire observé qui se trouvent de plus en plus rapprochés de la surface de la mer. Le second fait fut que, lors des éclipses de lune, on avait toujours remarqué que, de quelque côté que commençât l'éclipse, soit qu'elle fût partielle ou totale, toujours l'ombre que la terre projetait alors sur le disque lunaire avait une figure circulaire, et il en conclut qu'il ne pouvait y avoir qu'un corps sphérique qui pût ainsi, dans toutes les positions, projeter invariablement une ombre circulaire.

» Les lois de la gravitation universelle n'étaient pas encore établies, et la question des antipodes et des hommes qui pouvaient y être placés se trouvant réciproquement pieds contre pieds sans tomber dans les profondeurs de l'abîme, ne pouvait pas être aussi facilement résolue; mais on pouvait en juger par induction, car si deux navires, éloignés l'un de l'autre de six lieues, cessent complètement de s'entr'apercevoir par l'effet de la sphéricité de la terre, il est manifeste que les verticales passant par le centre de chacun des deux bâtiments ne sont pas parallèles, que cependant personne à bord ne perd de sa stabilité par l'effet de cette inclinaison relative. Or, ce qui se passe à l'égard de ces deux navires doit également avoir lieu pour deux autres placés à six lieues des deux premiers, et l'on arrive ainsi à prouver par analogie que rien d'étrange n'a lieu aux antipodes, et que l'on peut et doit y naviguer et y marcher tout aussi naturellement que nous le faisons nous-mêmes sur nos mers et sur notre sol. Ces explications réfutaient également l'argument des montagnes d'eau jugées devoir s'opposer au retour d'un navire d'un voyage lointain. Colomb fit observer à ce sujet qu'il n'avait pour but que d'arriver aux extrémités de l'Inde ou de l'Asie, ainsi que se le proposaient les Portugais en contournant par mer le continent africain, et que la seule différence qu'il y eût, c'est qu'il chercherait sa route en cinglant directement à l'ouest; que dès lors ce n'est pas à des pays inconnus ou imaginaires qu'il aborderait.

» Ce fut alors que, présumant sans doute le déconcerter par une objection sans réplique, on lui demanda comment il pouvait être assuré que les limites de l'Atlantique dans cette direction fussent les terres asiatiques. Sans hésiter, il fit aussitôt cette réponse admirable et qui, elle seule, équivalait à l'idée de la découverte du nouveau monde : « Eh bien, si l'Atlantique, dans cette direction, a d'autres limites que l'Asie, il importe plus encore de découvrir ces limites, et je les découvrirai. »

Nous ne nous arrêterons pas aux discussions théologiques, qui seraient d'un moindre intérêt. On sait que la junte ne se prononça pas d'une manière définitive; cependant la majorité se montrait opposée aux idées de Colomb. Celui-ci, toutefois, y gagna de nouveaux partisans, dont le plus important fut le dominicain Diégo de Deza, plus tard archevêque de Séville. Ainsi, pour son grand projet, Colomb se trouvait avoir en même temps l'appui des dominicains par Diégo de Deza, et des franciscains par Juan de Marchena; c'était une grande force. D'ailleurs, la reine Isabelle, qui restait sous l'impression profonde qu'il lui avait laissée, ne renonçait pas à poursuivre une entreprise dont sa foi appréciait la grandeur, mais les opérations contre les Maures allaient reprendre, qui ne lui permettaient pas de s'occuper d'autre chose.

L'attente, alors surtout qu'il n'avait aucune certitude même lointaine, était dure à Colomb, et la pensée dut lui venir plusieurs fois de s'adresser ailleurs. Il était sans nouvelles des démarches que son frère Barthélemy avait dû faire en Angleterre et en France. Aura-t-il fait quelque tentative auprès du roi de Portugal, malgré l'espèce de trahison dont il croyait avoir été l'objet? Est-ce le roi Jean II qui, se ravisant, lui aura fait faire des ouvertures? Toujours est-il qu'en 1488, Colomb recevait le sauf-conduit suivant : « Nous voyons par la supplique que vous nous avez envoyée l'affection et la bonne volonté dont vous semblez animé pour notre service. Nous vous en remercions. Comme il se pourrait que vous ayez quelque raison de craindre notre justice, par suite de certaines obligations, nous vous assurons par la présente contre toute revendication ou action, contre toute accusation ou citation, soit en matière civile, soit en matière criminelle, et quel qu'en soit le

motif. » Du début de ce sauf-conduit, il résulterait que l'initiative est venue de Colomb, puisque le roi lui parle de sa « supplique », mais n'est-ce pas un simple artifice de rédaction pour couvrir la dignité royale, qui ne pouvait paraître faire les avances? Dans les dernières phrases, la plupart des historiens ont vu comme un aveu du roi Jean II, qui reconnaissait ses torts à l'égard de Colomb et qui voulait lui donner toute garantie pour l'avenir. Le texte ne paraît pas comporter cette interprétation, et un des derniers historiens de Colomb, M. Gaffarel, y voit tout autre chose. D'après lui, lorsque Colomb avait quitté Lisbonne, « ses affaires commerciales étaient en assez mauvais état, et il avait des créanciers à désintéresser. C'est du moins ce que semble indiquer une lettre, ou plutôt une sorte de sauf-conduit à lui adressé en 1488 par le roi Jean II, lorsque, lassé de l'insuccès de ses démarches en Castille, il songea à revenir en Portugal ». Et après avoir cité la pièce donnée plus haut, il ajoute : « Assurément Colomb n'était pas inculpé, mais s'il prenait ainsi ses précautions, c'est peut-être qu'il redoutait quelque créancier impatient et voulait, au cas où il reviendrait en Portugal, être libre de ses mouvements [1]. » Il faut reconnaître que le sauf-conduit comporte cette interprétation mieux que toute autre, mais on peut se demander s'il n'a pas été trop habilement fait. Quoi qu'il en soit, Colomb n'eut pas à l'utiliser puisque, s'il avait eu momentanément l'idée de retourner en Portugal, il se garda bien d'y donner suite.

Toutefois, voyant qu'on ne s'occupait pas de son affaire, il s'adressa à deux seigneurs assez puissants pour tenter une entreprise comme celle à laquelle il avait voué sa vie, le duc de Medina-Sidonia et le duc de Medina-Celi, qui tous les deux s'étaient montrés bien disposés pour lui. Le premier avait une véritable flotte à ses ordres, et il accueillit Colomb avec une grande bienveillance; cependant, il ne voulut pas s'engager, réservant toutes ses forces pour la guerre qui commençait contre le royaume de Grenade. On n'a généralement voulu voir dans cette réponse qu'une fin de non-recevoir courtoise; elle nous paraît au contraire très fondée.

(1) *Histoire de la découverte de l'Amérique*, t. II, p. 62.

Comme leur grande reine Isabelle, les seigneurs castillans devaient avoir pour principal objectif l'expulsion complète des Maures.

Auprès du duc de Medina-Celi, Colomb trouva d'abord un meilleur accueil, à cause d'un gentilhomme nommé Morales, qui avait une grande influence sur le duc et qui plaida chaudement sa cause. Il fut même mandé à Port-Sainte-Marie, et des navires furent mis à sa disposition; tout heureux, il commençait les préparatifs de son grand voyage, lorsque le duc de Medina-Celi, doutant qu'il pût tenter une entreprise de cette nature sans l'assentiment de la reine, lui en demanda l'autorisation. Peut-être ne voyait-il là qu'une formalité. Il se trompait, car la reine lui répondit qu'il fallait conserver toutes les ressources du royaume pour la croisade contre Grenade et qu'en conséquence elle l'invitait à lui réserver les armements commencés. D'ailleurs, lorsque la guerre serait terminée, elle se proposait, quoiqu'elle n'eût pas une pleine confiance, de faire elle-même l'essai du grand projet de Colomb. Le duc de Medina-Celi n'avait qu'à s'incliner devant la volonté de sa souveraine [1].

Comme pour donner une preuve de sa bonne volonté, la reine Isabelle mandait de nouveau Colomb auprès d'elle. Celui-ci arriva.

(1) Le rôle du duc de Médina-Celi dans cette circonstance se trouve affirmé par une lettre de celui-ci à l'archevêque de Tolède, en date du 19 mars 1493, lettre que donne Navarrete.

« J'ignore si Votre Seigneurie sait que j'ai eu longtemps dans ma demeure Christophe Colombo qui arrivait de Portugal et voulait se rendre auprès du roi de France, pour que, par sa faveur et son aide, il pût entreprendre d'aller découvrir les Indes, et que j'ai voulu moi-même en faire la tentative et expédier du Port-Sainte-Marie, où je les avais convenablement armées, trois ou quatre caravelles, qui étaient tout ce qu'il demandait. Mais considérant que cette entreprise était digne de la reine, notre souveraine, de Rota j'en fis part à Son Altesse qui me répondit de lui écrire, ce que je fis immédiatement, en suppliant Son Altesse que, s'il ne m'était pas permis de tenter cette entreprise que j'avais préparée pour son service, elle voulût bien m'accorder la faveur de m'y donner un intérêt, et que le chargement et le déchargement se fissent au Port-Sainte-Marie. Son Altesse accueillit ce projet et chargea Alonzo de Quintanilla de m'écrire qu'elle ne tenait pas l'affaire pour très sûre, mais que, si on mettait le projet à exécution, Son Altesse me ferait la faveur de m'y donner une part. Depuis, après l'avoir bien examiné, elle se décida d'envoyer Colombo découvrir les Indes.... C'est en retenant Colombo dans ma maison pendant deux années et en le réservant ainsi pour le service de Son Altesse, qu'il a accompli cette grande chose. »

Croyait-il que la reine allait immédiatement se substituer au duc de Medina-Celi et lui donner enfin les bâtiments tant désirés? Il eut un vif désappointement, lorsqu'il se vit ajourné après la prise de Grenade. Et cependant cet ajournement était tout naturel. Isabelle, qui était venue s'établir au camp de Santa-Fé pour bien faire comprendre qu'elle n'abandonnerait pas l'entreprise, devait momentanément écarter tout autre projet. Aigri par une longue attente, Colomb voulut voir dans ce nouveau délai un refus déguisé, et il se décida à aller tenter la fortune en France ou en Angleterre. Aurait-il été plus heureux? La chose est au moins douteuse.

Avant de quitter l'Espagne pour jamais, Colomb dut aller prendre son fils Diégo au couvent de la Rabida. Il y retrouva son ami, son soutien de la première heure. Juan Perez de Marchena était plus convaincu que jamais de l'excellence du grand projet qu'il avait étudié avec le médecin Garcia Hernandez, mathématicien et cosmographe distingué. Laissant Colomb à la Rabida, il se rendit lui-même auprès de la reine pour plaider la cause de son ami. Les resultats dépassèrent même ses espérances. Isabelle s'engagea formellement à faire de nouveau étudier le projet dès la chute de Grenade, qui était prochaine, et, comme nous l'avons déjà dit, elle fit compter à Colomb la somme considérable de 20,000 maravédis.

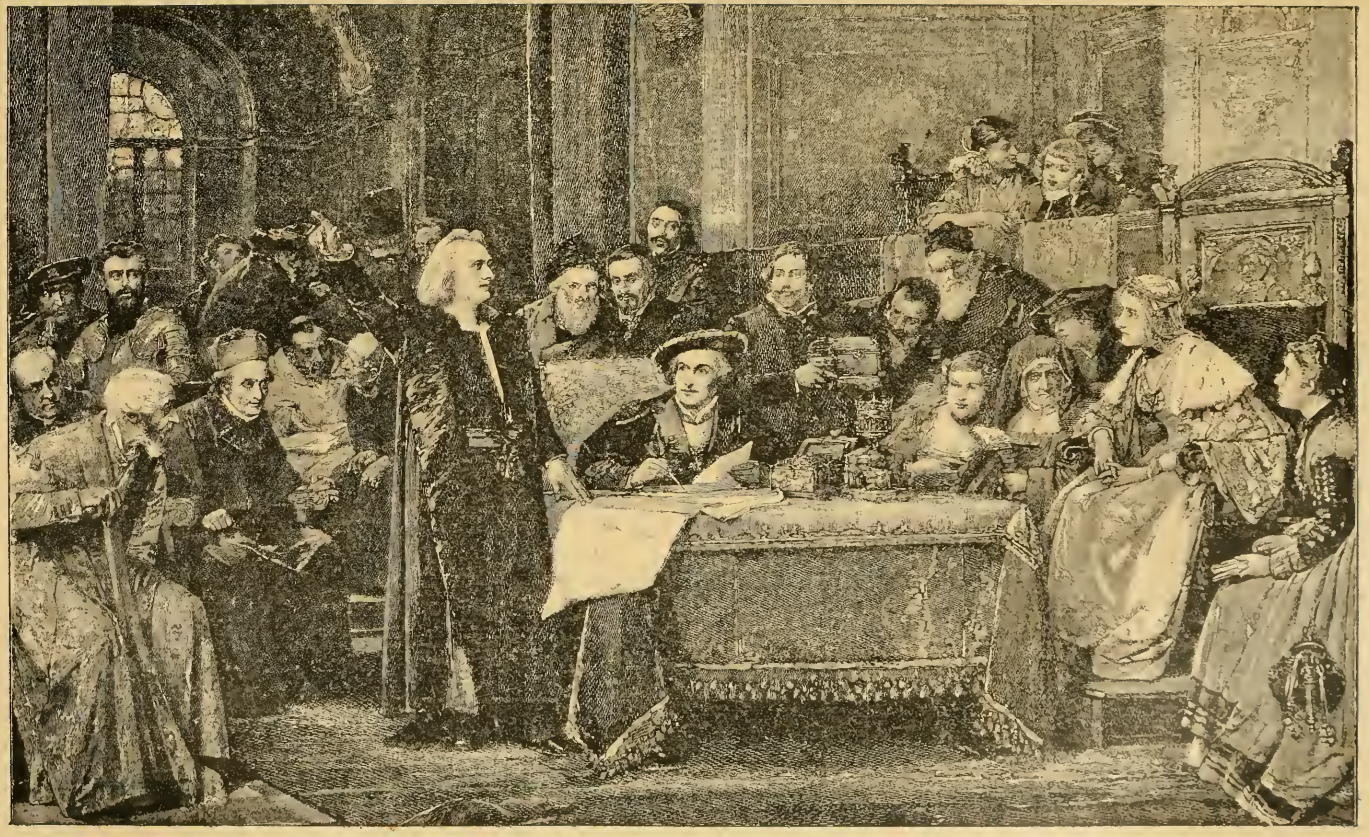
Le 2 janvier 1492, le dernier roi maure, Boabdil, était obligé de capituler; la domination des Maures était finie en Espagne. Isabelle pouvait donc tenir ses promesses. Elle le fit sans tarder. De nouveaux commissaires entrèrent en négociations avec Colomb, et, d'après un historien contemporain, « ces gens de cour, savants en cosmographie, ayant entendu ses explications, acquirent la conviction qu'il disait la vérité. Persuadés à leur tour, le roi et la reine ordonnèrent qu'on armât trois caravelles. »

La persévérance de Colomb triomphait donc, lorsqu'au dernier moment tout faillit manquer. On demanda au marin ses conditions; c'étaient les mêmes qui déjà avaient fait reculer le roi Jean II de Portugal. Il exigeait les titres héréditaires de vice-roi des terres à découvrir et de grand amiral de la mer Océane et la dîme de

toutes les recettes. Tous les commissaires furent d'accord pour refuser ces conditions, qu'ils jugeaient exorbitantes. Isabelle en fit proposer d'autres fort avantageuses, que Colomb refusa. C'était la rupture.

La plupart des historiens font porter la responsabilité de cette rupture aux conseillers des rois et aux rois eux-mêmes ; nous croyons que Colomb a sa grande part de responsabilité. De fait, les conditions étaient excessives. Isabelle et Ferdinand, en créant Colomb vice-roi héréditaire des terres à découvrir et grand amiral, également héréditaire, de la mer Océane, lui faisaient une situation qui lui permettait de tenir en échec le pouvoir royal lui-même. Or, en Espagne même, il ne fallait pas remonter bien haut dans le passé pour voir les dangers que présentaient de semblables situations. On objecte que le caractère de Colomb devait leur enlever toute inquiétude. D'abord, c'était un étranger qu'ils connaissaient peu ; de plus, les deux charges, étant héréditaires, pourraient arriver à un de ses descendants qui ne lui ressemblerait pas. Il est à croire que si les termes du contrat qui fut passé avec Colomb avaient été scrupuleusement respectés et que les pouvoirs énormes qu'il exigeait eussent appartenu à ses descendants, l'Espagne n'aurait pas gardé ses possessions américaines jusqu'aux premières années du XIX^e^ siècle. Il se serait très certainement trouvé quelque vice-roi et grand amiral pour se déclarer indépendant.

On a dit, pour justifier ou au moins expliquer les exigences de Colomb, qu'il aimait mieux voir tout manquer que de rien sacrifier de ses prétentions ; qu'en dehors de son projet de découvertes, il en avait un autre qui lui tenait plus au cœur que le succès de son expédition et qui était de délivrer la Terre Sainte ; avec les richesses qu'il comptait retirer de la dîme des productions des pays découverts, il rachèterait la Palestine. Si les Turcs ne se prêtaient pas au rachat, il la leur enlèverait. Il se proposait pour cela de lever une armée de 50,000 hommes d'infanterie et de 5,000 chevaux, avec laquelle il croyait pouvoir faire la conquête de la Terre Sainte. Puis il remettrait Jérusalem au Saint-Siège, « se bornant pour lui à l'honneur d'être le factionnaire de l'Église au seuil de cette terre miraculeuse où fut accomplie notre rédemp-



¡Christophe Colomb exposant son projet à la reine Isabelle.

tion ». Ce plan, qu'un admirateur de Colomb déclare avec raison « absolument impraticable et chimérique », expliquerait la demande de la dîme de tous les produits; mais pour racheter ou délivrer la Terre Sainte et y être « le factionnaire de l'Église », Colomb n'avait pas besoin des titres pompeux de vice-roi héréditaire des Indes et grand amiral héréditaire de la mer Océane. De plus, suivant la remarque de certains historiens, la délivrance de la Terre Sainte fut réellement la pensée dominante de sa vie, mais seulement dans les dernières années ; on la voit apparaître nettement au troisième voyage. Si dès 1492 il avait ce projet, rien ne l'indiquait. Du reste, on peut dire que Colomb posait les conditions indiquées parce que, se prisant très haut, en quoi il avait pleinement raison, il croyait que sa personne et son projet valaient cela. Mais il en résulte qu'en maintenant ses exigences, il était bien, au moins dans une certaine mesure, responsable de la rupture des négociations.

Telle est, du reste, l'opinion d'un historien que nous avons déjà cité et qui doit figurer parmi les plus chauds admirateurs de Colomb. « Nous savons, dit M. le baron de Bonnefoux, qu'on a fort loué Christophe Colomb de persévérer à vouloir obtenir ce qu'il croyait dû à son mérite, aux périls et à la grandeur de l'entreprise ; nous n'ignorons pas qu'on a dit qu'il fallait que, par l'étendue, par l'éclat des récompenses ou des dignités à lui conférées, il fît revenir les esprits mal disposés sur son compte, qu'il inspirât par là de la confiance à ceux qu'il allait être appelé à commander. Mais ces raisons et d'autres de même nature ne nous paraissent que spécieuses, et la preuve, selon nous, qu'il en était ainsi, c'est qu'elles compromirent vivement son expédition, car ce n'est que par des circonstances qu'on ne pouvait pas prévoir qu'elle fut reprise et décidée. Selon nous, Colomb devait se dire : « J'ai foi en moi ; tout me dit que j'accomplirai le dessein le plus difficile, le plus grand qu'il ait été donné à un homme de concevoir et d'exécuter. Depuis plus de vingt ans, je sollicite en vain un appui et des secours pour y parvenir ; je trouve enfin ces secours, cet appui ; et pour de vains titres, pour de misérables questions d'argent, j'hésiterais! » Ces observations nous paraissent d'autant plus justes que la reine Isabelle, fort bien disposée pour Colomb, lui

demandait simplement de réduire ses prétentions, en lui offrant, de l'aveu de tous les historiens, des conditions fort avantageuses. Il faut, ce semble, conclure que Colomb ne fut pas irréprochable dans la circonstance. Les grands hommes, si grands qu'ils puissent être, ont leurs faiblesses, et le grand navigateur n'a pas échappé complètement à cette loi de l'humanité.

Quoi qu'il en soit, les négociations étaient rompues et Colomb prit immédiatement la route de France. Son frère Barthélemy y était alors; il n'avait pas réussi en Angleterre auprès de Henri VII et il s'était rendu, conformément aux instructions de Colomb, auprès de Charles VIII. Pouvait-il espérer mieux de ce prince que d'Isabelle ? Certes Charles VIII avait l'esprit ouvert aux grandes entreprises ; ses projets sur l'Italie et même sur Constantinople le prouveraient, mais aurait-il compris et accepté les plans d'un inconnu alors que son esprit était ailleurs [1] ? Colomb n'eut pas à en faire l'expérience. Deux de ses amis les plus zélés, Alonzo de Quintanilla et Luis de Santangel, en apprenant son départ, avaient fait une dernière démarche auprès de la reine Isabelle. Connaissant sa foi, ils avaient surtout insisté sur ce fait qu'elle perdait l'occasion d'appeler des peuples nombreux à la lumière de l'Évangile. Isabelle céda; un courrier fut envoyé à la poursuite de Colomb; il l'atteignit à Peno de Pinos et le ramena à Grenade. On a dit que, blessé dans sa dignité, Colomb ne voulait pas d'abord revenir ; nous ne pouvons croire qu'il ait éprouvé la moindre hésitation : du moment que ses plans et ses conditions étaient acceptés, ce ne serait plus de la dignité.

Cette fois, toutes les difficultés étaient levées et les choses marchèrent vite. Le 17 avril 1492, un traité était signé entre Colomb et les rois, par lequel il était convenu :

1° Que Colomb, pour lui-même pendant sa vie, et dans l'avenir pour ses héritiers et successeurs, jouirait du titre de grand amiral de toutes les mers, de toutes les terres ou continents qu'il pour-

(1) Lorsque Colomb, au retour de son premier voyage, appela auprès de lui Barthélemy, celui-ci était encore à la cour de Charles VIII, qui lui donna une somme de cent écus pour se rendre en Castille.

rait découvrir, et aurait droit aux mêmes honneurs et aux mêmes privilèges que le grand amiral de Castille ;

2° Qu'il serait vice-roi et gouverneur général héréditaire de toutes les susdites terres ou continents, avec le droit de nommer, pour le gouvernement de chaque île ou province où il ne siégerait pas en personne, trois candidats parmi lesquels la couronne choisirait le titulaire ;

3° Qu'il aurait droit à la dixième partie de tous les bénéfices faits sur les denrées ou les produits des pays placés sous la juridiction de son amirauté ;

4° Que lui ou son représentant serait seul juge dans les différends ou contestations qui pourraient s'élever entre le commerce de ces pays et celui de l'Espagne ;

5° Qu'il lui serait permis d'entrer pour la huitième partie dans les frais de toutes les expéditions qui seraient dirigées vers ces mêmes pays, et qu'en conséquence il aurait droit à la huitième partie des profits faits par ces expéditions.

Un fait à remarquer, c'est que la reine Isabelle était partie principale au traité où elle stipulait pour la Castille ; le roi Ferdinand ne paraissait que pour l'assister et l'Aragon restait en dehors. Seule la reine faisait les frais de la première expédition. Ferdinand se tenait-il ainsi comme à l'écart, parce qu'il manquait de confiance et qu'il ne voulait pas risquer les fonds de son royaume dans une expédition dont les frais n'étaient cependant pas élevés? Ne songeait-il pas déjà que les conditions accordées à Colomb étaient contraires à la raison d'État, souveraine pour lui, et ne se ménageait-il pas ainsi plus de facilités pour revenir sur ces concessions, comme il le fit dès la mort d'Isabelle, du vivant même de Colomb ?

CHAPITRE III

PREMIER VOYAGE

Sommaire : Préparatifs de l'expédition. — Effroi et mauvaise volonté des habitants de Palos. — Intervention de Juan Perez de Marchena. — Les Pinzon. — Organisation de la flottille. — Départ. — Le journal de bord de Colomb. — Relâche aux Açores. — Colomb se lance dans l'océan. — Les espérances et les désillusions. — Les variations de la boussole. — La mer des Sargasses. — Précautions de Colomb pour moins effrayer ses équipages. — La révolte. — Colomb a-t-il demandé et obtenu un délai de trois jours ? — Les lumières dans la soirée du 11 octobre. — Le matelot Juan-Rodriguez Bermejo annonce la terre. — La récompense promise. — L'île San-Salvador ou Guanahani. — La prise de possession. — La croix. — Colomb reconnu comme vice-roi des Indes et grand amiral de la mer Océane. — Les indigènes. — Nouvelles découvertes. — La recherche de l'or. — Découverte de Cuba. — Erreur de Colomb, qui croit avoir atteint l'Asie. — Envoi d'une mission au grand khan. — Le tabac. — Départ d'Alonzo Pinzon. — Hispaniola ou Haïti. — Difficultés pour entrer en relations avec les indigènes. — Le grand cacique Guacanagari. — Perte de la *Santa-Maria*. — Hospitalité de Guacanagari. — Construction du fortin de la Nativité. — Colomb y laisse 42 hommes. — Départ de Colomb sur la *Nina*. — Rencontre de la *Pinta* ; explications d'Alonzo Pinzon. — Premier engagement avec des indigènes. — Retour en Europe. — Tempête. — Les trois vœux. — Disparition de la *Pinta*. — Arrivée aux Açores. — Conduite du gouverneur portugais. — Nouvelle tempête et nouveaux vœux. — Arrivée en Portugal. — Réception de Colomb par le roi Jean II. — Arrivée à Palos. — Arrivée de la *Pinta*.

Colomb avait triomphé ; il avait le consentement de la reine ; il lui fallait maintenant préparer son expédition ; après une aussi longue attente, il avait hâte de partir et de prouver que ses calculs étaient justes. Isabelle était capable de comprendre cette légitime impa-

tience, et elle s'était immédiatement occupée de lui fournir les navires nécessaires. Le 12 mai, Colomb partait pour le petit port de Palos qui lui avait été désigné, mais avant son départ, il recevait de la reine un précieux témoignage de sa bienveillance : son fils aîné Diégo, celui qu'il avait confié au père gardien du couvent de Santa-Maria de la Rabida, était attaché comme page à la personne du prince royal, avec une pension de 9.400 maravédis. C'était là un honneur d'autant plus grand que les plus illustres familles espagnoles se trouvaient heureuses quand leurs enfants l'obtenaient. Et Isabelle accorda d'elle-même cette faveur insigne à Colomb sans qu'il l'eût demandée ; elle la lui annonça au moment où il prenait congé d'elle.

Mais pourquoi avait-on choisi pour une expédition aussi importante le port de Palos, un des plus petits de l'Espagne? Parce que la ville de Palos devait fournir à la couronne sans rétribution deux caravelles. L'occasion se présentait de les lui réclamer. Colomb ne devait pas s'en plaindre ; le couvent de Santa-Maria de la Rabida était tout près de Palos ; il se trouverait donc, pendant qu'il préparerait son expédition, auprès de son ami Juan Perez de Marchena. S'il n'avait plus besoin de la protection de l'éminent religieux, il ne pouvait oublier tout ce qu'il devait à son amitié.

Le 23 mai, on donna connaissance aux habitants de Palos de l'ordonnance royale qui leur prescrivait de mettre à la disposition de Colomb, pour son grand voyage, trois caravelles avec leur gréement complet et leurs équipages. Quoiqu'ils fussent tenus de les armer et entretenir à leurs frais, la reine accordait aux pilotes et matelots des bâtiments la même solde qu'à ceux de la flotte royale, et elle promettait des récompenses à ceux qui, dans le voyage, auraient donné pleine satisfaction à Colomb. Certes, ces avantages étaient grands, et en toute autre circonstance ils auraient été accueillis avec empressement et reconnaissance par les marins de Palos. Mais on sut bientôt qu'il s'agissait de franchir la mer Ténébreuse, pour aller chercher à l'ouest la route de l'Asie, et les plus vaillants même se laissèrent envahir par l'effroi. L'imagination populaire, brodant sur les fantaisistes récits des voyageurs et des cosmographes, avait inventé, au sujet de cette mer Ténébreuse, tant

de choses effrayantes que la terreur des marins et surtout de leurs familles était toute naturelle. Nul n'osait se flatter de revenir sain et sauf d'une semblable expédition. Aussi les propriétaires de bâtiments les faisaient partir et les dissimulaient dans des ports éloignés, pendant que les marins se cachaient.

Colomb, qui se voyait ainsi entravé dans ses préparatifs, dut faire appel à l'autorité de la reine. Celle-ci envoya à Palos un de ses fidèles, Juan de Penasola, qui arriva le 20 juin. Les pouvoirs les plus étendus lui étaient donnés ; il avait notamment le droit de saisir tous les bâtiments qu'il pourrait trouver et de frapper d'amende les propriétaires qui refuseraient d'obéir à ses réquisitions. Juan de Penasola témoigna une bonne volonté à laquelle tous les historiens ont rendu hommage ; mais que pouvait-il contre la force d'inertie ? Il se brisait devant une opposition à laquelle tous s'associaient. On voyait des propriétaires de navires les détériorer eux-mêmes, au risque de les perdre, pour les mettre dans l'impossibilité de faire l'expédition.

Où échouait l'autorité royale pourtant bien respectée encore, l'action de la religion serait-elle plus efficace ? Juan Perez de Marchena voyait les difficultés auxquelles se heurtait Colomb ; de nouveau il vint en aide à son ami ; son influence était grande dans le pays, où il était vénéré ; il l'employa à éclairer les marins, à combattre leurs préjugés, leur expliquant les plans de Colomb et leur affirmant qu'ils étaient de réalisation possible et même facile. Sa réputation de savant cosmographe donnait encore plus de poids à ses paroles, et cependant les préventions populaires étaient si grandes qu'il échoua.

Désespéré, Colomb se demandait comment il triompherait de cette opposition qui semblait aller croissant, lorsque Juan Perez de Marchena lui trouva à Palos même, et parmi les marins, de précieux auxiliaires.

Il y avait à Palos une famille très considérée ; non seulement elle tenait le premier rang par sa fortune, mais les membres de cette famille étaient regardés comme les plus habiles marins du pays. C'étaient les trois frères Pinzon, Martin-Alonzo, François-Martin et Vincent-Yanez. L'aîné, Martin-Alonzo, arrivait de Rome

où, d'après divers historiens, il avait pu non seulement consulter des cartes qui indiquaient de vastes terres à l'ouest dans la mer Océane, mais aussi entendre parler des plans de Colomb, qui y étaient fort approuvés. Juan Perez connaissait les Pinzon; il se servit très habilement des impressions que rapportait de Rome Alonzo pour le gagner au projet de Colomb, et l'aîné entraîna ses frères.

L'étonnement fut grand à Palos lorsqu'on apprit que les Pinzon mettaient leur caravelle la *Nina* à la disposition de Colomb et qu'ils se disposaient à l'accompagner dans son aventureuse expédition. On comprit dès lors que les projets du marin génois étaient sérieux. L'opinion populaire est essentiellement mobile; ce qui paraissait la veille une utopie était le lendemain réalisable. La ville de Palos, qui jusqu'alors avait résisté aux sommations de Juan de Penasola, offrit à Colomb la *Gallega*, grande caravelle un peu vieille, qui marchait médiocrement, mais qui tenait bien la mer. Colomb accepta, et sa piété changea immédiatement le nom du bâtiment, qui devint la *Santa-Maria*. Un troisième navire, la *Pinta*, fourni de plus ou moins bon gré par des habitants de Palos, compléta la flottille.

Le dernier obstacle était donc levé, grâce à Juan Perez de Marchena, dont Colomb retrouvait partout la généreuse amitié. On n'a généralement pas assez remarqué l'influence des religieux sur cette grande entreprise. C'est un franciscain, Juan Perez de Marchena, qui soutient Colomb à ses débuts; c'est un dominicain, Diégo de Deza, qui est son principal appui auprès d'Isabelle; et le franciscain se retrouve pour assurer à Colomb le concours précieux des Pinzon. Si l'on ajoute que le grand navigateur était mû surtout par l'idée de propager l'Évangile, que la reine Isabelle fut décidée par cette idée, on ne peut pas se refuser à reconnaître que la découverte de l'Amérique est avant tout une œuvre religieuse.

Avec son activité, Colomb eut bientôt organisé son expédition; il prit le commandement de la *Santa-Maria*, vaisseau amiral, sur lequel, par une circonstance singulière, ne fut embarqué aucun marin de Palos; Alonzo Pinzon commandait la *Pinta*, ayant avec lui pour pilote son frère Martin; Vincent-Yanez Pinzon diri-

geait la « jolie et coquette » *Nina*, le navire de la famille. La *Santa-Maria* avait 66 hommes d'équipage; la *Pinta*, 30; la *Nina*, 24; en tout 120 hommes, que certains historiens, notamment Robertson, réduisent à 80. Les frais de l'expédition ne dépassaient pas 100,000 livres. Colomb n'avait pu fournir son huitième que grâce aux Pinzon. C'était encore un bienfait de Juan Perez.

Il faut bien le reconnaître, les moyens ne paraissent nullement proportionnés à la grandeur et aux difficultés de l'entreprise, et cependant Colomb, bon juge dans la question, les trouvait suffisants. Ses bâtiments n'étaient pas, comme on l'a dit, de simples barques non pontées, et les Portugais en avaient employé de moindre tonnage encore dans leurs voyages de découvertes. Les caravelles tenaient bien la mer; elles avaient un tirant d'eau peu considérable, avantage précieux pour s'approcher des côtes et naviguer dans les archipels. La *Santa-Maria*, le plus grand des trois bâtiments, était pontée dans toute sa longueur, qui était de trente mètres; elle portait à l'arrière, sur la dunette, un double pont armé, l'un de grosses pièces appelées bombardes, l'autre de petits canons en laiton; à l'avant était un château muni de pierriers. La *Pinta* était plus petite et meilleure marcheuse; elle était pontée à l'avant et à l'arrière. La *Nina*, dont le nom signifie petite, était de moindre dimension; elle put cependant, après la perte de la *Santa-Maria*, porter 56 hommes d'équipage, une surcharge d'artillerie et une forte cargaison. En résumé, Colomb croyait pouvoir accomplir son grand projet avec cette petite flottille, et l'événement lui a donné raison.

Tout était prêt et l'on n'attendait plus qu'un vent favorable. Le vendredi 3 août 1492, Colomb, ayant le vent qu'il désirait, donna, au « nom de Jésus, » l'ordre de déployer les voiles. Déjà, pour la superstition populaire, le vendredi était un jour de mauvais augure; Colomb, dans sa foi, jugeait autrement; il rappelait que le vendredi est le jour où Notre-Seigneur a racheté le monde par sa mort; on ne pouvait donc mieux choisir pour le départ d'une expédition destinée à porter la croix chez les nations païennes. Les trois bâtiments, en déployant les voiles, avaient arboré leur étendard; la *Santa-Maria* portait celui de la flotte représentant

Notre-Seigneur sur la croix ; la *Nina* et la *Pinta* arboraient une croix verte entre les initiales royales surmontées d'une couronne. Lorsque les navires commencèrent à prendre le large, ce fut, dans les familles de Palos, une véritable désolation ; la confiance qu'avaient inspirée les Pinzon disparaissait ; on ne voyait plus que les dangers d'une expédition dont le terme était inconnu ; on se demandait si l'on reverrait jamais ceux qui venaient de partir.

Le jour même de son départ, Colomb commençait son livre de bord ; il l'ouvrait chrétiennement par cette invocation : *In nomine Domini nostri Jesu Christi.* Puis venait une sorte de prologue dans lequel l'amiral indiquait l'objet et le but de son voyage ; il n'oubliait pas de parler de l'évangélisation des peuples païens qui, pour lui comme pour la reine Isabelle, primait tout. Enfin, il se promettait — et la promesse a été tenue, — de mentionner chaque jour les événements qui se produiraient. C'est grâce à ce journal qu'on a pu suivre l'amiral dans cette première navigation, la plus importante de toutes, puisqu'elle ouvrait la voie.

Les premiers jours, la navigation fut bonne, mais le 6 un accident arrêta la flottille. La *Pinta* fit le signal de détresse. Les propriétaires de ce navire, Gomez Rascon et Christobal Quintero, qui ne l'avaient fourni qu'à contre-cœur, avaient si mal établi le gouvernail qu'il s'était démonté, et qu'on ne pouvait plus diriger le navire. Ils étaient à bord et ils espéraient que Colomb, renonçant à emmener un bâtiment qui ne gouvernait plus, le renverrait à Palos. Leur misérable calcul fut déjoué. Alonzo Pinzon, qui était un habile marin, établit un gouvernail de fortune, et les trois bâtiments se dirigèrent de concert vers les Canaries. Colomb et certains pilotes étaient en désaccord sur la route à suivre ; l'amiral imposa sa volonté ; il avait raison, mais peut-être montra-t-il une certaine raideur. Toujours est-il qu'il resta de cet incident une mauvaise impression dans une partie des équipages.

Une fois aux Canaries, Colomb, à qui tout faisait un devoir de hâter son voyage, aurait dû, ce semble, faire réparer au plus tôt la *Pinta* et continuer sa route. Au lieu d'agir ainsi, il perdit trois semaines à chercher un bâtiment qui pût remplacer la *Pinta ;* il

ne le trouva pas. Dans la circonstance, c'était une faute grave; ce séjour aux Canaries, prolongé sans nécessité, présentait un double danger. D'une part, les bonnes dispositions des matelots s'effaçaient et ils pouvaient être repris de leurs terreurs primitives à la pensée de s'engager dans la mer Ténébreuse; il fallait les y lancer au plus vite sans leur laisser le temps de la réflexion; la chose faite, on revient difficilement en arrière. D'autre part, il fallait compter avec la jalouse surveillance des Porturgais; ne croyant pas à la possibilité d'un voyage dans l'ouest, ils pouvaient se figurer que Colomb, dissimulant ses projets, allait sur leurs brisées et, une fois en pleine mer, reprendrait la direction du sud-est. Colomb aurait donc dû réparer hâtivement la *Pinta*, qui restait son meilleur navire, et reprendre son voyage. C'est ce qu'il se décida à faire après avoir perdu un temps précieux, lorsqu'il fut prévenu que trois caravelles portugaises le cherchaient. Le danger était d'autant plus grand qu'il se vit arrêté par des calmes à la proximité des îles du Cap Vert, où on lui avait signalé les caravelles portugaises. « Il se trouvait dans le voisinage du danger, dit Irving; heureusement la brise s'éleva avec le soleil, les voiles se gonflèrent de nouveau, et dans la journée les hauteurs de l'île de Fer s'effacèrent graduellement à l'horizon. » L'expédition n'avait plus rien à craindre des Portugais.

A cette occasion, le roi Jean II de Portugal a été violemment attaqué; rien n'indique cependant qu'il ait donné l'ordre d'arrêter et de poursuivre Colomb, dont peut-être il ignorait encore le départ; les autorités locales ont pu agir d'elles-mêmes. Il ne faut pas oublier, pour juger leur conduite, qu'une bulle pontificale avait donné au Portugal la possession et le monopole commercial des terres que ses marins découvriraient au sud et à l'est. Or, comme nous le faisions observer plus haut, les Portugais pouvaient et même devaient croire que, tout en annonçant un voyage dans l'ouest réputé encore impossible, Colomb se dirigerait vers le sud; dès lors, il se trouvait sur leur domaine, il empiétait sur leurs droits, et c'était pour eux comme un acte de piraterie auquel ils devaient s'opposer. Plus tard nous verrons les rois d'Espagne et Colomb lui-même, s'appuyant également d'une bulle pontifi-

cale, interdire aux autres nations tout commerce avec le nouveau monde. Colomb, avec son traité et ses titres de vice-roi des Indes et grand amiral de la mer Océane, n'admet même pas que des navires espagnols puissent se rendre aux pays nouveaux et y trafiquer sans son assentiment ; une expédition d'Ojeda, un des compagnons de son second voyage, autorisée cependant par Juan de Fonseca, surintendant des affaires indiennes, fut traitée par lui de piraterie et peu s'en fallut qu'Ojeda, qui lui avait rendu de grands services, ne payât son audace de sa vie.

L'expédition avait donc pris sa véritable direction ; avec trois caravelles et une centaine d'hommes, Colomb s'était lancé dans l'inconnu ; il abordait sans frayeur, sans hésitation, les horreurs de la mer Ténébreuse. Mais si l'amiral était plein de confiance, il n'en allait pas de même des équipages, sauf peut-être quelques marins plus instruits et plus hardis, comme les Pinzon ; les matelots n'essayaient pas de dissimuler leur effroi et Colomb dut les rassurer. On n'était pas encore bien loin ; la navigation n'avait rien présenté d'anormal ; il y parvint assez facilement. Toutefois, il prit dès lors une précaution qui témoigne de sa prudence. Afin d'éviter que les matelots ne s'effraient plus tard de l'énorme distance où ils seraient de l'Espagne, il fit deux livres de bord ; sur l'un, qu'il communiquait, il inscrivait pour la route faite chaque jour un chiffre inférieur à la réalité ; sur l'autre, qu'il tenait secret, se trouvait le chiffre vrai. L'inexpérience des pilotes, que désorientait une navigation à laquelle ils n'étaient pas habitués, lui permit de continuer jusqu'au bout cette ruse licite, à laquelle il dut certainement de maintenir ses équipages dans l'obéissance jusqu'aux derniers jours.

Le 13 septembre, Colomb s'aperçut des variations de la boussole ; l'aiguille aimantée n'indiquait pas d'une manière précise la direction du nord ; c'était le phénomène connu maintenant sous le nom de déclinaison ; alors ignoré, il pouvait produire une dangereuse impression sur des hommes tout disposés à s'effrayer. Les premiers jours, les variations échappèrent aux pilotes, mais ils finirent par s'en apercevoir, et ils se montraient peu rassurés. Colomb leur expliqua que l'aiguille aimantée ne se dirigeait pas

exactement vers l'étoile polaire, qui était soumise, comme tous les autres astres, à des changements et à des révolutions, mais qu'elle obéissait à une force mystérieuse qui la poussait vers un point fixe encore inconnu. La réputation de science de Colomb était faite; il fut cru sur parole et la terreur cessa.

D'ailleurs, à ce moment, on était, sur la flottille, tout disposé à l'espérance. On avait vu passer une hirondelle de mer et une paille-en-queue. Comme on ignorait que certains oiseaux s'aventurent fort loin sur la mer, on en concluait que la terre était proche; on croit si facilement ce qu'on désire. Des herbes qu'on avait rencontrées avaient encore augmenté l'espérance. Colomb ne disait rien, mais il ne partageait pas ces espérances; s'il les enregistrait sur son livre de bord, c'était en ajoutant : « Je calcule que la terre ferme est plus loin. » Il était d'autant mieux fondé à douter que, pour lui, la « terre ferme » vers laquelle on se dirigeait était l'Asie, et quoiqu'il acceptât en grande partie les erreurs courantes qui prolongeaient l'Asie outre mesure à l'est, il était trop instruit pour s'y croire déjà arrivé.

Les illusions persistaient cependant même chez les marins les plus expérimentés; le 18 septembre, Alonzo Pinzon, qui avait vu une grande quantité d'oiseaux voler dans la direction du nord-ouest, insista auprès de Colomb pour que, modifiant sa route, il prît cette direction. L'amiral s'y refusa; il ne voulait pas s'écarter de la route suivie qui devait les conduire aux Indes. Pinzon insistait, croyant pouvoir affirmer qu'on trouverait la terre à une quinzaine de lieues. Colomb tint ferme. « Le temps est bon, écrivait-il sur son livre de bord, et s'il plaît à Dieu, tout se verra au retour. » De ces paroles, il semble résulter que Colomb ne contestait pas l'existence de terres plus ou moins importantes dans la direction et à la distance indiquées par Pinzon, mais il ne voulait pas s'écarter de l'itinéraire qu'il s'était tracé. Cette résistance produisit sur les équipages une impression d'autant plus mauvaise que Pinzon passait, avec raison, pour un excellent marin; les Espagnols, qui voyaient en lui un compatriote, lui auraient volontiers accordé plus de confiance qu'à Colomb lui-même.

En ce moment, les caravelles entraient dans « cette région si

curieuse et encore si peu connue qu'on nomme la mer des Sargasses. C'est un espace cinq ou six fois grand comme la France et couvert d'herbes flottantes. Les unes sont de la nature de celles qui poussent dans les fentes des rochers, les autres de celles qui croissent dans les rivières. Quelques-unes sont jaunes et desséchées ; d'autres si vertes qu'on les dirait tout récemment détachées de la terre. Par leur entrecroisement elles forment une telle accumulation que parfois elles arrêtent la marche des vaisseaux (1). » Il y avait là de quoi effrayer les marins de Colomb, pour lesquels c'était un phénomène absolument inconnu : ils se demandaient si les caravelles ne se trouveraient pas immobilisées par ces herbes ; ils craignaient les écueils qu'elles pouvaient dissimuler ; quelques-uns même y voyaient la limite de la mer navigable. « Heureusement Colomb n'eut pas à traverser la partie la mieux fournie de la mer des Sargasses, et les herbes flottantes ne l'arrêtèrent pas un instant. Sur une de ces prairies mobiles, on trouva un crabe, qui fut conservé avec soin. Les matelots virent aussi un oiseau blanc des tropiques, d'une espèce qui ne dort jamais sur l'eau. Des thons vinrent folâtrer autour des vaisseaux, et les matelots de la *Nina* en tuèrent un. C'étaient autant d'indices d'une terre prochaine et les matelots commençaient à reprendre espoir (2). »

Mais la terre ne paraissait pas, et les marins recommençaient à s'effrayer ; une préoccupation en remplaçait une autre. Après les herbes de la mer des Sargasses, ce fut le vent qui tourmenta les matelots. Depuis qu'on s'était lancé si imprudemment dans l'Océan, on avait toujours eu un vent favorable, c'est-à-dire un vent qui, venant de l'est, poussait les caravelles dans la direction de l'ouest ; mais, si ce vent persistait, comme tout semblait l'annoncer, comment pourrait-on revenir en Espagne ? Une saute de vent, qui survint fort opportunément et qui retarda la marche des caravelles, dissipa les craintes des matelots à ce sujet. « Ce vent contraire, écrit Colomb, me fut très secourable, parce que les

(1) Gaffarel.
(2) Gaffarel.

gens de mon équipage étaient en grande fermentation, s'imaginant que, dans ces mers, il ne soufflait pas de vent pour retourner en Espagne. »

Après la direction du vent, ce furent les calmes qui vinrent épouvanter les matelots. Les caravelles restaient immobiles : il n'y avait pas un souffle d'air et la chaleur était étouffante. Si l'on restait ainsi immobile au milieu de la mer, que deviendrait-on ? Les vivres s'épuiseraient et la famine arriverait. La peur ne raisonne pas. Cela dura du 20 au 23 septembre ; Colomb cherchait vainement à rassurer ses marins en leur affirmant que ce ne serait que momentané. Se rappelant les fables qui avaient cours, les matelots se demandaient s'ils n'étaient pas arrivés dans ces parages où la navigation devient impossible à cause des terres submergées par l'Océan. Le 23 septembre, une grosse mer succéda au calme. Les caravelles purent reprendre leur route. « Ainsi, écrit Colomb, la grosse mer me fut très profitable, ce qui n'était pas encore arrivé, excepté du temps des Juifs, quand les Égyptiens partirent d'Égypte à la poursuite de Moïse, qui délivrait les Hébreux de l'esclavage. » On a voulu voir là une allusion à une intervention directe, surnaturelle, de Dieu en faveur de son « envoyé » ; il ne nous semble pas que la phrase de Colomb comporte cette explication ; elle est d'un chrétien nourri de la lecture des livres saints et qui exprime sa reconnaissance à la Providence en rappelant la délivrance des Hébreux.

L'amiral ne négligeait aucune occasion de rassurer ses équipages. Par une belle journée, la *Santa-Maria* et la *Pinta* se trouvèrent assez rapprochées pour que, d'un navire à l'autre, on pût échanger quelques paroles. Colomb en profita pour demander à Alonzo Pinzon ce qu'il pensait de leur position. Celui-ci répondit qu'à son sentiment la terre était très près. Colomb, craignant de donner aux matelots une fausse espérance, qu'aurait bientôt suivie un plus grand découragement, dit qu'il ne croyait pas qu'on fût encore arrivé, mais que tout se présentait bien et que, la grâce de Dieu aidant, on ne tarderait pas beaucoup à atteindre les terres cherchées. Semblable conversation n'était guère dans les allures de Colomb, plutôt réservé et même taciturne. Évidemment il avait

La revolte à bord.

prononcé à haute voix ces paroles, que tout le monde pouvait entendre, pour achever de rassurer ceux qui étaient encore effrayés.

Le 25 septembre, Alonzo Pinzon, qui depuis longtemps croyait la terre proche, s'imagine qu'il la voit; il s'écrie : « Terre! terre! » puis, s'adressant à Colomb : « Seigneur, je suis le premier qui l'ai vue ; constatez mon droit à la rente. » Pinzon faisait allusion à une promesse faite par l'amiral au nom de la reine Isabelle qui accordait une pension viagère de 10,000 maravédis à celui qui le premier apercevrait la terre. En son propre nom, Colomb avait promis d'y ajouter un beau manteau.

L'annonce de Pinzon excita sur les caravelles un indescriptible élan d'enthousiasme; tout le monde regardait et l'on croyait en effet apercevoir la terre. Colomb, en homme de foi, tomba à genoux pour remercier Dieu et la Vierge, imité par tous les équipages. Hélas! c'était une illusion. A mesure que les caravelles avançaient, la terre entrevue semblait fuir devant elles. Il fallut bientôt se rendre à l'évidence. Malgré son expérience, Pinzon avait été victime d'une illusion d'optique, les brouillards qui avaient fait croire à l'existence d'une terre nouvelle s'élevaient et l'on ne voyait plus rien que la mer s'étendant au loin.

Comme il arrive toujours en semblable circonstance, le découragement fut d'autant plus grand que l'espérance avait été plus vive. Ceux-là mêmes qui jusque-là avaient résisté à l'abattement général s'y laissaient aller maintenant; tous se demandaient s'ils ne poursuivaient pas une chimère. Si l'effroi que leur causait la mer Ténébreuse avait disparu, ils s'inquiétaient de voir qu'ils s'éloignaient chaque jour davantage de l'Espagne, sans que rien les assurât qu'ils se rapprochaient du terme de leur course. Si, n'ayant rien trouvé, il leur fallait revenir sur leurs pas, combien la route serait longue; les vivres seraient-ils suffisants?

Le mois d'octobre commençait; on avait donc quitté l'Espagne depuis près de deux mois, et les dernières terres habitées depuis plusieurs semaines. A quelle distance était-on arrivé? Les pilotes déclarèrent, le 1er octobre, que depuis l'île de Fer on avait fait 578 lieues. Il y avait là de quoi décourager les plus intrépides. Et le chiffre était inexact. Colomb, mieux renseigné que les pilotes

et qui n'avait cessé de tenir chaque jour son double compte, se voyait à environ 700 lieues de l'île de Fer, et il avait raison. Comme il dut se féliciter, en voyant l'effet produit sur les marins par le chiffre de 578 lieues, de leur avoir en partie caché la vérité.

Trouvant qu'il serait imprudent d'aller plus loin dans la même direction, les pilotes, qui avaient remarqué divers indices annonçant la proximité de la terre, voulaient qu'on cherchât dans les alentours. C'était aussi l'avis d'Alonzo Pinzon, qui déjà avait voulu entraîner Colomb dans la direction du nord-est. L'amiral s'y opposa absolument ; il entendait poursuivre dans la même direction ; sa conviction était qu'on arriverait ainsi aux Indes. Cette persistance prouve bien que Colomb cherchait la route des Indes par l'océan et non un monde nouveau dont il aurait eu connaissance par une révélation surnaturelle. Il écrivait dans son journal du bord : « Perdre son temps en chemin aurait été manquer de prudence et de raison. » Il nous semble que, si l'on était assuré de trouver la terre à bref délai, on n'aurait manqué, en la cherchant hors de la direction présumée des Indes, ni de prudence ni de raison ; encouragés par un premier succès, les marins auraient continué leur route avec un nouveau courage, comme ils le firent, du reste, après la découverte de l'île San-Salvador.

Naturellement ce refus de Colomb augmenta encore le mécontentement ; par suite de sa qualité d'étranger, il n'avait sur les Espagnols qu'une autorité contestée ; le voyant en désaccord avec les pilotes, avec les Pinzon, les marins étaient tout disposés à lui donner tort. « Ils étaient depuis trois semaines en mer, dit Robertson (1) résumant la situation, toujours avançant sur la même direction sans voir aucune terre, et ils avaient fait beaucoup plus que tous les navigateurs avant eux n'avaient tenté ou même jugé possible. Leurs pronostics de découvertes, tirés du vol des oiseaux et d'autres circonstances, les avaient abusés. Les espérances de trouver la terre, dont les artifices de leur commandant les avaient amusés et que leur propre crédulité leur inspirait, s'étaient dissipées et semblaient s'éloigner plus que jamais. Ces réflexions se

(1) *Histoire de l'Amérique.*

présentaient souvent à des hommes qui n'avaient d'autre objet d'occupation, ni d'autre matière de discours et de raisonnement que le but et les circonstances de leur expédition. Elles firent, à la fin, une forte impression d'abord sur les plus timides ; et passant par degrés aux plus instruits et aux plus résolus, la terreur se répandit dans les trois vaisseaux. Des murmures sourds on en vint bientôt à des plaintes ouvertes et à une cabale déclarée. Ils s'élevaient contre la crédulité exagérée de leurs souverains, qui avaient eu assez de confiance aux vaines promesses et aux conjectures hasardées d'un misérable étranger, pour risquer la vie d'un grand nombre de leurs sujets à la poursuite d'un plan chimérique. Ils protestaient qu'ils avaient pleinement fait leur devoir en s'avançant si loin dans une route dont le terme était inconnu, et qu'on ne pouvait les blâmer de refuser de suivre plus longtemps un aventurier qui les menait tête baissée à une perte certaine ; qu'il était nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchants vaisseaux étaient encore en état de tenir la mer. En même temps, ils annonçaient la crainte où ils étaient que ce retour ne fût désormais fermé, le vent qui avait été jusque-là favorable à leur route pouvant rendre impossible une navigation dans le sens opposé. Tous convenaient qu'il fallait contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenait le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposèrent, comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances, de le jeter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne la mort d'un aventurier qui avait échoué dans son projet n'exciterait ni intérêt ni curiosité. »

Lorsque les esprits sont ainsi montés, il y a lieu de tout craindre. Colomb, qui ne pouvait ignorer complètement ce qui se tramait contre lui, le comprit-il ? Dans les premiers jours d'octobre, voyant de nombreux oiseaux se diriger vers le sud-ouest, il se décida à modifier sa direction et à les suivre ; il n'ignorait pas que souvent des oiseaux avaient ainsi indiqué des terres inconnues aux navigateurs portugais. Rien ne parut encore. Le 7 octobre, la *Nina*, qui était en assez grande avance sur les autres caravelles, tira le coup de canon annonçant la terre. Ce n'était qu'une illusion de plus, et elle devait avoir les suites les plus fâcheuses.

Le 10 octobre, Colomb vit la *Santa-Maria* envahie ; c'était la révolte ouverte. « Les matelots avaient perdu toute espérance. La crainte se réveilla avec plus de force. Toute subordination fut perdue. Les officiers, qui avaient jusque-là partagé la confiance de Colomb dans le succès de l'entreprise et avaient soutenu son autorité, se rangèrent du côté de l'équipage. On s'assembla tumultueusement sur le pont ; on adressa des plaintes et des menaces à l'amiral ; on exigea qu'il reprît sur-le-champ la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il serait inutile d'essayer encore et les insinuations et les raisons, qui n'auraient point d'effet après avoir été employées si souvent, et qu'il était impossible de ramener par le motif de la gloire des hommes en qui la crainte avait éteint tout sentiment généreux. Il sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvaient plus apaiser une révolte devenue si violente et si générale. Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvait plus commander et de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il promit solennellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeaient de lui, pourvu qu'ils continuassent de le suivre et de lui obéir encore trois jours, les assurant que si, dans cet intervalle, on ne voyait point la terre, il abandonnerait son entreprise pour retourner en Espagne. Quelque animés que fussent les gens de Colomb et quelque impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. »

Tel est le récit de Robertson, qui paraît très vraisemblable et qui s'appuie de ce que disent Fernand Colomb, Oviedo et Herrera. Il a été cependant révoqué en doute. Les uns ont prétendu que la révolte n'avait pas eu la gravité que lui donnait Robertson, après Fernand Colomb et Oviedo, certainement bien renseignés. Les autres, tout en admettant la révolte, ne veulent pas que Colomb ait fait la promesse qu'on lui prête. Ce serait indigne de lui.

D'abord, on a l'aveu de Colomb qu'il a couru un grand danger. « Ses matelots, dit-il, et son équipage étaient tous résolus d'un commun accord à s'en retourner et se révoltaient contre lui, s'oubliant jusqu'aux menaces : Dieu lui a donné la force dont il avait besoin

et l'a soutenu contre tous. » Après ces paroles, il est impossible de nier l'importance de la révolte et les exigences et les menaces des matelots. Il n'y est pas question de la promesse, mais ce silence est-il une preuve bien décisive ? Colomb, forcé de céder, avait-il besoin de constater lui-même cette faiblesse, qu'avec son caractère il devait regretter ?

On objecte encore que Colomb ne pouvait pas céder à des révoltés. Devait-il, au moment du succès, sacrifier ce grand projet auquel il avait voué sa vie ? Quelle que fût la fermeté de Colomb, poussée parfois jusqu'à l'entêtement, il pliait à l'occasion, comme nous aurons occasion de le voir dans d'autres circonstances de sa vie. Il se savait, de façon presque certaine, près d'une terre ; fallait-il perdre tous les bénéfices d'une expédition qu'il n'aurait certes pas pu recommencer, alors qu'un répit de quelques jours sauvait tout ? L'un des historiens les plus opposés à la promesse dit que Colomb révéla la terre le lendemain ; il pouvait la révéler — quoique le mot nous paraisse peu justifié — la veille pour conjurer un danger imminent. En dehors de la promesse conditionnelle, on ne voit pas trop comment Colomb a pu conjurer la révolte, à moins d'admettre, avec M. le comte Roselly de Lorgues, une intervention directe de Dieu. Cet admirateur passionné du « révélateur du globe » voit la preuve de cette intervention dans cette phrase de Colomb : « Dieu lui a donné la force dont il avait besoin et l'a soutenu contre tous ». Nous ne croyons pas que cette phrase, qui témoigne de la foi bien connue de Colomb, implique un miracle qui n'était nullement nécessaire, et il nous semble plus naturel d'accepter la version de Robertson appuyée par des témoignages contemporains.

D'ailleurs, comme le fait observer Irving, « Colomb ne se hasardait guère en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques et les plus multiples annonçaient la terre. Depuis quelques jours, la ligne prenait fond et rapportait des matières qui donnaient la même indication. Les troupes d'oiseaux étaient en plus grand nombre et composées non seulement d'oiseaux de mer, mais encore d'espèces qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de la *Pinta* avait aperçu un roseau flottant

qui semblait fraîchement coupé et une pièce de bois travaillée de main d'homme. Les gens de la *Nina* avaient pêché une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du soleil prenaient un aspect différent. L'air était plus doux et plus chaud, et durant la nuit le vent devenait inégal et variable. » A tous ces signes un marin expérimenté comme Colomb ne pouvait se tromper, et certain d'avoir la terre dans le voisinage, il ne devait pas hésiter, pour ne pas perdre tout à la veille du succès, à prendre l'engagement des trois jours.

Cette scène de la révolte a inspiré à un poète français, jadis trop loué, maintenant peut-être trop dédaigné, Casimir Delavigne, une de ses *Messéniennes ;* nous citerons quelques vers de cette pièce intitulée : *Trois jours de Christophe Colomb :*

« En Europe, en Europe ! — Espérez ! — Plus d'espoir !
» Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde. »
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'obscurité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui ;
Il marche, et l'horizon recule devant lui ;
Il marche, et le jour baisse, avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond ;
Il marche, il marche encore et toujours ; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.
Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;
L'ardente croix du sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
« Colomb, voici le jour ! Le jour vient de renaître !
» Le jour ! et que vois-tu ? — Je vois l'immensité. »
Qu'importe ? il est tranquille. . . . . .
Le second jour a fui. Que fait Colomb ? Il dort.
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
« Périra-t-il ? Aux voix : La mort ! la mort ! la mort
» Qu'il triomphe demain, ou parjure il expire. »
Les ingrats ! Quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau ;
Et peut-être demain, les flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,

Les lui feront toucher, en roulant sur les sables;
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!
Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais, ce monde vierge encor!
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or.
Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écriais, Colomb : « Cette terre est mon bien! »
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur! et d'un nom qui n'était pas le tien.

. . . . . .

Terre! s'écria-t-on, terre! terre! Il s'éveille,
Il court; oui, la voilà; c'est elle, tu la vois.
La terre! ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
Il la donne à son roi, cette terre féconde;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône. Ah! c'était peu! Que reçut-il? Des fers.

La journée du 11 octobre se passa cependant sans qu'on vît la terre; mais Colomb comprenait qu'il en était si près qu'à l'entrée de la nuit il fit carguer les voiles et ordonna de tenir les caravelles en panne et de veiller pour ne pas être jeté à la côte. Naturellement tous les esprits étaient surexcités et personne ne dormait. Colomb lui-même, qui, placé sur le château d'avant, observait l'horizon, crut apercevoir une lumière vers onze heures du soir; il la fit voir à deux autres personnes; la lumière paraissait, disparaissait, changeait de place. Vers deux heures du matin, la *Pinta* tira un coup de canon pour signaler la terre; un matelot, Juan Rodriguez Bermejo, l'avait aperçue. Disons tout de suite qu'il n'obtint pas la pension promise de 10,000 maravédis. Lorsqu'il la réclama, Colomb la revendiqua pour lui-même en rappelant que, dans la soirée, il avait aperçu une lumière qui indiquait certainement la terre. On aurait pu lui objecter qu'il devait annoncer sa découverte par un coup de canon. La question fut portée devant un tribunal, qui ne pouvait évidemment donner raison à un obscur matelot contre Don Cristobal Colomb, vice-roi des

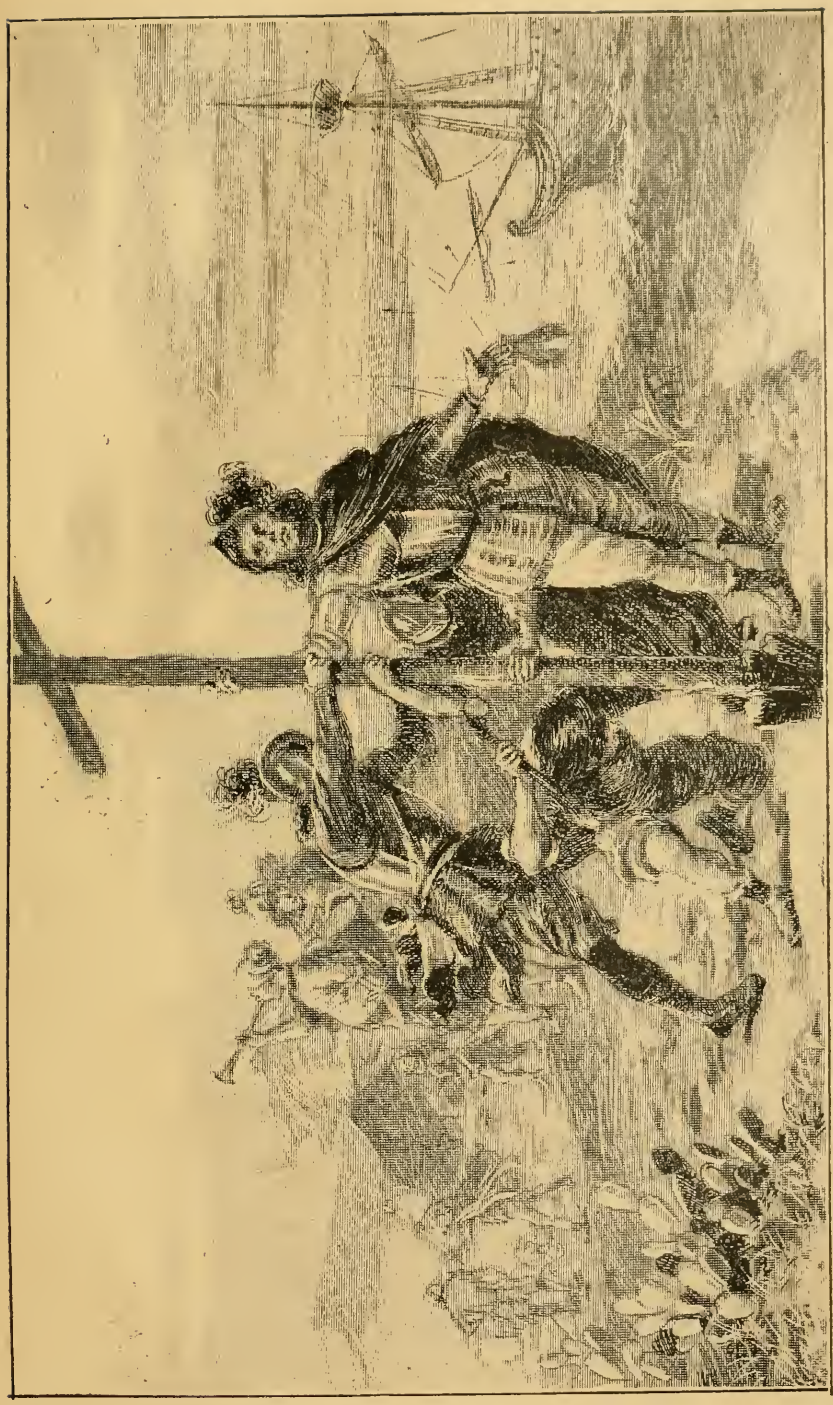
Indes et grand amiral de la mer Océane. Le matelot fut débouté. Quelques historiens, troublés par cette conduite de Colomb, disent que sans doute le pauvre matelot a été indemnisé; aucun document ne le dit. Dans cette circonstance, il faut bien le reconnaître, Colomb manqua de grandeur; il croyait avoir droit, mais il aurait pu se rappeler ce brocard juridique : *Summum jus, summa injuria.*

Dès que le jour parut, la terre se montra à peut-être deux lieues; c'était une île assez étendue et peu élevée; la végétation en était luxuriante; d'épaisses forêts descendaient presque jusqu'au rivage. Des canots furent mis à la mer; Colomb y descendit en grand uniforme, tenant son étendard royal qui portait le Christ; il justifiait bien en ce moment solennel son nom de Christophe (Christophore, qui porte le Christ). A ses côtés se trouvaient les deux Pinzon, commandants de la *Pinta* et de la *Nina*, tenant également leurs étendards; une escorte armée les accompagnait. S'élançant le premier sur le rivage, Colomb baisa cette terre qu'il venait de découvrir; puis il s'agenouilla avec tous les Espagnols pour remercier Dieu de la grande grâce qu'il venait de leur faire. On a conservé au moins le début de la prière que sa reconnaissance avait adressée à Dieu en ce moment solennel, et qui, sur l'ordre des rois d'Espagne, fut ensuite répétée dans les autres découvertes. Voici ce début :

« Seigneur, Dieu éternel et tout-puissant, qui, par ton Verbe saint, as créé le firmament, et la terre, et la mer! que ton nom soit béni et glorifié partout! Qu'elle soit exaltée, ta Majesté qui a daigné permettre que, par ton humble serviteur, ton nom soit connu et prêché dans cette autre partie du monde! »

Colomb, déployant son étendard, prit ensuite possession du pays, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la couronne de Castille, et son premier acte fut de dresser une croix en témoignage de cette prise de possession. Partout, du reste, dans ses découvertes, il ne manquait jamais de dresser la croix, et à ce titre M. Roselly de Lorgues a pu justement l'appeler le « messager de la croix ».

En vertu même de son traité avec la reine Isabelle, Colomb de-



Christophe Colomb plantant la première croix dans le nouveau monde.

venait, par le fait de sa découverte, vice-roi et gouverneur général du pays et grand amiral de la mer Océane; il fut salué dans cette double qualité par tous les Espagnols, qui lui montrèrent d'autant plus de respect qu'ils avaient été plus violents si peu de jours avant. « Passant d'un extrême à l'autre, dit Robertson, l'homme qu'ils avaient menacé et insulté, ils le regardaient, dans la chaleur de leur admiration, comme inspiré par le ciel et doué d'une sagacité et d'un courage plus qu'humains, pour l'accomplissement d'un dessein si fort au-dessus de toutes les idées des siècles précédents. » L'île qui était les prémices du nouveau monde fut baptisée par Colomb San-Salvador; c'était l'île Guanahani, une des Lucayes; le nom donné par le grand navigateur n'a pas prévalu; elle a conservé l'ancien. Pour Colomb, c'était une île qui dépendait de l'Asie et annonçait les Indes; aussi prit-il dès lors le titre de vice-roi des Indes. Lorsque, plus tard, on reconnut qu'il y avait entre le monde découvert par Colomb et l'extrémité orientale de l'Asie l'immense Océan Pacifique, le nom était accepté et on le conserva en distinguant les Indes occidentales des Indes orientales.

Au moment du débarquement et pendant la prise de possession, les indigènes n'avaient pas paru et l'on aurait presque pu croire que l'île était déserte. Ils se montrèrent d'abord à distance, se dissimulant derrière les arbres; puis, enhardis par l'attitude pacifique de Colomb, ils finirent par s'approcher, considérant avec admiration ces hommes qui leur semblaient d'une race supérieure et qu'ils auraient volontiers pris pour des divinités; leurs hommages s'adressaient surtout à Colomb, en qui ils reconnaissaient le chef de l'expédition et dont l'aspect vénérable leur inspirait respect et confiance. Voici comment celui-ci les a dépeints :

« Les hommes et les femmes sont nus comme au sortir du sein de leur mère. Parmi ceux que nous vîmes, une seule femme était assez jeune, et aucun des hommes n'était âgé de plus de trente ans. Du reste, ils étaient grands, beaux de corps et agréables de figure. Leurs cheveux, gros comme des crins de queue de cheval, tombaient devant jusque sur leurs sourcils; par derrière, il en pendait une longue mèche qu'ils ne coupent jamais. Il y en a quelques-uns qui se peignent d'une couleur noirâtre, mais na-

turellement ils sont de la même couleur que les habitants des îles Canaries. Ils ne sont ni noirs ni blancs; il y en a aussi qui se peignent en blanc ou en rouge, ou avec toute autre couleur, soit le corps entier, soit seulement la figure, ou les yeux et le nez. Ils n'ont pas d'armes comme les nôtres et ne savent même pas ce que c'est. Quand je leur montrais des sabres, ils les prenaient par le tranchant et se coupaient les doigts. Ils n'ont pas de fer. Leurs sagaies sont des bâtons. La pointe n'est pas en fer, mais quelquefois une dent de poisson ou quelque autre corps dur. Ils ont de la grâce dans leurs mouvements. Comme je remarquai que plusieurs avaient des cicatrices par le corps, je leur demandai, à l'aide de signes, comment ils avaient été blessés, et ils me répondirent de la même manière que les habitants des îles voisines venaient les attaquer pour les prendre, et qu'eux se défendaient. Je pensai et je pense encore qu'on vient de la terre ferme pour les faire prisonniers et esclaves : ils doivent être des serviteurs fidèles et d'une grande douceur. Ils ont de la facilité à répéter vite ce qu'ils entendent. Je suis persuadé qu'ils se convertiraient au christianisme sans difficulté, car je crois qu'ils n'appartiennent à aucune secte. Si Dieu le permet, à mon départ, j'en amènerai d'ici six, et je les conduirai à Votre Altesse, et ils apprendront la langue espagnole.... Ils sont doux. Il est vrai que leur avidité pour les choses que nous leur laissions voir les portait à nous les dérober et à se sauver à la nage, lorsqu'ils n'avaient rien à nous donner en échange; mais ils donnaient volontiers tout ce qu'ils possédaient pour nos moindres bagatelles, même des morceaux d'écuelle et de verre cassé. J'ai vu l'un d'eux donner pour trois centis, valant environ une blanche de Castille, seize pelotes de coton qui pouvaient fournir vingt-cinq ou trente livres de coton filé. J'interdis aux gens de l'équipage les échanges pour du coton, et je défendis qu'on en prît, ayant l'intention de faire tout emporter pour Vos Altesses, s'il s'en trouvait une grande quantité. »

Le lendemain de l'arrivée des Espagnols, les indigènes, pleinement rassurés, venaient dans des canots qu'ils manœuvraient fort habilement autour des caravelles et montaient à bord. Colomb en retint, un peu par force, sept qu'il comptait emmener en Es-

pagne à son retour et qui devaient lui servir d'interprètes dans la suite de son voyage. Ce premier enlèvement n'était-il pas une espèce de justification de ceux que devaient faire plus tard les Espagnols dans les conditions les plus odieuses? Colomb se montra toujours fort modéré, mais on n'imita pas sa modération.

Dès le 14 octobre, la flottille espagnole, reprenant sa marche, s'engageait dans l'archipel des Lucayes; elle voyait des îles innombrables, une centaine, dit Colomb, parmi lesquelles les indigènes qu'il avait emmenés lui indiquèrent les noms de plusieurs. L'amiral s'arrêta à quelques-unes; il appela la première Sainte-Marie de la Conception; les habitants ressemblaient absolument à ceux de San-Salvador et n'avaient pas moins bien accueilli les Espagnols, toujours considérés comme des êtres supérieurs. Une deuxième île fut appelée la Fernandine; les indigènes se montrèrent plus habiles dans leurs marchés avec les équipages. Interrogés au sujet de l'or, ils indiquèrent une île plus grande, qu'ils appelaient Saometo, et où, disaient-ils, on en trouverait en abondance. Cette île était beaucoup plus belle que les précédentes, et Colomb lui donna le nom de la reine Isabelle. Toutefois, elle ne répondit pas aux espérances qu'avait conçues l'amiral au sujet de l'or; si certains habitants portaient des ornements de ce métal, ils étaient de peu de valeur. C'est qu'à ce moment, la recherche de l'or était la grande préoccupation de l'amiral qui, se croyant arrivé aux Indes, se demandait s'il ne pourrait pas retrouver les riches mines d'Ophir, auxquelles Salomon envoyait des flottes.

« Dans ce premier voyage, après avoir découvert ces régions inconnues, dit son panégyriste M. Roselly de Lorgues, Colomb avait pour but d'acquérir de l'or et d'en composer une masse considérable. Il cherchait l'or afin d'intéresser l'Espagne à la continuation de ses découvertes en montrant la preuve palpable de leur importance. Il cherchait l'or surtout pour commencer le fonds de l'immense trésor qu'il voulait amasser. La délivrance des Lieux saints, le rachat du tombeau de Jésus-Christ, étaient toujours devant ses yeux comme l'objet de sa suprême ambition. Il voulait donc recueillir, pour les convertir en or, les épices, les choses précieuses que produit l'Orient, dont il pensait avoir abordé les

frontières. Mais c'est l'or qu'il poursuivait principalement. Partout, il s'enquérait diligemment du pays de l'or; la vue de l'or excitait en lui une brûlante convoitise et presque un amoureux désespoir. Jamais peut-être chrétien ne souhaita l'or d'un désir pareil. Ne le trouvant pas aussitôt qu'il l'avait espéré, il s'adressait à Dieu, le suppliait de lui montrer l'or, de lui faire trouver l'or, de lui en indiquer la route et les gisements. A San-Salvador, dès sa prise de possession, sa première question par signes aux indigènes concerne l'or. « Je les examinais attentivement, dit-il, je tâchais de savoir s'il y avait de l'or. » Le lendemain même de sa découverte, son désir de l'or perce déjà. Trois fois il en parle sur son journal, au paragraphe du 13 octobre.

» En abordant Sainte-Marie de la Conception, il prend terre près d'une pointe « pour savoir s'il y avait de l'or. » Il parle d'îles où nécessairement l'or se trouve. « On peut, continue-t-il, y trouver beaucoup de choses que j'ignore, parce que je ne veux pas m'arrêter, afin de visiter et de parcourir beaucoup d'îles pour trouver de l'or. » Et il ajoute plus loin, avec une candeur enfantine, en parlant de cet or si ardemment désiré : « Je ne puis manquer, par l'aide de Notre-Seigneur, de le trouver là où il naît. »

Pour cette « fièvre de l'or » dont Colomb est atteint, nous avons tenu à citer longuement le plus déterminé de ses panégyristes, parce qu'on ne peut le soupçonner de fausser ou forcer les faits au détriment de son héros. Nous donnons en même temps les excuses qu'il invoque : la nécessité d'intéresser l'Espagne à la continuation des découvertes en montrant la preuve palpable de leur importance et l'ardent désir d'amasser un immense trésor pour la délivrance des Lieux saints et le rachat du tombeau de Jésus-Christ. Certainement la découverte de mines d'or ne pouvait qu'encourager les souverains espagnols, mais on n'en aurait pas trouvé qu'ils n'auraient pas pour cela renoncé à coloniser des pays fertiles avec lesquels on pouvait faire un commerce fructueux. Cette première excuse n'est donc pas décisive, quoiqu'elle ne soit pas sans valeur. Quant à la seconde, divers historiens font observer, non sans raison, qu'on ne voit paraître que beaucoup plus tard le projet relatif aux Lieux saints, qui n'était d'ailleurs qu'une irréa-

lisable utopie. Du reste, même en admettant que Colomb y songeât dès lors, cela ne nous paraît pas justifier complètement cette fièvre de l'or qui le diminue. Il faut ajouter que ce désir de l'or nuisit au colonisateur. Quoique, dans leur enthousiasme, des panégyristes aient dit que Colomb n'avait jamais fait aucune faute, ce qui n'appartient qu'à Dieu, son ardeur pour l'or lui fit faire des démarches qui tournèrent contre lui, et prendre des mesures dont on peut contester la justice et dont certainement il ne prévoyait pas les terribles conséquences. Mais ce n'est pas le moment de nous en occuper.

Un fait curieux, c'est que cet empressement de Colomb à s'informer des pays où il trouverait l'or le confirma dans l'idée qu'il était arrivé sur les côtes de l'Asie. Des indigènes lui avaient parlé de Cubanacan, c'est-à-dire de l'intérieur de Cuba ; il comprit qu'il s'agissait de Kublaï-Khan, titre donné au Grand Mogol par Marco Polo.

Le 27 octobre, l'amiral se dirigeait donc sur Cuba, en vue de laquelle il arrivait bientôt. Il lui donna le nom de Juana, mais l'île a conservé son ancien nom. Après l'avoir côtoyée pendant plusieurs jours, ayant rencontré des baies superbes dans lesquelles se jetaient de grandes rivières, Colomb crut de plus en plus qu'il était arrivé au continent asiatique. Du reste, Cuba lui inspira une profonde admiration, que comprendront tous ceux qui ont vu cette « perle des Antilles ». Voici en quels termes il décrivait, dans une lettre adressée à Isabelle et à Ferdinand, un des ports qu'il avait explorés : « Je découvris une rivière où une galère peut entrer facilement. Sa beauté m'engagea à la sonder, et je découvris depuis cinq jusqu'à huit brasses d'eau. Après avoir remonté cette rivière à une distance considérable, tout m'engagea à y faire un établissement. La beauté de la rivière, la limpidité des eaux qui permettait d'en voir le fond sablonneux, la grande quantité de palmiers de toute espèce, les plus grands et les plus beaux que j'aie vus, le nombre extraordinaire d'autres arbres magnifiques, les oiseaux, la verdure des plaines, tout cela forme un tableau si intéressant, que ce pays surpasse tous les autres autant que le jour surpasse la nuit en éclat et en lumière ; ce qui

m'a fait dire souvent que je tenterais en vain d'en donner une description complète à Vos Altesses; car ni ma langue ni ma plume ne pourraient rendre la vérité; et le spectacle de tant de beautés m'étonne au point que je ne sais comment dire la vérité. »

La beauté des sites, la grandeur des baies, des ports et des rivières n'étaient pas pour dissiper les illusions de Colomb; il avait côtoyé Cuba pendant plusieurs jours, sans que rien lui indiquât que c'était une île; il se crut donc réellement arrivé au Cathay et voulut envoyer une ambassade au grand Khan pour lui annoncer son arrivée et entamer avec lui des négociations. Les deux envoyés choisis furent Rodrigo d'Ayamonte et Luis de Torres, un juif converti que Colomb avait emmené parce qu'il savait l'hébreu, le chaldéen et un peu d'arabe. Au bout de quelques jours, les deux envoyés revinrent; ils n'avaient trouvé qu'un village d'une centaine de maisons, qui ne pouvait rappeler en rien les grandes villes du Cathay décrites par Marco Polo. Cela ne dissipa cependant pas les illusions persistantes de Colomb, qui se croyait toujours sur la côte d'Asie.

Si les ambassadeurs espagnols n'avaient pas trouvé le grand Khan, ils avaient découvert une plante appelée au plus grand avenir, le tabac. « Un curieux épisode de la découverte de Cuba fut la première observation du tabac faite par des Européens. « Dans tous les villages où ils passèrent, lisons-nous dans le journal du bord du 6 novembre, ils rencontrèrent des hommes et des femmes qui portaient des herbes pour en aspirer le parfum et des charbons allumés. » Cette herbe n'est autre que le tabac. Las Casas écrit, dans son *Histoire des Indes*, que ces herbes étaient sèches et renfermées dans une autre feuille également sèche, qui avait la forme de petits mousquets d'enfant. Cette sorte de bâton était allumé par un bout. On le suçait et on l'absorbait par l'autre. On a reconnu les cigares. Ils n'ont pas disparu, mais on ne se sert plus des porte-cigare pour le nez ainsi décrits par Oviedo : « Les caciques et les principaux avaient de petits bâtons creux, fort jolis et bien faits, de la grandeur d'environ une palme et de la grosseur du petit doigt de la main. Ces bâtons avaient la forme d'une fourche. Chacune des branches de la fourche s'adaptait aux na-

rines, et par le manche ils rendaient la fumée. » Il n'y avait pas un mois que les Espagnols étaient en Amérique, et le tabac était déjà signalé. Ce cadeau du nouveau monde à l'ancien allait être rapidement apprécié. »

Colomb trouva-t-il alors, soit à Cuba, soit dans une autre île, car il existe un peu de confusion dans le récit du voyage et l'énumération des découvertes, une « croix indigène » ? D'après divers historiens, il aurait aperçu, « couchés sur une élévation de terrain, deux très grands madriers, l'un plus long que l'autre, et le plus petit posé sur le plus grand, si bien qu'un charpentier n'aurait pu trouver une proportion plus exacte.... Après avoir adoré cette croix, figurée par un mystérieux hasard, il aurait donné l'ordre qu'on terminât, en le fortifiant, l'assemblage des pièces [1]. » Nous rapportons l'anecdote sans la garantir; il nous semble que cette « croix indigène » n'aurait pas pu se confondre avec les nombreuses croix plantées par Colomb et que le souvenir, dans cet âge de foi encore vive, s'en serait précieusement conservé.

Quelles que fussent les beautés naturelles de la perle des Antilles, elle ne pouvait retenir longtemps l'amiral, du moment qu'il n'y trouvait ni le grand Khan ni les mines d'or. D'ailleurs, on lui signalait des îles, dont l'une surtout appelée Babèque, comme pouvant fournir de l'or en abondance. Il renonça donc à longer plus longtemps les côtes de Cuba pour se diriger sur Babèque. Ce fut une résolution regrettable; encore quelques jours, et il atteignait l'extrémité de Cuba, ce qui lui aurait prouvé que c'était une île et aurait rectifié ses idées au sujet du continent asiatique. Si même, cessant de contourner Cuba, il avait repris la direction de l'ouest, il serait arrivé au Yucatan et aurait ainsi, dès son premier voyage, découvert le continent. On n'aurait pas pu alors lui opposer les droits contestables du florentin Amerigo Vespucci.

Dans sa nouvelle navigation, Colomb découvrit un groupe d'îles qu'il appela l'archipel du Jardin du Roi, à cause du charmant aspect de ces petites îles verdoyantes. Il rencontra un port superbe qu'il nomma le Port-Saint. Il passa à une île à laquelle il donna le nom

(1) L'abbé Lyons, *Christophe Colomb*, p. 79.

de Sainte-Catherine et où il trouva des pierres veinées d'or, ce qui devait l'encourager dans ses recherches. Toujours sous l'empire des mêmes illusions, il se croyait à l'extrémité orientale de l'Asie. Une assez forte erreur de calcul, du reste très explicable à l'époque, lui faisait oublier le vaste Océan Pacifique. Très observateur, l'amiral remarquait que presque partout les indigènes, contrairement à ce qui se fait généralement, construisaient leurs villages à une certaine distance de la mer. Il finit par obtenir l'explication de cette anomalie. On lui apprit qu'une race belliqueuse, celle des Caraïbes, faisait parfois des descentes dans les diverses îles. Les Caraïbes n'hésitaient pas à entreprendre sur leurs canots des courses maritimes de plusieurs centaines de lieues; ils débarquaient à l'improviste, tuaient ou enlevaient tous les habitants qu'ils rencontraient, hommes, femmes et enfants; leurs prisonniers leur servaient à d'affreux repas, car ils étaient anthropophages. Leur principale résidence était une île appelée Canniba, d'où le nom de cannibales donné aux sauvages qui mangent la chair humaine. Colomb se promit dès cette époque de réprimer les incursions des Caraïbes. Il voulut même un moment se diriger sur l'île de Canniba, mais il ne disposait pas de forces suffisantes pour une expédition de cette nature.

Le 22 novembre, au point du jour, l'amiral s'aperçut avec stupeur que la *Pinta*, commandée par Alonzo Pinzon, avait disparu. Qu'était-elle devenue? Le temps ne permettait pas de croire qu'elle eût été emportée par le vent. Après une attente inutile, Colomb comprit que c'était une désertion. Alonzo Pinzon, habile marin, croyait pouvoir naviguer seul; il pensait qu'il acquerrait ainsi plus de gloire et surtout plus de profits; il était donc parti à la recherche de cette île de Babèque qu'on disait si riche. Avait-il dissimulé ses projets à son frère Yanez Pinzon, qui commandait la *Nina?* N'avait-il pas réussi à entraîner celui-ci, qui voulait remplir fidèlement son devoir jusqu'au bout ? Ce départ était une grande épreuve pour l'amiral, qui perdait son meilleur bâtiment et se trouvait réduit à deux navires.

Le 6 décembre, Colomb arrivait en vue d'une nouvelle île très considérable; il avait en face de lui une rade superbe qu'il appela

Saint-Nicolas, à cause du saint dont c'était la fête, mais il ne put pas nouer de relations avec les indigènes, qui s'enfuyaient dans les forêts. Côtoyant cette île, l'amiral trouva qu'elle lui rappelait l'aspect des côtes d'Espagne, et à cause de cela il lui donna le nom d'Hispaniola. C'était Haïti ou Bohio, une de celles qu'on avait indiquées comme renfermant de l'or.

Les difficultés étaient toujours les mêmes pour entrer en relations avec les indigènes. On put saisir une femme qui était dans un canot. On la traita bien et on la renvoya; on fit de même à l'égard d'un homme. Pensant, non sans raison, que les indigènes étaient mieux disposés, Colomb envoya au village le plus proche une mission composée de neuf Espagnols; ils furent bien accueillis et des relations suivies s'établirent. Les indigènes venaient à bord des caravelles. Un de leurs chefs, un cacique, comme on les appelait, vint même rendre visite à Colomb, qui le reçut avec beaucoup de courtoisie; il donna à l'amiral une ceinture ornée de deux plaques d'or, et celui-ci lui offrit une courte-pointe qui paraissait lui plaire et d'autres menus objets.

Le 21 décembre, Colomb, qui avait repris la mer en côtoyant toujours Hispaniola, découvrait une nouvelle et magnifique rade qu'il appelait Saint-Thomas. Il se trouvait là sur le domaine d'un grand cacique nommé Guacanagari et appelé à avoir avec les Espagnols d'importantes relations. Dès son arrivée, l'amiral reçut la visite d'un envoyé du grand cacique qui lui apportait, de la part de celui-ci, une ceinture à laquelle pendait un masque de bois dont les oreilles, la langue et les yeux étaient en or. Il était évident que cette île devait être plus riche en or que toutes celles qu'on avait visitées jusque-là.

Le 24 décembre, Colomb avait repris la mer par un bon vent. Vers onze heures du soir, comme tout était calme, il crut pouvoir aller prendre un peu de repos; d'ailleurs le pilote devait le remplacer. Au lieu de rester à son poste, celui-ci, qui ne prévoyait aucun danger, laissa la direction à un mousse sans expérience. La *Santa-Maria*, allant à la dérive, fut poussée par les courants sur un récif. Le choc réveilla tout le monde, et Colomb accourut le premier sur le pont. Tout ce que pouvait faire un marin habile, il

le tenta ; mais il était trop tard et il ne fut pas obéi par son équipage. Il avait fait mettre le canot à la mer par précaution ; le pilote et les hommes s'y jetèrent et se dirigèrent vers la *Nina*, où le commandant, Yanez Pinzon, refusa de les recevoir. Lui-même, prenant un canot, se rendit auprès de l'amiral pour lui prêter son concours. Il était impossible de renflouer la *Santa-Maria* et Colomb dut passer à bord de la *Nina*.

Si le grand cacique Guacanagari avait voulu abuser de la situation, les Espagnols, dans ce moment critique, étaient à sa discrétion ; il fit preuve, au contraire, de la plus grande bienveillance pour Colomb et pour les Européens. Il leur permit de s'établir à terre ; il mit trois maisons à leur disposition ; les Indiens prêtèrent leur concours aux Espagnols pour transporter à terre la cargaison, les munitions et les agrès de la caravelle échouée. Naturellement un peu enclins au vol, de sorte que d'ordinaire on devait les surveiller, ils ne prirent rien. Colomb fut si touché de la conduite du grand cacique et de ses sujets qu'il en rendit longuement compte à la reine Isabelle et au roi Ferdinand dans la lettre où il leur annonçait la perte de la *Santa-Maria*. Après avoir raconté le désastre, il disait :

« Le roi, ayant été instruit de notre malheur, exprima un vif chagrin de la perte que nous venions de faire, et envoya sur-le-champ à notre bord tous les habitants de l'endroit avec plusieurs grands canots. Nous déchargeâmes bientôt le vaisseau de tout ce qui se trouvait sur le tillac, avec le secours que nous fit donner le roi, tandis que lui-même, avec ses frères et ses autres parents, prit tout le soin possible pour faire observer le meilleur ordre, tant sur le vaisseau qu'à terre. De temps en temps un de ses parents venait, les larmes aux yeux, me dire de sa part de ne point m'affliger, et qu'il me donnerait tout ce qu'il possédait. Je puis assurer Vos Altesses que dans aucun lieu d'Espagne on n'aurait pris autant de soin de nos effets, lesquels furent déposés dans un endroit près du palais du roi, pour y être gardés jusqu'à ce qu'on eût débarrassé les maisons où l'on devait les transporter. Il fit placer sur-le-champ des sentinelles armées pour garder ce dépôt pendant la nuit, et les Indiens qui se trouvaient sur la côte se

désolaient comme s'ils avaient partagé notre perte. Ce peuple est si doux, si humain et si paisible, que j'ose répondre à Vos Altesses qu'il n'y a pas au monde une meilleure espèce d'hommes ni un aussi bon pays que celui-là. Ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes, leur conversation, qui est la plus douce et la plus affectueuse du monde, est toujours gaie et accompagnée d'un sourire. Quoiqu'il soit vrai qu'ils sont nus, Vos Altesses peuvent être persuadées qu'ils ont plusieurs coutumes fort louables. Le roi est servi avec beaucoup d'appareil, et ses manières sont si honnêtes qu'on les voit avec grand plaisir. On n'en trouve pas moins à observer la mémoire étonnante de ce peuple, et le désir qu'il a d'acquérir des connaissances, ce qui le porte à s'informer des causes et des effets de tout. »

Quand on lit ces réflexions de Colomb et qu'on se rappelle le sort de Guacanagari et de ses malheureux sujets, qui allaient disparaître par suite des exigences et des cruautés de ces étrangers, auxquels ils se montraient si secourables, on ne peut s'empêcher d'être douloureusement ému.

Au premier moment, Colomb espérait pouvoir réparer la *Santa-Maria*, dont la coque restait; il comprit bientôt que cela lui serait impossible; il n'avait ni les ouvriers, ni les outils, ni les matériaux nécessaires; il avait fait un voyage d'exploration et non de colonisation. Il ne lui restait donc, par suite de la perte définitive de la *Santa-Maria* et du départ de la *Pinta*, dont on ne devait guère espérer le retour, que la petite *Nina*. Comment sur ce seul bâtiment, le moindre de la flottille, ramener en Europe tous ses hommes et emporter une cargaison que Guanacagari avait contribué à augmenter encore en amassant pour l'amiral une certaine quantité d'or. Le pauvre cacique ne se doutait pas du déluge de maux qu'il attirait sur son pays, sur ses sujets et sur lui-même par cet acte de complaisance; il ne prévoyait pas que cet or surexciterait les convoitises des Espagnols, qui ne reculeraient devant aucun excès pour s'en procurer en grande quantité.

Colomb ne pouvait cependant pas toujours rester à Hispaniola ni dans les régions environnantes; il lui fallait retourner en Europe, ne fût-ce que pour rendre compte à la reine Isabelle et au

roi Ferdinand du merveilleux succès de son voyage et pour organiser, sur des bases plus larges, une nouvelle expédition. Il pouvait d'ailleurs craindre qu'Alonzo Pinzon, dont il avait sujet de se défier, ne reprît avant lui la route d'Europe et ne s'attribuât tout l'honneur de la découverte. Enfin la *Nina*, déjà fatiguée par une longue navigation dans des mers difficiles, pouvait se trouver, si l'on tardait trop, hors d'état de faire la traversée d'Europe.

Que faire dans cette situation? Un seul moyen se présentait de sortir d'embarras. Il fallait faire, dans une des terres découvertes, un établissement où on laisserait une partie des équipages, et retourner avec l'autre en Espagne. Nulle terre ne pouvait paraître plus favorable pour un établissement, définitif ou momentané, que cette belle île d'Hispaniola, dont Colomb avait déjà pu apprécier l'excellent climat et les richesses de toute nature. On pouvait tout espérer des bonnes dispositions dont le grand cacique Guacanagari donnait journellement tant de témoignages. De plus, la petite colonie espagnole serait bien placée là pour poursuivre les recherches au sujet de l'or et savoir si réellement Hispaniola en recélait. La perte de la *Santa-Maria*, survenue si brusquement, par un beau temps, sans qu'il y eût d'autre faute que la négligence d'un pilote, n'était-elle pas une preuve que Dieu voulait dès ce moment l'établissement d'une colonie? Cette dernière considération devait avoir une grande importance pour un chrétien comme l'amiral.

« La difficulté de ramener sur la *Nina* les équipages des deux vaisseaux, dit Robertson, qui nous paraît avoir bien présenté cet incident, et l'opinion qu'il avait prise de la bonté du pays et de la douceur des habitants confirmèrent Colomb dans la pensée qu'il avait eue de laisser une partie de sa troupe dans l'île, afin qu'en résidant parmi ces peuples les Espagnols pussent apprendre leur langue, étudier leurs dispositions, examiner la nature du pays, aller à la recherche des mines, préparer l'établissement de la colonie qu'il avait le projet d'y former, assurer enfin tous les avantages qu'il attendait de ses découvertes. Lorsqu'il proposa ce projet à ses gens, tous l'approuvèrent, et soit désir de se reposer des fatigues d'un long voyage, soit légèreté naturelle aux navigal

teurs, soit espérance d'amasser de grandes richesses dans un pays qui paraissait les promettre, plusieurs offrirent volontairement de rester à Hispaniola.

» Rien ne manquait plus à l'exécution du projet que d'obtenir le consentement de Guacanagari, dont la simplicité confiante fournit bientôt à Colomb une occasion favorable pour lui faire cette proposition. L'amiral ayant exprimé par signes qu'il désirait de savoir pourquoi les insulaires s'étaient enfuis avec une si grande préoccupation à l'approche de ses vaisseaux, le cacique lui fit entendre que le pays était désolé par les Caraïbes, peuples habitant quelques îles situées au sud-ouest, nation guerrière et cruelle, qui se plaisait dans le carnage et qui mangeait la chair des prisonniers tombés entre leurs mains ; qu'à la première apparition des Espagnols, les insulaires avaient supposé que c'étaient les Caraïbes, auxquels ils n'osaient tenir tête, et qu'ils avaient eu recours au moyen qu'ils employaient ordinairement pour se mettre en sûreté en se retirant dans les bois les plus épais et les plus impénétrables. Guacanagari, en parlant de ces terribles ennemis, donna des marques d'une si grande frayeur, et montra si ouvertement l'impuissance où était sa nation de leur résister, que Colomb imagina que le cacique recevrait sans alarme l'offre de le défendre contre eux. Il lui proposa donc le secours des Espagnols. Il s'engagea à prendre le cacique et sa nation sous la protection du puissant monarque au service duquel il était lui-même, et lui offrit de laisser dans l'île un nombre d'hommes suffisant non seulement pour défendre les habitants contre les incursions futures des Caraïbes, mais pour tirer vengeance des maux qu'ils avaient faits.

» Le crédule Guacanagari accepta l'offre de Colomb avec beaucoup d'empressement et se crut désormais en sûreté sous la protection de ces êtres descendus du ciel et supérieurs en force aux mortels. On traça sur le terrain le plan d'un petit fort que Colomb appela la Nativité, parce qu'il était débarqué sur cette terre le jour de Noël. On creusa autour un fossé profond. On éleva des remparts fortifiés de palissades, et on y plaça les gros canons sauvés du naufrage du vaisseau-amiral. L'ouvrage fut achevé en

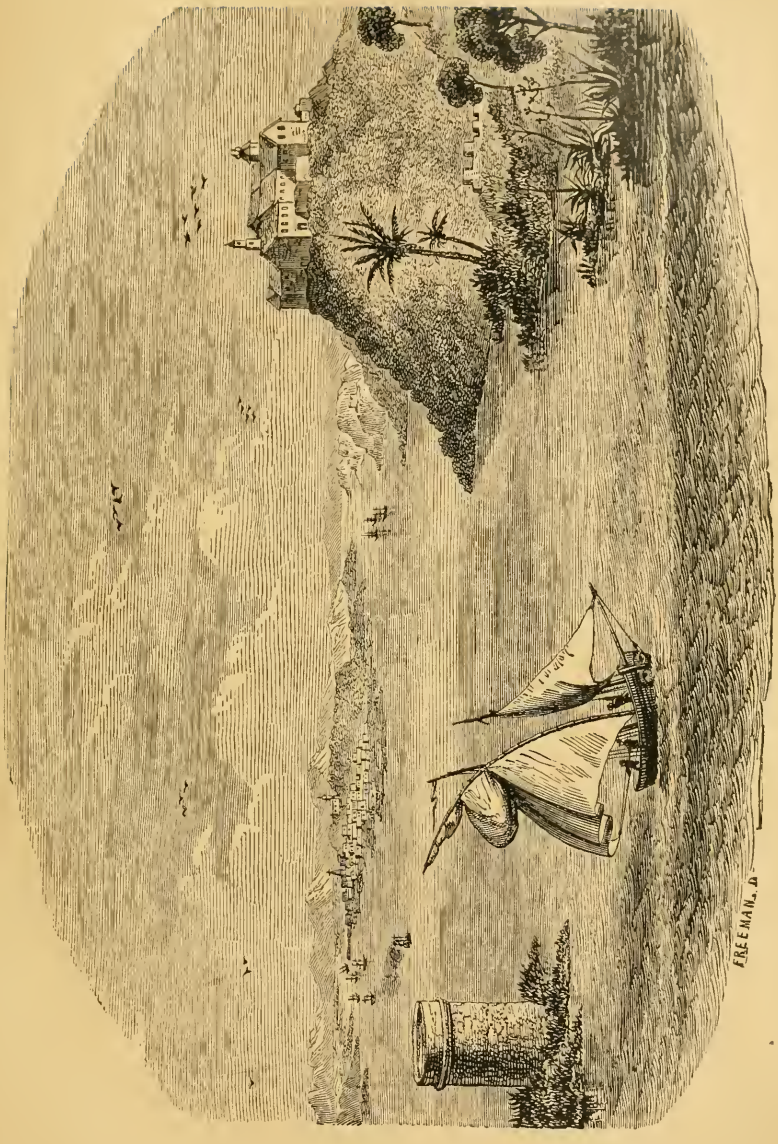
dix jours, ces pauvres insulaires ayant travaillé eux-mêmes avec une activité infatigable à élever le premier monument de leur servitude. Pendant ce temps, Colomb s'efforça d'augmenter par ses caresses et sa libéralité la haute opinion qu'ils avaient des Espagnols et la persuasion où ils étaient de sa bienveillance à leur égard. Mais il voulut aussi leur donner une idée imposante de la force que les Espagnols avaient en mains pour punir et exterminer ceux qui mériteraient leur juste indignation. Dans cette vue, en présence d'un peuple nombreux, il disposa ses gens en ordre de bataille et fit voir par des épreuves diverses la bonté du tranchant des sabres espagnols, la force de leurs piques et les effets de leurs arquebuses. Ces peuples grossiers, ignorant l'usage du fer, ne connaissant d'autres armes que des flèches de roseau garnies d'os de poisson, des sabres et des javelines de bois durci au feu, furent saisis d'étonnement et de frayeur. Avant que leur surprise et leur crainte aient eu le temps de s'affaiblir, Colomb fit tirer les gros canons. Cette explosion subite les frappa d'une telle terreur qu'ils tombèrent à terre, se couvrant le visage de leurs mains, et lorsqu'ils virent ensuite les effets étonnants des boulets, ils conclurent qu'il était impossible de résister à des hommes qui disposaient de ces instruments destructeurs et qui marchaient armés de l'éclair et du tonnerre contre leurs ennemis. »

Tout était donc prêt ; il n'y avait plus qu'à désigner les hommes qui resteraient à Hispaniola. Colomb n'eut en réalité que l'embarras du choix ; il en prit trente-neuf parmi ceux qui se présentaient de bonne volonté, et il mit à leur tête trois officiers, Diégo de Arana, un parent de sa femme, Béatrice Henriquez, Gutierrez et Rodrigo de Escobedo ; le premier avait le commandement supérieur, les autres devaient lui succéder, le cas échéant. Avant de partir, Colomb donna à la petite garnison ses dernières instructions. Qu'étaient-elles ? On ne le sait pas d'une manière bien précise. Toutefois, les historiens s'accordent pour dire qu'il leur aurait recommandé de ne pas irriter les indigènes, de ne jamais s'aventurer isolément chez eux et surtout de ne jamais passer la nuit hors du fortin. Là, en effet, était le salut ; réunis dans l'enceinte du fortin, les Espagnols, avec leurs arquebuses et leurs

canons, étaient inexpugnables; ils pouvaient braver même des milliers de sauvages mal armés. La seule chose à craindre était la famine, mais Colomb leur avait laissé le plus de provisions qu'il avait pu, et la bienveillance de Guanacagari permettait d'espérer qu'il ne refuserait pas aux Espagnols les vivres dont ils pourraient avoir besoin. Donc, toutes les précautions étaient prises, et l'amiral ne doit pas être rendu responsable de la catastrophe par laquelle s'est terminée cette première tentative de colonisation, qu'imposait du reste la perte de la *Santa-Maria*.

Après avoir pourvu à tout avec prudence, l'amiral mit à la voile le 4 janvier ; tout en reprenant la route d'Europe, il poursuivait ses explorations. Le 6, sur la côte d'Hispaniola, il rencontra la *Pinta*, dont le commandant ne le cherchait certainement pas. Toutefois, Alonzo Pinzon n'essaya pas de se dérober à la rencontre, ce qui peut-être lui aurait été possible, son bâtiment étant bon marcheur et la *Nina* étant lourdement chargée. Il se rendit auprès de l'amiral et s'efforça de justifier sa conduite en prétendant que son navire avait été entraîné par un courant et qu'il lui avait été ensuite impossible de retrouver la flottille. Il n'y avait là rien d'impossible ; d'ailleurs Colomb était à bord de la *Nina*, bâtiment des Pinzon, commandé par le plus jeune des trois frères; il lui aurait été difficile d'user de sévérité envers l'aîné. Il parut donc accepter les explications d'Alonzo Pinzon, quoiqu'il fût convaincu que celui-ci l'avait quitté pour faire des opérations à son compte personnel. Cette condescendance, un peu forcée par les circonstances, prouve que Colomb savait céder au besoin.

Le 11 janvier, les deux bâtiments prenaient la route de l'Europe, à la suite d'une attaque où, pour la première fois, les Espagnols avaient versé le sang des indigènes. Six matelots, qui avaient été envoyés à terre pour chercher des vivres frais, s'étaient trouvés en présence d'une soixantaine de guerriers appartenant à la tribu des Ciguayens, la plus belliqueuse d'Haïti; ceux-ci avaient cru qu'ils viendraient facilement à bout de quelques hommes; ils avaient manœuvré pour les faire prisonniers ; mais les Espagnols, prévenant leurs mauvais desseins, fondirent sur eux et les mirent en fuite après en avoir blessé plusieurs. C'était la première rencon-



Vue de Palos et du couvent de la Rabida.

tre; que d'autres devaient suivre ! Le golfe où s'étaient passés ces faits fut appelé par Colomb le golfe des Flèches.

Commencé sous d'heureux auspices, le voyage de retour fut troublé par une violente tempête qui assaillit la *Pinta* et la *Nina* à une certaine distance des Açores. Les matelots se croyaient déjà sur les côtes d'Espagne ; ils en étaient encore loin. Les deux bâtiments, fatigués par une longue traversée et qui n'avaient pu recevoir les réparations nécessaires, tenaient moins bien la mer ; ils coururent les plus grands dangers. Au plus fort de la tempête, la *Pinta*, fuyant devant le vent, disparut ; on la crut perdue. Les marins de la *Nina*, poussés par l'amiral, invoquèrent la protection divine et firent plusieurs vœux. Le premier était qu'un marin irait en pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe et y porterait un cierge du poids de cinq livres. On mit dans un bonnet autant de pois qu'il y avait de personnes à bord; un de ces pois était marqué d'une croix, et celui qui le retirerait accomplirait le vœu. Colomb mit le premier la main dans le bonnet et il amena le pois marqué. Le deuxième vœu était de faire un pèlerinage à la *Santa-Casa* de Lorette; un matelot fut désigné par le sort, et l'amiral promit de lui donner l'argent nécessaire pour le voyage. Le troisième vœu était de faire célébrer une messe à l'église de Sainte-Claire à Moguer et d'y passer la nuit en prières; l'amiral fut désigné. Enfin, le dernier vœu, collectif, était que l'équipage irait, pieds nus, à l'église de la sainte Vierge la plus voisine du point où l'on aborderait.

Pendant que la *Nina* luttait contre la tempête, Colomb se demandait ce qu'il adviendrait de ses découvertes si une catastrophe avait lieu. A tout hasard, il écrivit une double relation abrégée de son voyage ; il prit une de ces relations, y ajouta une lettre par laquelle il demandait à celui qui trouverait ce document de le faire parvenir à la reine de Castille ; le tout, entouré d'une toile cirée, fut enfermé dans une barrique vide qui fut jetée à la mer. L'autre copie fut placée dans une autre barrique qui fut attachée à l'arrière de la *Nina*. Au cas où l'on ferait naufrage, la caravelle pourrait surnager et alors quelque navire apercevrait et recueillerait ce testament du grand navigateur. Du reste, Colomb ne perdit jamais

pleinement espoir; il lui semblait que Dieu, qui l'avait protégé jusque-là et qui lui avait permis de faire ses découvertes, ne l'abandonnerait pas. Il reste un témoignage curieux de ses sentiments intimes dans une lettre qu'il adressa plus tard à Isabelle et à Ferdinand et où il expose et les précautions qu'il a cru devoir prendre et ses impressions; la voici :

« J'aurais été, dit-il, moins touché de ce malheur si je m'étais seul trouvé exposé au danger, tant parce que ma vie n'est qu'un dépôt dont je dois compte à l'Être suprême que parce que j'ai été déjà exposé plusieurs fois au péril le plus imminent. Mais ce qui me causait un chagrin infini et me tourmentait, c'était de voir qu'après avoir reçu du Seigneur la foi nécessaire pour exécuter une pareille entreprise, dans laquelle j'avais maintenant eu le bonheur de réussir, pour convaincre mes adversaires et pour accroître la gloire et la puissance de Vos Altesses, il plaisait au Tout-Puissant d'arrêter tout par ma mort. Cependant ce malheur aurait été moins affligeant pour moi s'il n'avait pas entraîné la perte de ceux qui m'avaient suivi dans l'espérance d'acquérir une grande fortune, et qui, en voyant le danger où ils se trouvaient, maudissaient non seulement l'idée qu'ils avaient eue de m'accompagner, mais encore le respect et la crainte que je leur inspirais et qui les empêchaient de me quitter, comme ils l'avaient souvent résolu. Mais ce qui mettait le comble à ma douleur, c'était d'avoir laissé mes deux fils au collège de Cordoue, sans amis et dans un pays étranger, tandis qu'il était très probable qu'on ne saurait jamais que j'avais rendu à Vos Altesses des services assez essentiels pour que mes enfants méritassent leurs bontés. Et quoique je me consolasse par l'espérance que Dieu ne permettrait pas que ce qui devait tant contribuer à la gloire de son Église, et qui m'avait coûté de si grands travaux, restât imparfait, je pensai cependant que, pour me punir de mes fautes, sa volonté était de me priver de la gloire que j'aurais pu en recueillir dans ce monde. Pendant que j'étais dans cet état de trouble, je songeai au bonheur qui accompagne Vos Altesses, et il me vint dans l'idée que, même si je périssais et que le vaisseau fût perdu, il serait possible que vous fussiez par quelque hasard instruit de mon voyage et du succès que j'avais eu

jusqu'alors. Dans cette vue, j'écrivis sur un morceau de parchemin, avec toute la brièveté que demandait la situation où je me trouvais, la découverte que j'avais faite des pays que j'avais annoncés, en combien de jours j'avais achevé mon voyage, et quelle route j'avais tenue. Je fis connaître la bonté du pays, le caractère de ses habitants; j'ajoutai que j'avais laissé les sujets de Vos Altesses en possession de tous les pays que j'avais découverts. Après avoir cacheté cet écrit, je l'adressai à Vos Altesses, et promis mille ducats à celui qui le remettrait ainsi fermé, afin que, si quelque étranger le trouvait, la récompense promise pût le déterminer à ne pas donner ces informations à d'autres personnes. Je fis alors apporter un grand tonneau, et ayant enveloppé le parchemin d'une toile cirée et ensuite d'une espèce de gâteau de cire, je le mis dans le tonneau, que je fis jeter à la mer après l'avoir bouché. Tout l'équipage s'imagina que c'était un acte de dévotion. Craignant que ce tonneau ne fût jamais trouvé, et voyant que nous approchions plus près d'Espagne, je fis un autre paquet semblable au premier, que je plaçai au haut de la poupe, afin que, si le vaisseau coulait à fond, le tonneau restât au-dessus de l'eau pour flotter au gré de la fortune. »

Colomb avait raison d'avoir confiance; la *Nina*, ne gouvernant pour ainsi dire plus, s'en allait comme à la dérive par une mer encore bien tourmentée, lorsque, le 15 février, au lever du soleil, on signala la terre au nord-est. C'était, comme le devina Colomb alors que les pilotes se croyaient déjà sur la côte d'Espagne, Sainte-Marie, la plus méridionale des Açores. La *Nina* ne put mouiller dans le port qu'au bout de plusieurs jours. Le gouverneur portugais envoya à bord des vivres frais, en même temps qu'il annonçait sa visite pour le lendemain. N'était-ce qu'un moyen de savoir d'où venait la *Nina* et qui la montait?

Parmi les vœux émis, il en était un d'après lequel l'équipage devait se rendre pieds nus à l'église de la Vierge la plus voisine. Le lendemain, en effet, une partie de l'équipage allait entendre la messe à une église dédiée à Notre-Dame; Colomb était resté à bord avec le reste. Lorsque les marins espagnols sortirent de l'église, ils furent arrêtés par ordre du gouverneur. Colomb s'éton-

nait de ne point voir revenir ses hommes. Lorsqu'il sut ce qui s'était passé, il protesta énergiquement, faisant valoir son titre de grand amiral de la mer Océane pour la reine Isabelle et le roi Ferdinand et réclamant ses marins pris par trahison. Le gouverneur portugais affecta d'abord de dédaigner les réclamations comme les menaces ; puis il se ravisa et fit mettre en liberté les marins en faisant ses excuses. Avait-il reçu des ordres qui lui permettaient d'agir ainsi ? Croyait-il d'abord n'avoir affaire qu'à un aventurier, et s'effraya-t-il de ce qu'il avait fait lorsqu'il connut la qualité de Colomb ? Voyait-il son coup manqué du moment qu'il n'avait pu s'emparer de l'amiral ? Ces questions sont diversement tranchées par les historiens en l'absence de tout document officiel.

Dès qu'il le put, Colomb continua sa route sur l'Espagne ; après quelques jours de bonne navigation, le temps redevint mauvais. Une nouvelle tempête mit la *Nina* en grand danger et l'équipage fit deux nouveaux vœux ; l'un, collectif, qui était de jeûner au pain et à l'eau le premier samedi qui suivrait l'arrivée de la caravelle en Espagne ; le second promettait un pèlerinage à Notre-Dame de la Ciuta, dans la province d'Huelva ; Colomb fut encore désigné par le sort. Le soir même on apercevait la terre, mais c'était un nouveau danger : l'amiral pouvait craindre que son navire, jeté à la côte, n'aille s'y briser. Lorsque le jour parut, on se trouvait devant l'embouchure du Tage, que Colomb, qui avait habité plusieurs années Lisbonne, connaissait bien. Il lui répugnait d'entrer dans un port portugais ; il pouvait tout craindre du roi Jean II, à en juger d'après la conduite du gouverneur des Açores. Toutefois, le danger était pressant et il n'hésita pas à essayer de pénétrer dans le Tage, quoique la mer fût grosse et qu'aucun pilote portugais n'eût pu se rendre à son bord pour le guider. Il réussit, et bientôt la *Nina*, définitivement sauvée, atteignait le mouillage de Rustello.

De là Colomb écrivit au roi Jean II pour lui demander l'autorisation de se rendre à Lisbonne avec son bâtiment. En même temps, il adressait à un haut personnage de la cour de Castille une nouvelle relation de son voyage, dont voici un passage où se montre dans tout son éclat la foi du grand marin :

« Ce n'est pas à mon mérite qu'est due cette grande et vaste entreprise ; elle est due à la sainte foi catholique, à la piété et à la religion de nos monarques ; car le Seigneur a accordé aux hommes ce que l'intelligence humaine ne pouvait concevoir ni atteindre, parce que Dieu écoute quelquefois les prières de ses serviteurs qui suivent ses préceptes, même dans les choses qui paraissent impossibles. C'est ce qui m'est arrivé à moi qui ai réussi dans une entreprise que jusqu'à présent aucun mortel n'avait osé former ; car quoiqu'on eût déjà écrit et parlé de l'existence de ces îles, tous en parlaient et en écrivaient par conjectures, et sous la forme du doute ; mais personne n'assurait les avoir vues, en sorte qu'on les réputait fabuleuses. En conséquence, que le roi, la reine, les princes et leurs royaumes très heureux, de concert avec la chrétienté, rendent grâce à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a accordé une si grande victoire et de si grands succès. Qu'on fasse des processions, qu'on célèbre des fêtes solennelles ; que les temples se parent de rameaux et de fleurs ; que Jésus-Christ tressaille de joie sur terre comme il se réjouit dans les cieux, au prochain salut de tant de peuples, jusqu'à présent voués à la perdition ! Réjouissons-nous également, tant à cause de l'exaltation de notre foi qu'à cause de l'accroissement des biens temporels dont non seulement l'Espagne, mais toute la chrétienté, recueillera les fruits. »

Si Colomb craignait un mauvais accueil du roi Jean II, il ne tarda pas à voir qu'il s'était trompé. Un officier de la marine portugaise était bien venu lui ordonner de venir présenter ses papiers ; mais lorsque Colomb eut fait connaître sa qualité et fait voir ses lettres patentes, ce fut le commandant portugais qui lui fit visite en grande cérémonie. De son côté le roi Jean II lui accorda tout ce qu'il demandait ; il le reçut de la manière la plus gracieuse ; la reine, à laquelle Colomb fit une visite sur sa demande, l'accueillit avec beaucoup de bienveillance, lui faisant raconter son voyage, et, en chrétienne, l'interrogeant sur ses espérances au sujet de la propagation de l'Évangile.

Le roi avait offert à Colomb, s'il voulait se rendre en Castille par terre, de lui fournir des moyens de transport et une escorte ; l'amiral préféra reprendre la voie de mer, et le vendredi 15 mars.

près de huit mois après son départ, la *Nina* entrait dans le port de Palos. On était sans nouvelles des marins partis ; les croyant perdus, on maudissait celui qui les avait entraînés dans la mer Ténébreuse. Aussi fut-ce une explosion de joie universelle lorsque la *Nina* fut reconnue. Colomb fut accueilli avec des honneurs royaux et la population tout entière l'accompagna à l'église, pour laquelle fut sa première visite. Par un hasard singulier, aucun des hommes laissés à Haïti n'appartenait au port de Palos.

Quelques heures après la *Nina*, arrivait la *Pinta*. Alonzo Pinzon, qui avait dû fuir devant la tempête, avait été poussé dans le golfe de Biscaye et il s'était réfugié dans un port du pays. Persuadé que la *Nina* était perdue, il n'avait pas su résister à l'ambition de s'attribuer tout le mérite de l'expédition ; il avait donc adressé un rapport dans ce sens au roi Ferdinand et à la reine Isabelle. Il arrivait à Palos comptant sur un triomphe, et il y trouvait la *Nina* et Colomb qui l'avaient précédé de quelques heures seulement. Il comprit que ses calculs ambitieux étaient déjoués ; il débarqua furtivement et quitta immédiatement Palos pour n'y revenir qu'après le départ de Colomb pour la cour. Dès lors, il disparaît de l'histoire, ayant compromis sa véritable gloire, qui est d'avoir été le plus intelligent des auxiliaires de Colomb, en essayant de supplanter celui-ci. Son frère, Yanez, le commandant de la *Nina*, reparaîtra et figurera parmi les hardis marins qui porteront le drapeau espagnol dans les parties inconnues du nouveau monde.

CHAPITRE IV

LE TRIOMPHE

Sommaire : Pourquoi ce chapitre? — Colomb au couvent de la Rabida. — La ligne de démarcation. — La bulle de Martin V en faveur des rois de Portugal. — Les prétentions de Jean II. — La bulle d'Alexandre VI. — L'arbitrage pontifical. — Le traité de Tordesillas. — Colomb mandé à la cour. — Voyage triomphal. — Entrée solennelle à Barcelone. — Confirmation de ses titres. — Honneurs qui lui sont accordés. — L'anecdote de l'œuf. — Impression produite en Europe, et particulièrement à Rome, par les découvertes de Colomb. — Vanité de la gloire humaine.

On se demandera peut-être pourquoi ce chapitre très court, qui, à première vue, semble un hors-d'œuvre. Est-ce que l'arrivée triomphale de Colomb à la cour d'Isabelle et de Ferdinand n'est pas la conclusion naturelle de son premier voyage? Les autres faits, peu nombreux, ne se rattachent-ils pas aux préparatifs de son deuxième voyage? En apparence, oui, et cependant nous avons cru utile, sinon nécessaire, de consacrer un chapitre spécial au triomphe du grand navigateur. Nous avons voulu montrer comment la découverte du nouveau monde, encore confondu avec les Indes, avait été accueillie, non seulement en Espagne, mais en Europe. Colomb n'a eu qu'un court moment de triomphe, bientôt payé par de dures épreuves; nous avons tenu à faire ressortir ce triomphe éphémère, qui était pourtant bien mérité. De là ce chapitre.

A peine débarqué, après sa première visite à l'église de Palos, Colomb s'était rendu au couvent de Santa-Maria de la Rabida; il était heureux de se retrouver, après le succès, auprès de Juan Perez

de Marchena, de celui qui l'avait soutenu dans ses épreuves et qui avait tant contribué à lui permettre de faire sa glorieuse expédition. Il n'est pas besoin de dire avec quel empressement Colomb fut accueilli par son ami dévoué, aussi heureux que lui de son triomphe.

Le premier devoir de Colomb était d'accomplir les divers vœux particuliers pour lesquels il avait été désigné par le sort ; sa piété ne manqua pas de le faire. Puis, comme il avait prévenu la reine Isabelle et le roi Ferdinand de son arrivée, il attendit leurs ordres dans son cher couvent de Santa-Maria de la Rabida. Il s'y trouvait chez lui, car il avait une grande dévotion à saint François, comme beaucoup de chrétiens à cette époque, où la foi était encore vive.

Du reste, Colomb n'était pas inactif. Dans son entrevue avec le roi Jean II, une allusion du prince à ses droits sur les terres découvertes, droits qu'il se réservait de faire valoir, l'avait grandement frappé. Il devait garantir les intérêts de la reine de Castille, d'autant qu'en le faisant il garantissait les siens propres. Si Jean II avait sur les terres découvertes dans l'ouest des droits antérieurs à ceux d'Isabelle, Colomb perdait par cela même sa vice-royauté. C'est alors que, dans une humble cellule de religieux, il conçut la pensée et fit sur une mappemonde le tracé d'une ligne imaginaire qui, allant d'un pôle à l'autre et passant à cent lieues des Açores, partagerait les pays inconnus entre les Portugais et les Espagnols, donnant l'est aux premiers et l'ouest aux seconds. C'est la ligne qui fut plus tard prise par Alexandre VI.

Il était alors accepté parmi les États chrétiens, qui formaient comme une espèce de république, que le pape avait le droit de disposer des pays infidèles en faveur de tel ou tel prince chrétien, à condition que celui-ci s'occuperait d'y répandre l'Évangile. On peut critiquer cette opinion, mais on devra reconnaître qu'il y a quelque chose de plus noble à occuper des pays par l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ, pour les gagner au christianisme, qui est la vraie civilisation, qu'à les conquérir par la force ou la ruse, pour les exploiter sans merci.

Lorsqu'ils avaient commencé leurs grandes découvertes dans le sud-est, les rois de Portugal avaient demandé au pape de leur donner

la possession des régions inconnues dans lesquelles ils s'aventuraient ; une bulle de Martin V, datée de 1439, leur avait donné pleine satisfaction. C'est sur cette bulle que prétendait s'appuyer Jean II lorsqu'il parlait des droits qu'il se réservait de faire valoir, et le bruit courait qu'il préparait une grande expédition vers les terres de l'ouest découvertes par Colomb et qui, d'après lui, faisaient partie de celles concédées par la bulle pontificale.

C'est à ce danger que voulait parer Colomb, dans l'intérêt des rois d'Espagne comme dans le sien propre, en traçant sa ligne de démarcation. Il ne lui fut pas difficile de faire comprendre à la reine Isabelle et surtout au roi Ferdinand, politique prévoyant, qu'il était pour eux d'un intérêt urgent de garantir leurs nouvelles possessions contre les revendications possibles du Portugal. Des démarches furent faites auprès du pape, alors Alexandre VI. Celui-ci trouva les droits des rois catholiques fondés, et par une bulle en date du 3 mai 1493, il leur attribua la propriété de toutes les terres découvertes ou à découvrir à l'ouest de la ligne imaginaire indiquée par Colomb, le roi de Portugal restant propriétaire de toutes les terres à l'est. Dans cette bulle, le pape appelle Colomb « son cher fils ».

Devant la bulle pontificale, Jean II s'arrêta ; il n'osa faire l'expédition qu'il préparait. Toutefois, il n'accepta pas la ligne de Colomb ; des négociations furent entamées, à la suite desquelles l'Espagne et le Portugal signèrent le traité de Tordesillas, qui fixait plus à l'ouest la limite de leurs possessions. C'est ce qui permit à Alvarez Cabral, lorsqu'il fut jeté par la tempête sur la côte du Brésil, de prendre possession de ce pays au nom du Portugal. On a dit, à propos de cette découverte purement fortuite de Cabral, qu'elle aurait amené nécessairement la découverte du nouveau monde tout entier, alors même que les voyages de Colomb n'auraient pas eu lieu. C'est vrai, mais cela ne diminue en rien la gloire du grand navigateur.

La décision d'Alexandre VI a été fort critiquée. Les uns ont reproché au pape, et par suite à Colomb, à qui est due la ligne de démarcation, de ne pas avoir compris que les Portugais et les Espagnols, en s'étendant les uns à l'est et les autres à l'ouest, finiraient par se rencontrer puisque la terre est ronde. Ils oubliaient

que la rencontre, en supposant qu'elle ait lieu, ne pouvait se faire qu'à très longue échéance, et qu'en attendant, la guerre était évitée entre les deux peuples, qui pouvaient continuer leurs découvertes et gagner de nouveaux pays à l'Évangile. Il ne faut pas perdre de vue que les privilèges accordés par Martin V et par Alexandre VI aux rois de Portugal et d'Espagne leur imposaient comme un devoir strict de travailler à la conversion de leurs nouveaux sujets. C'était même le seul motif allégué par les deux papes.

D'autre part, on a beaucoup cité le joli mot de François Ier, demandant qu'on lui montrât l'article du testament d'Adam qui l'excluait de l'Amérique. De fait, les bulles de Martin V et d'Alexandre VI ne furent pas longtemps respectées. Les Portugais se rencontrèrent dans les Indes avec les Anglais et les Hollandais qui, séparés de l'Église, tenaient peu de compte des concessions pontificales. Les Anglais et les Français eurent des établissements dans l'Amérique du Nord et dans les Antilles. Cependant les Espagnols restèrent les maîtres longtemps incontestés de l'Amérique du Sud et du Mexique.

D'ailleurs, comme nous l'avons dit, la bulle d'Alexandre VI maintint la paix entre les Espagnols et les Portugais, qui poursuivirent leurs découvertes. N'est-il pas beau de voir un vieillard désarmé tracer une limite à deux peuples rivaux? De nos jours, on parle beaucoup de l'arbitrage international. Des esprits d'élite cherchent à amener les peuples à soumettre leurs différends à des arbitres, au lieu de se lancer dans des guerres désastreuses, et l'un des plus ardents champions de l'arbitrage, le protestant Urquhard, n'hésitait pas à indiquer le pape comme l'arbitre-né des nations chrétiennes, sans excepter celles qui sont protestantes ou schismatiques. Il y a quelques années, n'a-t-on pas vu le prince de Bismarck réclamer l'arbitrage du pape dans un conflit de l'Allemagne protestante avec l'Espagne catholique? On a donc le droit de dire que l'acte d'Alexandre VI traçant une limite aux Portugais et aux Espagnols mérite l'admiration et qu'il serait désirable, pour la paix du genre humain, qu'il puisse se reproduire.

Mais revenons à Colomb, dont nous nous sommes écarté un moment pour présenter d'ensemble les faits relatifs à la bulle

d'Alexandre VI. Il avait, dès son arrivée, prévenu les rois aux ordres desquels il se mettait. Une lettre lui fut écrite qui le mandait à Barcelone, où était alors la cour. Elle était adressée à don Cristobal Colomb, notre amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans les Indes. C'était la reconnaissance explicite de ses droits et de ses titres : le nom des Indes, indiqué par l'amiral lui-même, était accepté sans hésitation ; on ne disait même pas encore Indes occidentales.

Colomb se mit en devoir d'obéir. Quelle différence entre ce voyage à travers toute l'Espagne de « l'amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur général des Indes, » et celui qu'il avait fait du couvent de Santa-Maria de la Rabida à Cordoue, pauvre, dédaigné, n'ayant d'autre appui que la lettre de Juan Perez de Marchena, mais plein de confiance dans son grand projet. Cette fois, il faisait véritablement un voyage triomphal ; partout les populations accouraient, se pressant sur son passage, moins peut-être pour voir les indigènes et les produits des Indes que pour contempler et admirer le héros lui-même. Le cortège s'ouvrait par une escouade de marins de la *Nina* en armes, qui entouraient l'étendard de l'expédition, l'étendard royal de la croix, porté par un pilote, puis venaient d'autres marins portant des spécimens des produits des terres découvertes ; on y remarquait notamment, au milieu des objets les plus variés, des pépites d'or et des perroquets à l'éclatant plumage et aux cris discordants. Les Indiens suivaient au nombre de six, dont une femme, le septième était mort pendant la traversée ; ils portaient des colliers et des plaques d'or et étaient peints de diverses couleurs. Enfin Colomb, à cheval avec ses trois écuyers, fermait la marche, attirant tous les regards. Dans plusieurs villes, les jeunes hidalgos allaient à cheval au-devant du triomphateur pour lui faire cortège.

L'entrée solennelle à Barcelone avait été fixée au 15 avril ; une foule immense attendait le héros en dehors de la ville ; la plupart des jeunes gentilshommes s'étaient rendus à sa rencontre ; une députation envoyée par les rois le reçut à l'entrée de la ville. Ce brillant cortège traversa lentement les rues, qui étaient remplies de monde. Ferdinand et Isabelle attendaient sur des trônes, dans la grande

salle du palais, leur amiral et vice-roi, pour lequel on avait préparé un fauteuil. Lorsque Colomb parut devant les rois, il voulut fléchir le genou conformément à l'étiquette castillane toujours si rigoureusement suivie; on ne lui laissa pas le temps de le faire. Il fut invité immédiatement à s'asseoir par la reine, qui lui donna ses titres de grand amiral de la mer Océane et de vice-roi des Indes, en même temps qu'elle lui ordonnait de se couvrir, ce qui était lui accorder la grandesse.

Alors Colomb fut invité à faire le récit public de ses découvertes. Après un exorde religieux plein d'élévation, qui témoignait de sa foi et répondait bien aux pensées de la reine, il raconta les péripéties de son expédition; il termina par de nouvelles considérations religieuses sur la conversion des Indiens, qui lui paraissait plus facile qu'elle ne l'était en réalité. Cette grandiose cérémonie, qui devait marquer dans les souvenirs de Colomb, fut dignement couronnée par le chant du *Te Deum*.

A l'exemple des rois, les plus grands seigneurs tinrent à honneur de faire accueil à Colomb; des banquets lui furent donnés où il était servi avec le cérémonial dû à son titre de vice-roi. Son zélé protecteur, le cardinal de Mendoza, fut le premier à le recevoir. C'est dans un de ces banquets que se serait passée l'anecdote si connue de l'œuf. Un des convives, par légèreté ou par jalousie, ayant fait observer qu'il n'était pas difficile de découvrir les Indes, puisqu'il n'y avait qu'à naviguer toujours dans la direction de l'ouest, l'amiral se fit apporter un œuf et invita les convives à le faire tenir debout. Naturellement, aucun n'y parvint. Alors, il le prit, en cassa l'extrémité et le fit tenir d'aplomb. Ce n'était pas difficile, mais encore fallait-il avoir l'idée de le casser. La réponse parut aussi ingénieuse que concluante. Certains historiens contestent l'anecdote parce qu'ils la trouvent indigne du héros. Est-ce une raison suffisante pour écarter un fait attesté par la plupart des contemporains?

Le 28 mai, Colomb était définitivement confirmé par des actes royaux dans ses titres de grand amiral de la mer Océane et de vice-roi et gouverneur général des Indes. Des armoiries lui étaient accordées, dans lesquelles les armes de la reine Isabelle, château

de Castille et lion de Léon, étaient écartelées d'îles au milieu des flots et d'ancres. Ces armes portaient pour devise : « A Castille et à Léon donne un nouveau monde Colomb ». Lorsque furent baptisés en grande cérémonie les six Indiens amenés qui avaient été instruits dans la foi chrétienne, à l'exemple d'Isabelle et de Ferdinand, les plus grandes dames, les plus grands seigneurs s'offrirent pour leur servir de marraines et de parrains. Colomb, qui était considéré comme le père de ces Indiens, ne pouvait être leur parrain ; son fils aîné Diégo le remplaça. En même temps, le second, Fernand, devenait page du prince royal ; c'est une preuve concluante de la régularité de sa naissance.

La nouvelle de la découverte de Colomb ne fit pas une moindre impression à Rome et dans les divers pays de la chrétienté qu'en Espagne. On la connut à Rome par une traduction de la lettre de l'amiral datée de Rustello, qui fut immédiatement traduite et se répandit partout. Le pape ordonna des prières en action de grâces d'une découverte qui permettait d'annoncer l'Évangile à des nations encore plongées dans les ombres de la mort. En France, où se trouvait Barthélemy Colomb, ce fut le roi Charles VIII qui lui annonça lui-même le succès de son frère en l'invitant à aller le rejoindre ; il lui donna même une somme de cent écus pour son voyage. En Angleterre, au témoignage de Sébastien Cabot, l'habile navigateur, on vit dans l'entreprise de Colomb une « œuvre plus divine qu'humaine ».

Quelques citations de contemporains montreront bien l'impression produite. Hannibal Januarius se trouvait à Barcelone au moment de l'arrivée de Colomb ; il écrivit à son frère, ambassadeur du duc de Ferrare, une lettre dont une copie a été récemment retrouvée et où il dit :

« Au mois d'août dernier, le seigneur-roi, à la prière d'un nommé Colombo, fit équiper quatre (au lieu de trois) petits vaisseaux pour naviguer, d'après ce que ce dernier assurait, sur l'Océan, en ligne directe vers l'ouest, afin d'aborder en Orient. La terre étant ronde, il devait forcément arriver à la partie orientale. A cet effet, lesdites caravelles furent armées et dirigées hors du détroit, dans la direction de l'ouest. En trente-quatre jours, il parvint à une

grande île habitée par des hommes olivâtres, complètement nus, nullement enclins à combattre et très timides. Étant descendus à terre, ils en capturèrent quelques-uns par force afin de les mieux examiner et pour apprendre leur langue et tâcher de se faire comprendre. Ces hommes s'étant un peu rassurés, car ils sont intelligents, on atteignit le but désiré, et par des signes et d'autres moyens, on apprit que c'étaient des îles des Indes. Ces hommes allèrent répétant dans les maisons voisines et dans les îles qu'il était arrivé un homme envoyé de Dieu, et étant tous de bonne foi, ils eurent avec ledit Colombo des épanchements de tendresse et d'amitié.

» De ces îles cela se propagea dans les îles voisines, dont deux sont chacune plus grande que l'Angleterre et l'Écosse, et une autre plus vaste que l'Espagne entière. Colombo y a laissé une partie de ses hommes, et, avant de partir, il construisit en ce lieu une forteresse bien approvisionnée de vivres et d'artillerie. Après avoir pris avec lui six hommes du pays qui entendent notre langue, il partit.

» Dans ces îles, à ce qu'ils disent, on a trouvé du pain, du bois, de l'aloès, et dans les fleuves des filons d'or, c'est-à-dire que ce sont les fleuves qui roulent du sable avec beaucoup de parcelles d'or. »

Malgré ses erreurs et ses exagérations, qu'il est inutile de relever, cette lettre d'un témoin oculaire n'est-elle pas curieuse? Ne montre-t-elle pas bien l'impression produite par les découvertes de Colomb? Voici un autre témoin oculaire, Pierre Martyr d'Anghiera. D'abord, il note assez sommairement et même un peu dédaigneusement l'arrivée de Colomb : « Il est venu des antipodes un certain Christophe Colomb, qui avait obtenu à grand'peine de mes souverains trois navires pour tenter cette expédition. On regardait, en effet, ses projets comme chimériques. Il est maintenant de retour, chargé de marchandises précieuses et surtout d'or, qu'on récolte naturellement dans cette région. Ce sont les preuves de son voyage ». Bientôt le ton change, l'enthousiasme éclate : « Élevez vos esprits, savants vieillards, écrit-il au comte de Tendilla et à l'archevêque de Grenade : apprenez une découverte extraordi-

naire. Vous vous rappelez que le génois Colomb était venu plusieurs fois au camp royal ; il demandait l'autorisation de parcourir l'autre hémisphère jusqu'aux antipodes occidentaux.... Or, Colomb vient de revenir sain et sauf. Il annonce qu'il a découvert des merveilles. Il montre de l'or pour prouver l'existence des mines d'or dans ces nouvelles régions. » A un autre correspondant, le cardinal Ascanio Sforza : « On nous annonce des merveilles. Le globe terrestre n'a été jusqu'à notre époque connu et parcouru que dans la moitié de sa circonférence.... Oh ! l'admirable découverte ! Voici que, sous l'auspice de mes souverains, ce qui, depuis l'origine du monde, était resté ignoré commence à se dévoiler.... » Enfin, à Pomponio Loeti, le savant littérateur : « Vous avez sauté de bonheur et vous n'avez pas retenu des larmes de joie, lorsque vous avez reçu les lettres par lesquelles je vous confirmais la nouvelle de la découverte du monde jusqu'alors caché des antipodes. » Et cependant on croyait alors que Colomb avait seulement trouvé la route directe des Indes par l'Océan ; l'idée d'un nouveau monde ne devait venir que plus tard.

Quoi qu'il en soit, c'était un beau moment pour Colomb. Tout le monde rendait hommage à l'amiral de la mer Océane, au vice-roi des Indes, et ceux qui jadis s'étaient montrés le moins favorables à son grand projet n'étaient pas les moins empressés ni les moins ardents à le féliciter. Colomb jouissait en chrétien de ces honneurs, de cette gloire qu'il sentait mérités, ayant conscience de sa valeur. Hélas ! cela ne devait pas durer. Avec le deuxième voyage aux Indes qu'il préparait, et qui s'annonçait si brillant, allaient commencer pour lui des épreuves qui lui feraient regretter le premier, avec trois caravelles et des équipages toujours prêts à s'effrayer et même à se révolter.

CHAPITRE V

DEUXIÈME VOYAGE

Sommaire : Préparatifs du deuxième voyage. — Origines du conseil royal des Indes ; Fonseca. — Organisation et composition de l'expédition. — Départ. — Route suivie par Colomb. — La Dominique et Marie-Galante. — La première messe au nouveau monde. — Les îles Caraïbes ; les cannibales. — Arrivée à Hispaniola ; inquiétudes de Colomb. — Il apprend le massacre des Espagnols. — Soupçons contre Guacanagari. — Évasion de Catalina. — Fondation d'Isabella. — Expédition d'Ojeda. — Retour de Torrès en Espagne ; rapport de Colomb. — Envoi d'esclaves indiens. — Première cérémonie dans l'église d'Isabella. — Complot du contrôleur Bernal Diaz. — Expédition du Cibao. — Le passage des hidalgos. — Le fort de Saint-Thomas. — Le premier épi de froment. — Premières difficultés. — Désaccord avec le P. Boyl. — La légende des hidalgos. — Organisation d'une grande expédition. — Un exploit d'Ojeda. — Départ de Colomb pour continuer ses découvertes. — Les Indiens de Cuba. — Découverte de la Jamaïque. — Retour à Cuba ; les illusions de Colomb. — Un singulier acte notarié. — Voyage de retour. — Une navigation difficile. — Une plantation de croix ; belles paroles d'un vieux cacique. — Léthargie de Colomb. — Arrivée à Isabella. — Barthélemy Colomb. — Fautes et révolte de Margarit. — Départ du P. Boyl et de Margarit. — Désordres et violences des Espagnols. — Représailles des Indiens. — Blocus du fort Magdalena. — Caonabo attaque le fort Saint-Thomas. — Energique résistance d'Ojeda. — Ligue des caciques contre les Espagnols. — Guacanagari prévient Colomb. — Capture audacieuse de Caonabo par Ojeda. — Défaite d'une armée indienne par Ojeda. — Arrivée de Torrès avec quatre vaisseaux. — Lettres royales. — Envoi en Europe de 500 prisonniers comme esclaves ; mécontentement de la reine Isabelle. — L'armée des caciques dans la Vega Reale. — Défaite des Indiens. — La cavalerie d'Ojeda. — Soumission complète de l'île. — Colomb use rigoureusement de la victoire. — Tributs en or et en coton. — Offre du cacique Guarionex pour les vivres. — Résultats pour les Indiens des exigences de Colomb. — Désespoir des

Indiens; la famine. — Mort de Guacanagari. — Abandon des idées d'évangélisation. — Attaques contre Colomb en Espagne. — La liberté de navigation. — Mission d'Aguado. — Aguado à Isabella. — Comment il comprend sa mission et fait son enquête. — Attitude de Colomb. — Préparatifs de départ de Colomb et d'Aguado. — La tempête. — Découverte des mines d'or. — Départ de Colomb et d'Aguado. — Barthélemy prend comme adelantado la direction de la colonie. — Une reconnaissance à la Guadeloupe. — Mort de Caonabo. — Voyage de retour. — Débarquement à Cadix. — Départ d'Alonzo Nino. — Lettre bienveillante des rois à Colomb. — Voyage à la cour. — Bonne réception des rois. — Promesse d'une troisième expédition. — Cause des retards. — La première expédition d'Amerigo Vespucci.

Les honneurs dont il était l'objet ne faisaient pas perdre de vue à Colomb la nécessité de faire promptement un second voyage. D'une part, il lui fallait rejoindre et renforcer la faible colonie qu'il avait laissée à Hispaniola; d'autre part, il était nécessaire que les rois affirmassent immédiatement sur les terres nouvellement découvertes les droits dont ils avaient demandé la confirmation au pape; que serait-il arrivé si la deuxième expédition espagnole s'était heurtée à une colonie d'une autre nation déjà établie, non à Hispaniola, mais dans quelque autre île, et invoquant le droit du premier occupant? Enfin l'amiral tenait à prouver le plus promptement possible qu'il avait trouvé la route des Indes par l'ouest et à établir des relations entre l'Espagne et ce sriches pays dont Marco-Polo et Mandeville avaient laissé de si brillantes descriptions. Les convictions de Colomb à ce sujet étaient plus fortes que jamais et elles étaient universellement acceptées en Espagne et ailleurs.

La reine Isabelle et même le prudent et défiant Ferdinand partageaient l'ardeur impatiente de Colomb. Navarette, à la date du 23 mai 1493, compte quinze décrets différents, tous relatifs à l'expédition. De l'arrivée de Colomb à son départ, le même historien enregistre cinquante-sept cédules ou lettres se rapportant au même objet. En voici une rapide analyse d'après Gaffarel [1] :

« Juan Rodriguez de Fonseca, archidiacre de Séville, était nommé surintendant des affaires indiennes. On lui donnait, pour

(1) T. II, p. 139.

l'aider dans ses multiples fonctions, Francisco Pinelo, en qualité de trésorier, et Juan de Soria en qualité de contrôleur. Telle fut l'origine du fameux conseil royal des Indes, qui devait plus tard diriger et régler toutes les affaires coloniales. Un semblable conseil devait être érigé à Hispaniola sous la conduite de Colomb. Les deux conseils se préviendraient mutuellement de leurs opérations commerciales et financières, et les employés à leur service seraient subordonnés à deux contrôleurs généraux nommés par le roi. Défense absolue de se rendre dans les pays nouvellement découverts, soit pour y trafiquer, soit pour s'y établir, sans l'autorisation du roi, de Colomb ou de Fonseca. Droit accordé à Colomb et à Fonseca de fréter tous les navires qui étaient dans les ports de l'Andalousie, d'acheter ceux qui leur conviendraient, de retenir les équipages à leur service, et de prendre les armes, les munitions et les provisions qu'ils jugeraient à propos. Toutes les autorités civiles et militaires, tous les nobles et tous les fonctionnaires étaient requis de les aider de tout leur pouvoir à l'équipement de la flotte. » Pour qui connaît la lenteur espagnole, déjà proverbiale à cette époque, une semblable activité témoigne de l'enthousiasme qui existait à ce moment pour Colomb et pour son œuvre.

Et cependant, l'amiral se serait dès lors heurté à une hostilité systématique; le contrôleur Juan de Soria et surtout le surintendant des affaires indiennes, Fonseca, se seraient immédiatement posés comme ses adversaires. La plupart des historiens le disent; seulement, nous nous demandons s'ils n'anticipent pas sur les événements. Que plus tard Soria et Fonseca se soient montrés injustes ou au moins mal disposés pour l'amiral, cela ne semble pas contestable; mais dans les préparatifs de cette deuxième expédition, Colomb paraît avoir obtenu facilement tout ce qu'il réclamait. Sa faveur était, du reste, si grande qu'il y aurait eu imprudence à entrer en lutte avec lui.

Ce n'était pas dans l'humble port de Palos qu'on pouvait organiser une expédition aussi considérable ; on choisit donc Cadix, l'un des plus grands ports de l'Espagne. La flotte — ce n'était plus une flottille, — se composait de dix-sept bâtiments, dont quatre de haut bord et treize caravelles. Colomb mit son pavillon amiral

sur la *Gallega*, bâtiment de haut bord, dont sa piété changea le nom en celui de la *Gracieuse Marie*. Ces vaisseaux devaient porter quinze cents hommes, mais l'empressement était si grand qu'après le départ on s'aperçut que trois cents hommes environ s'étaient glissés subrepticement à bord des divers bâtiments. On y remarquait, dit Irving, « le cavalier généreux, avide de se distinguer dans quelque entreprise brillante; le navigateur hardi, brûlant de se lancer sur ces mers inconnues; l'aventurier inconstant qui se promet merveilles, du moment qu'il peut changer de lieu et courir dans des contrées lointaines; le spéculateur habile, empressé d'exploiter l'ignorance des tribus sauvages; le zélé missionnaire, enflammé du désir d'étendre la domination de l'Église et de propager la vraie foi. » Et tous ces hommes partaient « pleins de satisfaction et d'enthousiasme, avec la confiance de faire le plus heureux voyage et de revenir triomphants.... Quel contraste avec le départ de Palos, où l'on regardait les compagnons de Colomb « comme des victimes qu'on menait à une mort certaine »; maintenant, au contraire, « le peuple jetait un regard d'envie sur ces hommes privilégiés qui partaient pour des régions d'or où ils ne devaient trouver que richesses et que merveilles ».

N'était-ce pas un premier danger que cet enthousiasme? Lorsque viendraient les désillusions inévitables, Colomb n'aurait-il pas à compter avec le mécontentement de ces hommes auxquels ses propres récits avaient fait concevoir des espérances irréalisables? De plus, la composition de l'expédition était-elle ce qu'il fallait pour une œuvre de colonisation? Les annalistes contemporains disent qu'il y avait sur les vaisseaux des ouvriers de divers métiers, dont quelques-uns partaient en famille; mais ils insistent surtout sur les soldats, les cavaliers, les hidalgos que l'amour de la gloire attirait à la suite de l'amiral. Des soldats, des cavaliers, il en fallait pour une lutte à peu près certaine avec les Indiens; il fallait aussi des hidalgos pour les commander; mais n'avait-on pas fait une trop grande place dans l'expédition à ces jeunes gentilshommes que rien n'avait préparés aux durs travaux nécessaires pour l'établissement d'une colonie? Il semble que Colomb, plus marin qu'administrateur et plus préoccupé de la recherche des mines

d'or et des côtes du Cathay que de l'établissement des futures colonies, n'a pas suffisamment veillé à la composition de son expédition. Là est la source d'une partie des épreuves qu'il aura à subir.

Le départ eut lieu en grande pompe, le 25 septembre 1493; Colomb emmenait avec lui son plus jeune frère, Diégo, qu'il avait fait venir; jusqu'alors celui-ci avait travaillé obscurément avec son père, le cardeur de laine; il se trouvait transformé en grand personnage et il fut bientôt appelé à jouer un rôle politique pour lequel rien ne l'avait préparé. Dans le brillant état-major que portait la flotte, il suffira de citer Alonzo d'Ojeda, un hardi cavalier appelé à jouer un grand rôle, Pédro de Margarit, Bernal Diaz, Juan Aguado, Melchior Maldonado, un ancien ambassadeur. Comme la reine Isabelle, d'accord avec Colomb, voulait avant tout apporter la foi chrétienne à ses nouveaux sujets, douze ecclésiastiques faisaient partie de l'expédition; ils avaient pour chef le P. Boyl, qui avait le titre de vicaire apostolique. Sur le vaisseau même de Colomb se trouvait comme astronome Alonzo Perez de Marchena. Était-ce le gardien du couvent de Santa-Maria de la Rabida, l'ami de la première heure de Colomb? Était-ce simplement un homonyme? Jusqu'à ces derniers temps, tous les historiens identifiaient l'astronome du second voyage avec le gardien de la Rabida, tout en s'étonnant qu'il ne fût pas compté au nombre des missionnaires. Un écrivain qui a fait des recherches, parfois heureuses, sur les points obscurs de la vie de Colomb, M. Harrisse, s'appuyant sur la différence des prénoms, n'admet pas cette identité. Ce qui pourrait faire douter que l'astronome soit l'ami si dévoué, si ferme de Colomb, c'est qu'on ne le voit jouer aucun rôle dans les luttes soutenues par l'amiral. Avait-il déjà quitté la colonie? Avait-il succombé l'un des premiers aux maladies qui, à Isabella, décimèrent les Espagnols? Rien ne le dit. Un seul fait est établi, c'est qu'il disparaît de la vie de Colomb, à laquelle il a été jusque-là mêlé d'une manière si active.

Dans ce second voyage, l'amiral ne suivit pas la même route que la première fois; il se dirigea vers le sud-ouest dans le but de reconnaître les îles Caraïbes; il avait, cette fois, des forces suffisantes pour attaquer et réduire les cannibales qui peuplaient ces

îles. Mais n'était-ce pas une faute que d'allonger son voyage au lieu de se rendre au plus vite à Hispaniola, où les hommes qu'il avait laissés pouvaient avoir besoin de lui?

Dans la traversée, la flotte essuya une tempête assez forte, qui commençait à jeter de l'inquiétude parmi les matelots, lorsqu'ils virent se jouer au haut des mâts et le long des cordages ces feux follets qui se montrent parfois sur les vaisseaux battus par la tempête, lorsque l'atmosphère est fortement chargée d'électricité. « Dans la nuit du samedi, dit Fernand Colomb, au milieu d'une forte pluie et de grands coups de tonnerre, saint Elme parut sur le mât de perroquet avec sept cierges allumés; je veux dire que l'on vit ces feux que les matelots assurent être le corps de saint Elme; sur quoi ils se mirent à chanter beaucoup de litanies et d'oraisons, tenant pour certain que, du moment où il se montre dans la tempête, personne n'est en danger. »

Les équipages et surtout les passagers commençaient à trouver la navigation un peu longue, lorsqu'on découvrit une île qui fut appelée la Désirade; puis ce fut le tour de la Dominique, où Colomb chercha vainement un point favorable pour un débarquement: l'île fut nommée ainsi en l'honneur de saint Dominique. Une autre île fut appelée Marie-Galante en souvenir de la Vierge, dont le vaisseau-amiral portait le nom; là on put débarquer, et un des prêtres de la flotte dit, le 3 novembre 1493, la première messe au nouveau monde. Comme le P. Boyl, vicaire apostolique, n'était pas à bord du vaisseau-amiral, les historiens disent que le prêtre officiant fut l'astronome Perez de Marchena. Si cet astronome est le gardien de Santa-Maria de la Rabida, Juan Perez de Marchena, il faut reconnaître que cet honneur lui était bien dû, car nul n'avait plus contribué à la réussite de Colomb.

Le lendemain, la flotte se trouvait devant une nouvelle île assez considérable, qui fut appelée la Guadeloupe, en souvenir du célèbre pèlerinage espagnol de Notre-Dame de Guadalupe. Des détachements descendirent à terre; ils pénétrèrent jusqu'à un village qu'ils trouvèrent abandonné. « Il consistait en vingt ou trente maisons construites en rond autour d'une espèce de place publique. Les huttes étaient faites de troncs d'arbres entremêlés de roseaux

et de branchages, et couvertes de feuilles de palmier. Elles étaient carrées et chacune avait son portique ou auvent contre le soleil. L'entrée d'une de ces maisons était décorée d'images de serpents en bois assez bien sculptés. L'ameublement était composé de hamacs de coton, d'ustensiles faits de calebasses ou de terre. Il s'y trouvait de grandes provisions de coton, soit brut, soit filé, et même des tissus passablement travaillés, ainsi que beaucoup d'arcs et de flèches armées d'os aigus. »

Colomb était là en plein pays caraïbe. « Ce qui attira le plus l'attention des Espagnols, dit Irving, et ce qui les remplit d'horreur, ce fut la vue de divers ossements humains, restes des repas monstrueux de ces sauvages. Des crânes étaient suspendus dans les huttes, et ils servaient évidemment de vases et d'ustensiles de ménage. Ces objets hideux les convainquirent qu'ils étaient alors au milieu des habitations des cannibales ou Caraïbes, de ces guerriers féroces que leurs déprédations continuelles et leurs usages sanguinaires rendaient la terreur de ces mers. ».On ne put prendre aucun des naturels, qui étaient absents ou s'enfuyaient, mais on enleva quelques prisonnières ; elles racontèrent que « les habitants de cette île, ligués avec ceux de deux îles voisines, faisaient la guerre à tous les autres. Sur leurs canots, creusés dans un tronc d'arbre, ils étendaient quelquefois leurs excursions jusqu'à une distance de cent cinquante lieues. Leurs armes étaient des arcs et des flèches qui avaient pour pointe des os de poissons ou des écailles de tortues et qu'ils empoisonnaient avec le jus d'une certaine herbe. Ils faisaient des descentes dans les îles, ravageaient les villages, s'emparaient des femmes les plus jeunes et les plus belles pour en faire leurs esclaves, et emmenaient les hommes pour les tuer ou les manger. » Outre les femmes, on prit des enfants également prisonniers que ces sauvages avaient mutilés et engraissaient pour leurs abominables festins.

Ces récits épouvantaient d'autant plus Colomb que des détachements descendus à terre, il en était un composé de huit hommes et commandé par Diégo Marque, capitaine d'une des caravelles, qui n'était pas revenu. Le lendemain, des détachements furent envoyés à leur recherche, avec des trompettes pour sonner le rappel ;

ils tirèrent des coups d'arquebuse, pendant qu'à bord des vaisseaux on tirait le canon; les huit marins ne reparaissaient pas. Dans leurs recherches, les Espagnols « visitèrent plusieurs hameaux où ils virent de nouvelles preuves qu'ils étaient au milieu d'une tribu d'antropophages. Des membres humains étaient suspendus aux poutres des maisons, comme s'ils y avaient été mis pour sécher; ils trouvèrent la tête d'un jeune homme, récemment tué, qui saignait encore, et plusieurs parties de son corps qui bouillaient avec de la chair d'oies et de perroquets, tandis que d'autres rôtissaient devant le feu. » Tout cela n'était pas pour rassurer sur le sort du détachement.

Colomb était dans un grand embarras; il était pressé d'arriver à Hispaniola pour retrouver la colonie qu'il y avait laissée; d'autre part, il ne pouvait se résoudre à abandonner Diégo Marque et ses compagnons. Il n'osait laisser un bâtiment pour les attendre, craignant que, dans des mers inconnues et sur une côte difficile, il ne se perdit. Alonzo d'Ojeda, dont la témérité était connue, lui offrit de faire une battue dans l'intérieur de l'île avec une quarantaine d'hommes. L'amiral consentit. Ojeda pénétra audacieusement dans l'intérieur, se frayant difficilement un passage à travers des arbres si touffus que souvent ils lui dérobaient la vue du ciel; il fit sonner de la trompette et tirer des coups d'arquebuse. Tout fut inutile; il revint, faisant un tableau brillant et peut-être un peu exagéré de la fertilité du pays.

Désespéré, Colomb, qui ne pouvait prolonger plus longtemps son séjour sur cette côte, se décidait à mettre à la voile, lorsque les marins perdus se montrèrent sur la côte; on s'empressa d'aller les chercher; ils étaient dans un état d'épuisement qui témoignait des privations qu'ils avaient éprouvées. Ils s'étaient égarés dans les forêts, et l'épaisseur du feuillage des arbres les avait empêchés de se guider au moyen des astres. Quelques prisonnières qu'ils ramenaient les avaient aidés à retrouver la côte et leur avaient indiqué des plantes qui les avaient empêchés de mourir de faim.

Continuant sa route dans la direction d'Hispaniola, l'amiral découvrit diverses îles qu'il appela Montserrat, Santa-Maria la Redonda, Santa-Maria la Antiqua, San-Martin, Santa-Cruz. Dans

cette dernière île, il put juger du courage des Caraïbes. Un canot monté par quelques Indiens, parmi lesquels il y avait deux femmes, se trouva coupé de la terre par une chaloupe espagnole. Ils saisirent alors leurs flèches et se défendirent si bien que deux Espagnols furent blessés malgré leurs boucliers. Pour mettre fin à la lutte, le commandant de la chaloupe gouverna sur le canot, qu'il coula; les Indiens se sauvèrent à la nage sur un rocher où ils continuèrent à combattre; ils se firent tuer jusqu'au dernier.

Volontiers les hidalgos et les soldats, qui étaient nombreux à bord de la flotte, auraient fait immédiatement la conquête des îles occupées par les Caraïbes, mais Colomb songeait à ses hommes d'Hispaniola; à mesure qu'il approchait, il se sentait plus inquiet. Il passa donc sans s'y arrêter devant une île considérable qu'il appela Saint-Jean-Baptiste et qui a conservé son nom indigène de Porto-Rico, et, le 22 novembre, il arrivait à la pointe orientale d'Hispaniola. Un des matelots blessés dans l'engagement contre les Caraïbes de Santa-Cruz avait succombé; il le fit enterrer. Un cacique l'invita à venir à terre, lui offrant même de l'or, mais l'amiral voulait arriver à la Nativité. Le 25 novembre, la flotte se trouvait dans la rade de Monte-Cristi, à l'embouchure du Rio del Oro, la Rivière d'Or, lorsque des matelots aperçurent deux cadavres, dont l'un avait autour du cou une corde de fabrique espagnole et était attaché à un poteau. Etait-ce le corps d'un Européen? Il était dans un tel état de putréfaction qu'on ne pouvait se prononcer sûrement. Le lendemain, les doutes cessèrent; deux nouveaux corps furent trouvés, dont l'un, ayant de la barbe, était certainement celui d'un blanc. Cette sinistre découverte faisait tout craindre.

Dans la soirée du 27 décembre, Colomb arrivait enfin à la Nativité; il ne pouvait, la nuit, s'approcher de la terre, mais il fit tirer deux coups de canon, attendant anxieusement la réponse du fort. « Les échos du rivage répétèrent le bruit, dit un des compagnons de Colomb, le docteur Chanca, mais les batteries de la forteresse n'y répondirent point. Tous les yeux cherchèrent alors à apercevoir la lueur de quelque fanal; toutes les oreilles écoutèrent pour entendre le son de quelques voix amies; mais il n'y eut ni lu-

mières, ni acclamations, ni aucun signe de vie ; tout était ténèbres et silence de mort. »

Quelle nuit pour Colomb, qui se demandait ce qu'étaient devenus les compagnons qu'il avait cru pouvoir laisser à Hispaniola ! Avec quelle impatience il attendait le jour ! Avant même l'aurore, un canot, monté par des Indiens, s'approcha de la flotte et demanda l'amiral ; on leur montra son vaisseau. Les Indiens ne voulurent cependant pas monter à bord avant d'avoir vu Colomb lui-même, qui les rassura. Le chef était un parent du cacique Guacanagari, de la part duquel il apportait deux masques ornés d'or. Colomb demanda des nouvelles de ses compagnons. Il n'était pas facile de comprendre leur réponse ; l'amiral n'avait plus auprès de lui qu'un des Indiens emmenés en Espagne ; c'était le filleul de son fils, qui s'appelait Diégo Colon et qui lui fut toujours fidèle. Or, il était de Guanahani et parlait une autre langue que les habitants d'Hispaniola. Toutefois, il comprit ou crut comprendre que plusieurs des Espagnols étaient morts de maladie, que d'autres avaient péri dans une querelle qui s'était élevée entre eux et que ceux qui restaient s'étaient retirés dans une autre partie de l'île, emmenant avec eux plusieurs femmes indiennes. Quant au cacique Guacanagari, il avait été attaqué par un autre cacique, Caonabo, parce qu'il se montrait favorable aux Espagnols, et il avait été blessé, ce qui l'avait empêché de venir au-devant de Colomb.

Quelque mauvaises que fussent ces nouvelles, elles rassuraient en partie l'amiral. D'une part, elles lui laissaient l'espérance de retrouver une partie des Espagnols qu'il avait laissés ; d'autre part, s'il regrettait ceux qui avaient succombé aux maladies et surtout ceux qui étaient tombés dans des rixes, c'était pour lui un soulagement de ne pas se trouver en présence d'un massacre organisé par les Indiens ; il lui aurait fallu alors commencer par venger ses compagnons, et cela l'aurait engagé immédiatement dans une lutte sans merci qui aurait compromis ses projets de colonisation et l'aurait empêché de travailler à la conversion de peuples qu'il croyait facile d'amener à la religion chrétienne. Aussi les renseignements donnés par les envoyés de Guacanagari ne furent-ils pas trop mal accueillis ; les rapports s'établirent assez

cordiaux entre les Espagnols et eux, et lorsqu'ils partirent, en apparence satisfaits, on pouvait croire que les anciennes relations allaient reprendre aussi bonnes entre le cacique et Colomb.

Hélas! le jour vint qui donna un triste démenti à toutes ces espérances. On apercevait les ruines de la forteresse de la Nativité, mais cela n'augmentait pas les inquiétudes après ce qu'on avait appris. Ce qui surprit, ce fut de ne pas voir venir un seul canot. Les hommes qui avaient fait la première expédition se rappelaient « le spectacle animé que présentait la baie; les canots glissaient sur l'eau limpide; des groupes d'Indiens se pressaient sur le rivage, d'autres venaient nager autour de la caravelle. » Cette fois, rien, « pas un canot dans le port, pas un Indien sur le rivage; aucune fumée ne s'élevait du milieu des arbres indiquant l'emplacement d'une habitation. »

Une reconnaissance fut envoyée à terre. A la place où s'élevait la Nativité, « elle ne trouva que des ruines; les palissades étaient abattues; tout offrait l'aspect de la désolation. Çà et là on voyait des caisses brisées, des provisions gâtées, des lambeaux épars de vêtements européens, tristes et lugubres indices du sort qu'avaient sans doute éprouvé les Espagnols restés ». Pas un Indien n'apparaissait; si l'on en voyait un ou deux dans le lointain, ils se sauvaient en toute hâte dans les bois, pour peu qu'on s'approchât d'eux.

L'amiral descendit à terre à son tour pour tâcher de se rendre compte des faits. N'ayant trouvé que des ruines et des débris, il fit faire des décharges de mousqueterie et d'artillerie pour appeler les survivants, s'il y en avait encore de cachés dans les rochers et les broussailles. Autour de lui, on accusait Guacanagari d'avoir massacré traîtreusement les Espagnols. Colomb doutait; il se rappelait les protestations du cacique, sa conduite au lendemain de la perte de sa caravelle. D'ailleurs, « le village de ce cacique n'était lui-même qu'un monceau de ruines; n'avait-il pas été enveloppé dans le même désastre que la garnison espagnole »? Son envoyé l'affirmait; il prétendait même qu'il avait été blessé en essayant de défendre les Espagnols.

Les recherches firent découvrir dans un autre village abandonné

des objets d'origine européenne qui n'avaient pu être vendus par leurs possesseurs, notamment des bas, des morceaux de drap. De plus, on trouva onze cadavres qu'aux habillements on reconnut pour des Européens ; ils avaient été ensevelis en divers endroits, et l'herbe avait déjà poussé sur les tombes, ce qui montrait que leur mort remontait déjà à quelque temps. Il devenait impossible de douter de la catastrophe, mais comment s'était-elle produite ? Dans quelles circonstances ? Quel en était l'auteur ? Seuls les Indiens pouvaient donner des renseignements, mais ils continuaient à se tenir à distance, soit qu'ils fussent coupables, soit qu'ils craignissent seulement qu'on ne les en rendît responsables. Avant tout, il fallait les rassurer, leur donner confiance. Cela n'était pas très difficile avec ces grands enfants qui oubliaient vite. Quelques témoignages d'amitié, quelques présents de peu de valeur, peut-être la haute opinion que leur avait laissée Colomb, les ramenèrent et les rendirent communicatifs. Quelques-uns avaient appris par l'usage quelques mots d'espagnol ; ils savaient les noms des colons restés ; ils parlèrent et l'on put établir un récit, au moins vraisemblable, de la catastrophe.

Les hommes qu'avait laissés Colomb n'étaient pas tous parfaitement choisis ; il y avait parmi eux des aventuriers, des matelots tout disposés à s'abandonner à leurs mauvais instincts ; l'amiral n'avait pas le choix ; il avait dû prendre ce qu'il avait sous la main. Les officiers manquaient peut-être d'autorité. A peine Colomb était-il parti que les désordres, les excès commençaient ; les uns, entraînés par la rapacité, « cherchaient à accumuler des monceaux d'or et s'emparaient de force de ce qui appartenait aux indigènes » ; les autres se livraient à tous les excès. Bientôt, ils en arrivèrent à se quereller et à se battre, et les Indiens « regardaient avec étonnement les êtres qu'ils avaient adorés comme descendus des cieux et qui, livrés aux passions les plus grossières, se déchaînaient les uns contre les autres avec une férocité brutale ». Toutefois, tant qu'ils restaient réunis dans la forteresse de la Nativité, comme le leur avait expressément recommandé Colomb, si ces excès leur faisaient perdre l'admiration des indigènes, ils ne compromettaient pas leur sécurité ; la crainte restait qui les proté-

geait. S'unissant au moment du danger, ils pouvaient braver les Indiens. Malheureusement, ils ne voulurent pas comprendre ce qui faisait leur force. Vainement Diégo de Arana, qui semble avoir essayé jusqu'au bout de remplir son devoir de commandant, s'efforça d'imposer son autorité. Plusieurs, abandonnant la forteresse, parcouraient le pays, soit isolés, soit en petites bandes, maltraitant et rançonnant les indigènes. Les deux officiers que Colomb avait désignés pour prendre le commandement après Arana, Pedro Gutierrez et Rodrigo de Escobedo, prétendirent partager l'autorité. La mesure si sage prise par l'amiral tournait mal par suite de l'ambition de ces deux officiers. De là des discussions, des rixes si violentes qu'un Espagnol y fut tué. Les envoyés de Guacanagari n'avaient donc pas entièrement faussé les faits lorsqu'ils disaient que des Espagnols s'étaient entre-tués.

Ayant échoué dans leur tentative pour prendre le commandement, Gutierrez et Escobedo partirent avec neuf hommes; ils avaient entendu vanter la richesse des mines de la province de Cibao, où les rivières roulaient du sable d'or; ils s'y rendirent, quoique Colomb leur eût recommandé de ne pas s'écarter des domaines de Guacanagari. Or, le grand cacique de Cibao était Caonabo, appelé par les Espagnols le chef de la maison d'or. D'origine caraïbe, Caonabo avait beaucoup plus d'énergie que les indigènes d'Haïti; dès qu'il avait entendu parler des hommes blancs venus sur de grands vaisseaux, il avait compris que ce seraient pour lui de dangereux voisins. Lorsque Gutierrez et Escobedo s'établirent sur son territoire avec leurs complices, il n'hésita pas à s'en débarrasser et il les fit massacrer.

Ce n'était qu'un commencement; Caonabo entendait bien détruire d'un seul coup tous ces étrangers. Il réunit des troupes nombreuses, et profitant de ce que les Espagnols, confiants dans la faiblesse des Indiens, se gardaient mal, il parut à l'improviste sous les murs de la Nativité. Arana s'y trouvait avec dix hommes, les autres étaient dispersés dans le voisinage. La forteresse, où l'on avait négligé les plus élémentaires précautions, fut surprise au milieu de la nuit, pendant qu'on mettait le feu à toutes les maisons où il se trouvait quelque Espagnol. Huit seulement par-

vinrent à s'échapper, mais poursuivis par les hommes de Caonabo, ils furent massacrés ou forcés de se jeter à la mer, où ils se noyèrent. Guacanagari semble être resté absolument étranger à ce massacre; il aurait même essayé de défendre des étrangers qui étaient ses hôtes ; de là la destruction de son village et la blessure dont son envoyé avait parlé à Colomb.

Du reste, le cacique tenait à se justifier. Un des capitaines, Maldonado, qui avait été envoyé à l'est pour étudier la côte, fut invité par lui à venir le voir; il le trouva étendu sur un hamac à cause de sa blessure. Guacanagari confirma au capitaine espagnol les récits qu'on avait faits de la destruction de la Nativité; il dit qu'il serait très heureux de recevoir la visite de l'amiral. Colomb se décida à se rendre chez le cacique avec un nombreux cortège. Celui-ci lui renouvela l'assurance de son dévouement, exprimant ses regrets d'une catastrophe qu'il n'avait pu empêcher. La blessure, examinée par un médecin espagnol, ne parut pas grave, et dans l'état-major de l'amiral, certains n'y croyaient pas; ils soutenaient que Guacanagari était au moins le complice de Caonabo et auraient voulu qu'il fût immédiatement mis à mort. C'était une faute, puisque les Espagnols auraient soulevé contre eux tous les indigènes, et peut-être un crime, car la culpabilité du cacique paraissait et paraît toujours douteuse. Mieux inspiré, Colomb s'opposa à tout acte de violence; il fit comprendre « qu'une saine politique faisait un devoir aux Espagnols de maintenir la bonne intelligence avec Guacanagari, jusqu'à ce que son crime fût pleinement démontré. Outre que les Espagnols avaient une force trop imposante pour avoir à craindre aucune hostilité de sa part, des mesures violentes, lorsque leurs relations avec les naturels commençaient à peine, pourraient répandre une terreur panique dans l'île, et entraver toutes les opérations. » Ces raisons étaient péremptoires.

Bientôt le cacique vint rendre visite à Colomb à bord de la *Gracieuse Marie*. Les premières caravelles, qui étaient de faible tonnage, l'avaient déjà frappé d'étonnement; combien sa surprise augmenta à la vue des dix-sept bâtiments, dont plusieurs de haut bord. Peut-être comprit-il alors que le voisinage d'hommes si

puissants devait être dangereux. D'ailleurs Colomb ne négligea rien pour lui donner une haute idée de ses forces; il lui fit voir prisonniers ces Caraïbes contre lesquels les indigènes d'Haïti n'osaient même pas se défendre; « l'amiral avait osé attaquer ces êtres redoutables jusque dans leur île ; il les avait arrachés à leurs forteresses impénétrables ; n'était-ce pas une des plus grandes preuves du pouvoir irrésistible des hommes blancs ? » Toutefois, ce qui frappa surtout le cacique, ce furent les chevaux, qui causaient à tous les Indiens un effroi presque superstitieux dont les Espagnols surent tirer parti. En apparence, l'amitié la plus cordiale était rétablie entre Guacanagari et Colomb; en réalité le désaccord persistait. « Le charme d'une confiance mutuelle était rompu. Il n'était que trop clair que les honteux excès de la garnison de la Nativité avaient diminué le respect des Indiens pour leurs hôtes d'origine céleste. Cette vénération même pour les symboles de la foi chrétienne, que Colomb avait cherché à leur inculquer comme un grand moyen de civilisation, s'éteignit à la vue des désordres que commettaient ceux qui les adoraient. Malgré la passion de Guacanagari pour les ornements européens, l'amiral eut toutes les peines du monde à le décider à suspendre à son cou une image de la sainte Vierge, lorsqu'il sut que c'était un objet du culte des chrétiens. »

Il paraît même que, dans cette visite à bord, le cacique courut un véritable danger. Les Espagnols, qui persistaient à le croire coupable du massacre de la garnison de la Nativité, insistèrent auprès de Colomb pour qu'il le retînt prisonnier. C'était une odieuse trahison que l'amiral repoussa comme « aussi contraire à une saine politique qu'à la bonne foi ». Malheureusement, sauf de trop rares exceptions, les conquérants espagnols ne se montrèrent soucieux de respecter ni les règles de la bonne foi ni les conseils d'une saine politique; ils partaient presque tous de ce principe que tout est licite contre des sauvages; de là les horreurs qui ont marqué les premiers établissements espagnols au nouveau monde. Guacanagari, couvert par la bonne foi et par l'intelligente politique de Colomb, put donc quitter sans encombre la *Gracieuse Marie*, mais il avait compris l'hostilité dont il était

l'objet et il se tint désormais à l'écart, sans cependant devenir l'adversaire des hommes blancs.

Une aventure assez curieuse contribua à cet éloignement. Dans sa visite, le cacique avait vu les captives que Colomb avait recueillies aux îles Caraïbes et qu'il avait gardées à bord au lieu de les rendre à la liberté lorsqu'il avait passé devant leur pays, qui était Porto-Rico. Parmi ces captives, il y en avait une qui se distinguait par sa beauté et par la dignité de son attitude ; ses compagnes de captivité avaient pour elle un respect qui indiquait un rang supérieur. Les Espagnols l'avaient appelée la belle Catalina. Guacanagari s'était entretenu un moment avec elle ; ils avaient pu se comprendre, quoique parlant des dialectes différents. Le lendemain, un frère du cacique vint à bord et échangea quelques paroles avec la captive. Dans la nuit, toutes les prisonnières se jetèrent à la mer et essayèrent de gagner l'île à la nage. Des chaloupes furent mises à leur poursuite, mais on n'en put rattraper que quatre, parmi lesquelles n'était pas la belle Catalina. Colomb envoya réclamer ses captives à Guacanagari ; il avait disparu et s'était retiré dans les montagnes ; il savait que Colomb, qui devait partir le jour même pour chercher l'emplacement où il fonderait un nouvel établissement, ne pourrait le faire poursuivre. Les historiens espagnols, trop fidèlement suivis par les autres, jugent très sévèrement ce qu'ils appellent la « trahison » de Guacanagari, qui enlevait ainsi à Colomb la belle Catalina, dont il fit sa femme, et les autres captives. Est-ce que les premiers torts ne furent pas à l'amiral, qui aurait pu et dû rendre à la liberté les prisonnières des Caraïbes, ne fût-ce que pour bien disposer les peuplades auxquelles elles appartenaient? Il est regrettable que les Espagnols, qui dans la suite abusèrent tellement des enlèvements d'indigènes, aient pu se prévaloir, au moins dans une certaine mesure, de l'exemple de Colomb. Certainement, celui-ci se montra toujours réservé, mais il n'hésitait pas à l'occasion à s'emparer de quelque indigène, et il est à croire qu'il ne l'aurait pas fait s'il avait pu prévoir les odieux abus qui s'ensuivraient. Les idées qui régnaient alors l'excusent sans le justifier pleinement.

La desastreuse fin de l'établissement de la Nativité ne devait

pas engager Colomb à y rester. D'ailleurs l'endroit n'était pas bien choisi ; la côte était basse, humide, malsaine ; la pierre à bâtir manquait. Après diverses expéditions sur la côte, on trouva un point plus favorable. « Ce port était spacieux et dominé par une pointe de terre qui, protégée d'un côté par un rempart naturel de rochers, et de l'autre par une forêt impénétrable, offrait une excellente position pour un fort. Il y avait deux rivières, l'une grande, l'autre petite, qui arrosaient une belle plaine et où il serait facile d'établir des moulins. A environ une portée d'arc de la mer, sur les bords d'une des rivières, était un village indien. Le sol paraissait fertile et le climat tempéré, car les arbres se couvraient de feuilles et les plantes de fleurs, et les oiseaux chantaient, quoiqu'on fût au milieu de décembre. Les Espagnols n'étaient pas encore familiarisés avec la température de cette île favorisée où les rigueurs de l'hiver sont inconnues, où les fruits et les fleurs se succèdent sans interruption, et même se trouvent souvent réunis, et où règne toute l'année une riante verdure. » Enfin, les montagnes de Cibao, qui passaient pour renfermer des mines d'or, étaient à peu de distance, presque parallèles au port. Colomb choisit donc cet emplacement pour y fonder la première ville chrétienne du nouveau monde, à laquelle, en l'honneur de la reine de Castille, il donna le nom d'Isabella.

Depuis près de trois mois, les Espagnols n'avaient pas pu quitter leurs vaisseaux, sauf pour de courtes descentes à terre ; c'était une dure épreuve pour les hidalgos, les soldats, les ouvriers, qui n'étaient pas habitués à la mer ; aussi l'ordre de débarquement, si impatiemment attendu, fut-il accueilli avec joie ; il leur semblait qu'ils sortaient de prison. Lorsque Colomb fit appel aux bonnes volontés pour établir un campement d'abord, pour jeter les fondements d'Isabella ensuite, tous répondirent avec empressement. Ceux-là mêmes qui étaient le moins habitués au travail donnaient avec ardeur leur concours, et déjà les premiers bâtiments, au nombre desquels figurait l'église, sortant de terre, s'élevaient avec rapidité. Seulement on n'avait pas compté avec un climat très doux en apparence, mais en réalité très fatigant pour l'Européen, qui ne peut s'y livrer à un travail suivi et qui a

besoin de s'y habituer. De plus, lorsque des terres restées longtemps en friche sont remuées, il se produit, surtout dans les pays chauds, des miasmes délétères auxquels personne n'échappe. Bientôt les malades furent nombreux dans la colonie naissante; les désillusions commençaient, et l'on s'en prenait à Colomb, lui reprochant d'avoir fait un tableau trop flatteur du pays. Le reproche n'était pas sans fondement, mais l'amiral était certainement de bonne foi; il avait été le premier trompé par les apparences; on ne connaissait pas alors les dangers des climats tropicaux. Lui-même subit les atteintes de la maladie, et il lui fallut toute son énergie pour lutter et continuer à s'occuper de la colonie.

Sa grande préoccupation était de renvoyer en Espagne les vaisseaux maintenant inutiles et surtout de ne pas les renvoyer vides. S'exagérant les richesses d'Hispaniola, il s'était figuré que les hommes qu'il avait laissés auraient pu réunir une assez grande quantité d'or qu'il n'aurait qu'à expédier. La destruction de la Nativité avait trompé toutes ses espérances. Il voulut au moins envoyer des expéditions dans l'intérieur de l'île; si elles ne rapportaient pas beaucoup d'or, peut-être pourraient-elles fournir des renseignements qui, transmis aux souverains, leur feraient prendre patience. Alonzo d'Ojeda eut le commandement de la plus importante, un jeune hidalgo, nommé Gorvalan, commanda l'autre. La mission d'Ojeda n'était pas sans danger; il lui fallait explorer les montagnes de Cibao, qui dépendaient du belliqueux cacique Caonabo; mais ces dangers mêmes étaient un attrait pour lui. Il partit avec une quarantaine de cavaliers, pénétra dans l'intérieur en traversant un pays complètement abandonné et gravit une chaîne de montagnes d'où il put voir une plaine des plus riches. Descendant dans cette plaine, Ojeda pénétra dans les villages, où il fut parfaitement accueilli par les indigènes; il arriva ensuite à la fameuse région d'or de Cibao; il n'y trouva pas les magnifiques et populeuses cités qu'y rêvait Colomb, toujours persuadé qu'il était dans les îles de Cipangu, voisines du Cathay; mais il y rencontra des indices de l'existence de l'or. « Le sable que roulaient les sources des montagnes étincelait de paillettes d'or; les Indiens étaient très habiles à séparer ces paillettes et les

offraient aussitôt aux Espagnols sans attendre de récompense. Dans quelques endroits, ils ramassaient des morceaux d'or vierge dans le lit des torrents, et des pierres qui en étaient richement veinées. Pierre Martyr affirme avoir vu une masse d'or brut du poids de neuf onces qu'Ojeda avait trouvée lui-même dans une rivière. » Heureux de ces résultats qui semblaient concluants, le hardi cavalier reprit la route d'Isabella et fit son rapport à Colomb, non sans quelques exagérations sur « l'or qui semblait ruisseler dans ces montagnes ». La mission de Gorvalan, moins importante, ne rapporta pas des renseignements moins satisfaisants. L'amiral en conclut « qu'il ne fallait que fouiller les mines de Cibao pour ouvrir des sources inépuisables de richesses ».

Dès lors, rien ne s'opposait au renvoi en Espagne des vaisseaux qui n'étaient pas nécessaires. L'amiral n'en garda que cinq, dont la *Gracieuse Marie*, et Antonio de Torres partit avec les douze autres. Il emportait un rapport de Colomb qui, se laissant un peu trop emporter par l'enthousiasme, promettait d'envoyer bientôt de nombreuses cargaisons d'or et d'épices précieuses. En même temps, il faisait de la fertilité d'Hispaniola un tableau brillant, mais à peu près exact. Toutefois, comme il lui fallait du temps pour mettre en valeur les richesses du pays, Colomb, en administrateur prévoyant, demandait des provisions; il réclamait aussi des armes, des chevaux, des médicaments ; il insistait sur l'envoi d'ouvriers, d'artisans « et surtout de mineurs habiles et d'hommes qui sussent fondre et purifier les métaux ». Il recommandait certains de ses compagnons, notamment Pedro Margarit, qui restait, et Juan Aguado, qui partait; il n'eut plus tard à se louer ni de l'un ni de l'autre. Assez souvent Colomb s'est ainsi trompé sur la valeur des hommes.

Antonio de Torrès emmenait les prisonniers faits chez les Caraïbes, hommes, femmes et enfants. Colomb « recommandait qu'on eût soin de leur apprendre l'espagnol et de les instruire des vérités de la religion. D'après le caractère remuant et décidé de ce peuple voyageur, et sa connaissance des différents dialectes en usage dans l'archipel, il pensait que, lorsque les préceptes de la foi et les usages de la civilisation auraient réformé leurs mœurs

sauvages et leurs atroces penchants, ils pourraient rendre les plus grands services comme interprètes et en même temps pour propager les doctrines chrétiennes ». Jusque-là, rien de mieux, quoiqu'on puisse contester le droit de Colomb à s'emparer non seulement des Caraïbes anthropophages, mais aussi des autres indigènes, droit dont les Espagnols devaient odieusement abuser dans la suite; mais il y avait quelque chose de plus : « Au milieu des prescriptions sages et salutaires que renferme cette lettre, dit Irving, il s'en trouve une de la tendance la plus pernicieuse, écrite sous l'influence de ces idées fausses qui régnaient alors sur le droit naturel et qui fut la source de tant de maux et d'injustices. Considérant que, plus on transporterait de ces cannibales et de ces païens sur le sol catholique de l'Espagne, plus il y aurait d'âmes mises sur la voie du salut, Colomb proposa de les échanger à titre d'esclaves contre des têtes de bétail qui seraient fournies par des marchands à la colonie. Les vaisseaux chargés de ce bétail ne pourraient débarquer qu'à Isabella, où les captifs caraïbes seraient prêts à prendre. Un droit devait être perçu sur chaque esclave pour le trésor royal. De cette manière, la colonie serait fournie d'animaux domestiques de toute espèce, sans qu'il en coûtât rien; les paisibles insulaires seraient délivrés de leurs barbares et dangereux voisins; le trésor royal s'enrichirait considérablement, et un grand nombre d'âmes seraient arrachées à la perdition et entreraient pour ainsi dire de force dans le ciel. Tels sont les étranges sophismes par lesquels les esprits les plus droits parviennent quelquefois à se tromper eux-mêmes. Colomb redoutait le mécontentement de ses souverains, lorsqu'ils verraient qu'ils n'avaient encore retiré aucun profit de ses entreprises, et il brûlait de trouver quelque moyen d'alléger leurs dépenses jusqu'à ce qu'il pût ouvrir quelque grande source de richesses. C'était un des principes du jour que tous les moyens étaient bons, la force aussi bien que la persuasion, pour convertir les infidèles; et en recommandant le trafic des Caraïbes, Colomb croyait obéir à la voix de sa conscience, tandis qu'en réalité il n'écoutait que son intérêt. Il est juste d'ajouter que le roi et la reine n'adoptèrent pas ses idées, mais ordonnèrent que les Caraïbes fussent convertis comme les

autres insulaires, ordre émané du cœur compatissant d'Isabelle, qui se montra toujours la zélée protectrice des Indiens (1). »

Nous avons cité au long ce passage d'Irving, en dépit des préjugés protestants qui attribuent à l'Église des erreurs qu'elle a toujours combattues, parce que l'historien de Colomb nous semble avoir bien présenté toutes les excuses qu'on peut invoquer en sa faveur. Il n'en reste pas moins qu'il a commis une erreur grave. Et cependant la leçon que lui donna Isabelle, refusant de voir dans les Caraïbes, ses nouveaux sujets, du « bétail humain », ne le corrigea pas ; nous le verrons plus tard envoyer en Espagne pour être vendus comme esclaves même de « paisibles insulaires » plus ou moins coupables de révolte. De nouveau la reine Isabelle interviendra, et la persistance de Colomb dans cette idée sera un des motifs dont on s'armera pour l'amener à consentir à la mission de Bobadilla.

Le 2 février 1494, Antonio de Torrès mettait à la voile avec ses douze vaisseaux, en laissant cinq dans la colonie. L'accueil en Espagne fut favorable : si les vaisseaux rapportaient peu de richesses, surtout en comparaison de ce qu'on espérait, les promesses de Colomb faisaient prévoir, à bref délai, de grands bénéfices. De là des illusions qui ne devaient pas se réaliser et qui devaient rendre la position de l'amiral plus difficile.

Avant le départ de la flotte, le 6 janvier, pour la fête de l'Épiphanie, le P. Boyl, entouré de tout le clergé, avait chanté la grand'messe dans la cathédrale, qui, sans être terminée, était assez avancée pour qu'on pût la livrer au culte. Les travaux avaient marché vite. On a dit, à cette occasion, comparant la manière d'agir de trois grands peuples dans leurs colonies, que les Anglais construisaient d'abord un magasin, les Français un fort et les Espagnols une église, c'est-à-dire que les Anglais ne songeaient qu'à exploiter les naturels, quand ils ne les détruisaient pas systématiquement, et les Français qu'à les conquérir, tandis que les Espagnols s'efforçaient avant tout de les convertir. Si la phrase était exacte, ce serait au grand honneur de l'Espagne ; mais

(1) T. II, p. 68.

si nous croyons l'appréciation juste pour les Anglais, nous ne pouvons l'accepter ni pour les Espagnols ni pour les Français. Les premiers construisaient des forts aussi bien que des églises, et ils ont conquis, parfois par de durs procédés, les peuples de l'Amérique. Colomb lui-même, si supérieur à ses successeurs, a bâti à Hispaniola plus de forts que d'églises, et il s'est plus occupé de soumettre que de convertir les paisibles indigènes. Quant aux Français, il y avait toujours autrefois dans leurs forts une croix, sinon une chapelle, et les « robes noires » ne manquaient jamais d'accompagner leurs soldats et colons que souvent ils précédaient. Est-il nécessaire de rappeler que Louis XIV, en même temps qu'il appuyait de toute sa puissance les jésuites qui évangélisaient les tribus indiennes du Saint-Laurent, défendait aux colons de faire avec elles le commerce si avantageux des spiritueux, parce que « l'eau de feu » les démoralisait et les décimait?

Isabella se construisait; elle était maintenant complètement entourée d'un mur de pierres qui la mettait à l'abri d'une attaque des Indiens, du reste bien disposés. Mais les mécontentements persistaient et même s'augmentaient avec les désillusions. Bien des colons qui n'avaient pas osé ou pu partir n'avaient pas vu sans regret la flotte s'éloigner. « Lorsqu'ils perdirent de vue la dernière voile de ces navires qui retournaient en Espagne, il leur sembla que tous liens avec leurs semblables étaient rompus, et les doux souvenirs de la patrie, comprimés pendant quelque temps par la nouveauté de tout ce qu'ils voyaient et par l'agitation même au milieu de laquelle ils vivaient, se réveillèrent avec une énergie soudaine dans leurs âmes. Repartir pour l'Espagne devint leur pensée dominante. » Cette espèce de nostalgie ne pouvait longtemps échapper à un observateur. Le contrôleur Bernal Diaz était en désaccord avec Colomb; il voulait partir. Il se fut bientôt formé un parti dans les mécontents. Un complot s'ourdit pour s'emparer des vaisseaux qui restaient et retourner en Espagne. On comptait sur le crédit de Bernal Diaz, qui était un personnage influent, pour faire accepter cette désertion par le roi et la reine. Prévenu à temps, Colomb fit saisir les meneurs; il trouva chez Bernal Diaz un mémoire déjà préparé contre lui. Répondant du salut de la co-

lonie, il avait le droit et même le devoir de punir une tentative qui aurait pu en compromettre la tranquillité; il le fit, n'exceptant que Bernal Diaz à cause de son rang. Pour celui-ci, il se borna à le consigner à bord d'un navire jusqu'à ce qu'il pût l'envoyer en Espagne, où l'on déciderait de son sort. En même temps, par mesure de précaution, il fit transporter l'artillerie, les armes et les munitions sur la *Gracieuse Marie*, le vaisseau-amiral, dont l'équipage lui était tout dévoué. Il avait agi avec prudence et fermeté, et cependant il resta de cette affaire un peu de mécontentement. Colomb était étranger; malgré sa supériorité, on acceptait difficilement son autorité, et il allait imposer celle de son frère Diégo, que rien, en dehors de sa parenté, ne désignait pour un poste élevé.

Depuis l'expédition d'Ojeda aux montagnes de Cibao, l'amiral songeait à en faire une plus considérable. Il donna le commandement de la ville et des vaisseaux à Diégo, que Las Casas, qui lui était sympathique, représente comme un homme d'un caractère doux et pacifique, ayant dans l'esprit plus de candeur que de finesse. Simple dans ses vêtements, qui affectaient une coupe ecclésiastique, Diégo songeait probablement, dès cette époque, à entrer dans les ordres. Était-ce l'homme qu'il fallait pour la direction d'une colonie difficile?

Le 12 mars 1494, Colomb se mettait en route à la tête de quatre cents hommes environ, bien armés et bien équipés ; il emmenait tous les hommes valides et surtout les cavaliers. Comme on allait entrer sur le territoire de Caonabo, le plus redoutable des caciques d'Hispaniola, il était important de s'y montrer avec un appareil militaire capable, non seulement de protéger la marche, mais aussi de répandre dans tout le pays une idée formidable du pouvoir des hommes blancs, afin de détourner les indigènes de tenter la moindre violence, soit contre la colonne, soit même contre les Espagnols isolés que le hasard pourrait jeter en leur pouvoir. Outre les combattants, comme il voulait bâtir une forteresse et former un établissement pour l'exploitation des mines, Colomb emmenait des ouvriers et des mineurs munis de leurs outils.

La sortie d'Isabella se fit en grand apparat, bannières déployées,

au son des tambours et des trompettes. Dès la première journée, on arrivait à un défilé qu'on ne pouvait franchir que par un étroit sentier, impraticable à la cavalerie et même aux ouvriers chargés de leurs outils. Les hidalgos mirent pied à terre, et donnant l'exemple aux mineurs et aux ouvriers, ils eurent bientôt ouvert un passage praticable, qui fut appelé en leur honneur *el puerto de los hidalgos*, le passage des hidalgos. Il faudra se souvenir de ce fait lorsqu'on les verra plus tard se refuser à un travail d'une autre nature. Les hidalgos, qu'on avait eu tort d'envoyer en trop grand nombre, étaient des soldats, et non des colons ni des ouvriers ; soldats, ils s'étaient rappelés que, dans les guerres contre les Maures, il avait été souvent nécessaire d'ouvrir des passages dans les montagnes pour faciliter la marche des troupes et le transport de l'artillerie.

Après avoir franchi le passage des hidalgos, Colomb et ses troupes entrèrent dans la plaine qui avait enthousiasmé Ojeda et qui leur parut un paradis terrestre. Dans son admiration, l'amiral l'appela la *Vega real*, la plaine royale. L'armée « traversa cette plaine en bon ordre, au son de la musique militaire. Lorsque les Indiens aperçurent cette belle troupe de guerriers, dont les armes étincelaient aux rayons du soleil, sortant des montagnes, bannières déployées, et montés sur de fougueux coursiers, lorsqu'ils entendirent pour la première fois l'écho de leurs forêts et de leurs rochers répéter le son éclatant des tambours et des trompettes, il n'est pas étonnant qu'ils aient pris un spectacle si extraordinaire pour une vision surnaturelle. Toutes les fois qu'il approchait d'un village populeux, Colomb disposait sa petite troupe de manière à produire le plus d'effet possible, en plaçant en avant sa cavalerie, car les chevaux imposaient aux naturels du pays une admiration mêlée de terreur. Las Casas rapporte qu'ils supposèrent d'abord que le cavalier et sa monture ne formaient qu'un seul être et qu'ils ne pouvaient revenir de leur étonnement en voyant un homme descendre de cheval. »

Maintenant le bon ordre dans sa troupe, Colomb avait recommandé de ne pas piller les villages que leurs habitants auraient abandonnés. Cela lui réussit ; les Indiens, qui d'abord s'étaient en-

Vue de la plage d'Hispaniola (Haïti), où fut établie Isabella, la première colonie espagnole (p. 129).

fuis, revenaient. Dans les derniers villages, ils attendaient les Espagnols et leur faisaient si bon accueil que cela retardait la marche de la colonne.

Lorsque l'armée eut franchi la Vega real, elle se trouva au pied des montagnes d'or de Cibao ; l'ascension fut difficile ; en certains endroits, il fallait conduire les chevaux par la bride. Autant la Vega Real était gracieuse, autant le district de Cibao était aride et désolé, mais l'on pouvait voir des paillettes d'or briller dans les sources que l'on remontait et cela faisait espérer de trouver des mines. Aussi Colomb crut-il devoir établir là sa forteresse. Il choisit une petite éminence entourée presque entièrement par une petite rivière et devant laquelle s'étendait une de ces plaines verdoyantes que les Indiens appellent savanes. La forteresse, de facile défense à cause de la rivière, fut appelée Saint-Thomas; c'était une allusion à ceux qui, comme l'apôtre, n'avaient pas voulu croire jusqu'à ce qu'ils eussent vu l'or. Pendant la construction du fort, un jeune hidalgo, Juan de Luxan, visita une grande partie du territoire de Cibao; il rapporta à Colomb des renseignements satisfaisants ; le pays était plus fertile qu'on ne l'avait cru de prime abord, et partout les rivières roulaient des paillettes d'or plus ou moins abondantes, indices des richesses minières du sol.

Laissant le commandement du fort à Pedro Margarit, qui ne justifia guère ce choix et auquel il donna une garnison de cinquante-six hommes, l'amiral retourna à Isabella, où il arriva le 29 mars. Dès le lendemain, un laboureur lui apportait des épis d'un champ de froment ensemencé en janvier. Ce fait, si important au point de vue de la colonisation, puisqu'il assurait la subsistance des Espagnols, ne parut pas faire grande impression sur Colomb. Son esprit était absorbé par la « fièvre de l'or » et par le désir de faire de nouvelles découvertes.

D'ailleurs, de mauvaises nouvelles arrivaient bientôt du fort Saint-Thomas. Dès que l'amiral avait été parti, les hommes de la garnison, mal contenus par Pedro Margarit, s'étaient aliéné par leurs violences et leurs excès les Indiens d'abord si bien disposés. D'autre part, Caonabo n'entendait pas laisser des étrangers s'établir sans son aveu sur son territoire. C'était incontestablement

son droit. Ne croyant pas les Indiens redoutables, Colomb se contenta d'envoyer à Margarit un renfort de vingt hommes, qu'accompagnaient trente pionniers chargés d'ouvrir une route entre la forteresse et Isabella.

Des soucis plus graves occupaient l'amiral. Les maladies avaient recommencé et les médicaments manquaient; les hommes valides ne suffisaient pas aux travaux nécessaires ; les vivres diminuaient et l'on dut rationner tout le monde. Des travaux urgents s'imposaient ; il fallait notamment établir en toute hâte des moulins ; la colonie n'ayant pas les ouvriers nécessaires, Colomb se vit dans l'obligation d'imposer le travail à tous les habitants d'Isabella, sans en excepter les hidalgos. C'était une nécessité et l'on comprend que l'amiral ait agi ainsi, mais ne se montra-t-il pas un peu dur dans la circonstance ? Le rude marin, fils d'un cardeur de laine, ne comprenait peut-être pas ce que devait être un travail manuel pour des jeunes gens qui n'y étaient pas habitués, surtout sous un climat aussi pénible pour l'européen. Il semble bien que Colomb n'eut pas pour ces jeunes hidalgos, qui cependant avaient fait preuve de bonne volonté ne fût-ce qu'au Passage des hidalgos, les égards auxquels ils pouvaient se croire des droits. Lorsqu'ils s'étaient embarqués, trop nombreux peut-être, sur la flotte, ils ne s'attendaient certainement pas à être réduits au métier de manœuvre, pour lequel rien ne les avait préparés.

« Peut-être Colomb, dit Irving, qui, en sa qualité de démocrate américain, n'est certainement pas suspect de partialité pour les jeunes gentilshommes espagnols, se montra-t-il trop sévère en ne faisant aucune acception de personnes dans les mesures rigoureuses qu'il était contraint de prendre. Il y a des cas où la justice elle-même devient tyrannie et où l'indulgence doit adoucir la rigueur des temps. Le travail pénible que l'homme du peuple fait sans se plaindre, parce qu'il y est accoutumé, était une humiliation et un déshonneur pour un cavalier espagnol. Plusieurs de ces jeunes gens étaient partis, non pour acquérir des richesses, mais séduits par les illusions romanesques qu'avaient fait naître les récits mêmes de Colomb ; ils avaient espéré se distinguer en menant à bonne fin des aventures héroïques et chevaleresques, et

continuer dans les Indes la carrière de gloire qu'ils avaient commencée dans la dernière guerre de Grenade. D'autres avaient été élevés au sein du luxe et de la mollesse, au milieu de familles opulentes, et ils étaient peu faits pour supporter les dangers de la mer, les fatigues qui les attendaient à terre et les travaux qui accompagnent toujours un nouvel établissement dans le désert. Ils tombèrent malades et bientôt leur mal fut sans remède. » On voit que, malgré son admiration profonde pour Colomb, Irving n'est pas loin de croire que sa « justice devint tyrannie » en « ne faisant aucune acception de personnes », et que « l'indulgence devait adoucir la rigueur des temps ».

Ce jugement se trouve appuyé par une sombre légende qui avait cours à Hispaniola au temps de Las Casas et qui nous a été conservée par celui-ci et par Herrera. La voici, telle que la résume Irving :

« Lorsque le siège du gouvernement de la colonie cessa d'être à Isabella, à cause de sa situation malsaine, la ville tomba en ruine et fut abandonnée. Comme tous les lieux déserts et désolés, elle devint bientôt un objet d'effroi et de terreur superstitieuse pour le bas peuple, qui n'osait y entrer. Ceux qui en approchaient ou qui allaient à la chasse du sanglier, dont les environs de la ville étaient remplis, assuraient qu'on entendait jour et nuit des voix sépulcrales sortir de ses murs, et les laboureurs n'osaient plus cultiver les terres voisines. Le bruit courait que deux Espagnols, se promenant un jour au milieu des édifices ruinés de la ville, avaient aperçu dans une des rues désertes deux rangées d'hommes dont l'extérieur annonçait des hidalgos de haute naissance et des cavaliers de la cour. Ils étaient richement vêtus à l'ancienne mode castillane, avaient des rapières à leur côté et de grands chapeaux de voyage, tels qu'on les portait alors. Les deux Espagnols furent très étonnés de voir des personnes qui paraissaient d'un si haut rang résider dans cette ville sans que les habitants de l'île en sussent rien. Ils les saluèrent et leur demandèrent quand et comment ils étaient arrivés. Les hidalgos ne firent aucune réponse, et voulant rendre le salut aux deux Espagnols, ils portèrent avec courtoisie la main à leurs sombreros

ou chapeaux ; mais, en les ôtant, chaque tête resta dans le chapeau, et les corps restèrent debout et décapités; alors tous ces fantômes s'évanouirent. L'horreur dont furent saisis les deux Espagnols faillit leur coûter la vie et ils restèrent pendant plusieurs jours comme frappés de stupeur (1). »

Cette légende n'est-elle pas un éloquent témoignage de l'impression profonde produite dans les esprits par la mort de tous ces cavaliers ? Aussi ne doit-on pas s'étonner que ces tristes événements aient causé de grands embarras à l'amiral. Nombreux étaient ceux qui lui reprochaient d'être la cause de la mort de ces hidalgos, d'abord par les promesses décevantes qui les avaient entraînés à sa suite, puis par la rigueur qu'il avait déployée contre eux sans égard pour leur rang. Déjà Colomb avait eu quelques difficultés avec le P. Boyl, le vicaire apostolique ; le désaccord se transforma à ce moment en une véritable hostilité. Le P. Boyl condamnait hautement la conduite de l'amiral, et son caractère sacré donnait à ses blâmes une importance toute particulière.

Il semble, du reste, que Colomb lui-même ait cherché une diversion à ces difficultés en organisant une grande expédition, dont feraient partie tous les hommes valides qu'il ne serait pas nécessaire de garder à Isabella. L'expédition devait explorer l'île, parcourir les domaines des différents caciques, de manière à intimider les uns et à gagner les autres, et poursuivre la recherche des fameuses mines d'or. Elle se composait de deux cent cinquante arbalétriers, cent dix arquebusiers, seize cavaliers et vingt officiers. Margarit devait en prendre le commandement; Ojeda la lui conduisait et devait le remplacer au fort de Saint-Thomas. Colomb adressait à Margarit les plus sages recommandations. Il lui prescrivait de ménager les Indiens, d'observer à leur égard la justice la plus complète, tout en réprimant sévèrement les vols qu'ils pourraient commettre, de leur payer les provisions qu'ils fourniraient, en n'ayant recours aux réquisitions qu'en cas d'absolue nécessité, d'interdire tout trafic entre les Espagnols et les Indiens,

(1) Irving, t. II, p. 115.

« parce que ce serait désobéir aux ordres des rois et nuire à leurs intérêts ». Le chrétien n'oubliait pas de rappeler que la reine désirait avant tout la conversion des naturels. Au point de vue purement militaire, Colomb recommandait le maintien de la plus sévère discipline; surtout il prescrivait de ne pas permettre aux soldats de s'écarter du corps principal, soit seuls, soit en petites troupes, parce que les Indiens, quoique pusillanimes, pourraient être tentés d'attaquer les soldats isolés. Tout cela était sage, et bien des malheurs auraient été épargnés si Margarit avait suivi ses instructions.

Irving ajoute « qu'outre ces recommandations générales, Margarit avait reçu des ordres secrets pour tâcher de surprendre Caonabo et ses frères, et de s'assurer de leurs personnes ». Cela peut s'expliquer par la crainte qu'inspirait ce chef, dont le caractère belliqueux et la puissance faisaient pour les Espagnols un ennemi dangereux; toutefois, il faut reconnaître que ce n'était ni généreux ni loyal, et pour comprendre la conduite de Colomb, il faut se reporter aux idées de l'époque, qui permettaient tout contre certains ennemis.

Le 9 avril 1494, Ojeda se mettait en route. Ayant appris que trois Espagnols avaient été dépouillés par des Indiens et que le cacique n'avait pas puni les voleurs, il se rendit sur les lieux, fit couper les oreilles à l'un des coupables dont il avait pu s'emparer, et envoya à l'amiral, chargés de chaînes, le cacique, son fils et son neveu. La punition était déjà bien sévère; toutefois Colomb, croyant sans doute nécessaire de frapper les naturels de terreur, condamna les trois malheureux à avoir la tête tranchée. Ils furent en effet amenés sur le lieu du supplice, mais au dernier moment, à la sollicitation d'un cacique ami, l'amiral leur fit grâce. Son intention n'était pas sans doute de faire exécuter la sentence, mais seulement d'effrayer les Indiens.

Le même jour arrivait de Saint-Thomas un cavalier qui avait trouvé cinq Espagnols tombés aux mains des Indiens; la vue de son cheval avait suffi à mettre en fuite les naturels, qui étaient peut-être quatre cents; il les avait poursuivis et en avait blessé plusieurs; il ramenait triomphalement ses compatriotes délivrés par lui seul.

Ce dernier exploit décida Colomb à poursuivre ses découvertes ; il ne pouvait croire que la colonie eût rien à craindre d'un peuple aussi peu belliqueux, et il croyait avoir tout réglé de manière à pouvoir s'absenter sans danger. Il est difficile de ne pas trouver cette résolution un peu imprudente. Le grand amiral de la mer Océane oubliait, dans la circonstance, qu'il était en même temps vice-roi et gouverneur général de toutes les colonies. Il devait d'autant moins partir, qu'il n'y avait personne dans la colonie pour tenir sa place. La junte qu'il nomma se composait du P. Boyl, de Pedro-Fernandez Coronel, d'Alonzo-Sanchez Carvajal, et de Juan de Luxan ; mais parmi ces membres, il y en avait en qui Colomb ne devait pas avoir pleine confiance. Il avait bien donné la présidence à son frère Diégo, mais celui-ci n'était pas en mesure d'imposer sa volonté.

Sans se laisser arrêter par ces considérations, pourtant importantes, l'amiral se mit en route le 24 avril 1494, avec trois caravelles, la *Santa-Clara*, le *San-Juan* et la *Cordera*, que leur faible tirant d'eau permettait d'employer à des découvertes ; il laissait à Isabella les deux autres vaisseaux qui, plus grands, n'auraient pu s'approcher des côtes.

La flottille prit la direction de l'ouest ; Colomb voulait reprendre son exploration de Cuba, qu'il croyait toujours faire partie du Cathay ; ses illusions persistaient. Le 29 avril, il arrivait au port de Saint-Michel : bientôt, il reconnaissait l'extrémité de Cuba, qu'il avait appelée Alpha et Oméga, y voyant à la fois le commencement et la fin de l'Asie, suivant le côté par lequel on venait. Longeant la côte méridionale de la grande île, l'amiral arrivait à un havre, qu'à cause de son étendue il nommait Puerto-Grande ; l'entrée était étroite et sinueuse ; le port, très profond et très sûr, s'étendait comme un lac au milieu d'une contrée sauvage et montagneuse, couverte de bois. Des huttes et de grands feux indiquaient la présence des Indiens. Colomb débarqua avec son jeune interprète de Guanahani, Diégo Colon ; quelques hommes bien armés l'accompagnaient. Les naturels avaient disparu. Dans leur fuite précipitée, ils avaient laissé de grandes quantités de poissons suspendus à des arbres et en train de rôtir. Les Es-

gnols, réduits à la nourriture du bord, profitèrent de cette aubaine. Leur repas terminé, ils se dirigèrent vers une colline, sur laquelle s'étaient groupés une soixantaine d'Indiens ; ceux-ci disparurent, sauf un seul qui attendit l'interprète, et convaincu par lui des bonnes dispositions de Colomb, alla en faire part à ses compagnons. Les Indiens revinrent alors et entrèrent en relation avec les Espagnols ; ils firent comprendre qu'ils avaient été envoyés à la côte par leur cacique pour lui prendre du poisson, qu'ils faisaient rôtir, afin de pouvoir le transporter plus facilement ; ils n'étaient nullement émus de la brèche faite dans leurs provisions, une nuit de pêche suffisant à tout réparer. Indiens et Espagnols se séparèrent en très bonne intelligence.

Continuant sa route, Colomb s'arrêta sur plusieurs points de la côte, toujours bien reçu par les naturels, qui considéraient ces étrangers comme des « êtres surnaturels descendus du ciel ». Il ne manquait pas de s'informer partout des endroits où il pourrait trouver de l'or ; on lui indiquait le sud, où était l'île de Babèque, dont on lui avait déjà parlé dans son premier voyage et qu'il avait alors vainement cherchée. Cela le décida à prendre, le 3 mai, la direction du sud pour trouver enfin cette île tant vantée. Trois jours après, il se trouvait en présence d'une île inconnue, remarquable par sa grandeur, la beauté de ses montagnes et de ses forêts, la fertilité de ses vallées et le nombre de ses villages. Lorsque la flottille approcha du rivage, les Espagnols virent venir de nombreux canots montés par des sauvages, le corps peint de couleurs vives et la tête ornée de plumes. Ce n'étaient plus les paisibles habitants de Cuba ou d'Hispaniola ; ils poussaient de grands cris et brandissaient leurs lances. Toutefois, grâce à l'intervention de l'interprète Diégo Colon, tout se borna ce premier jour à des menaces. Le lendemain, comme une chaloupe espagnole sondait l'entrée d'un havre, deux canots voulurent s'opposer à leur marche ; les Indiens qui les montaient jetaient leurs lances contre la chaloupe, mais ils étaient trop loin pour faire aucun mal. Colomb entra dans le port sans se préoccuper de cette résistance. Décidé à en finir, il envoya à terre un détachement bien armé, dont les flèches blessèrent plusieurs Indiens et firent reculer les

autres ; une décharge des arbalètes acheva la déroute des naturels. Les Espagnols avaient avec eux un chien de forte taille qui poursuivit les fuyards ; c'est la première fois qu'on voit paraître dans un combat contre les Indiens ces chiens dont plus tard les conquérants espagnols devaient se servir « avec autant de cruauté que de succès ».

Victorieux, Colomb débarqua dans l'île, dont il prit possession en y érigeant une croix et à laquelle il donna le nom de Santiago, qu'elle n'a pas conservé. C'est la Jamaïque. Les naturels ne gardèrent pas rancune aux envahisseurs de leurs procédés un peu vifs. Dès le lendemain de leur défaite, ils entraient en relations avec eux, leur offrant des présents et leur apportant des provisions. Les naturels de la Jamaïque étaient plus belliqueux et plus habiles que ceux de Cuba ou d'Haïti. Ils avaient des canots mieux construits et ornés de sculptures grossières. Certains de ces canots, quoique faits dans un seul tronc d'arbre, étaient très grands. Colomb dit en avoir mesuré un de 96 pieds de long sur 8 de large. Les caciques tenaient à honneur d'avoir un de ces grands canots qui était leur bâtiment de parade.

N'ayant pas trouvé à la Jamaïque l'or qu'il continuait à chercher, l'amiral reprit la direction de Cuba ; il voulait voir si c'était une île ou un continent comme il le pensait. Il emmenait un jeune Indien qui avait absolument voulu le suivre. Dans cette navigation, la flottille fut assaillie par une tempête qui la mit un moment en danger, car on traversait une mer semée de bancs de sable et de rochers à fleur d'eau ; heureusement elle fut de courte durée. Colomb se trouva alors au milieu d'une multitude de petites îles qu'il nomma les Jardins de la Reine ; se rappelant que Marco Polo et Mandeville disaient que la côte d'Asie était couverte par des milliers d'îles, il crut de plus en plus qu'il y était arrivé et continua à suivre la côte avec l'espérance de trouver bientôt l'empire du grand khan. La navigation était très difficile à cause des récifs, des bancs de sable et des courants qu'on rencontrait sans cesse ; il y fallait toute l'habileté de Colomb, sans contredit l'un des premiers marins de l'époque. Les caravelles marchaient pour ainsi dire à tâtons, toujours précédées de la sonde ; il fallait sou-

vent changer de direction ; on entrait brusquement dans un canal étroit, où les voiles ne pouvaient plus servir et où l'on était obligé de remorquer les caravelles. Parfois, malgré toutes ces précautions, un des bâtiments touchait sur quelque banc de sable, et il était fort difficile de le dégager. Les brusques variations de la température augmentaient encore les difficultés.

Sorti de cet archipel et arrivé dans un détroit montagneux, l'amiral se trouva en rapport avec un cacique auquel il demanda si Cuba était une île ou un continent. On lui répondit simplement qu'on n'avait jamais entendu dire que personne eût atteint l'extrémité de la terre. Comme on lui avait parlé d'une province de Mangon, qui s'étendait vers l'ouest et dont les habitants pourraient mieux le renseigner, la vive imagination de Colomb rapprocha ce nom de celui de Mangi, une des provinces du grand khan, d'après Mandeville. Il crut comprendre que les habitants de Mangon portaient des vêtements, ce qui le confirma dans ses illusions. Il se vit alors arrivé en Asie et, si nous en croyons un de ses amis et admirateurs, le curé de Los Palacios, chez lequel il logea pendant un de ses séjours en Espagne, il conçut le projet de revenir en Europe par l'est. En poursuivant sa route, il trouverait la Chersonèse d'or des anciens ; la doublant, il entrerait dans les mers sur les côtes desquelles habitaient les nations si riches de l'Orient, traverserait le golfe du Gange, longerait l'île de Taprobrane (Ceylan), et par le détroit de Bab-el-Mandeb arriverait à la mer Rouge. Là il pourrait prendre la voie de terre pour se rendre à Jérusalem, et s'embarquerait ensuite à Joppé pour rentrer en Espagne par la Méditerranée. Si la voie de terre était trop dangereuse, il ferait le tour de l'Afrique, passerait triomphant devant les Portugais, qui cherchaient encore la route des Indes par le sud et l'est, et rentrerait en Espagne après avoir fait le tour du monde. Ces rêves inexécutables témoignaient de la persistance et de la grandeur des illusions de Colomb. Il faut ajouter que ses compagnons se croyaient comme lui sur les côtes d'Asie.

Toutefois, s'ils partageaient son erreur, ils ne se laissaient pas entraîner par l'enthousiasme ; jugeant froidement la situation, ils déclaraient que les caravelles n'étaient pas en état de supporter une

plus longue navigation, et que le retour s'imposait. Un habile marin comme Colomb ne pouvait se dissimuler qu'ils avaient raison ; mais, avant de reprendre la route d'Hispaniola, il tint à constater par acte notarié qu'il était arrivé sur la côte d'Asie. « Il envoya donc successivement sur chaque navire, raconte Irving d'après Navarrete [1], un notaire public, Fernand Perez de Luna, accompagné de quatre témoins, qui demanda formellement à tous ceux qui étaient à bord, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, s'ils pensaient que la terre qui était devant eux fût un continent, le commencement et la fin des Indes, à travers lequel il serait possible de retourner par terre en Espagne, et dont ils n'auraient qu'à suivre la côte pour venir bientôt dans un pays civilisé. Si quelqu'un nourrissait le moindre doute, il était requis de le faire connaître. Il se trouvait à bord des navigateurs remplis d'expérience, des hommes possédant à fond les connaissances géographiques du siècle. Ils examinèrent leurs cartes, consultèrent leurs journaux de bord, et après une mûre délibération, ils déclarèrent sous serment qu'ils n'avaient aucun doute à cet égard. Ils se fondaient principalement sur ce qu'ils avaient suivi la côte pendant trois cent trente-cinq lieues, étendue qu'aucune île ne pouvait jamais avoir, tandis que la terre continuait à s'étendre à perte de vue, en tournant vers le sud, ce qui se rapportait à la description des côtes de l'Inde.

« De peur que, par la suite, soit caprice, soit mauvaise intention, ils ne revinssent sur l'opinion qu'ils émettaient aussi solennellement, le notaire annonça que quiconque se rétracterait, si c'était un officier, paierait une amende de 10,000 maravédis, et si c'était un mousse ou quelqu'un de semblable, recevrait cent coups de verge et aurait la langue coupée. Un acte en forme fut ensuite rédigé par le notaire, comprenant les dépositions et les noms de tous les individus présents. »

Par une curieuse coïncidence, lorsque se fit cette étrange opération, Colomb était dans la baie de Philippine ou de Cortez, à deux jours de navigation de la pointe extrême de Cuba. S'il avait

(1) T. II, p. 157.

retardé de quelques jours, en poursuivant sa route, il aurait été éclairé. On prétend même que, par un temps favorable, un marin monté sur le grand mât d'une des caravelles aurait pu distinguer la mer au sud.

Le retour à Hispaniola ne se fit pas sans difficulté. Colomb, croyant prendre un détroit, s'engagea dans une lagune qui s'avançait dans les terres; les équipages s'effrayaient déjà, lorsque l'amiral dégagea les bâtiments. Reprenant la route déjà suivie, il traversa les Jardins de la Reine, triomphant de tous les obstacles par son habileté. Obligé de s'arrêter pour faire des vivres, il jeta l'ancre le 7 juin à l'embouchure d'une grande rivière. Suivant son habitude, il fit planter une croix, et le dimanche la messe fut dite en grande solennité. Des Indiens y avaient assisté; frappés du recueillement des Espagnols, ils avaient compris qu'il s'agissait d'une cérémonie religieuse. Leur cacique, âgé de quatre-vingts ans, avait été plus ému que personne, et s'adressant à Colomb il lui dit :

« Ce que tu as fait est bien, car il paraît que c'est ta manière de rendre grâces à Dieu. On me dit que tu es venu récemment dans ces contrées avec des forces imposantes, et que tu as subjugué beaucoup de pays, répandant une grande terreur parmi les habitants; mais ne t'en fais pas accroire. Sache que, d'après notre croyance, les âmes des hommes ont deux voyages à accomplir après qu'elles se sont séparées du corps : l'un pour se rendre dans un lieu sombre, impur et couvert de ténèbres, préparé pour ceux qui ont été injustes et cruels envers leurs semblables; l'autre dans un lieu de joies et de délices, pour ceux qui ont maintenu la paix sur la terre. Si donc tu es mortel et que tu t'attendes à mourir, et que tu croies que chacun sera récompensé selon ses œuvres, aie soin de ne nuire volontairement à personne et de ne point faire de mal à ceux qui ne t'en ont point fait. »

Profondément touché de cette harangue qui l'éclairait sur les croyances des Indiens, Colomb déclara au vieux cacique qu'il était venu pour leur apporter la vraie religion, qu'il les défendrait contre toute agression, et notamment contre les cannibales, et que les hommes paisibles pouvaient le considérer comme leur protecteur. Le cacique, heureux de cette réponse, voulait absolument partir

avec l'homme blanc, et il fallut les supplications de ses enfants pour le retenir.

Ce ne fut pas, du reste, le seul chef indien qui exprima le désir de suivre Colomb ; un cacique de la Jamaïque se rendit à bord avec sa famille pour demander à l'amiral de l'emmener ; voici l'anecdote telle que la raconte Irving d'après le curé de Los Palacios, chez lequel séjourna Colomb en 1496 (1).

« L'amiral reçut la visite d'un cacique qui demeurait sur une hauteur. Il vint avec une suite nombreuse et fit beaucoup de questions sur les Espagnols, sur leurs vaisseaux et sur le pays d'où ils venaient. L'amiral y répondit en s'étendant, selon son usage, sur la grande puissance et sur les intentions bienveillantes des souverains espagnols....

» Le lendemain matin, les vaisseaux venaient de lever l'ancre et, déployant leurs voiles, ils allaient profiter d'une brise légère pour continuer leur route, lorsqu'ils virent trois canots sortir du milieu des îles de la baie. Ces canots approchaient dans un ordre régulier ; l'un, qui était très grand et orné de peintures et de sculptures, était au milieu, un peu en avant des deux autres, qui semblaient l'accompagner respectueusement. Sur ce canot se trouvaient le cacique et sa famille, qui se composait de sa femme, de deux filles, de deux fils et de cinq frères. L'une des deux filles avait dix-huit ans, était très bien faite et avait des traits agréables ; sa sœur était un peu plus jeune. Sur la proue du canot était le porte-étendard du cacique, vêtu d'une espèce de manteau de plumes de diverses couleurs, ayant aussi une touffe de belles plumes sur la tête, et tenant à la main une bannière blanche flottante. Deux Indiens, ayant des bonnets ou casques de plumes de formes et de couleurs uniformes, et le visage peint de la même manière, frappaient sur des tambourins ; deux autres, distingués par des bonnets faits très artistement avec des plumes vertes, tenaient des trompettes d'un beau bois noir, d'un travail assez curieux ; et il y en avait six autres, couverts de grands bonnets et de plumes blanches, qui semblaient être des hôtes du cacique.

(1) T. II, p. 168.

» Cette petite flottille se dirigea vers le vaisseau de l'amiral, et le cacique monta à bord avec toute sa suite. Il était paré de tous les insignes de sa dignité. Autour de sa tête était un bandeau de petites pierres de diverses couleurs, mais principalement vertes, arrangées avec beaucoup de symétrie, séparées de distance en distance par de grandes pierres blanches, et réunies sur le front par une grande attache d'or. Deux plaques d'or étaient suspendues à ses oreilles par des boucles de petites pierres vertes. A un collier de grains blancs d'une espèce qu'ils regardaient comme très précieuse, était attachée, en forme de fleurs de lis, une large plaque de *guanin*, or d'une qualité inférieure ; et une ceinture de pierres bigarrées, semblables à celles qu'il avait sur la tête, complétait ses ornements royaux. Sa femme était parée à peu près de même, ayant en outre un petit tablier de coton et deux bandes de coton autour des bras et des jambes. Les filles étaient sans ornements, à l'exception de l'aînée, qui avait une ceinture de petites pierres, à laquelle était suspendue une table de pierreries, de la grandeur d'une feuille de lierre, brodée sur un tissu de coton.

» En entrant sur le vaisseau, le cacique distribua en présents des productions de son île aux officiers et aux matelots. L'amiral était alors dans sa cabine, occupé à dire ses prières du matin. Lorsqu'il parut sur le tillac, le cacique s'empressa d'aller au-devant de lui et lui exprima son désir de l'accompagner avec toute sa famille. Mais Colomb, touché de cette simplicité, ne put se résoudre à les emmener de leur terre natale. Il répondit donc au cacique qu'il le recevait sous sa protection comme vassal de ses souverains, mais qu'ayant encore beaucoup de régions à visiter avant de retourner dans son pays, il accomplirait plus tard ses désirs. Le cacique lui fit alors les adieux les plus pathétiques, et s'embarquant sur ses canots avec toute sa famille, il reprit tristement le chemin de son île, tandis que les vaisseaux continuaient leur voyage. »

Telle est l'anecdote que raconte le curé de los Palacios ; est-elle authentique ? Le prêtre espagnol n'a-t-il pas quelque peu enjolivé les faits ? Elle n'en est pas moins curieuse.

Le 23 août, Colomb arrivait dans une partie d'Hispaniola qu'il

ne connaissait pas encore ; il n'aurait pas su qu'il était dans cette île sans la visite d'un cacique qui le salua de son titre et lui dit quelques mots en espagnol. Les matelots furent heureux d'entendre leur langue et de se retrouver à Hispaniola ; le voyage commençait à les fatiguer. Colomb avait eu un moment de crainte en voyant une arme espagnole dans les mains d'un Indien, il se demandait déjà s'il n'y avait pas eu un nouveau massacre ; mais il fut bientôt rassuré par les renseignements qu'on lui donna.

Il ne fallut pas moins d'un mois aux caravelles pour gagner Isabella ; une tempête assez forte força l'amiral à se mettre à l'abri dans une des nombreuses rades de la côte. Lorsque la flottille arriva enfin au port tant désiré, Colomb, épuisé par les fatigues et les préoccupations de ce long voyage, était tombé en léthargie. Ses compagnons, effrayés, se demandaient s'il n'était pas mort.

Lorsque l'amiral recouvra ses sens, il vit auprès de son lit son frère Barthélemy, qui était arrivé à Isabella pendant son absence. Celui-ci avait appris à la cour de France le succès du voyage de l'amiral ; il partit pour l'Espagne et Charles VIII lui fit donner cent écus pour son voyage. Il arriva trop tard à Valladolid, Colomb était parti, mais on lui donna le commandement de trois navires qui devaient porter des vivres à Isabella. Il manqua encore son frère, qui avait entrepris son voyage d'exploration.

C'était un précieux appui pour l'amiral. Son plus jeune frère, Diégo, doux et paisible, ne pouvait lui rendre de grands services. Barthélemy, au contraire, était d'un caractère décidé ; Las Casas, qui l'avait connu, en fait un grand éloge ; il le montre actif, intrépide, capable d'exécuter une résolution en dépit des obstacles. Le physique répondait au moral, il était grand et robuste. Excellent marin, comme l'amiral, s'il ne s'élevait pas comme celui-ci aux hautes conceptions, il lui était supérieur au point de vue pratique. D'une grande bravoure, il pouvait à l'occasion se transformer en général ; mais sa supériorité était surtout pour l'administration des affaires. C'était un homme de gouvernement ; sa fermeté, poussée parfois jusqu'à la rudesse, le rendait propre à la direction d'une colonie comme celle d'Isabella, composée des éléments les plus divers. Dès son arrivée à Hispaniola, il commence à jouer un

rôle important dans l'histoire de l'amiral. Celui-ci, d'ailleurs, s'empressa de le nommer adelantado, c'est-à-dire lieutenant-gouverneur. S'il prenait un de ses frères pour une fonction si importante, on ne pouvait plus lui dire qu'il n'avait pas les qualités nécessaires. En Espagne, le roi Ferdinand vit cette nomination d'assez mauvais œil, non par hostilité contre Barthélemy, mais parce qu'il lui semblait, peut-être avec raison, que Colomb avait dépassé ses pouvoirs et empiété sur les droits de la couronne. Nous devons ajouter que, dans la situation où il retrouvait la colonie, l'amiral, malade, avait besoin d'un lieutenant énergique, capable et dévoué ; il le trouvait dans Barthélemy.

Il faut reconnaître que l'amiral était parti trop tôt de la colonie pour son voyage d'exploration et qu'il était revenu trop tard. En ajournant son voyage jusqu'à l'arrivée de son frère Barthélemy, par exemple, il se serait épargné bien des épreuves. La situation n'était pas telle qu'il pût s'absenter sans danger, surtout ne laissant pour le remplacer que le paisible Diégo. Si pacifiques, si timides que fussent les naturels d'Hispaniola, ils étaient assez nombreux pour écraser les Espagnols, si ceux-ci, par leurs cruautés, par leurs excès, les amenaient à s'unir contre eux et s'ils trouvaient un chef capable. Les historiens contemporains évaluent à un million la population d'Haïti ; nous croyons avec Irving que ce chiffre est exagéré, mais l'île était relativement assez peuplée. Cinq grands caciques s'en partageaient la domination : Guacanagari, Caonabo, Behechio, Guarionex et Cotubanama. Le premier ne voulut jamais se prononcer contre les Espagnols ; il était, du reste, d'un caractère doux et timide. Caonabo, au contraire, était l'adversaire décidé des étrangers, dont il redoutait non sans raison le voisinage ; c'était sans contredit le plus courageux des caciques ; par sa femme Anacoana, il exerçait une grande influence sur Behechio, dont elle était la sœur ; Guarionex se trouvait en contact direct avec les Espagnols, dont il avait peur ; Cotubanama, vaillant comme Caonabo, commandait aux tribus de l'Higuey, les plus belliqueuses de l'île.

Lorsque Colomb, pour assurer la domination espagnole et aussi dans l'espérance de mettre fin, par une diversion, aux divisions

qui se produisaient chez les colons, organisa une expédition dont feraient partie tous les hommes valides, sauf ceux qui étaient indispensables pour la garde d'Isabella, il en confia le commandement à Pedro Margarit. Le choix n'était pas heureux, et cependant l'amiral avait sous la main l'homme qu'il lui fallait dans Alonzo d'Ojeda, un vaillant soldat qui s'était acquis une grande réputation dans les guerres contre les Maures ; on racontait de lui des traits d'une audace incroyable. Nul n'était plus capable pour une guerre contre les Indiens, guerre d'escarmouches et d'embuscades. Comme bien des hidalgos, il conservait, malgré une conduite peu chrétienne, une foi profonde et une ardente dévotion à la sainte Vierge. Herrera raconte qu'il portait constamment avec lui un portrait de la Vierge, auquel il adressait ses prières ; il le suspendait dans sa chambre en garnison, dans sa tente au camp ; il l'avait en campagne dans son havresac. Au milieu d'une marche, avant un combat, il tirait le portrait et le baisait pieusement. Assuré de la protection de la Vierge, il était prêt à toutes les audaces, et les historiens des découvertes ne tarissent pas sur sa valeur et sur ses exploits. Certainement Ojeda eût commandé autrement que Margarit.

Celui-ci ne justifia pas la confiance de Colomb. Dans ses recommandations dont nous avons parlé, l'amiral lui disait de ménager les Indiens pour ne pas les soulever contre les Espagnols, de maintenir dans ses troupes une exacte discipline et surtout de ne pas permettre à des soldats isolés ni à de faibles détachements de s'éloigner du gros de l'armée. Margarit ne tint aucun compte de ces prescriptions si sages. Au lieu d'explorer les montagnes du Cibao, il s'établit dans la Vega real ; il en parcourait les riches villages, donnant le premier l'exemple de tous les excès ; il ne fut que trop imité ; comme lui, ses soldats se croyaient tout permis ; ils s'emparaient des provisions des indigènes qui, peu prévoyants, n'en avaient pas beaucoup, et l'on pouvait craindre la disette à bref délai. Enorgueillis de leur supériorité et comptant sur la timidité des Indiens, les Espagnols se répandaient, soit en petites bandes, soit même isolés, dans les villages ; dans leur avidité, ils faisaient la chasse à l'or et s'emparaient, même par la violence, de tout ce qu'ils pouvaient trouver.

Diégo Colomb, prévenu de ces désordres qui pouvaient mettre la colonie en danger, écrivit à Margarit pour lui recommander de mieux surveiller son armée et de faire l'expédition dans les montagnes du Cibao, qui lui avait été prescrite. Ecrite d'accord avec la junte, la lettre était certainement convenable, d'autant que Diégo était généralement très doux. Cependant Margarit se prétendit blessé dans sa dignité ; il répondit avec hauteur qu'il n'avait d'ordres à recevoir ni de Diégo Colomb ni de la junte. Quel que fût son orgueil, il n'aurait pas osé faire une réponse semblable à l'amiral, dont il ne pouvait contester l'autorité. Celui-ci avait donc eu tort de partir pour son voyage d'exploration. Présent, il aurait immédiatement rappelé Margarit et l'aurait remplacé dans son commandement, à moins qu'il n'eût préféré renoncer pour le moment à une expédition dont on ne pouvait plus guère espérer de bons résultats. Diégo n'osa ou ne put pas prendre ce moyen radical; Margarit restait dans la Vega real, continuant ses excès et le bravant en face. Il s'était facilement formé un parti avec les mécontents déjà nombreux ; les hidalgos, qui avaient survécu aux travaux pénibles que leur avait imposés, peut-être un peu durement, Colomb, appuyaient le gentilhomme aragonais. Diégo n'avait rien de ce qu'il fallait pour faire tête à un semblable mouvement.

Pour des raisons qui ne sont pas bien connues, Margarit trouva un puissant auxiliaire dans le P. Boyl. Déjà le chef des missionnaires avait eu des difficultés avec l'amiral ; cependant celui-ci l'avait appelé à faire partie de la junte. Avait-il eu des démêlés avec Diégo Colomb ? L'histoire ne le dit pas et cela paraît peu vraisemblable. « Il n'est pas facile, dit Irving, de découvrir la véritable cause de l'animosité du bénédictin contre l'amiral, qui était toujours rempli d'égards pour le clergé. Plusieurs altercations s'étaient élevées entre eux. Les uns disent qu'il avait voulu combattre les mesures sévères que l'amiral avait jugées indispensables pour la tranquillité de la colonie ; d'autres, qu'il s'offensa d'avoir été réduit à la même ration que les autres. Mais il paraît que son mécontentement provenait surtout de ce que, déjà fatigué de la vie qu'il menait dans l'île, il regrettait amèrement l'ancien monde. Il n'avait ni ce zèle ardent ni ce dévouement infatigable, qui en-

gagèrent tant de missionnaires espagnols à braver tous les dangers et à endurer toutes les privations dans l'espoir de convertir les habitants de ces contrées païennes[1]. » Il y aurait peut-être lieu de faire observer que jusqu'alors ni le P. Boyl ni aucun autre missionnaire n'avaient été en mesure de déployer leur zèle apostolique auprès des indigènes. Colomb lui-même, surtout préoccupé de soumettre les Indiens et de chercher les mines d'or, avait paru quelque peu négliger la conversion des païens. Plus tard, cette indifférence, sans doute plus apparente que réelle, servira à monter la reine contre lui. Il ne serait donc pas impossible que le P. Boyl, plus missionnaire que ne le suppose Irving, ait été blessé de voir qu'il ne pouvait rien faire pour les Indiens et que cela ait contribué à le décider à retourner en Espagne. La colonie d'Isabella, de jour en jour réduite, n'avait pas besoin de beaucoup de prêtres[2].

Quoi qu'il en soit, Margarit, se voyant appuyé, affectait de dédaigner de plus en plus l'autorité de Diégo Colomb, auquel il ne rendait même pas visite quand il venait à Isabella. Il finit par s'emparer de bâtiments qui étaient dans la rade, et il s'embarqua pour l'Espagne avec le P. Boyl et avec les autres mécontents. De sa part, c'était une désertion; soldat, il ne lui était pas permis de partir sans l'autorisation de son chef, qui était l'amiral. Le départ du P. Boyl, tout regrettable qu'il put être, n'avait pas la même gravité; il était évident que pour le moment on ne pouvait guère s'occuper de la conversion des indigènes, avec lesquels une lutte s'annonçait inévitable.

Naturellement, le départ du général avait encore augmenté l'indiscipline et les désordres des troupes campées dans la Vega real. On ne voit pas que ni Diégo Colomb ni la junte aient essayé de remplacer Margarit dans son commandement; ils avaient cependant sous la main Ojeda, que peut-être sa réputation de bravoure aurait fait accepter des soldats. Les Indiens, de plus en plus mal-

(1) T. II, p. 191.

(2) Pendant longtemps, le P. Boyl, entièrement sacrifié par les historiens, n'avait pas trouvé un défenseur, mais au congrès américaniste de Madrid, en 1891, le P. Fidel Fita a cru pouvoir essayer de le justifier. Nous signalons le fait sans nous prononcer sur la valeur d'une apologie que nous n'avons pu nous procurer.

traités, se demandèrent s'ils ne pourraient pas se venger; ils étaient des milliers contre quelques centaines d'Espagnols. Suivant Navarrete, Colomb, dans ses instructions à Margarit avant son départ, lui faisait remarquer que « quoique ce peuple fût très pusillanime, il était perfide et cruel, comme le sont ordinairement les poltrons » ; l'amiral voyait juste.

Des Espagnols isolés furent massacrés par des Indiens qu'ils voulaient piller. Un cacique secondaire, Guatiguana, qui dépendait de Guarionex, le souverain de la Vega real, osa attaquer et fit mettre à mort des Espagnols qui désolaient son village où ils s'étaient établis; d'autres furent ensevelis sous les ruines d'une maison à laquelle on mit le feu. Le cacique vint même menacer le fort de Magdalena, où se trouvait Luis de Arnage avec une faible garnison. Ne pouvant l'enlever de vive force, il le bloqua, pensant que la faim lui livrerait les Espagnols s'ils n'étaient pas secourus.

Mais l'attaque la plus redoutable vint du grand cacique Caonabo. Dès qu'il vit l'armée de Margarit en pleine décomposition, il essaya de renouveler contre le fort de Saint-Thomas le coup de main qui lui avait réussi contre la Nativité. S'il avait pu enlever le fort, c'en était fait sans doute de la colonie espagnole, et l'amiral, revenant de son voyage d'exploration, n'aurait plus trouvé que des cadavres et des ruines. Heureusement le fort de Saint-Thomas, s'il n'avait que cinquante hommes de garnison, était commandé par un vrai soldat, Ojeda. Lorsque Caonabo, avec plusieurs milliers d'hommes, arriva sous les murs de la forteresse qu'il croyait surprendre, Ojeda était prêt à le recevoir. La garnison, retirée dans une tour, protégée par un fossé profond et par une rivière, n'avait rien à redouter de guerriers nus et dépourvus d'armes à feu. Caonabo essaya de réduire par la famine les Espagnols qui, pendant un blocus de trente jours, eurent beaucoup à souffrir; mais personne ne supporte mieux les privations que le soldat espagnol. On raconte qu'au moment où les vivres manquaient le plus, un Indien pénétra dans le fort et apporta deux tourterelles au commandant. Ojeda était entouré de plusieurs officiers, qui jetaient un regard d'envie sur les deux oiseaux : « Mes-

sieurs, leur dit-il, je suis bien fâché qu'on ne m'ait pas offert de quoi vous régaler tous, mais je ne puis me résoudre à faire un bon repas, tandis que vous souffrirez de la faim. » Et il rendit la liberté aux deux oiseaux. C'était chevaleresque et en même temps habile, car Caonabo pouvait avoir connaissance du fait et il devait en conclure que les Espagnols n'étaient pas encore réduits aux dernières extrémités.

D'ailleurs le cacique et surtout ses guerriers, qui n'avaient ni son intelligence ni sa bravoure, commençaient à se fatiguer d'une lutte dont ils ne voyaient pas la fin. Ojeda multipliait les sorties, qui étaient meurtrières pour les assaillants et peu dangereuses pour la garnison ; de nombreux Indiens étaient tombés, et cela décourageait les autres, d'autant qu'ils n'étaient pas accoutumés aux longues expéditions; beaucoup retournaient dans leurs villages et Caonabo aurait fini par être abandonné de presque tous s'il ne s'était décidé à lever le siège après avoir fait des pertes sensibles. La résistance d'Ojeda avait sauvé la colonie.

Tout danger n'avait cependant pas complètement disparu. Caonabo, le véritable adversaire des Espagnols, n'était pas découragé par son échec. Se sentant impuissant s'il restait isolé, il fit appel aux autres grands caciques. Guacanagari repoussa toutes ses ouvertures; il était d'humeur peu belliqueuse et il paraît avoir été sincèrement attaché à Colomb. Behechio, beau-frère de Caonabo, était d'avance tout gagné, ainsi que Guarionex, qui avait plus qu'aucun autre à souffrir des excès des Espagnols établis dans ses propres domaines. Le grand cacique de l'Higuey, qui était le plus éloigné des blancs, était le moins menacé; il entra cependant dans la ligue. La colonie allait donc avoir à combattre tous les indigènes, sauf les sujets de Guacanagari. Celui-ci vit deux fois ses domaines envahis par Behechio et par Caonabo, qui lui tuèrent une de ses femmes et lui en enlevèrent une autre ; il persista dans son opposition et, retardant la lutte, il donna à Colomb le temps d'arriver.

Dès le retour de l'amiral, Guacanagari le prévint de la ligue qui se formait. Comprenant la nécessité d'agir promptement, Colomb fit dégager le fort de Magdalena, toujours bloqué par le cacique

secondaire Guatiguana, qui fut battu et obligé de s'enfuir. En même temps, il parvint à se ménager une entrevue avec le grand cacique Guarionex, duquel dépendait Guatiguana, et l'assura de son désir de vivre en paix avec les indigènes; il lui exprima ses regrets des excès commis, malgré ses ordres, par les Espagnols pendant son absence. Il fit si bien que Guarionex consentit à laisser construire au milieu de ses domaines le fort de la Conception. Le pauvre cacique ne tarda pas à regretter cette concession qui, suivant la remarque d'Irving, « devait entraîner sa ruine et l'esclavage futur de ses sujets ».

Mais il restait Caonabo « dont les domaines, situés au centre de la partie la plus montagneuse de l'île, étaient d'un accès difficile. Aller le combattre dans ses montagnes était une entreprise hasardeuse; malgré la supériorité de leur armement, les Espagnols pouvaient tomber dans des embuscades. D'autre part, ne rien faire contre Caonabo, c'était l'encourager à poursuivre son plan d'attaque générale contre les Espagnols. L'amiral se trouvait dans une grande perplexité lorsque l'aventureux Ojeda lui offrit d'essayer d'enlever le cacique au milieu même de ses domaines. L'entreprise semblait impossible, avec un adversaire qui devait se tenir sur ses gardes. Cependant les embarras de Colomb étaient tels qu'il laissa Ojeda la tenter; il savait d'ailleurs qu'il était homme à réussir là où tout autre aurait échoué ».

Avant de dire comme l'audacieux cavalier put mener cet enlèvement à bonne fin, Irving s'excuse de raconter « un stratagème qui a l'air d'une fable ou d'un roman », mais tous les historiens contemporains, depuis Las Casas, qui vint à Hispaniola six ans après, jusqu'à Herrera, s'accordent dans ce récit. C'est d'ailleurs « un de ces stratagèmes bizarres et presque incroyables dont les guerres des Indes occidentales offrent tant d'exemples », et le caractère même d'Ojeda, aventureux et téméraire jusqu'à l'extravagance, permet de tout croire de sa part.

Prenant avec lui dix cavaliers choisis parmi les plus vaillants et les mieux montés, Ojeda se rendit à la résidence de Caonabo, qui le reçut d'autant mieux qu'il admirait son courage. Qu'aurait-il pu craindre d'une dizaine d'hommes au milieu de toute son

armée ? Ojeda l'invita, de la part de Colomb, à venir à Isabella et, pour l'y décider, il lui offrit, au nom de l'amiral, un présent merveilleux qui était, dit-on, la cloche de l'église d'Isabella. On savait que les indigènes appréciaient fort les sonnettes, qu'ils ne croyaient jamais acheter trop cher, et que, par suite, la cloche leur inspirait une admiration sans limites. Séduit par ce présent, Caonabo consentit à se rendre à Isabella avec Ojeda, mais en se faisant, par une prudence qui n'était pas superflue, accompagner par une troupe nombreuse de guerriers. Cela déjouait les calculs du cavalier. Il n'en laissa cependant rien paraître, se bornant à demander au cacique pourquoi il emmenait une armée pour une visite d'amitié. Caonabo répondit qu'un grand prince comme lui ne pouvait voyager sans une escorte convenable. Il n'y avait rien à dire.

Ojeda avait apporté une paire de menottes en acier poli, dont les facettes brillantes reluisaient comme de l'argent. Les faisant admirer à Caonabo, il lui dit que c'étaient des ornements royaux qui venaient de Biscaye; que les rois de Castille s'en paraient dans les grandes cérémonies et il les lui offrit. Le cacique accepta avec empressement. On était sur le bord d'une rivière qu'il fallait traverser pour se rendre à Isabella. Ojeda proposa alors au cacique de se baigner, puis de revêtir ces ornements royaux, de monter sur son cheval et de se faire voir ainsi à ses sujets étonnés. Caonabo, qui déjà trouvait les menottes superbes, fut ébloui de la pensée de monter sur un de ces animaux qui inspiraient aux Indiens autant d'admiration que d'effroi. Persuadé qu'il ne pourrait rien craindre au milieu de son armée, il se rendit au bord de la rivière avec quelques hommes seulement, se baigna, puis monta en croupe derrière Ojeda. On lui attacha alors les menottes aux pieds et aux mains. Les Espagnols firent caracoler leurs chevaux au milieu des Indiens, surpris de voir leur roi paré de brillants bracelets et monté sur un de ces animaux effrayants ; ils se rapprochèrent peu à peu de la rivière, se dégageant du milieu des indigènes, qui s'écartaient avec empressement. Le moment venu, la petite troupe se lança au galop ; elle était déjà loin, enlevant Caonabo, que ses guerriers n'étaient pas revenus de leur étonne-

ment. Ojeda avait encore à franchir soixante lieues en évitant les villes où l'on aurait pu tenter de lui reprendre son prisonnier ; il réussit à le faire et il entra triomphant à Isabella, ayant toujours le cacique en croupe, après la plus extraordinaire des expéditions qu'il eût entreprises dans son aventureuse carrière.

On trouvera peut-être que, dans la capture de Caonabo, la conduite d'Ojeda n'a pas été d'une loyauté chevaleresque. Il faut se rappeler que, depuis plusieurs siècles, les Espagnols soutenaient contre les Maures une lutte sans merci ; de là une cruauté et des procédés qui semblent parfois détonner avec leur foi chrétienne si ardente ; ils se croient tout permis contre les Indiens infidèles, comme jadis contre les Maures mahométans. Il serait superflu et peut-être injuste de demander à Gonzalve de Cordoue, le « grand capitaine, » la généreuse loyauté de la Palisse ou de la Trémouille, et au duc d'Albe la grandeur d'âme de François de Guise, et Bayard, le bon chevalier sans peur et sans reproche, n'userait certainement pas des mêmes moyens qu'Ojeda ou Cortez. Du reste, Colomb, cependant plus généreux et plus scrupuleux que les Espagnols, approuva et sans doute admira fort la conduite de l'aventureux cavalier qui lui livrait un ennemi redoutable ; il trouva que Caonabo était de bonne prise et il le garda prisonnier ; il lui laissa même, par précaution, jusqu'à son embarquement pour l'Europe, ces brillantes menottes dont l'éclat dangereux avait exercé sur l'esprit du chef caraïbe une si funeste séduction. En vrai guerrier sauvage, Caonabo avait conçu une profonde admiration pour son vainqueur ; les historiens espagnols signalent son « indomptable orgueil » qui ne daignait, quoiqu'il fût prisonnier, s'incliner devant personne ; Colomb lui-même n'obtenait aucun témoignage de respect, tandis que si Ojeda entrait, le cacique se levait et le saluait avec empressement. Comme on lui faisait observer que l'amiral était le « guamiquina », ou chef suprême, Caonabo répondit, au témoignage autorisé de Las Casas, « que l'amiral n'avait point osé venir le saisir au milieu de sa tribu, qu'il était devenu prisonnier par la valeur d'Ojeda et qu'en conséquence il devait du respect à Ojeda, non à l'amiral ». Pour un sauvage, ce n'était pas mal raisonner.

L'audacieuse capture du cacique avait irrité ses sujets sans les décourager ; ils se réunirent, au nombre de plusieurs milliers, dans le voisinage du fort de Saint-Thomas, sous les ordres d'un frère de Caonabo. Combien étaient-ils ? Les historiens parlent les uns de 10,000, les autres de 7,000 ; ces chiffres sont sans doute exagérés. Ce qui paraît certain, c'est qu'ils étaient fort nombreux, surtout relativement aux troupes d'Ojeda. Celui-ci cependant n'hésita pas à prendre l'offensive ; d'ailleurs le frère de Caonabo avait commis la faute de réunir ses hommes dans une plaine où les armes à feu avaient toute leur portée et où les cavaliers pouvaient charger. Ce fut moins une bataille qu'une boucherie. Une charge impétueuse de cavalerie, précédée d'une décharge de mousqueterie, mit les Indiens en fuite. « Ils ne pouvaient, dit Irving, supporter l'aspect terrible de ces êtres tout couverts d'un acier étincelant, brandissant leurs armes éclatantes et montés sur des animaux qu'ils croyaient des bêtes féroces. Les pauvres gens éperdus jetèrent leurs armes et prirent la fuite ; beaucoup furent tués, d'autres furent faits prisonniers, parmi lesquels était le frère de Caonabo, qui se battit bravement jusqu'à la fin pour défendre une cause aussi noble qu'elle était désespérée. »

Ce brillant succès d'Ojeda, suivant l'enlèvement du seul chef redoutable, faisait disparaître momentanément la crainte d'une attaque générale des indigènes, mais on n'était pas pour cela sans embarras à Isabella. Les vivres manquaient ; les indigènes n'en fournissaient plus ; ils ne cultivaient même pas pour eux-mêmes, et les provisions apportées d'Europe, et renouvelées par des envois insuffisants, se trouvaient fort réduites. Il semble cependant qu'il aurait été facile de parer à ce danger. Avec la fertilité exceptionnelle du pays, dont la production si rapide d'épis de blés signalée précédemment avait apporté une preuve éloquente, n'aurait-on pas pu mettre en culture autour d'Isabella la quantité de terrain nécessaire pour assurer l'alimentation d'une faible colonie : on n'avait à nourrir que quelques centaines de personnes. Ce terrain aurait pu être couvert par une espèce de camp retranché que les pacifiques Indiens n'auraient pas osé attaquer. On ne songea pas à cette œuvre, qui devait être la première dans l'établissement d'une colo-

nie. Colomb lui-même, se laissant entraîner par la recherche de l'or et par l'amour des découvertes, paraît l'avoir quelque peu négligée.

Quoi qu'il en soit, suivant la remarque trop fondée d'Irving, par suite de « la paresse et de l'imprévoyance des colons, du désordre où les avaient jetés les hostilités des naturels, et de l'insatiable cupidité qui ne leur laissait de l'énergie que pour se procurer de l'or, ils avaient négligé la véritable richesse de l'île, c'est-à-dire son sol fécond et productif, qui aurait payé leurs soins avec usure, et ils étaient chaque jour en danger de mourir de faim. » Telle était la situation, lorsque arriva d'Espagne Antonio de Torrès avec quatre vaisseaux chargés de provisions. De plus, il amenait des ouvriers de tous les métiers, parmi lesquels des laboureurs. C'était précisément ce qui manquait un peu dans l'expédition organisée en vue de la conquête du pays et de la recherche de l'or plutôt que de l'établissement d'une colonie. Ce précieux secours rendit courage aux colons; il ne les corrigea pas.

Ce qui était particulièrement précieux pour l'amiral, c'est que le capitaine espagnol lui apportait des lettres des rois de nature à lui donner toute satisfaction. D'une part, dans la lettre qui lui était adressée et qui était datée du 16 août 1494, Ferdinand et Isabelle se déclaraient heureux des renseignements qu'il leur donnait; ils exprimaient leur intention d'organiser entre l'Espagne et la colonie des communications régulières par l'envoi mensuel d'une caravelle de chacun des deux points. Ils terminaient en lui demandant de revenir en Espagne parce qu'ils désiraient le consulter sur divers points, notamment sur les négociations alors pendantes avec le Portugal. Dans une autre lettre adressée aux colons et aux marins, les rois leur prescrivaient d'obéir pleinement à l'amiral, sous peine d'amende.

Certes, Colomb n'aurait pu désirer mieux; cependant il n'était pas sans préoccupations; il savait que des rapports avaient été envoyés contre lui; il devait craindre les déclarations que feraient le P. Boyl et surtout Pedro Margarit, obligés de l'accuser pour justifier leur départ. Dans cette situation, pourquoi l'amiral ne profita-t-il pas de ce que les rois l'appelaient pour se rendre en

Espagne, où il comprenait sa présence utile, sinon même nécessaire? Il était encore, disent ses premiers historiens, sous le coup de la maladie dont il était atteint en arrivant de son voyage d'exploration. Mais était-il hors d'état de supporter le voyage? S'il pouvait partir, il commit une faute grave de ne pas le faire. Les affaires de la colonie, si graves qu'elles fussent, ne devaient pas le retenir, puisqu'il avait pour le suppléer son frère Barthélemy, dont il connaissait la fermeté et la capacité. Diégo, qu'il envoya à la cour, était insuffisant. Un voyage de Colomb eût empêché certainement la mission d'Aguado et peut-être celle plus grave de Bobadilla. Que de préventions accumulées contre lui dont sa présence aurait immédiatement fait justice et dont il resta quelque chose !

Dans ce nouveau retour en Espagne, Antonio de Torrès emportait un chargement d'or et d'autres métaux, de fruits et de plantes rares d'Hispaniola. Ne le trouvant pas assez beau à son gré, Colomb, afin d'augmenter les bénéfices de l'expédition, eut l'idée d'envoyer cinq cents prisonniers indiens qu'on vendrait comme esclaves ; il retombait dans la même faute commise au sujet des Caraïbes et sans pouvoir invoquer les mêmes raisons. Les paisibles habitants d'Hispaniola, Colomb ne l'ignorait pas, n'avaient pris les armes que provoqués par les excès de toute nature des Espagnols ; ils n'étaient pas indomptables comme les Caraïbes, ni même dangereux. On a essayé de justifier Colomb en invoquant les usages des Espagnols dans leurs guerres contre les Maures ; dans leurs incursions sur le territoire ennemi, ils enlevaient les hommes, les femmes et les enfants et les réduisaient en esclavage. On oublie qu'il n'y a aucune parité ; les Maures avaient les premiers, dans leurs terribles invasions, passé les hommes au fil de l'épée, enlevant les femmes et les enfants ; ce n'étaient donc à leur égard que des représailles. On ne peut dire la même chose pour les Indiens, qui avaient pu tuer des Espagnols isolés, mais n'en avaient pas fait des esclaves. D'autres historiens disent que Colomb avait tous les droits sur les « révoltés. » C'est fausser absolument les faits ; les indigènes étaient des ennemis, des adversaires, non des révoltés ni surtout des criminels. Tout au

plus peut-on excuser Colomb en invoquant les coutumes et les préjugés de son temps ; mais on ne peut ni le justifier pleinement, ni surtout le glorifier d'un acte regrettable. Las Casas, pourtant favorable à Colomb, le comprend ; il se borne à plaider les circonstances atténuantes. « Si, dit-il, les hommes pieux et instruits que le roi et la reine avaient pris pour guides et pour conseillers se sont aveuglés sur l'injustice de cette mesure, il n'est pas étonnant que l'amiral, qui n'avait pas étudié comme eux, soit tombé dans la même erreur. » Il faut ajouter que la reine Isabelle ne s'aveugla pas longtemps sur l'injustice de la mesure, comme nous le verrons plus loin ; après avoir d'abord autorisé la vente des Indiens, elle l'interdit, et Colomb reçut la défense formelle de continuer ses expéditions d'esclaves. Il resta même à la reine, de cette affaire, une mauvaise impression contre l'amiral.

Un nouveau danger menaçait la colonie. Le cacique Manicaotex, frère de Caonabo, reprenant les idées de celui-ci, était parvenu à former une ligue de tous les caciques, à l'exception de Guacanagari, toujours fidèle à Colomb. Il réunit une armée que les historiens contemporains évaluent à 100,000 hommes, chiffre évidemment exagéré, mais qui était fort nombreuse, surtout si on la compare aux forces espagnoles, qui ne montaient pas à 300 hommes. Ils avaient avec eux, il est vrai, les Indiens de Guacanagari, mais ils ne leur furent d'aucune utilité.

Cette disproportion apparente des forces n'effrayait pas les Espagnols ; ils savaient par expérience la faiblesse des armées indiennes ; c'étaient non des troupes, mais des troupeaux d'hommes mal armés. Les soldats espagnols, bardés de fer et formidablement armés, devaient en avoir raison. Les cavaliers surtout, avec leurs chevaux, inspiraient aux Indiens un grand effroi. De plus, une vingtaine de limiers féroces suivaient l'armée ; c'étaient des adversaires terribles pour des sauvages sans armes et sans vêtements.

Un chef habile cependant aurait pu faire beaucoup de mal aux Espagnols et, sinon les détruire, au moins leur opposer une longue résistance ; il n'avait pour cela qu'à se cantonner dans les montagnes et les forêts. La cavalerie devenait dès lors inutile ; les

armes à feu perdaient une grande partie de leur portée ; les soldats européens, marchant au hasard et un peu isolés, pouvaient être surpris et écrasés. Mais Manicaotex commit la faute de descendre dans la plaine de la Vega Real ; dès lors, il était perdu.

Colomb, ou plutôt Barthélemy et Ojeda, qui furent les vrais chefs de l'expédition, s'empressèrent de profiter de cette faute. Avec leur petite troupe, ils se portèrent au-devant des Indiens. Barthélemy divisa son infanterie, pourtant peu nombreuse, en plusieurs pelotons, dissimulés par des arbres. La bataille s'engagea le 30 mars 1495, près de l'endroit où devait plus tard se bâtir la ville de Santiago. Les Indiens furent assaillis de plusieurs côtés ; les balles les frappaient sans qu'ils vissent d'où elles venaient ; le désordre se mit dans les rangs. Saisissant le moment favorable, les cavaliers d'Ojeda chargèrent, faisant des trouées sanglantes dans cette masse confuse, pendant que les limiers, s'élançant sur les Indiens, les étranglaient. Une terreur panique s'empara de ces soldats improvisés, qui prirent la fuite.

Quelques historiens, saisis de la disproportion apparente des forces des deux armées, ont voulu voir un miracle dans la victoire de Colomb ; ils ont montré l'amiral, qui ne joue aucun rôle dans la bataille dirigée par Barthélemy et Ojeda, priant sur la montagne, les mains élevées au ciel, comme Moïse lors de la défaite d'Amalec ; ils ont raconté que les flèches lancées par les Indiens se retournaient contre eux et revenaient les frapper. Si ces faits étaient établis sur des témoignages indiscutables, il n'y aurait qu'à les accepter, en laissant l'Église se prononcer sur leur caractère, mais il n'en est pas ainsi, et la victoire des Espagnols peut s'expliquer naturellement par la supériorité immense de soldats aguerris et bien armés sur des masses confuses. Est-ce que nous n'avons pas vu un seul cavalier espagnol mettre en fuite plusieurs centaines d'Indiens et délivrer cinq de ses compatriotes prisonniers ? Est-ce qu'Ojeda, avec une centaine d'hommes, n'avait pas mis en déroute plusieurs milliers d'Indiens ? Plus tard, avec une poignée d'hommes, Cortez et Pizarre détruisirent des armées nombreuses composées de Mexicains et de Péruviens, mieux armés et

plus belliqueux que les paisibles habitants d'Haïti. Rien donc n'oblige à voir un miracle dans cette victoire.

Cette journée d'ailleurs décidait du sort d'Hispaniola, dont Colomb était désormais le maître ; il n'avait plus qu'à assurer sa conquête ; il avait pour cela l'homme qu'il lui fallait dans Ojeda. Pendant quelque temps, le hardi cavalier parcourut l'île en tous sens avec son détachement ; ni les montagnes les plus difficiles ni les forêts les plus épaisses ne l'arrêtaient. Partout où il se produisait une résistance, il apparaissait et tout rentrait dans l'ordre. La Vega Real fut soumise la première ; les autres provinces suivirent ; seul, le cacique Behechio échappa pour le moment à la domination espagnole, en se retirant avec sa sœur Anacoana dans une région à peu près inaccessible.

Devenu le maître, Colomb usa largement, on peut même dire durement, des droits du vainqueur ; il appliqua aux malheureux Indiens d'Haïti le *væ victis* du Brenn gaulois. « Son désir le plus vif, dit Irving, était d'assurer à l'Espagne de riches revenus pour indemniser le roi et la reine de leurs dépenses, remplir l'attente générale, et surtout imposer silence à ceux qui étaient retournés en Espagne pour présenter ses découvertes sous l'aspect le plus défavorable. Il résolut donc de tirer de l'île un revenu considérable et immédiat en imposant un fort tribut aux populations. Dans les districts de la Vega, de Cibao, et généralement dans ceux où se trouvaient des mines, chaque individu au-dessus de quatorze ans fut condamné à apporter, tous les trois mois, plein une sonnette de Flandre de poudre d'or [1]. Les caciques en devaient fournir beaucoup plus. Manicaotex, frère de Caonabo, eut à payer pour sa part une demi-calebasse d'or. Dans les districts qui étaient éloignés des mines et qui ne produisaient point d'or, la capitation était d'un arroba (vingt-cinq livres) de coton, payable aussi tous les trois mois. Tout Indien, en payant ce tribut, recevait comme quittance une médaille de cuivre qu'il portait suspendue à

(1) Dans une note, Irving évalue ainsi ce tribut : « D'après Las Casas, une sonnette contenait pour trois castillans environ de poudre d'or, ce qui, en raison de la rareté de l'or à cette époque, représentait quinze dollars de nos jours. »

son cou, et ceux qu'on trouvait dépourvus de cette pièce justificative étaient exposés à se voir arrêtés et punis [1]. »

C'était là un tribut exorbitant, surtout pour des populations peu habituées au travail. Les caciques firent des représentations à Colomb, et l'un d'eux, Guarionex, fit observer que si les rivières qui traversaient ses fertiles domaines roulaient de la poudre d'or, c'était en petite quantité ; il se demandait comment ses sujets, qui ne savaient même pas recueillir ce métal, pourraient se procurer la quantité imposée. Il demanda donc que le tribut fût changé et offrit de fournir aux Espagnols tous les vivres dont ils auraient besoin. Colomb consentit seulement à réduire de moitié la quantité d'or exigée, mais il refusa les vivres. On a dit, pour expliquer ce refus, que « l'or seul pouvait réaliser les rêves que la cupidité avait enfantés en Espagne et assurer le succès de ses entreprises ». Sans contester ces raisons, on peut regretter la décision de Colomb. Qui sait si, en acceptant, il n'aurait pas sauvé les indigènes. Ceux-ci, attachés à la terre par la culture, auraient fourni aux Espagnols et les vivres et des épices pour le commerce ; cela les aurait peut-être fait respecter, d'autant que les missionnaires auraient pu travailler à leur conversion. Le refus de l'amiral vouait ces malheureuses populations à la destruction.

Malgré la générosité de son caractère, Colomb entrait dans une politique de compression où il devait être singulièrement dépassé, mais dont on ne peut contester qu'il ait donné l'exemple. Pour maintenir les indigènes et faire rentrer les tributs, il dut multiplier les forts. A ceux d'Isabella, de Saint-Thomas et de Magdalena, d'autres furent ajoutés, dont le plus important était celui de la Conception, jadis accepté par le cacique Guarionex. Nous avons cité précédemment le proverbe d'après lequel les Anglais élevaient d'abord un magasin, les Français un fort et les Espagnols une chapelle. Nous avons dit que ceux-ci n'avaient pas toujours mérité cet éloge. Nous voyons, en effet, qu'à Hispaniola, il n'y avait toujours qu'une église, celle d'Isabella, pendant que des forts étaient élevés sur divers points. Dans la lutte soulevée entre les indigènes

(1) T. II, p. 230.

et les Espagnols, Colomb lui-même perdait singulièrement de vue l'évangélisation des indigènes, les écrivains contemporains, sans en excepter son fils Fernand, ne signalent aucune œuvre sérieuse d'apostolat, et cela put être, comme nous l'avons fait observer, une des causes du départ du P. Boyl. Il serait certainement injuste d'accuser la foi de Colomb, son zèle pour l'extension du règne du Christ, mais il se trouvait engagé dans une voie dangereuse où il ne sut ou ne put pas s'arrêter.

Las Casas a laissé un tableau navrant de la situation des indigènes dès cette époque; il les montre désespérés du sort qui leur était fait, accablés d'un travail qui dépassait les forces de leur indolente nature. Ils étaient habitués à se laisser vivre, et il leur fallait « errer tout le jour sur les bords des rivières et des ruisseaux pour y chercher des parcelles d'or, chaque jour plus rares », sans espoir de contenter un vainqueur insatiable. Ils songèrent un moment à se débarrasser des Espagnols par la famine; ils cessèrent de cultiver les fruits et les grains qui étaient leurs principaux aliments. Mais « ils connaissaient peu un des traits caractéristiques des Espagnols, qui s'endurcissent en quelque sorte et ont plus de force pour souffrir, lorsqu'ils éprouvent davantage les atteintes de la faim ». La tentative tourna contre les Indiens, qui souffrirent les premiers de la famine, par laquelle ils furent décimés. Puis leurs impitoyables vainqueurs allèrent les relancer au sommet des montagnes et au fond des forêts; ils les ramenèrent de force au travail. Ce fut l'origine de ces *repartimientos* que condamnaient Barthélemy Colomb et Las Casas et qui firent d'innombrables victimes. L'amiral crut devoir les tolérer comme nécessaires; il ne prévoyait pas l'abus qu'on en ferait. Du reste, l'asservissement des Indiens était complet; « la crainte que leur inspiraient les hommes blancs était si profonde qu'un Espagnol aurait pu traverser l'île seul et sans armes sans appréhender le moindre danger, et que, s'il l'avait exigé, les naturels l'auraient même porté sur leurs épaules, sans oser se plaindre [1]. » Les sujets de Guacanagari, qui cependant n'avaient pas fait cause commune avec les autres

(1) Las Casas.

Portrait de la reine Isabelle la Catholique.

Indiens contre les Espagnols, n'étaient pas plus favorisés ; ils étaient soumis aux mêmes tributs. Le cacique ne put rien pour eux et il finit par se retirer dans une montagne perdue, où il mourut de douleur et de misère [1]. Il était en droit d'espérer mieux des Espagnols.

En Europe, à la cour des rois, un orage se formait contre Colomb. Parmi les personnages revenus de la colonie, la plupart étaient ses adversaires et ils l'accusaient violemment. Venant d'hommes haut placés et considérés comme Margarit et le P. Boyl, les attaques devaient trouver créance. On reprochait à l'amiral sa dureté, la manière inhumaine dont il avait traité les hidalgos, dont beaucoup avaient succombé, le rationnement qui avait imposé aux colons de rudes privations. On se gardait bien d'ajouter que Colomb avait été forcé de sévir par les désordres des colons ; que s'il avait imposé des travaux trop lourds aux hidalgos, c'était dans des circonstances difficiles ; que sans le rationnement, la colonie aurait été exposée à souffrir de la famine. Ses accusateurs, partis pendant le voyage d'exploration de Colomb, alors qu'on ne savait pas ce qu'il était devenu, l'accusaient d'avoir jeté la confusion dans la colonie par son absence. Connaissant le caractère ombrageux de Ferdinand, les ennemis de l'amiral prétendaient qu'il avait dépassé ses pouvoirs en confiant le poste d'adelantado à son frère Barthélemy, un étranger arrivé de la veille. Au roi seul il appartenait de nommer un adelantado. Auprès de la reine Isabelle, on faisait valoir des raisons d'une autre nature ; on déplorait le peu de progrès que faisait l'évangélisation des Indiens ; on blâmait les envois d'esclaves. Et ces accusations diverses, qui parfois se contredisaient, étaient accueillies avec empressement et commentées par le surintendant des Indes, Fonseca, dont l'hostilité contre l'amiral était notoire.

Une autre question se posait à propos du monopole que son traité assurait à Colomb. Depuis que la route des Indes était connue, des navigateurs, parmi lesquels Vincent Yanez Pinzon, le commandant de la *Nina*, offraient d'entreprendre des expéditions

(1) Charlevoix : *Histoire de Saint-Domingue.*

à leurs risques et périls. Ces offres étaient séduisantes et venaient à propos. Le gouvernement était pauvre, les expéditions de Colomb étaient coûteuses ; on pouvait, sans faire de nouveaux frais, continuer les voyages de découvertes, étendre les possessions coloniales de l'Espagne et développer son commerce maritime. Une proclamation du 10 avril 1495 permit à tous les Espagnols de s'établir dans l'île d'Hispaniola et d'entreprendre des voyages de découvertes; on leur imposait seulement certaines conditions. Les navires devaient partir de Cadix sous l'inspection d'officiers royaux ; ils auraient à bord des commissaires désignés par ces officiers ; à leur départ, ils mettaient sans frais à la disposition de la couronne un dixième de leur tonnage ; à leur retour, un dixième de leur chargement appartiendrait au trésor royal. Ces règlements devaient être appliqués aux navires qui porteraient des provisions à Hispaniola. A leur arrivée dans cette île, les Espagnols qui voudraient s'y fixer recevraient des terres ; on leur allouerait des vivres pendant un an ; ils deviendraient de droit propriétaires de ces terres et des bâtiments qu'ils y élèveraient. Ils verseraient au trésor royal le tiers de l'or qu'ils pourraient recueillir et le dixième des denrées qu'ils récolteraient.

Colomb protesta hautement contre ce décret, dans lequel il voyait une violation manifeste de ses privilèges et qu'il présentait comme contraire au développement régulier de la colonisation. Sur le premier point, il avait évidemment raison, mais en était-il de même pour le second? La couronne n'avait-elle pas intérêt au contraire à multiplier des expéditions qui ne lui coûtaient rien et qui étendraient ses domaines et développeraient le commerce ? On le disait au roi Ferdinand, tout disposé à se laisser convaincre ; on invoquait la raison d'État, si puissante sur son esprit. Peut-être l'amiral aurait-il été sagement inspiré en faisant de lui-même quelques concessions sur ce monopole, qu'il lui était bien difficile de maintenir et qui ne devait pas tarder à lui échapper définitivement.

Quoi qu'il en soit, sous l'impression produite par les plaintes multipliées contre l'administration de l'amiral, Ferdinand et Isabelle, sans cependant se prononcer contre lui, avaient décidé d'en-

voyer un personnage de confiance faire une enquête à Hispaniola ; ils avaient même choisi le commandeur Diégo Carillo, mais celui-ci ne put partir. Alors les rois chargèrent le surintendant Fonseca de désigner lui-même le personnage chargé de l'enquête. C'était livrer Colomb à la discrétion d'un adversaire. Heureusement Torrès arriva d'Hispaniola avec Diégo Colomb ; il apportait les résultats des nouvelles découvertes de l'amiral, notamment l'acte notarié dont nous avons parlé et d'après lequel il était arrivé aux plus riches contrées de l'Orient. Ces nouvelles, jointes au riche chargement des navires espagnols, rappelèrent les rois et surtout Isabelle à leurs bonnes dispositions pour Colomb. S'ils ne renoncèrent pas à l'enquête décidée, ils choisirent eux-mêmes le commissaire chargé de la faire, et ils désignèrent Aguado, un des gentilshommes qui avaient accompagné l'amiral à son second voyage et que celui-ci leur avait lui-même recommandé comme lui ayant donné toute satisfaction. Ce choix était certainement dicté par le désir d'être agréable à Colomb.

Lorsque nous avons parlé du départ de Torrès et de Diégo Colomb, nous avons dit qu'il était regrettable que l'amiral lui-même ne se soit pas rendu à l'appel d'Isabelle et de Ferdinand. S'il était venu, la mission d'Aguado n'aurait évidemment pas eu lieu. De plus, il aurait pu immédiatement s'expliquer avec la reine au sujet des Indiens qu'il envoyait pour être vendus comme esclaves. Une ordonnance royale, donnant raison à Colomb, avait d'abord décidé qu'ils seraient en effet vendus. Mais des observations furent faites à la reine ; le pape lui avait donné la souveraineté des terres découvertes à l'ouest pour convertir les nations infidèles et non pour les réduire en esclavage. La grande âme d'Isabelle devait se rendre à de semblables raisons, et cinq jours après l'ordonnance royale, une lettre des rois en suspendit l'exécution jusqu'à ce qu'on eût examiné si la vente des Indiens était « licite aux yeux de Dieu ». Examinée par des théologiens, la question fut tranchée contrairement à l'avis de Colomb ; lui-même avait fourni des armes contre lui en racontant par quels excès les Espagnols avaient poussé à bout les pacifiques habitants d'Hispaniola. La reine ordonna que les Indiens seraient renvoyés dans

leur pays, en même temps qu'elle prescrivait à Colomb de les traiter avec douceur afin de les amener à la connaissance de l'Évangile. Il était malheureusement trop tard ; la malheureuse population d'Haïti était condamnée à disparaître, et Colomb a bien une certaine part de responsabilité dans ce triste résultat. De cette affaire des esclaves, la reine conserva une assez mauvaise impression qui diminua la confiance absolue qu'elle avait dans l'amiral et lui fit plus tard accepter la mission de Bobadilla après celle d'Aguado [1].

Comme nous l'avons dit, le choix de ce dernier par les rois n'avait rien d'hostile à Colomb ; il avait servi sous les ordres de l'amiral, qui en avait été content et l'avait recommandé aux princes lors de son retour en Espagne. On devait donc croire qu'Aguado, reconnaissant à son ancien chef, lui serait plutôt favorable. Mais le gentilhomme espagnol était vaniteux ; son élévation subite lui tourna la tête ; il ne comprit pas que sa mission se bornait strictement à recueillir et à rapporter, après les avoir vérifiés, les témoignages pour et contre l'amiral, dont il devait respecter les pouvoirs ; il se posa dès le début en supérieur de Colomb, comme si celui-ci, par suite de sa venue, perdait toute autorité.

Quels étaient en réalité les pouvoirs d'Aguado ? Sa lettre de créance était ainsi conçue : « Cavaliers, écuyers, et vous tous qui par nos ordres êtes dans les Indes, nous vous envoyons Juan Aguado, gentilhomme de notre chambre, qui vous parlera de notre part. Nous vous enjoignons d'ajouter foi à ses paroles. » C'était singulièrement bref, et cela semblait donner à Juan Aguado des pouvoirs illimités. Mais il y avait d'autre part les droits de Colomb, auxquels la lettre de créance ne dérogeait pas puisqu'elle n'en parlait pas ; il restait grand amiral et vice-roi. Chargé en réalité d'une enquête, Aguado avait le droit et même le devoir de deman-

(1) Sur cette question des Indiens envoyés comme esclaves, il faut ajouter que, même au point de vue purement économique, en admettant l'institution de l'esclavage, aujourd'hui justement condamnée, Colomb se trompait. D'une déclaration d'un de ses amis, le curé de los Palacios, il résulte que les Indiens ne pouvaient se faire au climat de l'Espagne, trop dur pour eux, et qu'ils étaient rapidement enlevés par la consomption. Ils ne pouvaient donc rendre aucun service.

der au vice-roi et à l'adelantado toutes les explications qu'il jugerait nécessaires ; il pouvait interroger tous les fonctionnaires, tous les habitants ; il devait recueillir leurs dépositions, fussent-elles dirigées contre Colomb, et dans ce dernier cas les couvrir de la protection royale ; mais à cela se limitaient ses pouvoirs, et c'était déjà beaucoup.

Ce n'est pas ainsi qu'Aguado comprit sa mission. Lorsqu'il se rendit à Isabella sur la même caravelle que Diégo Colomb, il donnait à entendre qu'il venait prendre le pouvoir. Il était à peine arrivé qu'il agissait comme s'il avait le gouvernement ; il ordonnait l'arrestation de certaines personnes et sommait les fonctionnaires de lui rendre leurs comptes. Colomb était absent ; l'adelantado, qui était ferme, s'étonna de la conduite d'Aguado et lui demanda à voir sa commission ; c'était son droit. Après avoir d'abord refusé de la montrer, déclarant qu'il attendrait le retour de Colomb, Aguado se ravisa et fit publier la lettre dont nous avons donné plus haut le texte. En même temps, il faisait dire partout qu'il venait redresser tous les griefs, se gardant bien de faire savoir qu'il n'avait pas le droit de toucher au pouvoir de l'amiral et que, son enquête terminée, il retournerait en rendre compte en Espagne.

Dans la colonie, les mécontents étaient nombreux ; ils crurent le moment venu de faire valoir leurs griefs vrais ou faux ; les dépositions affluèrent contre l'amiral et contre l'adelantado ; on leur imputait même les fautes qu'ils avaient cherché à réprimer. De tout cela, Aguado fit un dossier qui lui parut formidable, et il crut qu'il n'avait plus besoin de rien ménager. Dans son aveuglement, il envoya un détachement de cavalerie chercher l'amiral, ce qui fit croire dans toute la colonie que celui-ci était condamné.

Qu'allait-il se passer entre Colomb et Aguado ? S'armant des termes formels de son traité, l'amiral-gouverneur refuserait-il de se soumettre aux injonctions du commissaire royal ? Les historiens disent que celui-ci désirait et espérait cette résistance, qui lui aurait fourni un dernier argument contre Colomb auprès des rois. S'il avait réellement cette espérance, il fut bientôt détrompé. L'amiral revint à Isabella ; devant lui, Aguado fit de nouveau pro-

clamer à son de trompe la commission royale, sans qu'il perdît rien de son calme. Nous avons déjà vu qu'il savait céder à l'occasion; il le fit voir dans cette circonstance. Peut-être même aurait-il pu montrer un peu plus de fermeté, d'autant qu'Aguado, forçant les termes de sa lettre de créance, intervenait dans l'administration, où il portait le désordre.

Quelle que fût la présomption d'Aguado, il comprenait que cette situation ne pouvait durer; malgré l'extension qu'il avait donnée à ses pouvoirs, il se sentait écrasé par Colomb; d'ailleurs son volumineux dossier était prêt. Il annonça donc qu'il allait partir pour l'Espagne. L'amiral, comprenant la nécessité de sa présence à la cour pour se défendre, déclara qu'il partirait en même temps. Cela ne devait pas plaire à Aguado, mais il n'était pas en son pouvoir de s'y opposer. Tout se préparait donc pour le départ lorsque l'île fut désolée par une de ces terribles tempêtes comme il y en a parfois dans les pays tropicaux. Toutes les caravelles qui étaient dans la rade d'Isabella furent détruites, à l'exception d'une seule, la *Nina*, et encore celle-ci était-elle si endommagée qu'il fallut d'abord la réparer. Cela retardait nécessairement le voyage de Colomb et d'Aguado.

Ce fut pendant ce retard forcé que l'amiral eut enfin la joie de trouver les mines d'or vainement cherchées jusque-là. La découverte se fit dans des circonstances assez romanesques. Un jeune Aragonais, nommé Miguel Diaz, s'était battu avec un autre Espagnol qu'il avait dangereusement blessé. Pour échapper au châtiment, il s'enfuit et se réfugia dans une tribu indienne de la côte méridionale de l'île. Le village était gouverné par une jeune Indienne qui prit Diaz en affection et en fit son époux. Mais celui-ci regrettait ses compatriotes, au milieu desquels il aurait voulu retourner. Sa jeune femme, pour le fixer près d'elle, songea à attirer les Espagnols dans son voisinage. Connaissant leur amour de l'or, elle révéla à Diaz l'existence dans la région d'abondantes mines d'or situées sur les bords de l'Hayna. Diaz, s'étant assuré de l'exactitude des renseignements donnés, ne douta pas qu'une semblable nouvelle lui vaudrait sa grâce. Il se rendit à Isabella et se présenta devant l'adelantado, auquel il fit connaître la situation

des mines. Il obtint facilement son pardon, d'autant plus que son adversaire s'était guéri. D'ailleurs, la grande nouvelle arrivait à propos ; Colomb préparait son départ, retardé par la destruction des caravelles ; il pourrait donc porter en Espagne des preuves décisives des richesses d'Hispaniola. C'était sa pleine justification et une éclatante réponse à ses ennemis.

Immédiatement une expédition fut organisée sous la conduite de l'adelantado. Lorsqu'on arriva dans la région indiquée, on reconnut la vérité des renseignements donnés par Diaz. On trouva sur les bords de l'Hayna de riches gisements aurifères. Il y avait même des excavations qui semblaient indiquer que les mines avaient été exploitées ; cependant les naturels, qui se bornaient à recueillir l'or à la surface du sol, n'avaient pas souvenir d'une exploitation régulière. Heureux de cette découverte qui arrivait comme providentiellement à la veille de son départ, Colomb, avec son ardente imagination, crut avoir retrouvé les mines mêmes d'où Salomon avait tiré l'or pour le temple de Jérusalem. Plus que jamais, il se croyait dans une île dépendant de l'Asie.

La *Nina* était prête et une autre caravelle, la *Santa-Cruz*, avait été construite ; le 10 mars 1496, Colomb et Aguado s'embarquaient pour l'Espagne, chacun sur une des caravelles. Avant son départ, l'amiral remit le pouvoir à l'adelantado, que devait remplacer au besoin son autre frère Diégo, et il nomma grand juge un de ses familiers, Roldan ; c'était un malheureux choix, dont il eut grandement à se repentir. A bord des caravelles se trouvaient de nombreux Espagnols qu'on rapatriait, et suivant la remarque d'Irving, « jamais gens ne revinrent plus misérables et plus découragés d'une expédition entreprise avec plus d'enthousiasme ». Il y avait aussi une trentaine d'Indiens, parmi lesquels le grand cacique Caonabo, qui mourut pendant la traversée, ayant conservé jusqu'au bout son indomptable fierté. Le sort du chef indien si brusquement frappé a ému tous les historiens de Colomb. « C'était un caractère extraordinaire dans la vie sauvage, dit Irving [1]. De simple guerrier caraïbe, il s'était élevé au rang du cacique le plus

(1) T. II, p. 270.

puissant et de l'arbitre presque souverain de la vaste île d'Haïti. C'est le seul chef qui paraisse avoir eu assez de pénétration pour prévoir les funestes effets de la domination espagnole, assez de talents militaires pour combiner un plan de résistance à l'invasion. Si ses troupes avaient eu son caractère intrépide, la guerre qu'il souleva aurait pu avoir les conséquences les plus terribles. Sa destinée présente, sur une échelle étroite, l'image de toutes les grandeurs humaines. Lorsque les Espagnols mirent pour la première fois le pied sur la côte d'Haïti, leur imagination s'enflamma en entendant parler de tous côtés d'un puissant monarque, seigneur de la Maison d'or, souverain des montagnes de Cibao, qui régnait avec éclat au milieu des montagnes. Bien peu de temps s'était écoulé, et ce potentat si célèbre était étendu captif sur le tillac d'une caravelle, n'ayant personne pour compatir à ses infortunes, personne.... excepté pourtant une héroïne de ses déserts sauvages (1). Toute son importance s'évanouit avec sa liberté ; une fois dans les fers, on le délaissa, et doué des qualités qui font les héros, il meurt obscur et ignoré comme le dernier des hommes. » Qu'avait-il fallu pour ce brusque changement ? Un audacieux coup de main d'Ojeda. Par une singulière coïncidence, le hardi cavalier revenait en Espagne sur la même caravelle que son prisonnier.

Dans son voyage de retour, Colomb prit la direction de l'est ; en apparence, c'était la meilleure ; on ne connaissait pas encore les vents alisés qui facilitent singulièrement la navigation des bâtiments à voiles et qu'il fallait aller chercher un peu au nord ; il en résulta un voyage long, pénible, constamment retardé par les vents contraires. Il fit, chemin faisant, une reconnaissance à la Guadeloupe, où ils ne trouvèrent d'abord que des Indiennes qui sortirent armées des forêts pour s'opposer à leur débarquement. Ces vaillantes amazones, qui rappelaient à Colomb celles des écrivains anciens, renvoyèrent les arrivants à leurs maris, qui étaient

(1) Allusion à une aventure qui n'est pas des moins étranges. Colomb avait pris à la Guadeloupe quelques femmes caraïbes qu'il fit ensuite remettre en liberté. La plus importante se prit de pitié et d'admiration pour Caonabo et voulut rester pour le soigner.

de l'autre côté de l'île. La caravelle s'y rendit, d'autant que la mer était houleuse et le rivage d'un abord difficile. Les Caraïbes lancèrent des flèches sur les Espagnols, ceux-ci ripostèrent par une décharge qui, sans blesser personne, mit tout le monde en fuite. Pour se venger et malgré les ordres de Colomb, ses matelots détruisirent les habitations abandonnées ; de nouveau ils affirmèrent qu'ils avaient trouvé des traces d'anthropophagie ; ainsi ils avaient vu un bras d'homme qui rôtissait devant un grand feu. Cela répondait bien à la terrible réputation des Caraïbes. Une reconnaissance surprit et enleva quelques femmes qui furent ensuite remises en liberté. Comme nous l'avons dit plus haut, une d'elles préféra rester pour soigner Caonabo.

Entreprise dans une mauvaise direction, la traversée fut longue, et comme la caravelle portait, outre son équipage, de nombreux passagers, les vivres menaçaient de manquer. Les Espagnols étaient d'autant plus effrayés qu'ils ne savaient trop où ils étaient, Colomb n'ayant pas pris la route des Açores ; ils se croyaient en pleine mer, fort éloignés d'aucune côte, et voyaient arriver la famine. Dans cette extrémité, qu'ils s'exagéraient encore, la peur aidant, quelques-uns proposèrent, pour diminuer le nombre des bouches à nourrir, de jeter les Indiens à la mer. Colomb eut besoin de toute son autorité pour protéger ces malheureux qui étaient sous sa sauvegarde. Rassurant ses matelots, il leur déclara qu'ils étaient dans le voisinage du cap Saint-Vincent, c'est-à-dire près de la côte d'Espagne. On hésitait à le croire, mais l'événement ne tarda pas à justifier les calculs de l'habile marin. Le 11 juin, la caravelle entrait dans le port de Cadix.

Ce n'était plus, hélas ! l'arrivée triomphale de Palos, où la population tout entière venait joyeuse au-devant du grand amiral pour l'accompagner à la chapelle du couvent de Santa-Maria de la Rabida. L'attrait de la nouveauté avait disparu et les accusations des ennemis de Colomb avaient eu leur retentissement dans l'opinion. D'ailleurs, rien de moins brillant que le débarquement. « Lorsque les marins et les aventuriers, qui s'étaient embarqués avec de si belles espérances, descendirent des vaisseaux, au lieu d'un joyeux équipage, s'élançant sur le rivage, tout fier de ses

succès et chargé des dépouilles des Indes, on vit se traîner péniblement à terre une faible troupe d'hommes souffrants, exténués par la maladie et par les fatigues de la traversée, et dont les visages jaunes, dit un vieil écrivain, étaient comme une image dérisoire de cet or qui avait fait l'objet de leurs recherches ; ils ne rapportaient du nouveau monde que des récits de misères, de souffrances et de désillusions. » Il était difficile à Colomb, malgré la dernière découverte de mines d'or d'Hispaniola, de réagir contre la mauvaise impression produite.

Au moment où l'amiral arrivait à Cadix, trois caravelles, commandées par Pedro Alonzo Nino, étaient en partance pour Hispaniola. Après avoir pris connaissance des dépêches royales, il put donner à Alonzo Nino ses instructions pour l'adelantado; il lui recommandait de rétablir la tranquillité, d'assurer la domination espagnole et pour cela d'envoyer en Europe tous les naturels plus ou moins compromis ; il ne voulait pas renoncer à ce système. Il insistait pour l'exploitation des mines de l'Hayna et prescrivait de former un nouvel établissement dans les environs, en renonçant à Isabella dont le port était peu sûr et le climat malsain. Alonzo Nino mit à la voile le 17 juin.

Colomb ne s'était pas pressé de se rendre auprès des rois ; il s'était borné à leur faire part de son arrivée et à leur envoyer un rapport sur ses découvertes, dans lequel les erreurs se mêlaient aux réalités. Ainsi, après avoir fait ressortir avec raison la richesse des mines d'or de l'Hayna, dont il apportait des échantillons, il disait qu'il avait sans doute retrouvé l'Ophir des anciens et qu'il s'était approché de la Chersonèse d'or. Cela fait, il avait résolu d'attendre au couvent de Santa-Maria de la Rabida la réponse des souverains. Était-ce dignité, pour ne pas arriver presque comme un coupable avec son accusateur Aguado? Était-ce prudence, et préférait-il attendre l'effet du rapport de celui-ci, qui était immédiatement parti pour la cour ?

Dignité ou prudence, cette attitude expectante réussit complètement à l'amiral. Par une lettre en date du 12 juillet 1496, les rois mandaient Colomb à la cour ; ils le félicitaient des résultats obtenus et le remerciaient de ses services, sans faire aucune allu-

sion aux accusations de ses ennemis, ni même au rapport d'Aguado. Le triomphe était complet.

A la suite de cette invitation, qui le rassurait pleinement, Colomb se mit en route pour Burgos. Cette fois, il ne portait pas le splendide costume de grand amiral ; il avait revêtu l'habit du tertiaire de Saint-François, avec la corde pour ceinture. Soit par un mouvement spontané de dévotion, soit en exécution d'un vœu fait dans quelque danger, il venait de se faire recevoir tertiaire du grand saint pour lequel il avait toujours professé un culte profond. C'était peut-être une faute ; les populations, surtout celles du midi, se prennent par les yeux, et l'amiral, en grand costume, devait faire plus d'effet sur les Espagnols, malgré leur foi, que le pénitent de Saint-François. Toutefois, comprenant la nécessité de frapper l'opinion, il se faisait précéder des curiosités et des trésors qu'il rapportait ; on portait devant lui en grand apparat des colliers, des bracelets, des amulettes, des couronnes d'or, dépouilles des caciques, trophées conquis sur les princes des riches côtes de l'Asie ou des îles de la mer Indienne. Des Indiens l'accompagnaient, tout brillants d'ornements d'or. Parmi eux se trouvaient le frère et le neveu de Caonabo ; le premier, d'après le curé de los Palacios, chez lequel logea Colomb, portait une chaîne d'or qui pesait « six cents castillans [1] ». L'impression fut moins grande que la première fois.

Si les populations, jadis si enthousiastes, se montraient maintenant presque indifférentes, l'accueil des rois fut des plus bienveillants. Dans leur lettre à Colomb, ils n'avaient pas fait la moindre allusion aux accusations de Margarit ni au rapport d'Aguado ; il ne semble pas qu'à Burgos, dans les entretiens avec l'amiral, il en ait été davantage question. Toute cette campagne avait évidemment échoué, et Aguado, par sa partialité même, avait agi contre le but qu'il poursuivait ; une enquête sérieuse aurait certainement été examinée, un réquisitoire violent fut écarté comme il méritait de l'être. Colomb put croire que de tout cet échafaudage élevé contre lui rien ne restait ; il devait voir plus tard que tout n'était pas oublié.

(1) Environ 15.000 francs.

Quoi qu'il en soit, l'amiral crut devoir profiter des bonnes dispositions des rois pour proposer immédiatement une nouvelle expédition; il demandait huit bâtiments, dont deux seraient envoyés à Hispaniola avec des provisions, et dont les six autres seraient employés, sous son commandement, à un grand voyage de découverte qui permettrait de reconnaître définitivement ce continent asiatique auquel, d'après lui, appartenait Cuba. Ses ouvertures furent favorablement accueillies, mais il fallut ajourner l'exécution du projet à des temps plus propices. D'une part, Ferdinand était engagé dans une guerre contre la France pour le royaume de Naples, d'autre part une flotte considérable devait conduire en Flandre la princesse Juana, qui allait épouser l'archiduc Philippe; comment disposer même de huit vaisseaux et faire les frais d'une nouvelle expédition? Ce ne fut qu'au mois de mai 1498 que Colomb put faire son troisième voyage.

Avant d'en faire le récit, il ne sera pas inutile d'examiner rapidement une question fort contestée et qui se rapporte directement au droit de notre héros de donner son nom au nouveau monde. Dans l'intervalle qui s'écoula entre le deuxième et le troisième voyage de Colomb, Amerigo Vespucci et Vincent-Yanez Pinzon, profitant de la liberté accordée par le décret du 10 avril 1495, ont-ils fait un voyage où ils auraient reconnu les premiers le nouveau continent? Le fait du voyage paraît établi, mais la date est discutée. Dans son premier voyage avec Yanez Pinzon, Vespucci, pour lequel Colomb professait une certaine estime, comme en témoigne une lettre de lui à son fils Diégo, datée du 15 février 1505, aurait vu les côtes de l'Amérique; il aurait abordé notamment au Paria, au Honduras, peut-être au Tabasco et à la Floride.

Si le voyage est réel et date de 1497, il est incontestable que Vespucci aurait le premier reconnu le continent américain, puisque Colomb ne le découvrit qu'à son troisième voyage, en août 1498, mais bien des historiens prétendent que ce voyage a été inventé, et d'autres, qui l'acceptent, le rejettent à 1499. On fait remarquer que des pièces officielles constatent la présence de Vespucci à Séville en 1497 et 1498. Il y a donc au moins doute pour les droits du voyageur florentin, et de ce doute il est naturel que

Colomb bénéficie. D'ailleurs, pour nous, le nouveau monde était découvert le 12 octobre 1492, le jour où les trois caravelles, après avoir franchi la mer Ténébreuse, abordaient à Guanahani. Donc, alors même qu'on admettrait la date de 1497 pour le voyage contesté de Vespucci et de Yanez Pinzon, Colomb conserverait la gloire d'avoir découvert l'Amérique, c'est là un honneur qu'on ne peut lui refuser. Le grand homme avait ouvert la route, les autres, marins plus ou moins habiles et hardis, n'ont fait que suivre.

CHAPITRE VI

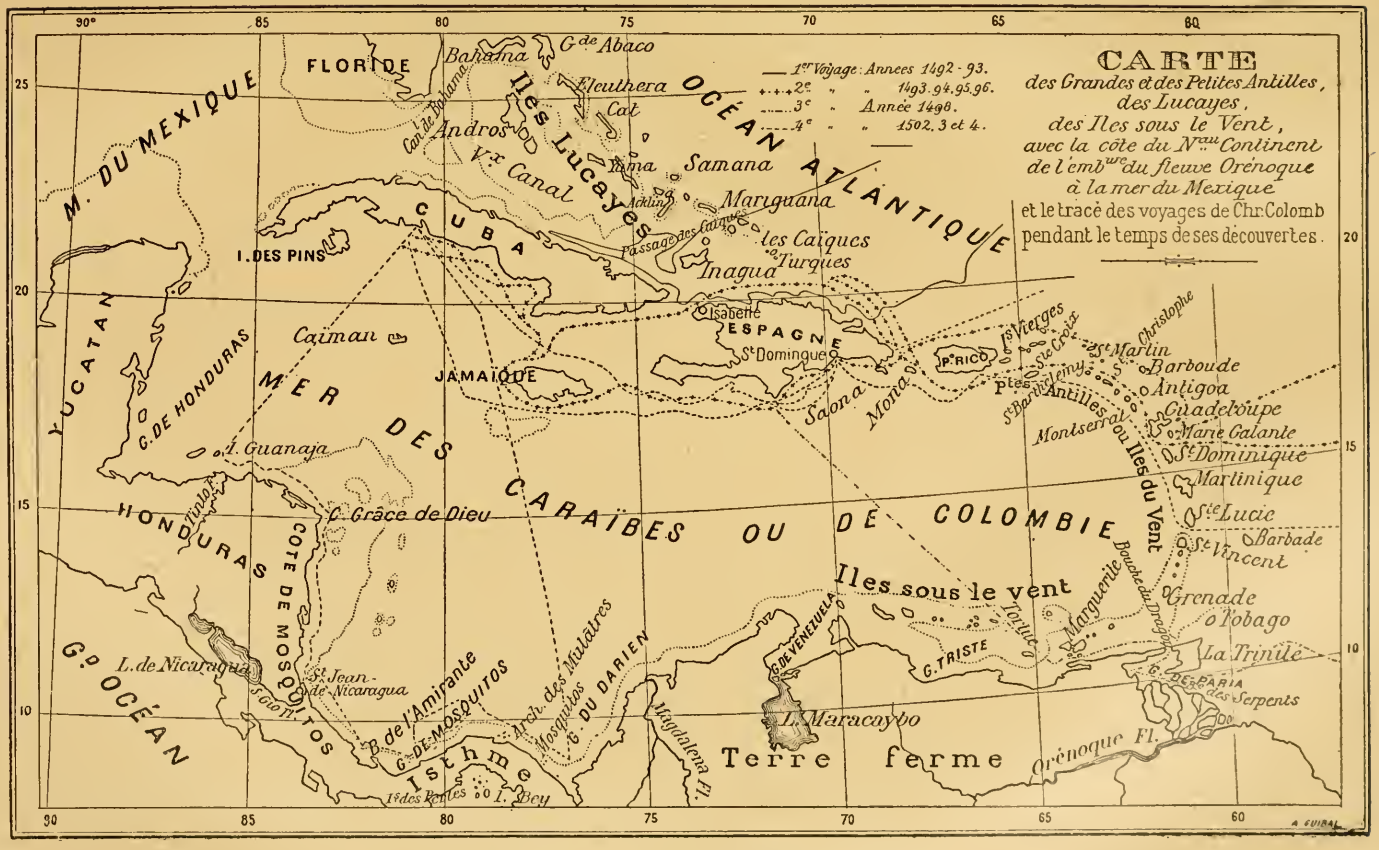
TROISIÈME VOYAGE

Sommaire : Préparatifs du voyage. — L'or en barre d'Alonzo Nino. — Constitution d'un majorat par Colomb. — Testament de Colomb. — Retrait du décret pour la libre navigation aux Indes. — Organisation difficile de l'expédition. — Départ de Colomb. — L'amiral prend une nouvelle direction. — Découverte de la Trinité. — La bouche du Dragon. — Colomb devine un continent. — Arrivée à Hispaniola. — Lettre de Simon Verde. — L'administration de l'adelantado. — Révolte et capture de Guarionex. — Soumission de Behechio et d'Anacoana. — Le grand juge Roldan. — Négociations de Colomb avec Roldan. — Celui-ci impose ses conditions. — Vision de la nuit de Noël. — Roldan et Ojeda. — Révolte et exécution de Mogica. — Quelle est la responsabilité de Colomb? — Apaisement momentané. — Plaintes adressées au roi. — L'envoi d'une mission à Hispaniola est décidé. — Le commandeur Bobadilla. — Les pouvoirs du commandeur. — Hésitations d'Isabelle. — La question des esclaves. — Arrivée de Bobadilla. — Il prend le gouvernement. — Hésitations de Colomb. — Bobadilla somme Colomb de se soumettre. — Colomb dans les fers. — Arrestation de l'adelantado. — Instruction judiciaire contre Colomb et ses frères. — Craintes de Colomb. — Départ pour l'Europe. — Arrivée à Cadix. — Lettre de Colomb à dona Juana de la Torre. — Indignation d'Isabelle et de Ferdinand. — Réception faite à Colomb. — Promesses de réparations.

Pour son troisième voyage, Colomb demandait huit vaisseaux, dont deux seraient destinés au ravitaillement d'Hispaniola et six à poursuivre les découvertes sous son commandement. Les rois les lui avaient promis, mais en ajournant l'exécution de leur promesse au moment où il serait possible de disposer de quelques bâtiments. Après une attente assez longue, qui lui était d'autant plus pénible

qu'il lui tardait de retourner à Hispaniola, l'amiral obtint une subvention de six millions de maravédis pour les frais de l'expédition. Il ne les avait pas encore touchés, lorsque Alonzo Nino arriva à Cadix, revenant d'Hispaniola. Il annonça, sans donner aucun détail, qu'il rapportait beaucoup d'or. C'était une double joie pour Colomb : d'une part, cela témoignait de la richesse des mines qu'il avait signalées et qui devaient être en pleine exploitation ; d'autre part, on ne pourrait plus lui faire attendre l'argent nécessaire pour son expédition. Ferdinand, en effet, l'autorisa à prendre les six millions de maravédis qui lui avaient été alloués sur l'or rapporté par Alonzo Nino. Hélas ! celui-ci avait parlé ainsi par pure forfanterie; il ne rapportait pas d'or, mais il ramenait des Indiens qu'il comptait vendre comme esclaves et qui, pour lui, étaient de « l'or en barre ». L'amiral ne put donc prélever six millions de maravédis sur un chargement d'or qui n'existait pas, et lorsqu'il réclama au roi Ferdinand les six millions précédemment promis, il lui fut répondu qu'il en avait été disposé pour des besoins militaires urgents. C'était pour l'amiral un nouveau retard, d'autant plus pénible qu'il s'était vu plus près d'atteindre son but. De plus, comme on avait compté sur l'or annoncé par Alonzo Nino, la désillusion fut grande et de nouveau on se montra mal disposé pour une colonie qui était loin de donner les bénéfices espérés.

Cependant les dispositions restaient bonnes pour l'amiral, au moins chez Isabelle. On lui offrit successivement un domaine en Espagne et à Hispaniola, qu'il pourrait constituer en majorat avec le titre de marquis. A Hispaniola, ce domaine aurait été de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large. Colomb refusa les deux offres par « désintéressement », disent la plupart de ses biographes. Il y eut, croyons-nous, une autre raison : ces domaines ne lui étaient pas offerts sans conditions, et quelques allusions des contemporains semblent indiquer qu'en échange d'un de ces majorats l'amiral aurait dû renoncer, au moins pour ses enfants, à sa vice-royauté héréditaire des Indes occidentales. Il ne le voulut pas et, ayant obtenu la confirmation, par un décret en date du 23 avril 1497, des droits, privilèges et dignités qui lui avaient été



Carte pour suivre les quatre voyages de Colomb.

concédés par son traité, il en constitua un majorat en faveur des siens. En même temps, comme jusque-là les expéditions à Hispaniola n'avaient pas couvert leurs frais, il se fit dispenser du paiement du huitième qu'il devait pour ces expéditions ; il se fit, en outre, allouer, pendant trois ans, un huitième sur le produit général de chaque voyage et un dixième des bénéfices réalisés. L'amiral négligeait d'autant moins ses intérêts qu'il venait de faire connaître dans son testament son projet d'amasser un trésor pour la délivrance des Lieux saints. C'était la première allusion publique à ce projet. Sans doute, dans sa foi ardente, Colomb devait depuis longtemps songer à la délivrance des Lieux saints, il le déclare lui-même ; mais on ne le savait pas, et sa « fièvre de l'or » pouvait étonner.

Ce testament, fait à Séville au commencement de l'année 1498, est trop étendu pour que nous le reproduisions intégralement, mais nous devons au moins citer, outre le passage relatif aux Lieux saints, ceux qui témoignent éloquemment de la foi chrétienne de l'amiral.

« Au nom de la très sainte Trinité, qui m'inspira l'idée, qu'elle me rendit ensuite parfaitement claire, que je pouvais naviguer et aller d'Espagne aux Indes en traversant l'océan vers l'Occident, idée que je communiquai au roi don Ferdinand et à la reine dona Isabelle, nos souverains, qui voulurent bien me fournir l'équipement nécessaire d'hommes et de navires, et me nommer leur amiral sur ledit océan, dans toutes les parties à l'ouest d'une ligne imaginaire tirée d'un pôle à l'autre, à cent lieues à l'ouest des îles du cap Vert et des Açores, me nommant aussi leur vice-roi et leur gouverneur de tous les continents et de toutes les îles que je pourrais découvrir au delà et à l'ouest de ladite ligne, avec le droit d'avoir pour successeur dans lesdites fonctions mon fils aîné et ses héritiers à toujours, m'accordant aussi la dixième partie de tout ce qui se trouverait dans ladite juridiction et de toutes les rentes et de tous les revenus qu'on en retirerait, et le huitième de toutes les terres et de toute autre chose, avec les appointements répondant à mon rang d'amiral, de vice-roi et de gouverneur, et tous autres émoluments en dérivant, ainsi que le tout est plus amplement

énoncé dans le titre et l'arrangement que Leurs Altesses ont sanctionnés.

» Et il a plu au Seigneur tout-puissant qu'en l'année 1492 je découvrisse le continent des Indes et un grand nombre d'îles, et notamment celle d'Hispaniola, nommée par les Indiens Ayte, et par les Monicongos Cipango (1). Je retournai alors en Castille vers Leurs Altesses, qui approuvèrent que j'entreprisse un second voyage pour faire de nouvelles découvertes et des établissements, et le Seigneur m'accorda la victoire sur l'île d'Hispaniola, qui a six cents lieues d'étendue, et je la conquis et je la rendis tributaire; et je découvris beaucoup d'îles habitées par des cannibales, à sept cents lieues à l'ouest d'Hispaniola, parmi lesquelles la Jamaïque, que nous appelons Santiago, et trois cent trente lieues de continent allant de sud en ouest, indépendamment de cent sept lieues vers le nord, que je découvris dans mon premier voyage, ainsi que beaucoup d'îles, comme on peut le voir plus clairement par mes lettres, mes mémoires et mes cartes. Et comme nous espérons qu'avec la grâce de Dieu, et avant qu'il soit longtemps, on tirera un bon et un grand revenu de ces îles et de ce continent dont, pour les raisons susdites, le huitième et le dixième m'appartiennent, avec les salaires et les émoluments ci-dessus spécifiés; et considérant que nous sommes mortels et qu'il est à propos que chacun mette ordre à ses affaires et déclare à ses héritiers et successeurs les biens qu'il possède ou auxquels il a droit, c'est pourquoi j'ai résolu d'établir un majorat dudit huitième des terres, places et revenus. »

Alors Colomb énumère ses héritiers; le majorat doit aller par ordre de primogéniture à ses fils, puis à ses frères et à leurs descendants. Mais l'héritier légitime sera privé de la succession, qui passera au plus proche ayant droit, s'il manque aux conditions imposées. « Cette déchéance ne sera pas encourue pour des circonstances futiles ou de légères contestations soumises aux tribunaux, mais dans les cas importants qui peuvent concerner la gloire de

(1) Colomb croyait toujours avoir découvert le continent asiatique dès son premier voyage et il identifiait Hispaniola avec Cipangu (le Japon).

Dieu, la mienne et celle de ma famille, ce qui suppose un accomplissement complet de tout ce qui sera ordonné ci-après, ce que je recommande aux cours de justice. Et je supplie Sa Sainteté, et ceux qui seront après lui chefs de la sainte Église, s'il arrivait que le présent acte, contenant mes dernières volontés et mon testament, eût besoin de son saint ordre et de son commandement pour être exécuté, de donner ledit ordre en vertu de l'obéissance qui lui est due, et sous peine d'excommunication, pour qu'il ne soit vicié en aucune manière. »

Nous passons sur diverses prescriptions, signalant seulement celle par laquelle Colomb recommande à son héritier Diégo de ne prendre d'autre titre que celui-ci : *l'Amiral*, pour arriver aux stipulations religieuses.

« Comme il convient à tout homme de rang, ayant des propriétés, de servir Dieu, soit personnellement, soit par le moyen de sa fortune, et qu'à l'époque où j'ai entrepris de partir pour la conquête des Indes, c'était avec l'intention de supplier le roi et la reine, nos souverains, de consacrer à la conquête de Jérusalem tout l'argent qu'on pourrait tirer desdites Indes et que je leur ai fait cette demande ; s'ils le font, tant mieux ; sinon, et dans tous les cas, ledit Diégo, ou quiconque sera son héritier, devra réunir tout l'argent qu'il pourra et accompagner le roi son maître, s'il marchait à la conquête de Jérusalem, ou autrement y aller lui-même avec toutes les forces qu'il pourra rassembler ; et en suivant ce projet, il plaira au Seigneur de l'aider à l'accomplir, et s'il n'était pas en état de faire la conquête totale du pays, il n'y a nul doute qu'il ne la fît du moins en partie. Qu'il réunisse donc toute sa richesse dans la banque de Saint-Georges de Gênes, et qu'elle y multiplie jusqu'à ce qu'on puisse faire quelque chose relativement au projet sur Jérusalem ; car je crois que, lorsque Leurs Altesses verront que ce plan est en projet, elles voudront l'exécuter elles-mêmes, ou que du moins elles lui accorderont, comme à leur serviteur et à leur vassal, les moyens de le mettre à exécution.....

» J'enjoins aussi à Diégo ou à quiconque pourra être en possession desdits biens, s'il arrivait un schisme dans l'Église de Dieu et que quelque personne, de quelque classe et de quelque condition

qu'elle pût être, tentât de la dépouiller de ses biens et de ses honneurs, de porter aux pieds de Sa Sainteté leur personne, leur pouvoir et leurs richesses pour étouffer ce schisme et prévenir tout attentat contre l'honneur ou contre les biens de l'Église....

» Lorsqu'un temps opportun sera arrivé, il fera bâtir une église dans l'île d'Hispaniola, dans l'endroit le plus convenable, et il la nommera Sainte-Marie de la Conception. Il y sera annexé un hôpital, sur le meilleur plan possible, comme ceux d'Italie et de Castille. Il fera aussi construire une chapelle pour y dire des messes pour le repos de mon âme et de celles de mes ancêtres et de mes descendants, avec grande dévotion.

» J'ordonne aussi à mon fils Diégo, ou à quiconque lui succédera, de ne s'épargner aucune peine pour avoir et entretenir dans l'île d'Hispaniola quatre bons professeurs de théologie, qui prendront pour fin et pour but de leurs travaux et de leurs études la conversion à notre sainte foi des habitants des Indes; et à mesure que, par la volonté de Dieu, les revenus des biens s'accroîtront, il augmentera dans la même proportion le nombre des personnes religieuses qui s'efforceront, par leurs instructions, de rendre chrétiens les naturels du pays, nulle dépense ne devant être regardée comme trop grande pour arriver à ce but.

» J'ordonne à mon fils Diégo, et à quiconque jouira après lui desdits biens, toutes les fois et aussi souvent qu'il se confessera, de montrer d'abord ce testament ou une copie d'icelui au confesseur et de le prier d'en prendre connaissance pour qu'il puisse s'assurer, en l'interrogeant, s'il a fidèlement rempli les obligations qui lui sont imposées, d'où il résultera beaucoup de bien et de bonheur pour son âme. »

On peut trouver que, dans ce testament, une grande part est faite à l'utopie, mais on ne peut pas ne pas en admirer la haute inspiration chrétienne.

Nous avons dit que, lorsqu'il avait eu connaissance du décret royal d'avril 1495, qui donnait la liberté de navigation pour les Indes sous certaines conditions, Colomb avait immédiatement protesté; il y voyait, non sans raison, une atteinte portée à ses privilèges, en vertu desquels nul ne pouvait se rendre aux Indes

sans son autorisation ou celle des rois. Un édit, en date du 2 juin 1497, lui donna en partie satisfaction. « Notre intention, était-il déclaré dans cet édit où l'on peut reconnaître l'influence de la reine Isabelle, toujours favorablement disposée pour l'amiral, n'ayant jamais été de porter préjudice en quoi que ce soit audit Christophe Colomb, notre amiral en la mer Océane, ni de permettre que personne puisse enfreindre les conventions ou empiéter sur les prérogatives qui lui ont été accordées à cause de ses services, nous proposant au contraire de lui conférer encore de nouvelles faveurs, à ces causes, par ces lettres patentes nous confirmons et approuvons lesdits privilèges. » Était-ce le retrait pur et simple de l'autorisation générale de navigation accordée en avril 1495? Colomb le crut certainement, et l'édit pouvait, ce semble, comporter cette interprétation; mais, en fait, l'autorisation n'était pas absolument retirée, et peu de temps devait s'écouler avant que de nouvelles expéditions soient organisées avec la permission du surintendant Fonseca, certainement approuvé en cela par le roi Ferdinand, sinon par la reine Isabelle. Peut-être Colomb aurait-il été sagement inspiré en renonçant, moyennant certaines compensations, à un monopole qu'il lui était bien difficile de maintenir [1].

Du reste, ce n'étaient pas ces faveurs que voulait surtout Colomb, mais une nouvelle expédition; il désirait ardemment retourner à Hispaniola, puis poursuivre ses découvertes. Il finit par obtenir l'argent et les autorisations nécessaires. Les rois se trouvaient dégagés des embarras qui entravaient leur bonne volonté; il fut convenu qu'il pourrait armer six caravelles à San-Lucar de Barrameda. Il aurait le droit d'emmener, aux frais du trésor, trois cent trente personnes, dont quarante écuyers, cent fantassins, trente matelots, trente mousses, vingt laveurs d'or, cinquante laboureurs, dix jardiniers, vingt ouvriers de divers métiers et trente femmes. Les dépenses pour ce personnel étaient fixées à

(1) Il faut encore signaler, parmi les faveurs octroyées à Colomb, la nomination de ses deux fils Diégo et Fernand comme pages de la reine, et la confirmation à Barthélemy du titre d'adelantado, qui lui avait été contesté, le roi seul ayant le droit de le donner

4,100,800 maravédis. L'amiral pouvait même prendre jusqu'à cinq cents personnes, s'il le jugeait nécessaire, mais la dépense supplémentaire serait supportée par la colonie. En même temps, des pouvoirs étendus lui étaient donnés : les rois l'autorisaient à distribuer des terres aux nouveaux colons, pourvu qu'ils s'engagent à résider à Hispaniola pendant quatre ans et qu'ils abandonnent à la couronne les bois et les métaux précieux trouvés dans leurs domaines.

Il semblait que la nouvelle expédition serait facile à organiser, surtout lorsqu'on se rappelait l'empressement témoigné par les Espagnols lors du deuxième voyage de Colomb. Mais les circonstances avaient bien changé, et l'opinion avait complètement tourné. Jadis enthousiaste des Indes, elle les redoutait maintenant. Le charme qui avait poussé tant d'aventuriers et même d'hidalgos à partir avec Colomb était rompu, et les terres découvertes n'étaient plus regardées comme une région de merveilleuses richesses, mais comme des pays de misère. On ne trouvait donc ni les vaisseaux ni les hommes nécessaires. Un décret royal autorisa les officiers de la couronne à réquisitionner des navires, avec les pilotes et les équipages, en leur allouant des indemnités raisonnables. C'était dans les idées du temps. Quant aux colons, l'amiral proposa lui-même de faire appel aux criminels. Une amnistie générale était accordée à ceux qui se présenteraient dans un délai fixé pour se rendre à Hispaniola ; ceux dont les crimes étaient passibles de la peine de mort travailleraient pendant deux ans aux mines, les autres, moins coupables, pendant un an. Les condamnés au bannissement perpétuel pourraient rentrer en Espagne après dix ans; les autres auraient leur peine réduite de moitié. Étaient exceptés les criminels de lèse-majesté, de haute trahison et d'hérésie. Évidemment Colomb, qui n'aurait voulu dans sa colonie que des chrétiens exemplaires, pliait devant la nécessité. Il pouvait espérer que, transplantés sous de nouveaux climats, les coupables se relèveraient par le repentir.

Dans les instructions des rois à l'amiral, la plus grande douceur lui était recommandée à l'égard des Indiens; la reine surtout avait à cœur que ses lointains sujets fussent bien traités et qu'ils

fussent amenés à la religion chrétienne ; elle ordonnait de ne pas percevoir les impôts avec rigueur et de leur accorder toutes les facilités nécessaires ; elle se déclarait leur protectrice et n'admettait pas qu'on les réduisît en esclavage. N'y avait-il pas, dans ces recommandations répétées, un souvenir du rapport de Juan Aguado, où l'on accusait Colomb d'avoir agi avec dureté à l'égard des Indiens comme des Espagnols ? Certains historiens l'ont pensé. Les bonnes dispositions de la reine ne purent sauver les Indiens d'Haïti, mais Colomb se serait épargné bien des épreuves s'il avait su ou pu faire respecter les instructions royales. N'était-il pas lui-même un peu porté à traiter les indigènes comme des « conquis », suivant l'expression employée dans son testament ?

En dépit des bonnes dispositions et des ordres réitérés des rois, malgré l'appel fait par Colomb aux criminels, les préparatifs de son expédition n'avançaient que bien lentement. Comprenant ce que ces retards pouvaient avoir de dangereux pour la colonie, il parvint à expédier à Hispaniola deux caravelles commandées par Fernandez Coronel et portant les choses les plus nécessaires. En même temps, il envoyait ses instructions à Barthélemy, maintenant confirmé par la nomination royale dans son poste d'adelantado, qu'on ne pouvait plus lui contester. A côté de recommandations très sages qui témoignent de la prudence et de la modération de l'amiral, il y en avait de moins bien inspirées ; ainsi il donnait à son frère l'ordre d'expédier en Espagne, pour être vendus comme esclaves, les Indiens pris dans les combats ou compromis dans des meurtres contre les Espagnols. N'était-ce pas méconnaître les instructions généreuses de la reine et ouvrir la porte à de nombreux abus ? Dans la circonstance, Isabelle voyait plus juste que Colomb.

Les retards apportés à l'organisation et au départ de l'expédition provenaient des bureaux de la surintendance des Indes. Un moment disgracié et remplacé par Torrès, Fonseca avait repris son poste, et il restait mal disposé pour l'amiral. Les agents royaux subissaient nécessairement son influence, et ils ne montraient aucun empressement pour un étranger. Il fallut plusieurs mois, de septembre 1497 à avril 1498, pour une organisation qui

aurait dû réclamer à peine quelques semaines. Il y avait là de quoi décourager un homme moins persévérant que Colomb.

Enfin, malgré les lenteurs et la mauvaise volonté de la surintendance, la flottille se trouva prête à appareiller du port de San-Lucar de Barrameda à la fin de mai ; elle se composait de six caravelles. Au dernier moment, Colomb, jusque-là maître de lui, perdit patience. Un des agents les plus mal disposés et les plus insolents était le trésorier du surintendant Fonseca, Ximeno de Breviesca. D'après Las Casas, « ce n'était pas un chrétien », ce qui veut dire qu'il n'était pas de vieille souche chrétienne, mais qu'il appartenait à une famille juive ou maure convertie depuis plus ou moins longtemps. Le fait est-il bien exact, et Las Casas qui, comme les vieux Espagnols, professait un mépris peu chrétien pour les convertis, n'aurait-il pas cherché une circonstance atténuante pour son héros ?

Quoi qu'il en soit, Ximeno de Breviesca se serait distingué par sa hauteur et, le dernier jour, il se serait permis vis-à-vis de Colomb une nouvelle insolence sur laquelle les détails font absolument défaut. On ne sait même pas si la scène se produisit sur le rivage au moment de l'embarquement, ou à bord du vaisseau-amiral. Insulté, Colomb ne put pas se contenir plus longtemps ; il se précipita sur Breviesca, qu'il jeta par terre, et il le frappa violemment du pied à plusieurs reprises, « exhalant dans cet accès de colère tout le fiel qui était concentré depuis longtemps dans son âme [1] ».

Quelle que fût l'insolence commise, le fait était grave, parce qu'il s'agissait d'un agent royal dans l'exercice de ses fonctions. Colomb comprit et regretta immédiatement sa faute ; il adressa aux rois une lettre d'excuses dans laquelle il les suppliait de ne pas prendre sa violence en mauvaise part et leur rappelait qu'il était, comme « étranger, en butte à l'envie ». Le fait restait, d'autant que son départ ne permettait pas à l'amiral de l'expliquer en exposant les mauvais traitements dont il avait été l'objet de la part des agents de la surintendance. Ses ennemis ne manquèrent pas d'exploiter

(1) Las Casas.

cette violence commise sur un officier royal ; elle fut présentée comme une preuve irrécusable du caractère vindicatif de Colomb, et servit à corroborer les accusations de cruauté et de tyrannie déjà portées contre lui et qui devaient se renouveler. C'était de mauvais augure pour le voyage qui commençait.

Le 30 mai, la flottille mettait à la voile ; suivant son habitude, l'amiral ordonnait le départ « au nom de la très sainte Trinité ». On prit la direction des îles Madère, et le 7 juin les bâtiments relâchaient à Porto-Santo, l'île qu'avait jadis habitée Colomb et où était né son fils aîné Diégo ; ils s'y arrêtèrent plusieurs jours ; ils continuèrent leur route dans la direction des îles du cap Vert, afin d'éviter une croisière française. Après avoir reconnu ces îles, Colomb envoya directement à Hispaniola trois de ses caravelles, commandées par Alonzo de Carvajal, Pedro de Arana et Jean-Antoine Colombo, sans doute un de ses parents. Par une idée un peu singulière, au lieu de désigner un chef, il avait décidé que chacun des trois capitaines commanderait pendant une semaine.

Si l'amiral s'était ainsi séparé de trois de ses bâtiments, c'est qu'il se proposait de faire un voyage de découvertes, et il ne voulait pas que la colonie pût souffrir de son absence nécessairement prolongée. Au lieu de gouverner à l'ouest, il prit la direction du sud-ouest. D'une part, il croyait ainsi trouver plus tôt la terre ferme que, d'après les renseignements recueillis parmi les Caraïbes et d'après ses propres observations, il plaçait au sud des îles qu'il avait déjà découvertes. D'autre part, il « se souvenait d'une lettre que lui avait jadis adressée un négociant catalan, Jacque Ferrer, qui, pour les besoins de son commerce de pierres précieuses, avait beaucoup voyagé en Orient et était en relations avec des marchands venus du fond de l'Asie et de l'Afrique. Ce Jacque Ferrer, qui passait pour un grand cosmographe et était très au courant des voyages et des théories de Colomb, croyait comme lui au voisinage relatif de l'Asie et de l'Europe, et conseillait de chercher le continent asiatique dans la direction de l'ouest, mais plutôt en se dirigeant vers le sud-ouest, parce que, disait-il, c'est dans les pays surchauffés par le soleil que se trouvent tou-

jours les productions les plus précieuses [1]. » Une autre considération put encore peser sur la décision de Colomb : « les naturels d'Hispaniola lui avaient parlé d'hommes qui étaient venus autrefois du sud et du sud-est dans leur île, et qui avaient des javelines dont la pointe était d'une sorte de métal qu'ils appelaient guanin. Ils avaient donné à l'amiral des échantillons de ce métal, qu'il avait apportés en Espagne, où l'on avait trouvé que de trente-deux parties, il y en avait dix-huit d'or, six d'argent et huit de cuivre, ce qui prouvait que le pays d'où ils avaient été apportés contenait des mines précieuses [2]. »

Dans cette navigation, l'amiral rencontra de nouveau la mer des Sargasses qui, au premier voyage, avait tant effrayé ses marins; puis, le 13 juillet, on entrait dans la région de l'Atlantique, que les marins désignent sous le nom de région des latitudes calmes et qui est fort redoutée des bâtiments à voiles. « Le vent tomba tout à coup ; les vagues s'aplanirent; les voiles pendaient, immobiles et flasques, le long des mâts. Aucune brise ne ridait l'ardent miroir des eaux qu'embrasait un soleil vertical. Les navires semblaient fixés par la quille sur la face d'une mer d'argent. Le calme étouffant de l'air, l'immobilité de l'océan, dont l'immensité n'offrait qu'une teinte uniforme et brûlante, la sensation d'un calorique énervant et subit, avaient abattu l'esprit des matelots. On se trouvait dans la région encore inconnue des calmes, sur laquelle les conteurs du bord faisaient tant de récits sinistres.

« Le premier jour, un soleil que ne tempérait le voile d'aucune vapeur sembla torréfier l'espace. Tout brûlait, le goudron se liquéfiait. Heureusement, le lendemain d'épais nuages couvrirent le ciel, il tomba quelques ondées de pluie en larges gouttes; cependant la chaleur restait suffocante. Sous l'influence de cette ardeur, jointe à l'humidité, les vivres s'altéraient rapidement, la corruption se mettant dans les salaisons; le lard fondait comme devant le feu. Le blé se ridait et semblait se rôtir. Les bois des douves se desséchant, l'assemblage n'était plus comprimé par les cercles,

(1) Gaffarel, t. II, p. 192.
(2) Irving, t. II, p. 297.

et l'eau et le vin s'échappaient par les fentes élargies. Malgré le péril, telle était cette asphyxiante chaleur « qu'il n'y avait personne qui osât descendre sous le pont pour réparer les tonneaux et avoir soin des vivres [1]. »

Cette effrayante situation dura huit jours, pendant lesquels les équipages souffrirent beaucoup. Colomb se rappela qu'à l'ouest des Açores il avait toujours trouvé une température plus douce. « Je résolus, dit-il dans la relation de son troisième voyage adressée aux rois catholiques, s'il plaisait à Notre-Seigneur de m'envoyer du temps et un vent propice, pour me tirer des parages où je me trouvais, de ne pas pousser plus avant au midi, toutefois sans rétrograder, mais de naviguer au couchant, jusqu'à ce que j'eusse rencontré la température que j'avais trouvée dans le parallèle des Canaries, et alors d'aller plus au sud. Il plut au Seigneur, au bout de ces huit jours, de m'accorder un bon vent d'est, et je me dirigeai au couchant. »

En effet, on eut bientôt trouvé une température plus douce, d'autant que « pendant dix-sept jours, Dieu Notre-Seigneur, dit Colomb, me donna un bon vent. » L'intrépide navigateur, quoiqu'il souffrît d'un violent accès de goutte, aurait volontiers repris la direction du sud, mais les provisions étaient avariées, les barriques de vin étaient vides, il ne restait plus qu'un baril d'eau dans chacun des trois navires. L'amiral gouverna au nord dans l'espoir de rencontrer les îles Caraïbes. Les atteindrait-on avant d'avoir souffert les tortures de la faim et de la soif? L'inquiétude des équipages et des officiers était grande, lorsque le 31 juillet, à midi, un marin d'Huelva, Alonzo Perez Nizzando, domestique de l'amiral, étant monté par hasard dans les huniers, signala à l'occident trois sommets de montagnes qui semblaient unies à la base. « C'était la terre tant souhaitée. » Certains historiens ont présenté cette découverte comme miraculeuse; Colomb dit simplement : « Comme Sa Haute Majesté a toujours usé de miséricorde envers moi, un matelot monta par hasard au hunier et aperçut au couchant trois montagnes réunies. Nous dîmes le *Salve Regina* et d'autres prières et rendîmes des actions

(1) Roselly de Lorgues, t. II, p. 3.

de grâces à Notre-Seigneur. » Cette terre fut nommée la Trinité, « parce que l'amiral avait délibéré de nommer ainsi la première terre qu'il verrait, joint à ce qu'il vit trois montagnes à une même heure, fort prochaines les unes des autres (1). » L'île de la Trinité a gardé le nom que lui avait donné Colomb.

Le lendemain, 1er août, les trois caravelles trouvaient un port dans lequel elles s'abritaient. Colomb, qui s'attendait à trouver des terres brûlées, était frappé de l'aspect du pays, qui lui rappelait la plus belle province de l'Espagne, Valence, au printemps. Des hommes furent envoyés à terre, ils n'aperçurent aucun naturel, mais ils trouvèrent des filets et d'autres objets qui montraient que l'île était habitée. Le 2 août, arrivait de l'est une embarcation montée par vingt-quatre hommes tous jeunes, armés d'arcs, de flèches, ayant chacun leur bouclier, la tête couverte d'un mouchoir de coton peint de diverses couleurs, et portant aussi un pareil tissu autour des reins en forme de petit jupon. Ils avaient les cheveux noirs, longs et taillés presque à la mode d'Espagne. Leur peau était plus blanche que celle des insulaires qu'on avait déjà rencontrés. Lorsque le canot fut à portée de la voix, les rameurs s'arrêtèrent et hélèrent la caravelle de l'amiral, où personne ne comprit leurs paroles. L'amiral leur fit signe d'arriver; ils en avaient envie, mais une certaine défiance les retenait. Pendant plus de deux heures, ils restèrent ainsi en observation; parfois ils s'approchaient pour examiner les miroirs, les bassins de métal, les cuirasses reluisantes et les autres objets brillants qu'on étalait pour les attirer; puis tout à coup, au moment où ils s'étaient le plus rapprochés, ils s'écartaient comme pris de peur.

Dans l'espérance de les décider, l'amiral réunit de jeunes matelots sur le gaillard d'avant pour les faire danser au son de la flûte et du tambourin ; mais, dès les premières danses, les Indiens prirent leurs arcs et commencèrent à lancer des flèches. Habitués à entrer en campagne par une danse de guerre, ils avaient cru à une attaque et avaient prévenu leurs adversaires. Quelques coups d'arbalète que fit tirer l'amiral arrêtèrent le combat. Alors, les

(1) Oviédo.

Indiens se rapprochèrent d'une autre caravelle, dont le pilote, descendant dans leur canot, offrit à celui qui lui parut le chef une casaque et un bonnet écarlate. Ils l'invitèrent à venir à terre. Le pilote alla demander la permission à l'amiral. En le voyant monter sur le navire où l'on avait dansé, les Indiens prirent peur et s'enfuirent [1].

Colomb avait mouillé sur la côte sud de la Trinité; il se trouvait dans le canal qui sépare cette île de la terre ferme. En se rendant à ce mouillage, il aperçut une nouvelle île qu'il appela Terre de Grâce. Il reconnut bientôt qu'il avait choisi un ancrage peu sûr. Un courant très violent se produisait, venant de l'est, qui traversait le canal. Les caravelles étaient fortement secouées, et l'on pouvait craindre qu'elles ne fussent jetées sur les écueils qui bordaient le rivage. La flottille était en face de l'embouchure de l'Orénoque, et ce fleuve, un des plus grands de l'Amérique, apporte à l'Océan une masse d'eau si considérable qu'au moment de la marée une véritable lutte s'engage entre les eaux du fleuve et celles de la mer. L'amiral avait bientôt compris les dangers qu'il courait, mais la nuit était venue, et il fallait attendre le jour pour chercher un abri meilleur.

Vers minuit, Colomb, que ses préoccupations tenaient éveillé, était sur le tillac de son navire; il entendit comme un mugissement terrible du côté du sud. « Je cherchais à pénétrer l'obscurité, dit-il, lorsque tout à coup je vis la mer, sous la forme d'une montagne aussi haute que le navire, s'avancer lentement du sud vers les caravelles. Au-dessus de cette élévation, un courant arrivait avec un fracas épouvantable [2]. Je ne doutai point que nous ne fussions au moment d'être engloutis, et aujourd'hui encore [3], j'éprouve à ce souvenir un saisissement douloureux. Par bonheur, le courant et le flot passèrent, se dirigeant vers l'embouchure du canal, y luttèrent longtemps, puis s'affaissèrent. » Colomb appela ce canal si redoutable la Bouche du Dragon.

(1) Christophe Colomb, *Relation du troisième voyage adressée aux rois catholiques.*

(2) Colomb dit ailleurs : « L'eau venait avec autant d'impétuosité que le Guadalquivir quand il déborde ».

(3) Au moment où il dictait sa relation à son secrétaire.

Il fallait sortir au plus tôt d'une position si dangereuse, mais l'amiral ne voulait pas revenir sur ses pas, d'autant que le courant violent qu'il avait remarqué ne semblait pas devoir le lui permettre. Il fit sonder le canal en avant par des chaloupes, qui trouvèrent plusieurs brasses de fond; les caravelles pouvaient donc passer. Une brise favorable lui permit de continuer sa route et de gagner le golfe du Paria, en longeant une belle côte, couverte d'arbres à fruits et de vertes forêts, et arrosée par de nombreuses sources. Ce qui surprit beaucoup l'amiral, ce fut, lorsqu'il goûta l'eau, de voir qu'elle était douce; il ne fut pas moins étonné, en avançant dans le canal, de trouver une mer si tranquille et si sûre qu'il n'était pas nécessaire de chercher un port pour y jeter l'ancre.

Chemin faisant, l'amiral rencontra de nombreuses îles basses, couvertes d'une végétation si luxuriante qu'il les appela le Jardin. C'était le delta de l'Orénoque, et Colomb avait enfin découvert le continent. Il ne s'en aperçut pas tout d'abord, et son erreur s'explique tout naturellement. « Comment, dit avec raison M. Roselly de Lorgues, ne pas prendre pour des îles et des îlots ces portions de terrain à demi noyées, formant des canaux sans nombre et parmi lesquels aucun courant régulier n'indique le dégorgement d'un fleuve ? » Toutefois Colomb était un trop profond observateur pour ne pas reconnaître que la lutte dont il avait failli être victime dans la Bouche du Dragon provenait de la rencontre des eaux d'un grand fleuve avec la mer, et qu'un fleuve si considérable ne pouvait venir que d'un continent. Il avait donc découvert le continent américain le 2 août 1498, dans son troisième voyage, et non dans son quatrième, comme on le dit parfois.

L'amiral descendit-il sur cette terre ferme qu'il venait de découvrir ? Les récits sont contradictoires; les témoins oculaires eux-mêmes ne sont pas d'accord. « D'après Oviedo, à cause des indigènes dont on redoutait la férocité, et aussi des herbes épaisses qui bordaient la côte, le débarquement n'aurait pas eu lieu; d'après Alonzo d'Ojeda et Pedro de Ledesma, dans leur déposition lors du procès de 1515, le débarquement aurait été effectué, mais Colomb, malade, ne quitta point son bord. Cinq témoins oculaires, lors du

même procès, Andrès de Cordoba, Andrès de Corral, Bernaldo de Ibarra, Fernando de Pacheco et Juan Quintero, déposèrent dans le même sens ; ils affirmèrent que Colomb, qui avait mal aux yeux, avait envoyé son capitaine de pavillon, Pedro de Torreros, prendre possession en son nom. Un sixième témoin, Heran Perez, se souvenait au contraire d'avoir vu l'amiral descendre à terre [1]. » Au fond, la question n'a pas d'intérêt; que Colomb soit descendu à terre prendre lui-même possession du continent qu'il venait de découvrir et qu'il devinait; que, malade d'une ophtalmie qui le rendait presque aveugle, il ait délégué son chef de pavillon, ce qui est plus vraisemblable, cela importe peu, et la gloire du grand navigateur reste entière.

Colomb, qui voyait que ces côtes étaient peuplées, voulait se mettre en rapport avec les habitants; les premières tentatives ne réussirent pas; les indigènes n'attendaient pas les Espagnols. On parvint toutefois à couler un canot où se trouvaient quelques Indiens qui essayèrent de se sauver à la nage, mais qu'il fut facile de faire prisonniers. Ils furent bien traités et renvoyés avec des présents. Dès lors, les naturels rassurés vinrent à bord ; ils étaient grands, bien faits, armés d'arcs, de flèches et de boucliers.

Poursuivant sa route, l'amiral trouva une côte plus peuplée et des naturels encore mieux disposés, qui vinrent immédiatement à bord. « Ils étaient, dit Colomb, plus blancs que tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors. » Ils portaient des ornements d'or, de qualité inférieure; mais ce qui frappa surtout Colomb et les Espagnols, c'est qu'ils avaient beaucoup de perles, parmi lesquelles il y en avait de très belles. L'amiral chercha à avoir des renseignements sur les endroits où on recueillait ces perles; il n'en obtint que d'assez confus. Toutefois, il put en recueillir un bel assortiment pour les rois. Un matelot, ayant vu une indienne qui avait un fort beau collier, se le fit donner en échange de quelques morceaux de poterie peinte et le remit à l'amiral.

On était dans le golfe du Paria, où se jettent plusieurs fleuves dont les embouchures, fort larges, paraissaient des détroits à Co-

(1) Gaffarel, p. 196.

Christophe Colomb enchaîné.

lomb, qui croyait avoir plusieurs îles en face de lui; il l'appela le golfe des Perles. Il aurait voulu continuer, mais sa caravelle avait un assez grand tirant d'eau, et l'on n'avait plus que cinq brasses de fond. La plus petite des caravelles, appelée le *Courrier*, fut envoyée en avant; elle ne trouva pas d'issue praticable et Colomb dut revenir sur ses pas pour franchir la Bouche du Dragon. Il y parvint, non sans grandes difficultés, et fut tout heureux de se retrouver en pleine mer.

La maladie mettait Colomb dans l'impossibilité de poursuivre ses découvertes, quelque désir qu'il eût de trouver les endroits où l'on pêchait les perles; les navires avaient besoin de réparations; les équipages fatigués aspiraient après un repos bien gagné; il fallut se diriger sur Hispaniola. D'ailleurs, Colomb se réservait d'envoyer l'adelantado sur la côte de Paria pour en achever l'exploration.

Avant de suivre l'amiral dans la colonie et de raconter ce qui s'y était passé pendant sa longue absence, il ne sera pas sans intérêt de montrer, par la lettre d'un contemporain, l'effet que produisirent en Europe les nouvelles découvertes et comment elles y furent comprises; cette lettre, de Simon Verde, négociant florentin établi en Espagne, a été récemment publiée par M. Harrisse; elle est du 2 janvier 1499.

« Sont arrivés les navires des Indes qui partirent avec l'amiral il y a huit mois. Ils ont mis à accomplir le voyage de retour quarante jours à partir de leur départ de ce pays, et il y avait cinq caravelles. Ils ont amené environ trois cents esclaves, un peu d'or et beaucoup de bois de teinture de première qualité. D'après ce qu'ils disent, il y en avait d'immenses forêts. Ils ont découvert des terres nouvelles et, d'après ce qu'ils rapportent, du côté du sud ou plus au sud-ouest, à la terre ferme, des habitants moins barbares que ceux qu'ils ont rencontrés jusqu'ici. Ces derniers possèdent des maisons bonnes et commodes, et beaucoup d'aliments, voire des vins blancs et rouges, mais qui ne sont pas faits avec des raisins. Ils ont même des quadrupèdes qui ne se trouvent pas dans les endroits découverts précédemment. Ils ont été très bien accueillis par les rois, qui leur ont donné en cadeaux ce qu'ils

possédaient. Ils affirment qu'il y a beaucoup d'or, mais de qualité inférieure, et qu'on y trouve en outre des perles qu'ils affirment être grosses et très belles; mais je ne puis vous donner de plus amples renseignements sur les lieux où l'on en pêche, de quelle façon et en quelles quantités. Le pays est très beau, d'une végétation luxuriante, et pourvu de beaucoup d'eaux douces. Les indigènes sont belliqueux; ils se servent d'arcs et de boucliers. Ils naviguent avec de grands bateaux creusés dans un seul tronc d'arbre et ils en ont beaucoup.

» J'ai lu la copie d'une lettre de l'amiral au roi (sans doute la relation officielle dictée par Colomb, qui ne pouvait écrire), exprimant de grandes espérances au sujet de l'entreprise. Il est émerveillé de la grande quantité et de la force des eaux qu'ils ont rencontrées. Il dit que les bancs de sable sont très élevés et qu'ils en trouvèrent de très grands aux embouchures des fleuves, de sorte que les navires ne pouvaient résister à l'abondance du courant des eaux douces. Lesdits navires ont navigué vingt lieues dans un golfe dont les eaux étaient toujours douces. Il est certain que l'amiral a montré un grand courage et du génie en découvrant l'autre monde, opposé au nôtre, au prix de tant de fatigues et d'efforts, et qu'il a vu la variation de l'aiguille aimantée en passant l'équateur. Quant à moi, je n'aurais jamais cru qu'il pût y avoir d'autres êtres humains, étant persuadé qu'il y avait de l'eau partout et nulle terre à découvrir. »

Cet hommage contemporain au « courage » et au « génie » de Colomb est significatif; c'est pour cela que nous avons tenu à le reproduire intégralement. D'ailleurs, la lettre de Simon Verde établit, contre les dires de certains historiens, que dès cette époque on ne se trompait pas sur l'importance des découvertes de Colomb; il avait bien abordé la « terre ferme. » En effet l'amiral, comme nous l'avons dit, l'avait reconnue à l'abondance des eaux de l'Orénoque, qui ne pouvaient venir d'une île. D'ailleurs, ses conjectures s'étaient trouvées confirmées par les déclarations des Indiens de la côte de Paria, qui avaient été unanimes à dire que la terre ne finissait pas.

Si à ces conjectures vraies l'ardente imagination de Colomb

mêlait des erreurs, la faute n'en est pas à lui, mais à son temps, qu'il pouvait dominer de la hauteur de son génie, mais à l'action duquel il lui était impossible de se soustraire entièrement. Le protestant Irving nous paraît apprécier sainement les faits lorsqu'il dit [1] :

« Les phénomènes naturels qui s'étaient présentés dans le cours de ce voyage avaient exercé au plus haut degré l'imagination de Colomb. En voyant cette quantité prodigieuse d'eau douce qui entre dans le golfe de Paria, et qui de là se précipite avec tant de force dans l'océan, il arriva à une de ces conclusions simples et grandes à la fois, qui lui étaient si familières : elle ne pouvait être produite par des îles; il fallait que ce fût quelque grand fleuve qui parcourait une immense étendue de pays et qui, retenant dans son cours les eaux, ses tributaires, les versait toutes ensemble dans l'océan. Il n'y avait donc qu'un continent qui pût alimenter un pareil fleuve. Il supposa alors que les différentes terres qu'il avait vues près du golfe se touchaient pour la plupart; que la côte de Paria s'étendait au loin à l'ouest, derrière une chaîne de montagnes qu'il avait aperçue à une grande distance, et que la terre qui était en face de la Trinité, au lieu d'être une île, se prolongeait vers le sud, bien au delà de l'équateur, dans cet hémisphère inconnu jusqu'alors à l'homme civilisé. Il regardait toute cette contrée comme une prolongation du continent asiatique, présumant ainsi que la terre ferme formait la plus grande partie de la surface du globe. Et cette opinion n'était pas seulement la sienne: c'était celle d'auteurs d'une grande célébrité, tant anciens que modernes, et il cite entre autres Aristote et Sénèque, saint Augustin et le cardinal Pierre d'Ailly, dont il estimait beaucoup les écrits. Il se fonde aussi sur l'assertion de l'apocryphe Esdras que, sur sept parties du monde, six sont terre sèche, et une seulement est couverte d'eau. « La terre qui entourait le golfe de Paria n'était donc que le bord d'un continent presque infini, s'étendant à l'ouest et au sud, et situé sous le ciel le plus favorable. Personne ne l'ayant encore découverte, c'était une conquête que toute nation

(1) T. II, p. 329.

chrétienne pouvait faire. » Que le Seigneur accorde de longues années à Vos Altesses, dit-il dans une lettre au roi et à la reine, afin que vous puissiez poursuivre cette noble entreprise qui procurera de grands avantages à la religion, beaucoup de gloire à l'Espagne, et de vives consolations à tous les chrétiens, puisque le nom de notre Sauveur se répandra dans ces contrées. »

On retrouve ici, comme continuellement dans les écrits et les paroles de Colomb, la préoccupation de « répandre le nom du Sauveur ». Là, en effet, est la caractéristique du grand homme, qui était avant tout un grand chrétien.

Mais à cette erreur, après tout pardonnable à cette époque, qui, supprimant l'immense océan Pacifique, fait de l'Amérique du Sud la continuation du continent asiatique, Colomb en ajoutait d'autres qui lui ont été reprochées parfois avec une sévérité injuste. Ainsi il donne à la terre la forme d'une « poire », dont la partie élevée monterait vers le ciel à l'équateur, et la science a établi que la terre est une sphère ayant à l'équateur un léger renflement. S'il a découvert le phénomène des variations de l'aiguille aimantée de la boussole, il en a donné une explication erronée; ainsi il suppose que l'étoile polaire a, comme l'aimant, quatre points cardinaux, et que si l'aiguille était frottée avec une partie de l'aimant, elle se dirigerait vers l'est, avec une autre vers l'ouest, et ainsi de suite. C'est pour cela que ceux qui préparent ou aimantent les aiguilles, couvrent l'aimant d'un morceau de drap, de manière à ne laisser à découvert que la partie nord, c'est-à-dire la partie qui a la propriété de faire tourner l'aiguille vers le nord [1]. La science n'a pas confirmé cette explication quelque peu subtile et étrange. Mais où l'imagination de Colomb se donne libre cours, c'est lorsqu'il place le paradis terrestre derrière cette côte de Paria, sur une montagne qui s'élève vers le ciel. « Il suppose que cette montagne, quoique d'une hauteur immense, n'est ni escarpée ni raboteuse, mais que la terre s'élève jusque-là par degrés insensibles. Les belles et fertiles côtes de Paria en forment les frontières, et c'est pour cela qu'on y voit abonder les productions les plus rares de la nature.

(1) *Histoire de l'amiral.*

Plus on avancera dans l'intérieur, et plus la terre prodiguera de richesses, jusqu'à ce qu'elle se termine en cône vers l'équateur. Colomb se représente cette montagne comme l'endroit le plus noble et le plus parfait de la nature, jouissant par sa position de nuits et de jours égaux, de saisons uniformes et d'une température céleste, au-dessus des froids et des chaleurs, des vapeurs et des nuages, des orages et des tempêtes qui troublent et bouleversent les régions inférieures. En un mot, il suppose que c'est là qu'était située la demeure primitive de nos premiers parents, le séjour du bonheur et de l'innocence, le jardin d'Éden ou le paradis terrestre. Il croyait, d'après l'opinion des plus savants Pères de l'Église, que ce lieu existait encore dans toute sa beauté, mais qu'il était inaccessible aux mortels, à moins d'une permission de Dieu. C'est de cette hauteur, quoique très éloignée, que provenait, à ce qu'il pensait, ce vaste courant d'eau douce qui remplissait le golfe de Paria et tempérait l'amertume de l'océan, étant alimenté par la fontaine dont il est parlé dans la Genèse comme sortant de l'arbre de vie dans le jardin d'Éden [1]. »

Ces erreurs, et surtout les rêveries relatives au paradis terrestre, ont été reprochées à Colomb avec une sévérité qui frise l'injustice. Tout protestant qu'il est, Irving se montre plus juste envers le grand serviteur de l'Église, lorsqu'il dit après avoir résumé ces idées [2] : « Des savants, dans le silence et la tranquillité du cabinet, surtout maintenant que la science ne hasarde rien et ne s'appuie que sur des faits positifs [3], peuvent sourire de ces rêveries ; mais elles étaient confirmées par les conjectures des philosophes les plus érudits du temps ; et quand même il en serait autrement, devons-nous être surpris de cet essor d'imagination de la part d'un homme dans une position telle que celle où se trouvait Colomb? Il voyait naître en quelque sorte devant lui un vaste monde dont la nature et l'étendue étaient inconnues et indéfinies. Chaque jour lui révélait quelques nouvelles beautés ; c'étaient des îles dont

(1) Irving. t. II, p. 335.
(2) T. II, p. 336.
(3) La science impie mérite-t-elle toujours cet éloge ? Il suffit de poser la question.

les rochers étaient, disait-on, veinés d'or, les bocages remplis d'épices, les côtes couvertes de perles; c'étaient des côtes interminables d'où partaient de belles vallées qui se prolongeaient dans l'intérieur, jusqu'à des chaînes de montagnes qu'on lui disait cacher des terres encore plus heureuses, et des royaumes encore plus opulents. Lorsqu'il jetait les yeux sur toute cette région de merveilles, c'était avec la glorieuse conviction que son génie l'avait en quelque sorte tirée une seconde fois du néant. Si Colomb n'avait pas été susceptible de ces élans d'enthousiasme, il eût pu raisonner froidement et avec calme, comme d'autres savants, sur la probabilité de l'existence d'un continent à l'occident; mais il n'aurait jamais eu le courage de voler à sa recherche à travers un océan inconnu. »

Rien de plus juste que ces réflexions qu'avant Irving, un historien catholique, Munoz [1], avait déjà faites en partie : « Colomb, disait-il, soupçonna une certaine élévation du globe à une partie de l'équateur; les philosophes (pour les savants) ont reconnu depuis que le monde était un sphéroïde légèrement renflé dans sa circonférence à l'équateur. Ne pouvant pénétrer la cause des variations successives de l'aiguille, il soupçonna qu'elle éprouvait l'influence du changement de la température; des voyages et des expériences réitérés ont rendu ces variations encore plus sensibles et ont démontré que l'extrême froid dépouille quelquefois l'aiguille de toute sa vertu. Son erreur même sur le cercle décrit par l'étoile polaire, qu'il croyait augmenté par une illusion d'optique en proportion que l'observateur approche de la ligne équinoxiale, dénote un philosophe supérieur à son siècle. » En réalité, tout dans la vie de Colomb montre l'homme de génie en même temps que l'homme de foi.

En se rendant à Haïti, l'amiral s'était dirigé de manière à arriver à l'embouchure de l'Ozama, où l'adelantado avait dû, conformément à ses ordres, construire la ville nouvelle de Saint-Domingue; il fut tout étonné de se trouver, le 18 août, à l'île Beata, à trente lieues de Saint-Domingue. Cherchant à s'expliquer son

[1] *Historia del Nuevo Mundo.*

erreur, l'habile marin conclut, en profond observateur, que son navire avait dû être entraîné par quelque courant inconnu. Il devinait juste; l'existence de ce courant a été, par la suite, reconnue par les navigateurs, qui en ont grandement profité. A Colomb revient donc encore l'honneur d'avoir découvert ce courant.

A peine arrivé, il reçut à son bord la visite de quelques naturels, dont l'un avait une arme d'origine espagnole. Cela lui causa un premier moment d'effroi; il se demandait déjà si quelque nouvelle catastrophe s'était produite. Il fut bientôt rassuré, et craignant, à cause des vents contraires, de ne pouvoir pas gagner promptement Saint-Domingue, il envoya par terre un messager chargé de prévenir l'adelantado de son arrivée et de lui demander de venir à sa rencontre. La commission fut fidèlement faite, car Colomb se trouvait encore à une certaine distance de l'embouchure de l'Ozama, lorsqu'il vit venir à lui une caravelle sur laquelle était Barthélemy. Nous n'avons pas à décrire la joie des deux frères lorsqu'ils se revirent; c'était une grande consolation pour Colomb, alors très malade.

Des faits très graves s'étaient passés à Hispaniola pendant la longue absence de l'amiral : l'adelantado avait eu besoin de toute sa fermeté, qui parfois dégénérait en rigueur. Il est nécessaire de les raconter brièvement, quoiqu'ils ne se rapportent pas directement à l'amiral; si on ne les connaissait pas, on ne pourrait pas comprendre la conduite de celui-ci, ni surtout ses embarras ultérieurs, auprès desquels tout ce qu'il avait pu souffrir jusque-là n'était rien. Nous résumerons donc rapidement le gouvernement de l'adelantado, mais pour le faire avec plus de netteté, nous renoncerons à l'ordre chronologique, du reste fort mal établi par les historiens, même contemporains, et nous grouperons ensemble les faits de même nature. De cette manière, on aura, comme dans un tableau d'ensemble, l'histoire de la colonie depuis le départ de Colomb pour l'Espagne.

Obéissant aux ordres de l'amiral, l'adelantado avait choisi, à l'embouchure de l'Ozama, un emplacement favorable pour la future capitale des possessions espagnoles; Isabella, mal située dans un endroit malsain, était condamnée. Un port excellent se trouvait à

l'est de la rivière ; il était dominé par une hauteur sur laquelle un fort fut élevé ; les Indiens laissaient faire. Saint-Domingue était fondé, et bientôt le gouvernement allait s'y transporter,

Lorsque Colomb était parti en même temps qu'Aguado, les rapports avec les Indiens n'étaient réglés qu'en apparence. Caonabo avait été enlevé, et les autres caciques, battus, avaient dû se soumettre à la force, mais ce n'était pas une soumission définitive. D'ailleurs, la conduite des Espagnols, toujours disposés à se croire tout permis à l'égard de païens vaincus, n'était pas de nature à faire accepter un joug trop dur. Colomb lui-même et son frère ne furent pas sans reproche à cet égard. Dans la lettre qu'il expédiait à l'adelantado par Alonzo Nino, l'amiral lui donnait l'ordre d'envoyer en Espagne, pour être vendus comme esclaves, les caciques et les Indiens accusés d'avoir pris part à la mort de quelque colon. Les théologiens avaient dit qu'à la rigueur les criminels pourraient être réduits en esclavage. Colomb interprétait rigoureusement leur opinion que l'adelantado, avec son caractère porté à la sévérité, appliqua non moins rigoureusement. Trois cents caciques ou Indiens furent mis à bord des caravelles d'Alonzo Nino, dont la culpabilité aurait certainement été difficile à prouver. On sait quels ennuis, par suite de la fanfaronnade d'Alonzo Nino, cet envoi de prisonniers, transformés en « or en barres », causa à Colomb, qui en vit son voyage retardé. De plus, une mauvaise impression resta dans l'esprit de la reine Isabelle, mécontente de voir ainsi traiter ses lointains sujets, et, chose peut-être encore plus grave, l'apaisement ne se fit pas dans l'esprit des Indiens, qui voyaient ainsi envoyer en Espagne, d'où ils ne revenaient pas tous, leurs compatriotes et leurs caciques.

L'histoire des rapports des Espagnols avec les indigènes est fort difficile à faire ; on cherche vainement à établir d'une manière précise les responsabilités. Il ne faut pas oublier que tous les récits relatifs à cette lutte, car c'en est une, sont de source espagnole. Aucun historien, pas même Las Casas, ne s'est fait l'interprète autorisé des sentiments des Indiens. Un élément important d'informations fait donc défaut, surtout pour Haïti, où les naturels ont rapidement disparu. Les Espagnols, même les meilleurs, sont

toujours disposés à voir des criminels ou au moins des rebelles dans les caciques et les Indiens qui revendiquent leur indépendance; c'est l'opinion de Colomb lui-même. Aussi célèbrent-ils la « générosité » d'hommes comme Ovando, dont nous aurons plus tard à signaler la cruauté et la fourberie à l'égard des malheureux indigènes.

Des cinq grands caciques qui régnaient à Hispaniola au moment de l'arrivée de Colomb, deux avaient disparu : Caonabo, le seul redoutable peut-être, avait été enlevé par un audacieux coup de main et avait succombé en pleine mer, après une longue et dure captivité; Guacanagari, malgré les témoignages de sympathie qu'il avait prodigués à Colomb et aux Espagnols, était mort de misère dans les montagnes où il s'était réfugié; trois restaient : Guarionex, cacique de la Vega Real; Behechio, cacique du Xaragua, et enfin Cotubanama, cacique de l'Higuey. Le premier se trouvait en contact immédiat avec les Européens. D'un caractère peu belliqueux, il avait accepté ou subi assez facilement leur suprématie. Plusieurs forts avaient été élevés sur ses domaines, dont l'un, la Conception, n'était qu'à une demi-lieue de sa résidence. Il montrait même une assez grande bienveillance à deux missionnaires, le franciscain Jean Borgonon et l'ermite Romain Pane, qui s'étaient fixés dans la Vega et travaillaient à la conversion des indigènes avec plus de bonne volonté que de succès; ils ne purent baptiser qu'une famille. Les excès de toute nature des Espagnols leur rendaient la tâche difficile; comment faire comprendre aux indigènes la supériorité et la sublimité de la foi chrétienne, lorsqu'ils voyaient les sectateurs de cette religion les maltraiter de toutes les manières?

Jusque-là favorable aux missionnaires qui lui avaient appris diverses prières, Guarionex changea tout à coup; il cessa ses relations avec eux et leur renvoya divers objets de piété qu'il avait acceptés. D'où provenait ce brusque changement? Deux explications sont données : d'après la première, Guarionex aurait obéi à la pression d'autres caciques qui lui reprochaient ses complaisances pour les oppresseurs du pays. D'après la seconde, une cruelle insulte que lui aurait faite un Espagnol l'aurait irrité. Cette der-

nière version, la plus probable, se trouve confirmée par ce fait que plus tard l'adelantado fit arrêter l'Espagnol coupable, sans, du reste, le punir sérieusement.

Quoi qu'il en soit, les missionnaires durent quitter, mécontents, les domaines de Guarionex; ils y laissaient un oratoire que des Indiens détruisirent. Certainement, c'était un acte que l'adelantado devait réprimer, mais ne se montra-t-il pas trop rigoureux lorsqu'il appliqua aux malheureux coupables les lois espagnoles contre les sacrilèges? Ces Indiens ne connaissaient pas le christianisme; ils furent cependant punis du supplice du feu. Guarionex fut indigné de ce supplice, d'autant qu'on lui reprochait sa faiblesse. Il aurait alors, au dire des historiens espagnols, formé le projet d'attaquer subitement et de massacrer les Espagnols. La garnison de la Conception aurait eu connaissance de ce complot et en aurait prévenu l'adelantado, qui, prenant cent hommes avec lui, se rendit à la résidence de Guarionex sans défense et le fit prisonnier. La facilité avec laquelle se fit cette capture ne serait-elle pas de nature à faire douter de l'existence du complot? Quelle que fût son imprévoyance, Guarionex, s'il avait été réellement sur le point de prendre les armes, serait-il resté ainsi sans défense à la discrétion d'adversaires dont il connaissait et redoutait la puissance militaire?

Pendant deux mois, l'infortuné cacique fut tenu dans une rude captivité; ses sujets venaient en grand nombre demander qu'on leur rendît leur chef. L'adelantado, qui avait été mis au courant des sujets de mécontentement qu'avait eus Guarionex et qui, sans doute, ne le croyait pas redoutable, se décida à le remettre en liberté; en même temps, il fit arrêter l'Espagnol dont le roi avait eu à se plaindre, sans pourtant le punir; mais deux caciques, supposés plus coupables ou réputés plus dangereux, furent pendus. Les historiens espagnols racontent que Guarionex, touché de cette « clémence inespérée », célébra devant ses sujets, en termes magnifiques, la générosité et la puissance militaire des Espagnols. Le pauvre cacique, cependant, devait comprendre qu'il restait à leur discrétion, et il ne tarda pas à abandonner ses domaines pour se réfugier auprès d'un autre cacique nommé Mayobanex, dont le

territoire montagneux était de difficile accès. L'adelantado l'y poursuivit. Mayobanex fut sommé de livrer Guarionex. D'après les historiens espagnols, il aurait répondu : « Dites aux Espagnols qu'ils sont des hommes cruels, méchants et tyranniques, usurpateurs des domaines d'autrui et altérés du sang innocent. Je ne désire point l'amitié de pareils hommes; Guarionex est bon; il est mon ami; il est venu chercher un asile près de moi; je lui ai promis de le protéger et je tiendrai ma promesse. » Ce sont là de fières paroles, qui font honneur au chef sauvage, mais il fallait pouvoir les soutenir. Dans une première rencontre, les Indiens avaient été mis en fuite après une courte résistance; éclairés par cette défaite, ils évitèrent les rencontres, se bornant à des escarmouches où ils parvenaient à blesser quelques Espagnols et à la suite desquelles ils disparaissaient dans leurs rochers d'accès difficile. L'adelantado, ne reculant devant aucun moyen pour avoir raison de cette résistance, fit mettre le feu à plusieurs villages et annonça à Mayobanex qu'il ruinerait ainsi tous ses États s'il ne lui livrait pas Guarionex. Le cacique refusa, mais ses sujets, effrayés des menaces des Espagnols, se montraient peu disposés à continuer la lutte. L'adelantado, qui connaissait leurs dispositions, continua sa marche en avant, et le malheureux Mayobanex, abandonné des caciques inférieurs et de ses sujets, dut se réfugier dans une forêt. La trahison le livra bientôt aux Espagnols, ainsi que Guarionex; les deux princes furent retenus dans une dure captivité.

En même temps que l'adelantado avait raison par la force des caciques Guarionex et Mayobanex, il en amenait un autre à se soumettre, de plus ou moins bon gré, au roi d'Espagne. Le cacique Behechio avait pris part à la grande bataille où les Indiens avaient été vaincus; puis il s'était retiré dans sa province du Xaragua. L'éloignement l'avait mis à peu près à l'abri de l'action des Espagnols, mais ceux-ci, en étendant leur domination, se rapprochaient de lui. Le cacique se souciait peu d'entrer en rapport avec eux; il comprenait, par l'exemple des autres caciques, combien cela était dangereux pour lui. Mais il redoutait une lutte contre des adversaires si puissants, et ceux-ci trouvaient auprès de lui une alliée sur laquelle ils ne devaient certainement pas

compter. Caonabo avait épousé la sœur de Behechio, Anacoana. Lorsqu'il eut été fait prisonnier par Alonzo d'Ojeda et que les Indiens eurent été battus, Anacoana se retira chez Behechio, mais, loin de se montrer hostile aux ennemis de son mari, soit peur, soit admiration, elle se prononça toujours pour eux. Las Casas constate le fait, non sans un certain étonnement.

C'est une étrange figure que celle de la reine Anacoana (fleur d'or), et les écrivains espagnols, en général fort dédaigneux des Indiens, qu'ils méprisent et calomnient, lui ont consacré des pages enthousiastes ; ils lui étaient sans doute reconnaissants de l'appui qu'elle leur avait donné en amenant la soumission de Behechio, alors que la résistance était peut-être encore possible. Cette reconnaissance ne devait pas empêcher, comme nous le verrons plus tard, Ovando de faire pendre la poétique reine. A ce moment elle était fort admirée des Espagnols, que, de son côté, elle admirait fort, et M. Roselly de Lorgues a fait, en résumant leurs dires, un enthousiaste portrait de cette reine sauvage ; nous croyons devoir citer cette page curieuse [1].

« La reine Anacoana n'était pas seulement le premier poète de l'île ; elle en formait encore la poésie la plus suave ; sa personne, sa vie, ses conceptions, tenaient de l'enchantement. Elle était inspiratrice avant d'être inspirée. On lui devait des ballades et des ballets, des poésies parlées et chantées, enrichies de pas chorégraphiques, rehaussés d'une pantomime savante. Le crédit littéraire d'Anacoana rendait nationaux les areytos de son invention ; et tous les souverains de l'île se trouvaient tributaires de sa chorégraphie. Reine de la langue, du cérémonial, des jeux et des plaisirs, elle avait fait adopter l'étiquette de sa cour, mis à la mode ses parures, ses meubles, ses fleurs préférées. Son palais regorgeait d'ustensiles élégants, de coquettes frivolités, d'instruments fragiles, petits chefs-d'œuvre de l'industrie indigène. C'étaient des paniers tressés à jour, des calebasses ciselées ou peintes, des étoffes peintes de vives couleurs, des sièges souples et légers, des hamacs aériens, de fabuleux éventails, des masques ornés d'or-

(1) T. II, p 39.

des parures en coquillages. Anacoana ne recherchait pas moins le confort que l'élégance. Elle avait une sorte de service de table, des nappes fines de coton émaillées de fleurs et des espèces de serviettes en feuilles odorantes.

» Temple du goût toujours ouvert à l'invention, le palais d'Anacoana, embaumé de senteurs, peuplé d'oiseaux familiers, résonnait fréquemment de sons harmonieux. L'influence d'Anacoana sur tous les souverains, la prépondérance de ses idées, prouvent de reste qu'au milieu des ébauches littéraires, des ingénieux colifichets que patronnait son goût inventif, il existait en elle des qualités hautes et solides. Chez ces peuples, où le respect de la coutume devient une religion, son désir des choses nouvelles, joint à sa réussite dans les nouveautés, indiquait une précision de coup d'œil, un facile maniement des esprits, preuve d'une supériorité non douteuse. Le gracieux génie de cette reine la portait naturellement sur les voies de la civilisation. Sa facilité de conception paraîtra singulièrement hardie si l'on songe à son isolement d'intelligence. »

Ce portrait est-il aussi exact que brillant? Nous ne l'affirmerions pas. Ce qui est incontestable, c'est qu'Anacoana exerça une grande influence dont elle usa en faveur des Espagnols, c'est-à-dire contre sa propre race, dont elle contribuait ainsi inconsciemment à hâter la destruction.

Politique habile, l'adelantado comprenait qu'il était d'un grand intérêt d'assurer la soumission de Behechio; il connaissait les bonnes dispositions d'Anacoana et son influence sur le cacique; il se dirigea donc sur la frontière du Xaragua. Behechio se porta au-devant de lui avec une troupe assez considérable. Venait-il dans le but d'interdire aux Espagnols l'entrée de ses États? Fut-il effrayé de l'idée d'une lutte contre des ennemis si redoutables? Céda-t-il aux conseils d'Anacoana, qui l'engageait à bien accueillir les étrangers? Toujours est-il qu'il fit bon accueil à l'adelantado et le conduisit lui-même à sa résidence. Les écrivains de l'époque font des descriptions merveilleuses et quelque peu exagérées des fêtes données aux Espagnols. C'est notamment Pierre Martyr qui dit que lorsque les jeunes filles sortaient des bosquets verdoyants pour

venir au-devant des étrangers, ceux-ci « s'imaginaient presque voir les dryades que nous peint la fable, ou les nymphes et les naïades chantées par les anciens poètes. » Les rudes soldats espagnols ne devaient guère songer à ces réminiscences mythologiques et poétiques. Mais c'est surtout Anacoana qui excite l'enthousiasme. « A la suite des groupes séduisants de jeunes filles, dit M. Roselly de Lorgues, dont nous citerons encore l'enthousiaste description [1], au centre d'un chœur de canéphores, apparaissait dans un massif de fleurs la reine adorée, l'orgueil et l'amour de ces régions, l'illustre Anacoana, entourée de sa cour et portée sur les épaules de six gentilshommes dans un palanquin de verdure tout ouvert. La nonchalante dignité de sa pose révélait sa noblesse; son regard, sa fascination, son geste, faisaient pressentir un doux assujettissement à son autorité. En elle se personnifiait la molle poésie et le vif éclat des Antilles. Sûre de sa puissance, Anacoana, négligeant les attributs extérieurs de la souveraineté, ne portait, au lieu du diadème royal, qu'une couronne de fleurs; pour collier, pour bracelets, pour brodequins, pour ceinture, elle n'avait que des fleurs. Sur le luisant ébène de sa chevelure tranchaient de blanches fleurs, entremêlées d'églantine incarnat. Le pagne en tissu brillant qui ceignait ses reins était orné de fleurs. On eût dit que, suivant son nom de fleur d'or, Anacoana était la reine des fleurs. »

Au milieu de ces fêtes, l'adelantado ne perdait pas de vue le but qu'il poursuivait; il fallait que, de gré ou de force, Behechio se reconnût sujet du roi d'Espagne, et celui-ci y répugnait visiblement. Barthélemy avait beau lui vanter la puissance du grand monarque dont il lui offrait la protection, le cacique n'ignorait pas ce que cette protection, dont il ne sentait nullement le besoin, avait coûté à ses voisins. « Il savait, dit Irving [2], tout ce que les autres insulaires avaient eu à souffrir par suite de l'avidité des Espagnols pour l'or. Il répondit qu'il avait appris que les hommes blancs n'étaient venus dans l'île que pour chercher de l'or et que

(1) T. II, p. 41.
(2) T. II, p. 350.

les autres caciques leur en payaient un tribut, mais qu'il ne s'en trouvait dans aucune partie de ses États et que ses sujets savaient à peine ce que c'était. » Cette fois, ce n'était pas de l'or que l'adelantado voulait, mais la soumission de Behechio. Il lui dit qu'il pourrait payer un léger tribut en coton, en chanvre et en cassave. Cela constituait toujours une sujétion dont se souciait peu Behechio, mais il se sentait trop faible pour résister à l'adelantado, qu'appuyait fortement Anacoana. Celle-ci, déjà favorable aux Espagnols, s'était prise d'une ardente admiration pour Barthélemy Colomb, et cherchait avant tout à le satisfaire [1]. Le pauvre cacique céda ; il prit un engagement dont il se défiait sans en soupçonner toute l'importance ; il est probable qu'il n'entendait nullement se faire le vassal du roi d'Espagne, et c'est là justement ce que lui avait fait accepter l'adelantado avec plus d'habileté peut-être que de bonne foi, en abusant quelque peu de l'ascendant qu'il exerçait sur Anacoana.

La soumission de l'île était donc achevée ; à peine si quelques districts lointains et de difficile accès échappaient encore à l'action des Espagnols, et ce n'était que momentané ! Les Indiens étaient considérés comme des peuples conquis par Colomb lui-même, qui s'arrogeait sur eux tous les droits d'un conquérant. A l'origine, l'amiral voulait traiter les indigènes avec douceur et avec bonté, comme des sujets de la reine Isabelle qu'il fallait avant tout convertir à la religion chrétienne. Les événements avaient été plus forts que sa volonté. En vertu même des idées de l'époque, il n'avait pu refuser à ses compagnons de conquête le droit de s'emparer des terres à leur convenance en réduisant en servage les indigènes qui y habitaient et dont on avait besoin pour la culture, sous un climat où le travail manuel est presque impossible à l'Européen. Les Indiens libres eux-mêmes n'échappaient pas au travail forcé ; Colomb avait imposé aux caciques l'obligation de fournir aux colons

(1) Dans un nouveau voyage que l'adelantado fit en caravelle au Xaragua, la reine Anacoana donna des preuves de son admiration pour lui : se rendant à bord de la caravelle, elle aima mieux prendre le canot de l'adelantado que celui de son frère, et une salve d'artillerie ayant été tirée en son honneur et l'ayant effrayée, elle se jeta dans les bras de Barthélemy Colomb, qui s'empressa de la rassurer.

Entrevue de Christophe Colomb avec les Rois au retour de son troisième voyage.

les hommes qui leur seraient nécessaires. C'était le régime des repartimientos ou répartitions des indigènes entre les colons, source de vexations et de malheurs pour les Indiens, qui furent détruits à Hispaniola et au moins décimés dans d'autres colonies. Combien l'amiral se trouvait éloigné de ses premiers projets, alors qu'il rêvait et même annonçait à la reine Isabelle la conversion en masse des populations de ses nouveaux domaines. Sa foi ardente dut souffrir de ce changement peut-être plus que des épreuves qui cependant ne lui furent pas ménagées.

Si la fermeté et l'habileté de l'adelantado avaient triomphé des obstacles que pouvait présenter la soumission des indigènes, elles ne lui suffirent pas vis-à-vis des Espagnols ; là il rencontra des difficultés qu'il n'était pas encore parvenu à vaincre lorsque l'amiral arriva, et celui-ci ne fut pas plus heureux; il ne rétablit une tranquillité apparente et précaire qu'au prix de concessions dans lesquelles il dut sacrifier même en partie sa dignité.

Avant son départ pour l'Espagne, en même temps qu'il laissait son frère Barthélemy comme adelantado, Colomb choisit pour grand juge un nommé Roldan. Le choix était tout particulièrement malheureux : violent, brutal, Roldan n'avait ni les qualités ni les connaissances nécessaires pour des fonctions aussi hautes et aussi délicates. Lorsqu'on cherche les raisons de cette nomination étrange, on n'en trouve qu'une seule : Roldan avait fait partie des familiers, des « domestiques », comme on disait alors, de l'amiral, et celui-ci, en lui donnant un poste si élevé, crut s'assurer son dévouement. Quelle erreur était la sienne !

Comme cela arrive souvent aux parvenus, Roldan fut grisé par sa grandeur; il se montra d'autant plus hautain et exigeant qu'il était parti de plus bas. Grand juge de par la nomination de l'amiral, il ne craignit pas de contester la régularité de la nomination de l'adelantado qui venait cependant de la même autorité. Toutefois, tant que l'adelantado se trouva avec lui à Isabella, Roldan, qui connaissait sa fermeté, se borna à une sourde opposition, travaillant sous main à gagner les mécontents, toujours nombreux. Mais lorsque Barthélemy, appelé d'abord à Saint-Domingue pour la fondation de la nouvelle ville, puis dans les États de Guarionex

et de Behechio, eut remis le pouvoir à son frère Diégo, le grand juge entra en lutte ouverte avec celui-ci, qui avait déjà les habitudes douces et paisibles d'un homme d'église (1). Il blâmait hautement les actes du gouvernement, auxquels il faisait parfois même opposition; il accueillait tous les mécontents pour s'en constituer un parti; il affecta même de prendre la défense des Indiens, accusant les frères de l'amiral de les tyranniser, et beaucoup furent dupes de ses avances intéressées (2).

Une mesure de Colomb, qui lui avait été dictée par une foi ardente, mais peut-être insuffisamment éclairée, contribua à grossir le parti du grand juge. Il ne voulait accorder d'autorisation de travailler aux mines qu'aux Espagnols qui s'y prépareraient en se mettant en état de grâce, en jeûnant, en faisant pénitence; il prétendait même leur imposer une règle de vie presque monacale, et exigeait que la régularité de leur conduite fût attestée par les missionnaires. Trop fidèle observateur des ordres de son frère, l'adelantado prétendait maintenir ces conditions. Les Espagnols s'en indignaient; ils faisaient observer que l'Église n'impose aux fidèles que la communion pascale et contestaient non sans raison à Colomb le droit de leur imposer davantage. Ils rappelaient que lorsqu'ils s'étaient embarqués à Cadix pour le pays de l'or, sur la foi des déclarations de l'amiral, on ne leur avait imposé d'autre condition que de réserver à la couronne et à Colomb le tiers de l'or qu'ils pourraient recueillir. Il est difficile de contester qu'ils

(1) On sait que Diégo, le plus jeune des frères de Colomb, entra dans les ordres un peu plus tard.

(2) « Pour intéresser à sa cause les indigènes et leur faire épouser ses griefs contre l'adelantado, Roldan se montra surtout indigné de ce que dom Barthélemy allait faire transporter en Castille des Indiens du territoire de la Conception pris les armes à la main lors du soulèvement de Guarionex (où en réalité il n'y avait pas eu de bataille). Il se fit le défenseur des indigènes, déclarant qu'en sa qualité de grand-juge il ne pouvait consentir à cette transportation sans jugement et si contraire aux intentions bien connues de la reine, qui protégeait ses nouveaux sujets. C'était donc au nom de l'humanité et du respect des lois que Roldan se soulevait contre une autorité usurpée et une violation du droit naturel. » Ces paroles du plus décidé des apologistes de Colomb, M. Roselly de Lorgues (t. II, p. 49), ne sont-elles pas une espèce de condamnation de la conduite de l'amiral, qui fournissait ainsi des armes contre lui et permettait de « se soulever au nom de l'humanité contre une violation du droit naturel » commandée par lui?

avaient raison, et Colomb n'avait pas le droit de les soumettre à de nouvelles conditions. Il devait d'autant moins le faire qu'au même moment, recrutant le personnel de sa troisième expédition, il était obligé de faire appel aux criminels. On comprend que les hidalgos et les aventuriers, tenus ainsi à l'écart des mines pour lesquelles seules ils étaient venus, fussent tout disposés à se ranger derrière Roldan.

D'autres circonstances favorisaient encore les manœuvres du grand juge : les provisions manquaient dans la colonie et les privations étaient grandes. La « fièvre de l'or » avait fait négliger la mise en culture des terres ; les Indiens, systématiquement opprimés et soumis à de lourds tributs en or et en coton, ne fournissaient pas de vivres ; il fallait donc se suffire avec les provisions venues d'Europe. Or, Alonzo Nino avait perdu une partie des provisions qu'il apportait et qui s'étaient avariées en route. Coronel, qui le suivit, ne fut expédié que tardivement. De là de réelles souffrances, dont on rendait responsable Colomb, qui, étant en Espagne, aurait dû songer aux besoins de la colonie. Nous avons vu que celui-ci aurait voulu partir plus tôt, mais n'avait-il pas contribué inconsciemment à diminuer les expéditions en faisant rapporter, dans un intérêt purement personnel, le décret de libre navigation ?

Roldan se sentait assez fort pour résister à l'autorité de l'adelantado et de Diégo ; une mesure de celui-ci, peut-être maladroite, lui en fournit l'occasion. Une caravelle rapportait à Isabella les tributs du cacique Behechio. Craignant que les mécontents ne s'en emparassent pour retourner en Espagne, ce qui était le rêve de beaucoup, Diégo donna l'ordre de faire entrer la caravelle dans le petit port où elle était plus facile à garder, au lieu de la laisser, comme d'ordinaire, dans la rade. Roldan présenta cette mesure comme un manque de confiance dans la loyauté des Espagnols ; il ne manqua pas de rappeler que les frères de Colomb, l'adelantado et Diégo, n'étaient que des étrangers, auxquels de fidèles sujets des rois n'auraient pas dû être soumis ; il savait combien les Espagnols ont le patriotisme ombrageux et exclusif. Le nombre de ses partisans s'augmentait, et il annonçait ouvertement l'intention de s'emparer par force de la caravelle.

Appréhendant une lutte dont il n'était pas assuré de sortir vainqueur, Diégo crut habile et prudent d'éloigner Roldan, en lui offrant le commandement d'une expédition destinée à assurer la soumission des Indiens. Le grand juge accepta, mais à condition de choisir le terrain de ses opérations; il refusa de se rendre dans le district que lui désignait Diégo et se cantonna dans la Vega, faisant de nouveau appel aux mécontents. Sa troupe, forte d'abord de quarante hommes, se grossit bientôt; il gagna divers personnages influents, parmi lesquels Adrien de Mogica et le commandant du fort Magdalena ; il se crut assez fort pour essayer de s'emparer de la forteresse de la Conception et de gagner un détachement de trente hommes qui occupaient la capitale du cacique Guarionex. Heureusement pour l'adelantado, que le succès de cette double tentative aurait mis dans l'impossibilité de résister, Miguel Ballestero, commandant du fort, et Garcia de Barrantes, capitaine du détachement, restèrent fidèles et résistèrent aux avances comme aux menaces du grand juge, qui n'osa les attaquer de vive force, se bornant à surveiller le fort (1).

Toujours actif et résolu, l'adelantado se rendit en toute hâte au fort de la Conception avec quelques troupes. Peut-être si, profitant de la surprise du premier moment, il avait alors attaqué Roldan, aurait-il pu écraser la révolte dès son début. Mais les défections qui s'étaient produites lui faisaient douter de la fidélité de ses troupes, et il essaya d'amener par des négociations la soumission de Roldan. Avec le caractère de celui-ci, n'était-ce pas une faute?

Un messager fut envoyé au grand juge, qui lui représenta les dangers que sa conduite coupable faisait courir, non seulement à lui-même, mais encore à la colonie. En même temps l'adelantado invitait Roldan à se rendre au fort de la Conception, lui donnant sa parole qu'il ne courait aucun danger. Roldan vint en effet,

(1) L'histoire de la révolte de Roldan est encore plus confuse que celle des opérations contre les Indiens; il est assez difficile de mettre de l'ordre dans les intrigues et les négociations qui se mêlent et parfois semblent se contredire. De plus, on n'a guère sur les actes de Roldan, sur son but, que le témoignage naturellement peu impartial de Fernand Colomb, plus ou moins fidèlement copié par les autres historiens.

mais refusa d'entrer dans le fort, et des explications furent échangées par une fenêtre. Aux reproches de Barthélemy, qui lui demandait comment il avait pu se mettre en rébellion contre celui qui représentait l'autorité royale, Roldan répondit qu'il remplissait son devoir de grand juge en défendant les sujets du roi contre une tyrannie intolérable. Sommé de se démettre de ses fonctions, il s'y refusa, déclarant qu'il ne voulait pas se livrer à la discrétion d'ennemis dont il connaissait la cruauté ; il refusa également de se soumettre à une enquête, à moins qu'elle ne se fît sur les ordres mêmes du roi et par les personnages qu'il désignerait. Toutefois, en témoignage de son amour de la paix, il offrait de se rendre dans telle province qu'on voudrait. En réalité, comme l'adelantado, il reculait devant une lutte dont les résultats ne lui paraissaient pas assurés. Il n'accepta pas, du reste, l'endroit qui lui fut indiqué et déclara qu'il se fixerait où il lui conviendrait. Il se rendit alors à Isabella, où Diégo, trop faible pour lui résister, dut se renfermer dans la citadelle, qui était trop forte pour être enlevée. Roldan n'essaya pas même une attaque ; invoquant sa qualité de grand juge, il força les portes du magasin royal aux cris de vive le Roi, prit des munitions et des armes et alla avec ses fidèles se cantonner dans la province du Xaragua. Il ne pouvait mieux choisir; son éloignement le mettait à l'abri d'un coup de main de l'adelantado, le pays était fertile, et les Indiens, qui voyaient un défenseur dans Roldan, se faisaient un devoir de lui fournir les vivres nécessaires [1].

Telle était la situation lorsque, le 3 février 1498, arriva Coronel avec ses caravelles ; il annonçait que Colomb était rentré en grâce auprès des rois, et en témoignage il apportait la confirmation du titre de l'adelantado; à bord de ses caravelles se trouvaient des soldats, des munitions et des vivres. Barthélemy, resté jusque-là

(1) Certains historiens signalent ici un fait assez important que d'autres passent sous silence. pour empêcher les défections parmi les Espagnols qui lui restaient fidèles, l'adelantado, « se relâchant de sa sévérité ordinaire, aurait traité ses soldats avec beaucoup d'indulgence et leur aurait promis des récompenses magnifiques ». D'autre part, il « aurait exempté de tributs les caciques, dans l'espoir de s'assurer leur fidélité dans ce moment de crise ».

au fort de la Conception, se rendit à Saint-Domingue; Roldan, prévenu de l'arrivée de Coronel, se rapprocha également de la ville, avec ses partisans, et vint camper à quelques lieues. Avant d'agir contre les révoltés, l'adelantado, dont personne ne pouvait plus contester les pouvoirs, proclama une amnistie générale pour tous ceux qui feraient immédiatement leur soumission. Puis il envoya Coronel, nommé alguazil-major d'Hispaniola par le roi, à Roldan, pour l'engager à se soumettre ; il devait lui représenter que, l'amiral étant maintenu dans tous ses droits et devant bientôt arriver avec des forces considérables, sa cause était désespérée. Soit que Roldan n'eût pas confiance dans l'amnistie promise, soit qu'il ne vît qu'une preuve de sa faiblesse dans la démarche de conciliation ordonnée par l'adelantado, il refusa d'entrer en pourparlers avec Coronel, qui se vit arrêté par des arbalétriers à une certaine distance du camp. A toutes ses propositions, à toutes ses instances, le grand juge se borna à répondre qu'il était trop tard, qu'il ne pouvait accepter la mauvaise administration et la tyrannie de l'adelantado, mais qu'il était prêt à se soumettre à l'amiral. Pour le moment, cette promesse ne l'engageait guère. Puis il se retira dans le Xaragua. On ne comprend pas bien pourquoi Barthélemy, d'ordinaire si actif et si résolu, le laissa faire cette retraite sans essayer de l'arrêter ; il semble qu'un acte de vigueur aurait pu avoir raison des rebelles, d'autant que beaucoup, ayant connaissance des nouvelles apportées par Coronel, devaient regretter de s'être engagés dans le mouvement et n'auraient pas été fâchés de profiter de l'amnistie.

Lorsque Colomb arriva malade, il ne trouvait donc pas la colonie dans une bonne situation. Si les Indiens étaient soumis ou tributaires, « si la paix et la tranquillité régnaient dans la Vega, c'était la morne tranquillité d'un désert. Cette belle région, que quatre ans auparavant les Espagnols avaient trouvée si peuplée, si heureuse, qui paraissait renfermer dans son sein fertile tous les trésors de la nature, et d'où semblaient bannis tous les soins et tous les soucis du monde, n'offrait plus qu'une scène de misère et de souffrance. La plupart de ces bourgades indiennes où les Espagnols avaient été retenus par une touchante hospitalité, où ils

s'étaient vus presque adorés comme des divinités bienfaisantes, étaient alors tristes et abandonnées. Une partie de leurs habitants, dispersés, erraient au milieu des rochers et des cavernes; beaucoup étaient morts de faim; beaucoup avaient péri par l'épée. Il semble presque incroyable qu'un si petit nombre d'Européens, contenus encore par des gouverneurs bien intentionnés (mais parfois mal inspirés), avaient pu, dans un si court espace de temps, produire tant de désastres [1]. »

Mais, si peu satisfaisante que fût la situation à l'égard des Indiens, il n'y avait de ce côté aucun danger, au moins immédiat, tandis qu'il n'en était pas de même pour la rébellion de Roldan. Mis au courant par l'adelantado, l'amiral, sans s'arrêter aux promesses de soumission du grand juge, approuva tout ce qu'avait fait son frère. Cela ne suffisait pas, et il fallait agir, car un événement inattendu venait de se passer, qui avait augmenté les forces et par suite les exigences des rebelles. Nous avons dit que des îles du Cap-Vert, avant de s'engager dans la direction du sud-ouest, Colomb avait expédié trois caravelles à Hispaniola; retardées par les vents contraires et entraînées à l'ouest par des courants encore inconnus, elles abordèrent sur la côte du Xaragua. Roldan était trop habile pour ne pas profiter de la circonstance; il se mit immédiatement en rapport avec Carvajal, le commandant de semaine [2]. On ignorait nécessairement à bord sa révolte et l'on devait seulement voir en lui le grand juge, c'est-à-dire le second personnage de la colonie. Il en profita pour se créer des intelligences dans les équipages. Lorsque Carvajal, le premier, s'aperçut de la situation, il était trop tard, le mal était fait en partie; il le comprit et, au lieu de rompre brusquement tout rapport, il s'efforça de décider Roldan à se soumettre à l'amiral, dont l'arrivée n'était pas encore connue au Xaragua. De bonnes paroles furent échangées des deux côtés, et comme les vents étaient contraires pour les caravelles, qui ne pouvaient gagner immédiatement Saint-Domingue, il fut convenu qu'une partie des équipages avec les sol-

(1) Irving, t. III, p. 2.

(2) On sait que l'amiral, par une idée assez étrange, avait décidé que capitaine commanderait à son tour pendant une semaine.

dats et les passagers, s'y rendraient par terre sous les ordres du capitaine Colombo, et que le troisième capitaine, Arana, partirait avec les caravelles dès que le temps le permettrait. En exécution de cet arrangement, Colombo débarqua avec quarante hommes armés d'arbalètes, de lances et d'épées ; trente-deux l'abandonnèrent aussitôt pour passer dans le camp de Roldan. Colombo regagna non sans peine son bâtiment et il mit à la voile avec Arana pour Saint-Domingue, où ils arrivèrent tardivement, ayant perdu une partie de leurs provisions. Carvajal, ne désespérant pas d'amener Roldan à se soumettre, était resté auprès de celui-ci ; il en obtint la promesse de se rendre aux environs de Saint-Domingue dès qu'il apprendrait le retour de l'amiral ; il emportait même une lettre dans laquelle le grand juge protestait de ses bonnes intentions.

Ayant approuvé la conduite de l'adelantado et par suite condamné la rébellion du grand juge, il semble que Colomb n'avait qu'à agir avec vigueur contre des révoltés, et en apparence il en avait les moyens. Tout au plus pouvait-il leur adresser une nouvelle sommation, en leur laissant le délai moral nécessaire pour se soumettre. La venue de Roldan, que lui annonçait Carvajal, arrivé par terre à Saint-Domingue, paraissait lui fournir une occasion favorable ; il était plus facile d'agir contre les rebelles dans la Vega que dans la province lointaine du Xaragua. Mais l'amiral ne se sentait pas sûr de ses troupes, et ce qui s'était passé pour le détachement du capitaine Colombo n'était pas fait pour lui donner confiance. Il se décida donc à tenter la voie des négociations, qui n'était pas sans dangers, parce que cela permettait à Roldan de continuer ses manœuvres et peut-être de gagner de nouveaux partisans.

Un convoi de cinq caravelles allait retourner en Espagne ; l'amiral fit annoncer que tous ceux qui le voudraient pourraient retourner en Europe. Il espérait ainsi se débarrasser des mécontents et des déclassés qui figuraient nombreux dans le parti de Roldan. Puis il chargea Ballester, le commandant du fort de la Conception, d'entrer en pourparlers avec le grand juge, qui avait quitté le Xaragua pour se diriger sur Saint-Domingue.

Aux ouvertures de Ballester, Roldan, qui ne voyait dans les dis-

positions conciliantes de Colomb qu'un témoignage de son impuissance, répondit avec hauteur ; il commença par poser la question des Indiens. Il exigea la mise en liberté de ceux qui avaient été faits prisonniers contre toute justice et qu'on allait embarquer pour les vendre comme esclaves en Espagne ; son devoir, comme grand juge, était de les défendre. Il se refusa à toute espèce de négociations tant qu'il n'aurait pas obtenu satisfaction à ce sujet. Roldan paraissait, en agissant ainsi, remplir son devoir, et il se montrait singulièrement habile. Il n'ignorait pas que l'un des grands reproches adressés à Colomb portait sur sa conduite à l'égard des Indiens; la reine surtout n'admettait pas que, sous des prétextes plus ou moins fondés, on réduisît ses « sujets » en esclavage. Le grand juge semblait ne résister à l'amiral que pour défendre les malheureux indigènes. Les négociations furent bientôt rompues.

Le 18 octobre, l'amiral faisait partir les cinq caravelles qui emportaient une partie des mécontents et de nombreux esclaves indiens. Non seulement il n'avait pas voulu céder sur ce point, mais, dans la lettre qu'il adressait aux rois, il demandait pour les Espagnols le droit d'employer pendant deux ans comme esclaves les Indiens plus ou moins compromis dans les insurrections. C'était fournir une arme contre lui à Roldan, qui envoyait en Espagne un long rapport contre l'amiral. Nous verrons plus tard quelle influence regrettable l'arrivée des esclaves indiens exerça sur la mission de Bobadilla. D'ailleurs, l'amiral lui-même semblait réclamer une enquête. Après avoir rendu compte de la rébellion de Roldan, au lieu de trancher la question d'autorité, comme il en avait incontestablement le droit, il demandait, soit que le grand juge, jadis choisi par lui, fût rappelé en Espagne pour y être jugé, soit qu'une enquête fût ordonnée à Hispaniola. Comment faire cette enquête sans atteindre au moins certains actes de l'amiral?

Mieux inspiré dans les autres parties de sa lettre, Colomb se plaignait des lenteurs que la surintendance des Indes apportait à l'expédition des convois pour Hispaniola ; il disait que sa longue absence et la rareté des convois avaient grandement contribué à mécontenter les colons, soumis à de dures privations; il faisait

observer qu'il avait dû renvoyer nombre de colons inutiles, qu'il faudrait remplacer par des travailleurs honnêtes; il avait certainement raison, mais lui-même n'avait pas pu recruter des colons de cette nature, et il s'était vu obligé de se rabattre sur des criminels amnistiés. Enfin, et là se retrouve le chrétien, il demandait avec instance des ecclésiastiques zélés, qui n'étaient pas moins nécessaires pour diriger et maintenir les colons que pour convertir les indigènes.

Après la rupture des négociations entreprises par Ballester et le départ des caravelles, l'amiral aurait voulu agir contre Roldan, mais une circonstance lui aurait prouvé qu'il était impuissant. Afin de se rendre compte des forces dont il disposait, il avait prescrit une réunion en armes des habitants de Saint-Domingue; sur le bruit qu'il s'agissait de marcher contre les rebelles, alors établis à Bonao, soixante-dix seulement se rendirent à la convocation, sur lesquels une quarantaine environ étaient disposés à marcher. La preuve était-elle bien décisive ? Étant donné le caractère espagnol, tel colon qui était resté chez lui pour une prise d'armes sans but n'aurait-il pas regardé comme une lâcheté de ne pas prendre part à une expédition ? Colomb n'était pas un soldat; il n'osa pas tenter l'aventure et, non sans regret, il se décida à renouer les négociations avec Roldan. Il alla même jusqu'à blâmer, dans une certaine mesure, la conduite de son frère, qu'on accusait d'avoir provoqué les mécontentements par sa sévérité, et qui n'avait fait qu'exécuter ses ordres [1]. Le 20 octobre, il écrivait à Roldan une lettre dont voici le texte, d'après le P. Charlevoix [2] :

« Cher ami, mon premier soin, en arrivant dans cette capitale, après avoir embrassé mon frère, fut de demander de vos nouvelles. Vous ne sauriez douter qu'après ma famille, vous n'ayez depuis longtemps occupé la première place dans mon cœur; et j'ai toujours tellement compté sur le vôtre qu'il n'est rien dont je ne me fusse entièrement reposé sur vous. Jugez par là de ma douleur en apprenant que vous étiez brouillé avec les personnes du monde

(1) Si l'amiral blâme la sévérité de son frère, Las Casas approuve pleinement la conduite de celui-ci.

(2) *Histoire de Saint-Domingue.*

qui me touchent le plus et me doivent être les plus chères. On me consola néanmoins en me disant que vous attendiez mon retour avec ardeur; je me flattais alors que vos premiers sentiments à mon égard n'étaient point changés, et je m'attendais qu'aussitôt que vous sauriez mon arrivée, vous ne tarderiez pas à vous rendre auprès de moi. Ne vous voyant pas paraître et croyant que vous appréhendiez quelque ressentiment de ma part, je vous envoyai Ballester pour vous donner toutes les assurances que vous pouviez désirer. Le peu de succès de cette démarche a mis le comble à mon chagrin. Et d'où vous peuvent donc venir ces défiances que vous témoigniez avoir de moi? Enfin, vous m'avez demandé Carvajal, je vous l'envoie; ouvrez-lui votre cœur et marquez-lui ce que je puis faire pour regagner votre confiance; mais, au nom de Dieu, songez à ce que vous devez à la patrie, aux rois nos souverains seigneurs, à Dieu, à vous-même; prenez soin de votre réputation et jugez plus sainement de toutes choses que vous n'avez fait par le passé; considérez avec attention l'abîme que vous creusez sous vos pieds, et ne persévérez pas plus longtemps dans une résolution désespérée. Je vous ai présenté à Leurs Altesses comme un homme de la colonie sur qui elles pouvaient plus sûrement compter; il y va de mon honneur et du vôtre qu'un témoignage si avantageux ne soit pas démenti par votre conduite; hâtez-vous donc de vous remontrer tel que je vous ai autrefois connu. Je prie le Seigneur qu'il vous ait en sa sainte garde. »

A peine compréhensible au lendemain de l'arrivée de l'amiral, alors qu'il pouvait croire à une espèce de rivalité entre le grand juge et l'adelantado, ce langage devient étrange après le refus catégorique fait par Roldan de se soumettre et ses menaces à Ballester, qui visaient Colomb lui-même. Aussi aimerions-nous à douter de l'authenticité du texte traduit par le P. Charlevoix, mais nous n'avons aucune raison de le faire. Irving s'est borné à résumer la lettre et voici sa version [1] : « Il écrivit à Roldan une lettre datée du 20 octobre, conçue dans les termes les plus doux et les plus bienveillants. Il lui rappelait leur ancienne amitié et exprimait le

[1] T. III.

chagrin qu'il avait ressenti en apprenant les querelles survenues entre lui et l'adelantado. Il le priait, par amour pour le bien public et par égard pour sa propre réputation, après tout le bien qu'il avait dit de lui aux souverains, de ne pas persister plus longtemps dans son insubordination. Il lui donnait de nouveau sa parole, s'il voulait se rendre auprès de lui, ainsi que ses compagnons, que leurs personnes seraient respectées. » Sauf la promesse finale, qui ne se trouve pas dans la lettre, la version d'Irving semble être un résumé un peu adouci du texte du P. Charlevoix. On est donc obligé de reconnaître que le langage de l'amiral, même dans les circonstances difficiles où il se trouvait, a quelque peu manqué de dignité.

Était-ce le meilleur moyen de ramener Roldan? Certains historiens disent que celui-ci et plusieurs de ses compagnons, émus du langage de Colomb, voulaient se rendre immédiatement auprès de lui, et qu'ils en furent empêchés par leurs compagnons. Mais le fait, que semble démentir la suite des négociations, est-il bien exact? Comme l'annonçait l'amiral, la lettre avait été portée par Carvajal, le seul personnage avec lequel les rebelles consentissent à traiter ; Ballester l'avait accompagné. Roldan exigea un sauf-conduit pour venir à Saint-Domingue. Après la lettre trop cordiale de Colomb, c'était une espèce d'insulte. Cependant le sauf-conduit fut accordé et le grand juge arriva à Saint-Domingue, où il eut avec l'amiral plusieurs entrevues inutiles. Il posait des conditions inadmissibles; le langage de Colomb, loin de le mieux disposer, lui avait montré qu'il pouvait beaucoup exiger.

De retour à Bonao auprès de ses partisans, Roldan reçut la visite du majordome de l'amiral, Diégo de Salamanca, qui venait poursuivre les négociations; à cette nouvelle avance, il répondit le 16 novembre par une lettre comminatoire où il posait une espèce d'ultimatum absolument inacceptable. En même temps il annonçait qu'il quittait Bonao pour s'établir à la Conception. Évidemment, il ne renonçait pas à l'espoir de s'emparer de ce poste important.

La situation devenait plus menaçante et l'amiral se sentait de plus en plus dans l'impossibilité d'agir contre des rebelles qui le

bravaient. Renonçant à regret au nouveau voyage de découvertes qu'il projetait et dont il réservait le commandement à l'adelantado, il annonça l'expédition prochaine de ses dernières caravelles en Espagne. Dans une proclamation aux Espagnols, il accordait une amnistie à tous ceux qui se soumettraient dans le délai d'un mois; une place était donnée sur les caravelles à tout colon qui en ferait la demande. Passé le délai fixé, les rebelles seraient traités suivant la rigueur des lois. Carvajal fut chargé de porter la proclamation à Roldan; il avait pour mission de l'amener à se soumettre et à partir pour l'Espagne. Lorsqu'il arriva auprès des révoltés, ils bloquaient le fort de la Conception. L'offre d'une amnistie fut d'abord accueillie avec dédain. Cependant, après quelques pourparlers, Roldan et Carvajal signèrent, le 17 novembre, une convention d'après laquelle : 1° Roldan et ses partisans devaient s'embarquer pour l'Espagne au port de Xaragua, sur deux caravelles qui seraient armées et approvisionnées dans un délai de cinquante jours; 2° il leur serait délivré un certificat constatant qu'ils avaient bien servi et un mandat leur permettant de toucher leur arriéré de solde; 3° on leur restituerait leurs propriétés mises sous séquestre, notamment à Roldan un troupeau de trois cent cinquante porcs; 4° il leur serait accordé, en considération de leurs services, un certain nombre d'esclaves indiens qu'ils auraient le droit d'emmener en Castille. D'autres articles d'importance secondaire réglaient diverses questions. La convention devait être ratifiée dans un délai de huit jours. Colomb la signa le 21 novembre. En même temps, il publiait une nouvelle amnistie par laquelle il offrait aux partisans de Roldan de rester dans l'île, soit en entrant à la solde du roi, soit en obtenant une concession de terrain pour le travail de laquelle il leur serait accordé des travailleurs indigènes. La plupart préférèrent suivre Roldan dans le Xaragua pour y attendre les caravelles. Ballester fut chargé de préparer et diriger l'embarquement.

Certes, c'étaient là pour des rebelles des conditions singulièrement avantageuses; des sujets fidèles n'auraient pas obtenu davantage. Colomb se voyait dans l'impossibilité de mettre fin par la force à la révolte; il croyait ne pouvoir acheter trop cher le départ

d'hommes qui constituaient pour la colonie un danger permanent. On comprend donc, tout en le regrettant, qu'il ait signé la convention négociée par Carvajal. Mais on comprendra moins qu'en même temps qu'il s'engageait à donner à Roldan et à ses partisans des certificats attestant qu'ils avaient bien servi, il écrivit aux rois pour leur demander des poursuites contre eux. Le fait est malheureusement attesté par tous les historiens.

« Lorsque les caravelles furent sur le point de lever l'ancre, dit M. Roselly de Lorgues (1), l'amiral écrivit aux rois, invoquant leur justice, leur exposant dans quelle extrémité, afin d'assurer la paix, il avait signé ces accords avec des insurgés qu'il ne pouvait combattre. Il les priait, au nom de leur autorité suprême, de ne pas reconnaître les arrangements pris contre son gré sous la pression de la révolte, et véritablement nuls, faute de liberté dans le consentement d'une part et de loyale exécution de l'autre. En conséquence, il les suppliait de faire arrêter et punir le traître Roldan, sa bande, et de sévir particulièrement contre les malfaiteurs qui, déportés pour obtenir leur grâce, avaient passé aux rebelles avec armes et bagages. L'amiral leur demandait de faire arracher à ces malfaiteurs l'or dont ils emportaient, disait-on, de grosses quantités, et de leur retirer les femmes qu'ils avaient emmenées par contrainte, parmi lesquelles étaient plusieurs filles de caciques. Cette lettre fut confiée à un officier dont le dévouement lui était connu. »

Nous venons de citer un apologiste qui n'aura certainement pas forcé les faits. Il ressort de son récit, confirmé par divers historiens, et notamment par Irving, que Colomb suppliait les rois de tenir comme non avenus les engagements solennels qu'il avait pris. Si, de crainte que, trompés par les certificats de bons services, les souverains n'accordassent des récompenses et ne donnassent de nouvelles missions à Roldan et à ses complices, l'amiral les avait prévenus des circonstances dans lesquelles il avait dû négocier avec des rebelles, il n'y aurait rien à dire, pourvu qu'il exigeât le maintien de l'amnistie accordée. Mais promettre, par un

(1) T. II, p. 65.

engagement solennel, à des hommes quels qu'ils soient, pour les décider à partir, qu'ils n'ont rien à craindre, et demander secrètement qu'on leur fasse leur procès, c'est manquer à sa parole, c'est agir avec une regrettable duplicité, et aucune considération ne peut excuser la conduite de Colomb dans cette circonstance. Le grand navigateur se sera trop rappelé qu'il était le compatriote de Machiavel.

Du reste, la lettre de l'amiral n'eut pas l'effet qu'il en attendait. Soit qu'ils se trouvassent bien à Hispaniola, soit qu'ils se défiassent de Colomb, soit même, ce qui n'est pas impossible, qu'ils aient eu connaissance de la lettre, Roldan et ses compagnons se refusèrent à s'embarquer pour l'Espagne. Cette démarche inutile ne put que produire à la cour, où l'amiral comptait de nombreux ennemis, une mauvaise impression. Comment avoir confiance dans un vice-roi qui suppliait de sévir contre ceux auxquels il venait à peine d'accorder une amnistie ?

Croyant un peu trop vite à un départ qui n'était pas encore effectué, l'amiral était parti pour des provinces éloignées, lorsqu'il apprit que Roldan et ses complices étaient restés. Il revint en toute hâte, fort inquiet; mais Carvajal le rassura en lui annonçant que le grand juge était disposé à venir s'entendre avec lui s'il voulait lui donner un sauf-conduit, et il l'engageait vivement à saisir cette occasion. Le sauf-conduit fut donné, les habitants les plus notables de Saint-Domingue durent ajouter leur garantie à celle de Colomb. Les conditions de Roldan étaient dures; Irving les résume ainsi, d'après Herrera [1] :

« 1° Il serait permis à Roldan d'envoyer en Espagne quinze hommes de sa troupe sur les vaisseaux qui étaient à Saint-Domingue;

» 2° On donnerait à ceux qui resteraient des terres à cultiver au lieu de la solde à laquelle ils avaient droit;

» 3° Il serait publié solennellement que toutes les accusations qui avaient été dirigées contre lui et contre ses compagnons avaient été fondées sur de faux rapports, et à l'instigation de

(1) T. III, p. 34.

Le livre des privilèges de Christophe Colomb, fac-similé

personnes qui voulaient les perdre et qui étaient ennemies de Leurs Majestés ;

» 4° Il serait réintégré dans sa place de grand juge. »

Se sentant impuissant, Colomb céda ; il admit même un article additionnel, en vertu duquel, s'il violait un seul des articles convenus, Roldan et ses partisans auraient le droit d'en exiger l'application par la force. Il essaya vainement d'ajouter ce correctif qu'il n'acceptait cet article qu'autant que Roldan et ses partisans obéiraient aux ordres des rois, aux siens et à ceux des fonctionnaires nommés par lui. Il avait fait inscrire cette réserve sur le brevet de grand juge de Roldan ; celui-ci, affectant l'indignation, exigea qu'elle fût effacée. L'amiral plia.

Il était d'autant moins en disposition de résister qu'il venait de recevoir d'Espagne une lettre peu satisfaisante. Répondant à son premier rapport sur l'affaire de Roldan, le surintendant des Indes, Fonseca, lui disait, de la part des souverains, que c'était là une question grave qu'ils se réservaient de résoudre. N'était-ce pas une espèce de blâme, et n'y avait-il pas lieu de craindre qu'ayant connaissance de cette réponse, qui témoignait d'une certaine méfiance à l'égard de Colomb, les rebelles ne se montrassent encore plus exigeants ?

Deux nouvelles caravelles partaient pour l'Espagne ; Colomb eut un moment l'idée de s'y embarquer, mais il n'osa quitter la colonie dans l'état d'agitation où elle se trouvait. On comprend cette hésitation, tout en regrettant qu'il ne soit pas parti. Sa présence aurait pu éclairer les souverains. Comme des partisans de Roldan retournaient en Espagne, il envoya deux de ses fidèles, Ballester et Garcia de Barrantes, pour défendre ses intérêts. En même temps, il expédiait tous les témoignages qu'il avait recueillis contre Roldan. N'était-ce pas manquer à l'arrangement nouveau qui venait d'être souscrit ? Du reste, l'amiral demandait en termes exprès aux souverains de ne pas ratifier cet arrangement. « Colomb, dit Irving, résumant toujours Herrera [1], écrivit au roi et à la reine pour les supplier de se faire rendre compte des derniers événe-

(1) T. III, p. 43.

ments, d'apprécier la validité des concessions qu'il avait dû faire et d'agir ensuite comme ils le jugeraient convenable. Il exprimait son opinion que les capitulations qu'il avait signées avec les rebelles étaient nulles et sans effet, et il se fondait sur plusieurs raisons. Il faisait valoir qu'elles lui avaient été extorquées par la violence et sur mer, où il n'exerçait pas les fonctions de vice-roi [1]; que deux procès avaient été instruits contre les rebelles et qu'ils avaient été condamnés comme traîtres ; que sa qualité d'amiral ne lui donnait pas qualité pour les absoudre [2]; que plusieurs articles des capitulations portaient atteinte aux revenus royaux, sur lesquels il n'avait aucun droit, sans l'intervention des officiers nommés spécialement pour y veiller; que Roldan et ses compagnons avaient, en quittant l'Espagne, juré fidélité au roi et à la reine, et à l'amiral qui était leur représentant. Pour ces raisons, il suppliait Leurs Majestés de ne pas se considérer comme obligées de ratifier les concessions qu'il avait faites malgré lui à ces hommes pervers, mais d'ordonner une enquête sur leur conduite et de prononcer ensuite sur leur sort. »

Il nous semble que, dans cette circonstance, comme précédemment, la conduite de l'amiral manque de franchise. Il pouvait se croire obligé de prévenir les rois des dangers des concessions qu'il avait faites, forcé, mais il ne devait pas demander le châtiment de gens auxquels il venait de garantir l'oubli du passé. Il était tenu à d'autant plus de réserve qu'il ne s'agissait de rien moins que de la peine capitale pour quelques-uns. Du reste nous croyons que cette lettre, comme la précédente, tourna contre l'amiral. Le roi Ferdinand, pour qui la raison d'État dominait tout et qui n'avait pas pour Colomb l'ardente admiration d'Isabelle, put dire que l'homme qui se contredisait ainsi ne pouvait remplir plus longtemps les fonctions de vice-roi et conserver des privilèges égaux à ceux de la couronne. D'ailleurs l'amiral lui-même fournissait des armes contre lui, puisqu'il réclamait de nouveau l'envoi à Hispaniola d'un homme sage pour remplir les fonctions

(1) Cette argutie, plus digne d'un procureur que d'un grand amiral et vice-roi, était basée sur ce que Colomb avait signé l'arrangement à bord d'une caravelle.

(2) Alors pourquoi proclamer à plusieurs reprises une amnistie?

de juge et faire l'application des lois. Le juge fut envoyé, et ce fut Bobadilla.

Ici se place ce qu'on appelle la vision de Noël. Dans un moment d'abattement, Colomb crut entendre une voix qui lui disait : « Lève-toi, homme de peu de foi ! ne crains rien, ne te laisse point abattre. Je prendrai soin de toi. Les sept années du terme d'or ne sont point expirées ; et en cela, comme en toute autre chose, je prendrai soin de toi. » N'est-ce qu'un songe qui s'explique facilement par les préoccupations de Colomb ? Est-ce une vision, une révélation, comme le veulent certains historiens ? Nous n'avons pas qualité pour trancher la question ; nous ferons seulement observer que, s'il se fit à cette époque un certain apaisement, cela ne dura pas. Bientôt allaient commencer les épreuves à la suite desquelles il devait perdre définitivement sa grande situation, ne conservant guère qu'un vain titre.

L'amiral n'était guère satisfait de Roldan, qui imposait ses volontés ; il n'hésitait pas à déplacer un des fidèles de Colomb pour le remplacer par un de ses hommes. Toutefois, son caractère violent inspirant de la crainte, il maintenait un ordre au moins apparent ; les mécontentements persistaient ; l'exploitation des Indiens continuait, et le nombre de ces malheureux diminuait ; mais la colonie ne se trouvait plus à la veille d'une guerre civile. A ce titre, l'amiral pouvait ne pas trop regretter l'arrangement qu'il avait subi.

Tout à coup, en septembre 1499, il apprit que quatre caravelles avaient abordé à Hispaniola, et que des blancs étaient descendus à terre. D'abord fort inquiet, l'amiral apprit bientôt qu'il s'agissait d'une expédition espagnole à la tête de laquelle était son ancien et hardi compagnon, Alonzo d'Ojeda. Il était parti d'Espagne avec une commission du surintendant des Indes, Fonseca, qui lui permettait d'aller partout, sauf aux terres appartenant au roi de Portugal et à celles découvertes par Colomb avant 1495. Il avait donc pu visiter la côte de Paria et explorer deux cents lieues de côtes à l'est de l'embouchure de l'Orénoque. C'était le plus long et le plus important voyage qui eût encore été fait au nouveau monde. Manquant de vivres, il avait fait voile sur Hispaniola pour se ravitailler.

Colomb fut violemment irrité de ce qu'il considérait comme une violation de ses privilèges, dont un décret royal, modifiant celui qui avait proclamé la liberté de navigation, semblait lui avoir garanti le respect. Peut-être aurait-il agi prudemment en fermant les yeux sur l'acte d'Ojeda, si irrégulier qu'il pût être, et en lui laissant le temps de prendre des vivres. Il était toujours temps de lui donner l'ordre de partir. Il est vrai qu'il pouvait craindre le caractère entreprenant d'Ojeda ; celui-ci ne songeait-il pas à se créer un établissement à Hispaniola ? Certains historiens lui en prêtent l'intention, mais sans preuves sérieuses.

Dans cette situation, l'amiral songea à Roldan, qui, à la fois rusé et audacieux, pourrait tenir tête à Ojeda. Celui-ci était à terre et se trouvait éloigné de ses caravelles, n'ayant avec lui que vingt-cinq hommes. Roldan, qui en avait le double, commença par lui couper toute communication avec ses vaisseaux ; il le tenait ainsi presque à sa discrétion. Mais l'aventureux hidalgo ne s'effrayait pas facilement ; quoiqu'il pût tout craindre d'un adversaire aussi peu scrupuleux, il se présenta hardiment devant lui avec quelques hommes ; il déclara qu'il n'était venu à Hispaniola que pour faire des provisions, et qu'il se proposait d'aller à Saint-Domingue saluer l'amiral ; il affirma qu'il avait à son bord une licence du surintendant Fonseca qu'il était tout prêt à montrer. Roldan recula devant un acte de violence qui ne se serait pas accompli sans difficulté, Ojeda étant homme à se défendre ; il ne voulut pas entrer en lutte directe avec le surintendant, et Ojeda put regagner son bord.

Alors se seraient passés entre ces deux hommes divers incidents sur lesquels les historiens donnent des récits fort obscurs et même contradictoires ; il semble, s'ils disent vrai, qu'Ojeda aurait essayé d'attirer Roldan à son bord pour l'y retenir, tandis que celui-ci cherchait à l'amener à Saint-Domingue. En fait, il n'y eut pas de lutte ouverte ; Ojeda quitta Hispaniola, et Roldan triomphant vint annoncer à l'amiral qu'il l'avait délivré d'un dangereux concurrent. Mais Fonseca devait se souvenir que la licence de navigation qu'il avait accordée à Ojeda avait été méprisée, et cela devait augmenter son désir de faire proclamer la pleine liberté de naviga-

tion, qu'il lui était facile de représenter comme avantageuse à l'Espagne. A ce point de vue, il aurait peut-être été de l'intérêt de Colomb de s'entendre avec Ojeda, s'il ne voulait réellement que faire des vivres. Mais l'entente était-elle possible?

Cette aventure était à peine terminée qu'une autre se présentait, plus tragique, dans laquelle Roldan joua un rôle prépondérant; nous ne la connaissons que par des renseignements un peu suspects, puisqu'ils proviennent d'un seul côté.

Un des anciens complices de Roldan, Adrien de Guevara, s'était établi dans le Xaragua; il voulait épouser la fille de la reine Anacoana, ce qui lui aurait fait une grande situation; la mère et la fille acceptaient volontiers cette alliance, mais Roldan, qui aurait désiré la jeune princesse pour lui-même, s'opposa à ce mariage et fit défendre par Colomb à Guevara de rester au Xaragua. Celui-ci ne tint pas compte de la défense, et il aurait même, pour se venger de Roldan, comploté avec quelques amis la mort de celui-ci. Le grand juge l'aurait prévenu en l'arrêtant avec sept de ses complices. Ce complot est-il vrai? Il n'est établi que sur l'affirmation suspecte de Roldan, aucune instruction judiciaire contradictoire n'ayant été faite.

En apprenant l'arrestation de Guevara, son cousin, Adrien de Mogica, autre complice de Roldan, voulut prendre sa défense; il aurait, lui aussi, réuni quelques complices et préparé un complot contre Roldan; mais il fut encore prévenu par celui-ci, qui l'arrêta avec plusieurs de ses amis. Ce deuxième complot est-il plus vrai que le premier? Il n'est pas mieux établi, et le parallélisme des deux récits n'est pas pour inspirer confiance. On se demande comment Guevara et Mogica se sont tous les deux laissé prendre aussi sottement. Il ne faut pas oublier que Roldan mérite peu de confiance, qu'il n'avait aucun scrupule et qu'il pouvait n'être pas fâché de se débarrasser de ses anciens complices devenus compromettants.

Quoi qu'il en soit, les coupables étaient entre les mains de Roldan, qui les conduisit à Saint-Domingue. En sa qualité de grand juge, il leur fit un procès sommaire; Adrien de Mogica fut condamné à mort; comme, ne pouvant prendre cette condamnation au

sérieux, il protestait alors qu'on le prévenait de se préparer à la mort, Roldan le fit brutalement jeter en bas des remparts, sans qu'il eût même pu voir un confesseur.

Comme ce fait a été un des plus graves griefs invoqués contre l'amiral lors de l'enquête de Bobadilla, il est nécessaire de bien établir quelle a été sa part de responsabilité. Certains historiens, trompés par une erreur d'Herrera, lui donnent un rôle actif. Ce serait lui qui aurait surpris et arrêté Guevara d'abord, Mogica ensuite, et qui aurait fait jeter ce dernier du haut du rempart sans lui laisser le temps de voir un prêtre. De prime abord, on peut dire que tout cela ne cadre pas avec le caractère de Colomb. Outre que ce n'était pas l'homme des coups de main, sa qualité, son âge, ne lui permettaient pas de remplir ce rôle. Il avait une foi trop ardente pour priver un chrétien, si coupable fût-il, des secours de la religion. D'ailleurs, comme le fait observer M. Roselly de Lorgues, l'amiral était à cette époque dans une province éloignée. Il en résulte qu'il ne doit pas porter la responsabilité du jugement sommaire, ni surtout de la brusque exécution de Mogica sans secours religieux, c'est-à-dire du fait qui fut alors considéré comme le plus grave.

S'ensuit-il qu'il n'ait aucune responsabilité? Non, car, consulté par Roldan, « il répondit au grand juge que puisque, sans motif, ces incorrigibles perturbateurs avaient fait une nouvelle tentative de rébellion, il eût à faire justice de leur délit conformément aux lois du royaume ». C'était les livrer à la mort, étant donné le caractère de Roldan; Colomb l'ignorait si peu qu'il déclara lui-même avoir écrit cela « en versant des larmes ». Donc, il est responsable de l'exécution de Mogica, si elle n'était pas justifiée, et nous avons indiqué les doutes qui existent. Moins que personne Colomb pouvait ignorer combien peu Roldan méritait confiance.

D'ailleurs, il y eut d'autres exécutions que celle de Mogica : sept des complices de ces complots plus ou moins prouvés auraient été exécutés; cinq autres se trouvaient dans le fort de Saint-Domingue, attendant l'ordre d'exécution, lorsque Bobadilla arriva. Celui-ci aurait même ete frappé tout d'abord par la vue d'un ou de deux

Espagnols attachés au gibet, et c'est même ce qui l'aurait décidé à user immédiatement des pouvoirs extraordinaires qui lui avaient été conférés. Enfin l'adelantado et Roldan auraient parcouru les provinces, recherchant les coupables, mais « ils avaient emmené un prêtre afin que ceux qu'on arrêterait pussent être confessés et pendus sur-le-champ [1] ».

Tout cela laisse à Colomb une assez lourde responsabilité et permet de lui reprocher une sévérité un peu excessive, surtout pour des complots qui ne sont pas établis d'une manière évidente. Il ne faut pas oublier qu'à l'origine on trouve une rivalité du peu scrupuleux grand juge, tout disposé à abuser de ses pouvoirs, et d'un de ses anciens complices. On pourrait même, avec les idées actuelles, trouver les procédures, dont il ne reste rien, et les exécutions singulièrement sommaires, mais il faut apprécier ces faits d'après les idées de l'époque. Or au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, il était admis que le roi, de qui émanait toute justice, avait le droit de prononcer *ex informata conscientia* des condamnations capitales et de les faire exécuter. Ce droit, Colomb l'avait comme vice-roi, et Roldan comme grand juge, d'autant qu'il n'y avait pas de pays où il fût mieux reconnu qu'en Espagne. Philippe II en usa en plusieurs occasions. De ce chef donc, Colomb n'encourt aucune responsabilité.

Pour justifier l'amiral, quelques historiens disent que l'exécution des conspirateurs donna à la colonie une ère de calme dont il profita pour réaliser les progrès qu'il rêvait; ils oublient que l'arrivée de Bobadilla suivit de fort près les événements que nous venons de raconter. L'ère de calme aurait donc été de bien courte durée, et Colomb n'eut guère le temps de travailler à l'organisation et au développement de la colonie.

Il nous faut revenir en Espagne pour voir comment a été préparée et décidée cette mission du commandeur Bobadilla, qui devait avoir pour l'amiral de si terribles conséquences. L'acte de violence de Colomb, au moment de son départ, contre l'officier royal Briviesca avait été exploité contre lui, d'autant que sa victime avait obtenu

(1) Irving, III, p. 70. Roselly de Lorgues raconte le même fait.

un poste de confiance, celui de payeur général de la marine. On disait que, puisque même en Espagne, presque sous les yeux des rois, l'amiral n'avait pas su maîtriser son caractère violent, il devait mériter les reproches qu'on lui faisait d'abuser de son autorité à Hispaniola où, vice-roi, il était le maître absolu. Sans convaincre Ferdinand et surtout Isabelle, ces insinuations répétées produisaient une mauvaise impression.

Ce qu'il y avait de fâcheux pour Colomb, c'est qu'il n'avait pas seulement pour critiquer ses actes des ennemis et des jaloux; d'autres l'attaquaient qui étaient ou paraissaient plus désintéressés et que leur honnêteté même rendait plus dangereux. Ainsi, les politiques, soucieux des droits et des intérêts de l'État, regrettaient les concessions faites à un étranger; ils disaient qu'on était allé trop loin en lui accordant des privilèges héréditaires qui étaient la négation des droits de l'État. Ils faisaient ressortir les résultats médiocres des expéditions de Colomb, qui n'avaient pas couvert les frais. De fait, l'amiral promettait beaucoup dans ses rapports quelque peu enthousiastes, mais les bénéfices ne répondaient pas aux promesses. Ces habiles, parmi lesquels il y en avait de désintéressés, regrettaient qu'on n'eût pas maintenu la liberté de navigation, qui aurait multiplié les expéditions libres, dont la couronne aurait retiré des bénéfices sans faire aucune dépense (1). Le roi Ferdinand était tout particulièrement accessible à des considérations de cette nature; dès 1496, il n'appelait plus Colomb que « l'amiral des Indes », oubliant toujours son titre de vice-roi et gouverneur général héréditaire. On peut croire que l'oubli n'était pas involontaire.

Mais les plus dangereux peut-être des adversaires de Colomb étaient ceux qui l'attaquaient dans sa conduite à l'égard des Indiens. Ceux-là étaient pour la plupart de très bonne foi, et ils devaient trouver accueil auprès d'Isabelle la Catholique. Ne connaissant pas les difficultés énormes auxquelles s'était heurté l'amiral

(1) Ces expéditions libres n'avaient du reste pas cessé complètement; nous avons mentionné celle d'Alonzo d'Ojeda; d'autres furent organisées par Rodrigo de Bastidas et par Alonzo Velez de Mendoza, et les offres des marins et des aventuriers étaient nombreuses.

pour l'évangélisation des indigènes, ils lui reprochaient de l'avoir négligée, et la pauvreté des résultats obtenus semblait leur donner raison. Semblable reproche nous paraît d'une injustice criante à nous qui, par les lettres de Colomb, connaissons ses sentiments intimes et l'ardeur de sa foi, mais les contemporains, moins bien renseignés, ne pouvaient juger que par les faits. Et puis, il y avait la question capitale de l'esclavage des Indiens, sur laquelle malheureusement l'amiral fournissait à chaque instant des armes contre lui. Il n'arrivait pas d'Hispaniola un convoi qui n'apportât un nombre plus ou moins grand d'esclaves à vendre sur le marché de Séville. Cela devait finir par décider la reine Isabelle à consentir à l'envoi du commandeur Bodadilla.

Déjà mauvaise pour l'amiral, cette situation s'aggravait encore par les plaintes, parfois fondées, des mécontents qui revenaient d'Hispaniola. Ils ne se bornaient pas à ces plaintes banales d'individus déçus dans leurs espérances, qui ne prouvent rien : ils réclamaient des arriérés de solde, et la surintendance des Indes devait reconnaître la justesse de certaines réclamations. Aussi ces malheureux assiégeaient-ils la cour de leurs réclamations parfois violentes. Un jour, recontrant les enfants de Colomb qui faisaient partie des pages de la reine, ils les poursuivirent de leurs huées, s'écriant : « Voici les fils de l'amiral des moucherons, de celui qui a trouvé les terres de vanité et de mensonge pour le malheur et l'ensevelissement des gentilshommes de Castille. »

A cette occasion, on a accusé le surintendant des Indes, Fonseca, d'avoir systématiquement retardé le paiement des arriérés dus pour ameuter l'opinion contre Colomb et ainsi monter les rois contre lui. Cela aurait été jouer une dangereuse partie avec un prince comme Ferdinand. Si celui-ci avait donné des ordres pour le paiement et qu'on ne les eût pas exécutés, il ne lui aurait pas été difficile de s'en apercevoir. Du reste, Fonseca, malgré toute sa mauvaise volonté, aurait été impuissant, si les mécontents n'avaient rien eu à réclamer. Pourquoi n'avaient-ils pas été payés intégralement à Saint-Domingue? Était-ce à cause du manque de fonds ou par suite d'une négligence dont Colomb, en sa qualité de vice-roi, reste responsable au moins en partie? De quelque manière

qu'on l'explique, le fait reste, d'autant plus regrettable qu'il fournissait des arguments aux ennemis de l'amiral (1).

Il était difficile que les rois et surtout Ferdinand, beaucoup moins favorable à Colomb qu'Isabelle, ne fussent pas impressionnés de tous ces faits. On commença donc, dans les hautes régions officielles, à parler de la nécessité de l'envoi d'une mission à Hispaniola. Il fallait voir dans quelle situation se trouvait la colonie. Certes, le dévouement de l'amiral n'était pas douteux, mais avait-il comme gouverneur les mêmes capacités que comme marin? La charge n'était-elle pas trop lourde pour lui? Voilà ce qui se disait tout haut dans l'entourage royal, lorsque Colomb lui-même réclama, comme nous l'avons dit, l'envoi d'un juge intègre qui mettrait fin à ses démêlés avec Roldan. On ne manqua pas de faire remarquer que le grand juge avait été choisi par l'amiral lui-même, qui, dans cette circonstance, n'avait pas témoigné d'une grande connaissance des hommes. D'ailleurs les dénonciations de Roldan arrivaient en même temps que les lettres de Colomb, et, sans être prises au sérieux, elles ne laissaient pas de produire une certaine impression.

Il fallait donc chercher la vérité, et puisque l'amiral, impuissant, le demandait lui-même, envoyer à Hispaniola un commissaire royal chargé de faire une enquête. Les contradictions de Colomb, demandant des poursuites contre ceux avec lesquels il signait des arrangements dont il suppliait les rois de ne pas tenir compte, faisaient ressortir la nécessité de l'enquête. Elle fut donc décidée, et l'on choisit pour la faire don Francisco de Bobadilla, officier de la maison du roi, commandeur de l'ordre religieux et militaire de Calatrava, qui, au témoignage d'Oviedo, était regardé comme un « homme plein d'honneur et de religion ».

Il faut le constater, d'abord aucune hostilité, aucune suspicion même, ne se montrent contre l'amiral dans la décision relative à l'enquête ni dans le choix du commissaire royal. La première lettre de service délivrée à Bobadilla est du 21 mars 1499; elle

(1) Nous verrons bientôt que, lorsque Bobadilla eut saisi la maison et les biens de l'amiral, il commença par régler les comptes de ses créanciers. N'aurait-il pas mieux valu que Colomb les réglât lui-même

vise les plaintes de Colomb contre les révoltés. « Nous vous enjoignons, disent les rois à leur envoyé, de vous assurer des faits, de vérifier quels sont ceux qui se sont révoltés contre l'amiral, et pour quelle cause ; quels sont les vols et les autres délits qu'ils ont commis ; de plus, d'étendre vos recherches à tout ce qui peut y être relatif ; et l'enquête une fois faite et la vérité reconnue, d'arrêter les coupables, quels qu'ils soient, et de séquestrer leurs biens ; d'informer contre eux, soit présents, soit absents, tant au civil qu'au criminel, et de leur imposer telles amendes et tels châtiments que vous jugerez convenable. » En même temps, ordre était donné à l'amiral et à toutes les autorités constituées de prêter, le cas échéant, leur concours au commissaire royal.

On le voit, au début, l'enquête est dirigée contre les rebelles dont se plaint Colomb, mais, deux mois plus tard, la note est changée ; une lettre du 21 mai 1499, adressée non plus à l'amiral, qui n'y est même pas nommé, mais aux « conseillers, juges, corregidors, cavaliers, écuyers et habitants de la colonie », nomme Bobadilla gouverneur général, avec les pouvoirs les plus étendus. La lettre dit notamment : « Nous mandons et ordonnons à tous cavaliers et autres personnes, actuellement présentes dans ces îles ou qui pourraient y arriver, de les quitter, si le susdit commandant Francisco de Bobadilla le juge nécessaire pour le bien de notre service, et de ne point y reparaître, mais de se rendre aussitôt auprès de nous. Nous lui donnons, par ces présentes, tous les pouvoirs nécessaires à cet effet, et nous enjoignons à quiconque en recevra l'ordre d'obéir immédiatement, sans attendre de nous consulter, ou de recevoir de nous d'autres lettres ou d'autres instructions et sans interjeter appel ; et cela sous les peines qu'il infligera en notre nom. » Le même jour, une lettre adressée à Colomb, « amiral de la mer Océane, » lui enjoint « de remettre les forts, les vaisseaux, les magasins, les armes, les munitions et tout ce qui appartient au roi entre les mains de Bobadilla, en sa qualité de gouverneur, sous peine d'encourir les punitions auxquelles s'exposent ceux qui refusent de rendre des forteresses et autres dépôts qui leur ont été confiés, lorsqu'ils en reçoivent l'ordre de leur souverain. »

Cinq jours après, le 26 mai, était signée la lettre de créance qui ordonnait à Colomb, « amiral de la mer Océane, » de se mettre absolument aux ordres de Bobadilla ; elle était ainsi conçue : « Don Christophe Colomb, notre amiral de la mer Océane, nous avons ordonné au commandeur Francisco de Bobadilla, porteur du présent, de vous dire, de notre part, certaines choses dont il est chargé. Nous vous prions d'y ajouter foi et créance et d'agir en conséquence. » On remarquera que c'est à peu près la même formule pour Aguado, mais la lettre du 21 mai donnait à Bobadilla de tout autres pouvoirs ; il n'avait jamais été question de confier au premier le gouvernement d'Hispaniola, brusquement enlevé au vice-roi.

Que s'était-il donc passé à la cour entre le 21 mars et le 21 mai ? Quelles circonstances avaient pu provoquer un pareil changement, non seulement chez Ferdinand, mais même chez Isabelle ? Il est évident que la lettre du 21 mai diffère essentiellement de celle du 21 mars. Par celle-ci, Bobadilla est simplement chargé d'une enquête sur la révolte signalée par l'amiral ; celui-ci doit naturellement lui prêter son appui ; par la seconde, Bobadilla est appelé à remplacer Colomb, relevé de son gouvernement, sans que rien indique les motifs de cette rigoureuse mesure. On prévoit même le cas où il se refuserait à remettre les forteresses qu'il occupe.

On a dit, pour expliquer cette contradiction, que la seconde lettre n'avait été donnée à Bobadilla que pour le cas où l'amiral ferait obstacle à l'accomplissement de sa mission ou lui paraîtrait coupable. Alors seulement il devait en faire usage et prendre le gouvernement. Ce serait une perfidie des ennemis de Colomb qui, ne pouvant obtenir de la reine Isabelle la révocation de l'amiral, auraient eu recours à cette manœuvre. Ils pensaient que Bobadilla, qu'ils savaient ambitieux, ne résisterait pas à l'envie de se mettre en possession d'un beau gouvernement et qu'il se servirait de la seconde lettre, alors même que l'amiral ne lui ferait pas opposition et ne mériterait aucun reproche. Et l'on ajoute que la haine avait deviné juste.

Il est certain que Bobadilla, avec la perspective de remplacer Colomb, se trouvait dans de mauvaises conditions d'impartialité ;

il devait naturellement incliner à le trouver coupable ou au moins incapable. Il avait une liberté d'action d'autant plus grande que, dans le texte de la lettre du 21 mai, rien n'indiquait qu'elle fût conditionnelle. Colomb fait justement remarquer, dans la lettre à la nourrice du prince don Juan, dont nous parlerons plus tard, qu'on ne fait pas juger un gouverneur par un commissaire auquel on fait espérer sa succession. D'autre part, cette perspective n'était nullement nécessaire pour assurer à Bobadilla l'autorité nécessaire pour son enquête. La lettre du 21 mars, appuyée par la lettre de créance du 26 mai, lui suffisait; Aguado n'avait pas eu davantage et il avait fait librement son enquête : pourquoi donnait-on à Bobadilla, avec des pouvoirs plus étendus, le gouvernement d'Hispaniola ? Comment la reine Isabelle, toujours si favorable à Colomb, avait-elle pu se décider à une mesure si rigoureuse pour lui? On ne trouve qu'une seule explication : la reine était mécontente de la conduite de l'amiral à l'égard des indigènes et notamment des envois d'esclaves, qu'il continuait à faire malgré ses recommandations. C'est l'opinion de la presque totalité des historiens.

M. Roselly de Lorgues s'inscrit en faux contre cette opinion ; il n'admet pas que l'arrivée d'une cargaison d'esclaves en décembre 1499 ait décidé la signature de la lettre du 21 mai précédent. A première vue, cette argumentation paraît irréfutable, et elle le serait s'il n'y avait pas eu d'autre convoi. Mais il faut se rappeler que les envois d'esclaves n'avaient jamais cessé. Colomb avait multiplié ses « cargaisons humaines, » et il est difficile de croire qu'elles ne se composassent que de coupables ou de prisonniers faits les armes à la main. Isabelle, à laquelle on signalait cette violation évidente de ses volontés, finit par s'en indigner, et cela lui fit signer la lettre du 21 mai. M. Roselly de Lorgues ne le reconnaît-il pas lui-même lorsqu'il dit que « la reine, dans son adoption maternelle, était contraire à toute mesure rigoureuse contre les Indiens; qu'elle les protégeait et ne voulait point de l'esclavage, si contraire à l'égalité chrétienne » ? Tout autres étaient les idées de l'amiral, qui, dans une de ses lettres, « conseillait de prolonger encore pendant quelque temps l'autorisation de réduire les Indiens en esclavage,

comme une mesure importante pour le bien de la colonie [1]. » Et Irving, qui signale ce fait, ajoute : « Cette lettre ajouta encore à l'indignation d'Isabelle, et elle ne s'opposa plus à l'envoi d'une commission chargée de rechercher sa conduite et, s'il était nécessaire, de le remplacer. »

Il faut ajouter que la lettre de créance est du 26 mai 1499, et que Bobadilla n'est parti qu'en juin 1500. Certainement il ne fallait pas une année pour préparer l'expédition de deux caravelles. D'où provient donc le retard? Sans doute de ce que la reine, quoiqu'elle eût signé le remplacement de Colomb, hésitait à laisser partir Bobadilla; et, comme le dit Irving, elle n'y consentit qu'après l'arrivée des deux caravelles ramenant d'Hispaniola, avec les mécontents, une cargaison d'esclaves. Si donc cet envoi n'a pas amené la signature de la lettre du 21 mai, il a grandement contribué à la faire mettre à exécution.

« On parvint à prouver à la reine, dit M. Roselly de Lorgues [2], que l'amiral des Indes, se jouant de la liberté des Indiens, avait fait cadeau à chaque Castillan d'un ou de plusieurs Indiens libres et innocents de tout crime pour en faire monnaie, en les vendant sur les marchés de l'Andalousie. L'âme généreuse d'Isabelle, révoltée à l'idée d'un pareil dédain de l'humanité, s'écria, dit-on : « De quel droit l'amiral des Indes dispose-t-il ainsi de mes sujets? Qui lui a permis des libéralités de cette espèce? » Et aussitôt elle fit publier à Séville, à Grenade et en d'autres cités, « que, sous peine de mort, » tous ceux qui avaient reçu des esclaves de l'amiral eussent à les rendre pour être renvoyés aux Indes. Elle chargea le garde du corps Pedro de Torrès et quelques autres officiers de recevoir ces infortunés et de les remettre ensuite au commandeur Bobadilla pour les embarquer. Le majordome de l'archevêque de Tolède en reçut vingt et un en dépôt. »

Il nous paraît difficile, après avoir lu ces lignes, de contester que la question des esclaves indiens fut, sinon la seule, au moins une des principales causes de l'assentiment donné par la reine à

(1) Irving, t. III, p. 82.
(2) T. II, p. 0

la mission Bobadilla. Il est probable, du reste, que d'autres raisons ont pu agir soit sur la reine, soit sur le roi : les contradictions de l'amiral à propos de Roldan, dénoncé comme un criminel aux rois et réintégré dans ses fonctions de grand juge; sa conduite à l'égard d'Ojeda, qui avait une licence du surintendant Fonseca; l'exécution de Mogica et de ses complices, dont la culpabilité pouvait ne pas paraître bien établie; les réclamations des mécontents revenus, qui se plaignaient de n'avoir pas été intégralement payés. Ces divers faits ont pu exercer une influence plus ou moins grande, et dès lors Colomb était condamné, même par la reine, non comme amiral, mais comme vice-roi et gouverneur. Cela explique pourquoi on ne lui envoya pas son fils Diégo, qui, d'après son traité, devait être son successeur, et qu'il demandait pour le former au gouvernement.

A la fin de juin 1500, Bobadilla partait avec deux caravelles pour Hispaniola; il emmenait vingt-cinq soldats et six religieux auxquels étaient confiés les Indiens que la reine Isabelle avait donné l'ordre de rapatrier. Le commissaire royal avait l'ordre de vérifier tout ce qui pouvait être dû par la couronne à titre de solde arriérée et de tout payer, mais il devait faire régler par l'amiral tout ce qu'il devait personnellement, « de manière à ce que chacun reçût ce qui lui revenait et qu'il n'y eût plus de plaintes ». Cela semblerait indiquer au moins quelques désordres dans l'administration d'Hispaniola.

Le 23 août, on apercevait de Saint-Domingue deux caravelles qui cherchaient à gagner l'embouchure de la rivière pour entrer dans le port. Étaient-ce les bâtiments qu'on attendait d'Espagne? Diégo, qui commandait en l'absence de l'amiral et de l'adelantado, tous les deux absents malheureusement, envoya un canot au-devant des caravelles pour demander si son neveu Diégo, qu'on attendait, était à bord. Ce fut le commandeur Bobadilla lui-même qui répondit au messager de Diégo; il se nomma, fit connaître sa mission et demanda des nouvelles de l'île. D'après Las Casas, on lui aurait immédiatement fait savoir que sept Espagnols avaient été exécutés comme rebelles et que cinq autres, condamnés à mort, étaient retenus enchaînés dans la citadelle de Saint-Domin-

La tempête : le vaisseau *l'Aiguille* qui porte la fortune de Christophe Colomb, regagne seul l'Espagne.

gue. Comme le commissaire royal arrivait saisi de nombreuses plaintes contre la dureté de Colomb et de l'adelantado, un semblable début ne pouvait que faire sur son esprit une mauvaise impression. Il ne paraît pas cependant qu'il en ait rien fait paraître, et il annonça son débarquement pour le lendemain.

Lorsque se répandit la nouvelle qu'il arrivait un commissaire royal chargé d'ouvrir une nouvelle information contre les coupables, il se produisit une grande émotion; les uns craignaient des poursuites, les autres espéraient obtenir la réparation des griefs, vrais ou faux, qu'ils avaient contre l'amiral. Les caravelles avaient mouillé dans la rade; la plupart des fonctionnaires se rendirent auprès de Bobadilla pour lui présenter leurs hommages, et, naturellement, celui-ci les fit parler, leur demandant des détails sur les événements qui s'étaient passés. Il semble que Diégo aurait dû être l'un des premiers à voir le commissaire royal, ne fût-ce que pour le prémunir contre les récits mensongers qu'on ne manquerait pas de lui faire. Que l'amiral, retenu par sa haute dignité, que l'adelantado, d'un rang inférieur au commissaire royal cependant, eussent attendu le commandeur Bobadilla, cela se serait compris, mais rien ne retenait Diégo, qui avait tout intérêt à s'assurer au plus vite de la nature de la mission du nouvel arrivé. Il ne le comprit pas; il laissa le champ libre aux adversaires de son frère, nombreux même parmi les fonctionnaires; c'était une faute grave, et des historiens ont pu dire, avec Las Casas, qu'avant même de descendre à terre, Bobadilla, par suite des renseignements qu'il avait reçus, avait condamné Colomb, et rien ne prouve qu'il ne l'ait pas fait en toute bonne foi. Combien il est regrettable que l'amiral ou au moins l'adelantado ne se soient pas trouvés en ce moment à Saint-Domingue!

Le lendemain, 24 août, Bobadilla descendait à terre et se rendait directement à l'église, où l'attendaient Diégo Colomb et le lieutenant de l'amiral, Rodrigo Perez, avec les autres personnages notables de la colonie. A peine débarqué, il put voir les corps de deux Espagnols pendus à des gibets[1]. C'était de mauvais augure;

(1) Certains historiens disent un seul; l'effet restait le même.

cela ne devait pas diminuer l'opinion qu'il avait déjà pu se former de la dureté de l'amiral, et il pouvait craindre que les cinq condamnés à mort ne fussent exécutés. N'y avait-il pas là de quoi le décider à remplir au plus tôt la première partie de sa mission, celle qui résultait de la lettre du 21 mars?

La messe à peine terminée, le commissaire royal fit donner lecture de cette lettre par le notaire Gomez de Ribera, qu'il avait amené d'Espagne avec lui. On n'aura pas oublié qu'elle prescrivait à Bobadilla, sur la plainte de l'amiral aux rois, de « procéder contre les révoltés » ; il devait « étendre ses recherches à tout ce qui était relatif à la révolte » et punir les coupables quels qu'ils fussent. Tous pouvoirs lui étaient donnés pour cela; il avait notamment le droit de requérir le concours de l'amiral et de tout personnage constitué en dignité. La lettre lue, Bobadilla somma Diégo et les alcades de lui remettre les cinq condamnés à mort qui étaient dans la citadelle, afin de procéder contre eux.

En agissant ainsi, le commissaire royal restait strictement dans sa première mission, celle que lui donnait la lettre du 21 mars. L'amiral n'avait pas à y faire opposition, en vertu de ses pouvoirs personnels, puisqu'il avait lui-même, à plusieurs reprises, demandé l'envoi d'un juge pour se débarrasser de Roldan. Si Diégo avait vu Bobadilla la veille, il aurait peut-être pu s'entendre avec lui et lui remettre les prisonniers, tout en sauvegardant par une protestation régulière les droits de son frère. Même ainsi surpris par sa faute, n'aurait-il pas mieux fait de céder? Tout au plus pouvait-il demander un répit de quelques jours pour prendre les ordres de l'amiral, alors à la Conception. Or, « Diégo Colomb répondit que le vice-roi des Indes avait des pouvoirs et titres supérieurs à cette commission, comme on le prouverait en temps et lieu ; qu'en son absence, il n'avait point le pouvoir d'obtempérer à une telle réquisition, et il pria le commandeur de vouloir bien lui donner copie de ses titres pour l'adresser à l'amiral, de qui tout dépendait dans l'île. » Ainsi, dès le premier moment, un conflit était soulevé par le représentant de l'amiral; n'était-ce pas fournir à Bobadilla l'occasion d'invoquer cette lettre du 21 mai si favorable

à son ambition? En effet, il « répliqua à don Diégo que, puisqu'il n'avait aucun pouvoir d'agir, il était inutile de lui délivrer la copie qu'il demandait ; mais qu'il ferait bientôt valoir une autre autorité que celle de chef de la justice, parce qu'il avait le droit de commander à tous, à l'amiral lui-même (1). » C'était l'annonce de ce qui allait se passer le lendemain.

Donc, le mercredi 23 août, à l'issue de la messe, Bobadilla fit lire par le notaire Gomez de Ribera la lettre royale du 21 mai, qui le nommait gouverneur des Indes et prescrivait à tous les Espagnols de lui obéir. On a dit que cette deuxième lettre n'était que conditionnelle et que le commissaire royal n'avait le droit d'en user que si l'amiral lui faisait opposition dans son enquête judiciaire ou s'il le trouvait coupable. La condition n'est indiquée nulle part, mais elle existerait que Bobadilla aurait pu, après le refus absolu et non conditionnel de Diégo Colomb, se croire le droit de prendre le pouvoir qui lui était nécessaire pour remplir sa mission. La lecture terminée, le nouveau gouverneur prêta serment; puis il somma de nouveau Diégo Colomb et Rodrigo Perez de lui remettre les prisonniers. Ceux-ci refusèrent; tout en se déclarant prêts à déférer aux ordres du gouverneur, ils répondirent « qu'en l'absence de l'amiral, ils ne pouvaient agir sans les instructions de celui que son titre de vice-roi avait investi de pouvoirs perpétuels ». Le conflit s'accentuait, et le pouvoir royal se trouvait ainsi tenu en échec. Alors Bobadilla fit lire l'ordre royal de la même date, qui enjoignait à l'amiral lui-même et à ses frères de remettre

(1) Roselly de Lorgues; t. II, p. 96. Nous avons pris sa version de préférence, parce que c'est un panégyriste de l'amiral; il n'est pas suspect d'avoir diminué les torts de Bobadilla.

(2) En admettant que Bobadilla ait eu et se soit cru le droit de se servir immédiatement de la lettre royale du 21 mai, ne témoignait-il pas une grande précipitation et ne doit-on pas lui reprocher d'avoir agi par ambition? C'est possible, mais on ne doit pas oublier qu'il y avait cinq condamnés sur le sort desquels le commissaire royal avait non seulement le droit, mais le devoir de prononcer, et qui pouvaient être exécutés au premier moment. De plus, Diégo Colomb avait opposé les pouvoirs *supérieurs* de l'amiral. Cela peut expliquer, sinon justifier, la précipitation de Bobadilla. Sur la mission de celui-ci, du reste, on est incomplètement renseigné, car on n'a que la version de Colomb et de ses amis, l'enquête ayant disparu. On n'en a qu'un résumé, un peu suspect, de Las Casas, écrivain passionné.

entre les mains de Bobadilla les forteresses, magasins, munitions, etc. Enfin, le notaire donna lecture de l'ordre du 30 mai 1500, signé la veille du départ de Bobadilla et qui lui prescrivait de régler les arriérés de solde et de payer les créanciers de l'amiral. « Comme il était dû à la plupart des assistants, cette nouvelle excita la plus vive satisfaction et concilia les esprits à l'envoyé des rois [1] ».

Diégo Colomb persistait dans son refus de livrer les prisonniers; Bobadilla se dirigea vers la forteresse et somma l'alcade Miguel Diaz de lui en ouvrir les portes, après lui avoir fait connaître ses pouvoirs. L'alcade répondit qu'il tenait ses pouvoirs de l'amiral et qu'il n'obéirait qu'à lui. Le conflit s'accentuait. Il s'agissait de savoir si Diégo et les fidèles de l'amiral se borneraient à une résistance passive ou engageraient une lutte ouverte contre le nouveau gouverneur, dont les pouvoirs ne paraissaient plus contestables. Avec le caractère de Diégo, qui ne disposait pas, du reste, de grands moyens de défense, une résistance de vive force n'était guère possible. Dès lors, n'aurait-il pas mieux valu céder après la dernière sommation, en protestant solennellement pour garantir les droits de l'amiral ?

Robadilla avait amené d'Espagne vingt-cinq soldats; il les fit débarquer et se dirigea sur la forteresse, où l'on ne faisait aucun préparatif de défense. La porte fut enfoncée et le gouverneur se fit amener les cinq prisonniers, « qu'on trouva renfermés dans une salle, les fers aux pieds ; » il les remit à la garde d'un alguazil. Il s'empara ensuite de la maison du vice-roi avec tous les objets qu'elle renfermait et « qu'il regardait probablement comme déjà confisqués au profit de la couronne [2]. Bobadilla s'appropria-t-il des objets précieux? Fit-il disparaître des pièces qui auraient pu servir à la justification de l'amiral? Divers historiens le disent, mais sans appuyer cette double accusation d'aucun témoignage sérieux. Ils citent seulement deux phrases vagues de Colomb dans sa lettre à la nourrice du prince don Juan, dont nous aurons

(1) Roselly de Lorgues, t. II, p. 97.
(2) Irving, t. III, p. 95.

à parler plus loin : mais l'amiral n'avait pas pu vérifier s'il lui manquait réellement des objets précieux, et comme il ne connaissait pas le dossier formé par Bobadilla, il lui est impossible d'affirmer que des documents y manquaient. Nous croyons donc devoir écarter cette double accusation purement conjecturale. Nous ajouterons que le nouveau gouverneur, suivant qu'il en avait reçu l'ordre des rois, paya immédiatement les dettes de l'amiral avec l'argent qu'il trouva chez lui et qu'il lui aurait certainement été facile de s'approprier (1).

Une autre mesure de Bobadilla que nous enregistrerons ici, n'ayant pas à nous occuper longuement de son gouvernement, fut d'accorder pour vingt ans à tous les Espagnols l'autorisation de recueillir de l'or, à charge de verser au trésor royal le onzième des bénéfices, au lieu du tiers exigé jusque-là. Cette mesure a été fort attaquée ; on a accusé le nouveau gouverneur d'avoir songé seulement à s'acquérir une popularité malsaine en prévision de la lutte qu'il craignait d'avoir à soutenir contre l'amiral. « Pour inaugurer sa nouvelle administration par un acte éclatant, dit M. Roselly de Lorgues (2), il fit publier l'autorisation accordée pour vingt ans à tout habitant de l'île d'exploiter les mines d'or. Au lieu de maintenir le tiers du produit réservé par Colomb à la couronne, il réduisait à un onzième les droits du trésor. Ainsi, par cette première mesure, qui lui assurait une grande popularité, il diminuait de plusieurs millions les revenus de la colonie, et faisant la fortune de quelques particuliers, il grevait la Castille d'une lourde charge. » Voilà l'accusation ; seulement d'autres historiens font observer qu'au lieu de diminuer, les revenus de la colonie s'augmentèrent, attendu que l'exploitation des mines prit un grand développement, les colons se trouvant encouragés par la perspective d'un plus grand bénéfice. C'est là une thèse qui peut évidemment se soutenir, et si le nouveau gouverneur se faisait ainsi une grande popularité, au moins ne diminuait-il pas les

(1) « Son seul acte de justice, dit Irving d'après Fernand Colomb, Las Casas et Herrera, fut de payer, sur l'argent qu'il trouva, les arrérages dus par l'amiral à certaines personnes. » M. Roselly de Lorgues tait ce fait, qui a pourtant son importance

(2) T. II, p. 100.

revenus de la colonie et ne grevait-il pas la Castille d'une lourde charge. On lui a reproché également d'avoir favorisé, par une regrettable indulgence, le développement des repartimientos pour augmenter la production de l'or ; il a fallu multiplier les ouvriers, et les Indiens ont été astreints en plus grand nombre aux durs travaux des mines, qui les décimaient. L'accusation nous paraît mieux fondée, mais il convient de constater que Bobadilla n'a pas inventé les repartimientos, dont, le premier, Colomb avait fait usage.

Qu'allait faire l'amiral qui, à la Conception, avait dû être immédiatement prévenu par Diégo de ce qui se passait? Il n'avait malheureusement pas auprès de lui son frère l'adelantado, alors dans le Xaragua, et il ne paraît pas avoir compris la situation ; on peut croire que Barthélemy aurait vu plus juste et agi plus vite. Des propres déclarations de l'amiral, il résulte qu'il se demanda s'il avait affaire à un commissaire comme Aguado, qui, comprenant mal sa mission, étendait sans droit ses pouvoirs, ou même simplement à un imposteur, à un « intrigant audacieux, » qui avait fabriqué de faux titres. Cette dernière hypothèse était cependant bien peu admissible ; ni Diégo ni les fidèles de Colomb ne se seraient laissé si facilement tromper, et Bobadilla arrivait avec un notaire royal et des soldats; tout donc indiquait une mission plus ou moins étendue. Il semble, du reste, que Colomb eût dû se rendre immédiatement à Saint-Domingue, soit pour démasquer un imposteur, soit pour maintenir le commissaire royal dans les limites de sa mission ; cela lui avait parfaitement réussi avec Aguado, que sa prompte arrivée et sa soumission avaient mis dans l'embarras. Il n'en fit rien et il se borna à se rapprocher de Saint-Domingue en se rendant à Bonao. Du moment qu'il ne venait pas trouver Bobadilla, et qu'il ne cherchait, de son propre aveu, qu'à gagner du temps, n'aurait-il pas agi plus sagement en rejoignant dans le Xaragua l'adelantado, dont les conseils et la fermeté lui auraient été singulièrement utiles?

Nous venons de dire que l'amiral ne cherchait qu'à gagner du temps. D'autre part, Bobadilla désirait régler la situation au plus vite; il pouvait être d'autant plus inquiet que déjà le bruit avait

couru en Espagne que Colomb songeait à se rendre indépendant ; c'était évidemment une calomnie, mais elle pouvait effrayer le nouveau gouverneur, auquel la résistance de Diégo donnait à penser, et qui ignorait les forces réelles dont disposait l'amiral. Il envoya donc un alcade à Bonao pour annoncer à Colomb qu'il avait pris possession du gouvernement général de la colonie et lui donner communication des lettres royales qui l'avaient autorisé à le faire.

« Colomb, dit Irving [1], fut très embarrassé pour savoir ce qu'il devait faire. Il était évident que Bobadilla avait reçu du roi et de la reine des pouvoirs très étendus ; mais il ne pouvait croire que Leurs Majestés eussent exercé envers lui un acte de sévérité si subit et si peu mérité que de le priver tout à coup d'une autorité acquise par tant de travaux. Il tâcha de se persuader que Bobadilla était envoyé d'Espagne pour remplir les fonctions de grand juge, d'après la demande qu'il en avait faite lui-même aux souverains, et qu'ils lui avaient confié des pouvoirs provisoires pour instituer une enquête sur les derniers troubles de l'île. Il s'efforçait de croire que tout ce qu'il avait fait au delà de ces pouvoirs n'était que des abus d'autorité, tels que ceux qu'Aguado s'était permis. A tout événement, il était décidé à se diriger d'après cette supposition et à tâcher de gagner du temps. Si le roi et la reine avaient réellement pris à son égard quelques mesures sévères, ce ne pouvait être que par suite d'odieuses calomnies. Le moindre délai pourrait leur donner occasion de reconnaître leur erreur et de la réparer.

« Il écrivit donc à Bobadilla en termes mesurés ; il lui disait qu'il était le bienvenu dans l'île, l'engageait à ne point prendre de mesures précipitées, surtout en accordant des autorisations pour la recherche de l'or, et il l'informait que, devant bientôt se rendre en Espagne, il lui laisserait le commandement de la colonie, en lui donnant tous les renseignements et les explications qui pourraient lui aplanir les difficultés inséparables d'un tel emploi. Il écrivit dans le même sens à quelques religieux qui étaient arrivés

(1) T. III, p. 99.

avec Bobadilla, mais il avoue que toutes ces lettres n'avaient pour but que de gagner du temps.

« Pour prévenir autant que possible le mal qui pouvait résulter des permissions et des licences accordées avec tant de prodigalité par Bobadilla, Colomb dit et fit publier partout que les pouvoirs que cet homme s'arrogeait ne pouvaient être valables, non plus que les licences qu'il donnait, puisque lui, Colomb, tenait de la couronne des pouvoirs supérieurs qui lui avaient été accordés à perpétuité, et dont Bobadilla n'avait pas plus le droit de le priver qu'Aguado ne l'avait eu. »

Ce récit d'Irving, d'autant moins suspect qu'il est d'un admirateur et qu'il a été fait sur les déclarations mêmes de l'amiral, nous montre l'attitude que celui-ci avait prise ; ce n'était ni la résistance, devant laquelle Bobadilla aurait peut-être pu reculer, ni la soumission immédiate, qui aurait pu le toucher. Colomb essayait de gagner du temps en contestant les pouvoirs que le nouveau gouverneur s'arrogeait ; il n'avait ainsi les bénéfices ni de la résistance ni de la soumission. On s'est demandé s'il avait le droit et surtout le pouvoir de résister à une mesure certainement injuste. Évidemment le texte de son traité avec les rois lui donnait des « pouvoirs supérieurs, accordés à perpétuité, » mais en vertu des idées du temps, les souverains n'avaient-ils pas le droit d'y déroger ? La raison d'État, toute-puissante à cette époque, était là qui autorisait bien des choses. De plus, en admettant que l'amiral eût, en vertu de son traité, le droit de résister, en avait-il le pouvoir ? Bobadilla n'avait que vingt-cinq soldats et les marins des deux caravelles venus avec lui ; mais parmi les colons, combien étaient disposés à se ranger sous ses ordres ? Même les fidèles de Colomb, comme Miguel Diaz, le commandant de la forteresse, auraient-ils suivi l'amiral dans une lutte ouverte contre le nouveau gouverneur, c'est-à-dire contre les rois eux-mêmes ? La chose est d'autant plus douteuse que Colomb avait contre lui sa qualité d'étranger, chose grave avec le patriotisme exclusif et ombrageux des Espagnols. Dès lors, une soumission immédiate aurait été, ce semble, plus sage qu'un essai de résistance qui ne pouvait beaucoup se prolonger.

D'ailleurs Bobadilla, qui sans doute n'était pas pleinement rassuré, mit l'amiral en demeure de se soumettre (1). Il lui envoya à Bonao, le 7 septembre, un religieux franciscain, Juan de Trasierra, et le trésorier royal, Francisco Velasquez, qui lui donnèrent communication de la lettre de créance du 26 mai, lui ordonnant, d'une manière absolue, d'obéir à Bobadilla; en même temps, ils devaient, au nom du gouverneur, le sommer de comparaître devant lui. Il était impossible de « gagner du temps, » il fallait se prononcer immédiatement, d'autant que le Père franciscain, en lui racontant ce qui s'était passé à Séville, lui enlevait tout espoir d'un changement d'idées chez la reine Isabelle. Comme nous l'avons dit, la résistance était bien hasardeuse, sinon impossible; l'adelantado, qui était l'homme d'action, n'était pas là. Colomb se soumit, et il « prit la route de Saint-Domingue à cheval, sans escorte, presque sans domestiques, n'ayant pour ceinturon que son cordon de Saint-François et pour arme que son bréviaire (2). »

Lorsque l'amiral arriva à Saint-Domingue, déjà son frère Diégo avait été arrêté et mis aux fers à bord d'une caravelle; il fut lui-même enfermé dans la forteresse, sans avoir vu Bobadilla, qui refusa de le recevoir. Le nouveau gouverneur se vengeait-il du refus qu'avait d'abord fait Colomb de le reconnaître, le traitant presque d'imposteur? Se montrait-il d'autant plus sévère qu'il avait été un moment plus effrayé? Nous ne pouvons que poser ces questions sans les trancher. Comme pour Diégo, ordre fut donné de mettre l'amiral aux fers, mais « lorsque les fers furent apportés, tous ceux

(1) Irving raconte (T. III, p. 103) que « Bobadilla fit de grands préparatifs de défense, affectant de croire à un mouvement séditieux que Colomb aurait provoqué, en appelant les caciques de la Vega et tous les sujets à résister aux ordres de la couronne. » M. Roselly de Lorgues dit de son côté (T. II, p. 101) : « Le commandeur n'était pas complètement rassuré. L'amiral avait avec lui des officiers dévoués. Il exerçait un grand ascendant sur les caciques. Son frère l'adelantado se trouvait dans le Xaragua, commandant une troupe fidèle. Le bruit courait à Saint-Domingue que l'amiral allait opérer un mouvement général dans l'île. Comme, en vertu de ses traités, Christophe Colomb était vice-roi et gouverneur perpétuel des Indes, aucun ordre ne pouvait anéantir ses privilèges. » On comprend que Bobadilla se soit préoccupé de ce « bruit ».

(2) Roselly de Lorgues, t. I, p. 103.

qui étaient présents reculèrent à la seule idée de les attacher, soit par un sentiment de compassion pour un si grand revers de fortune, soit par un sentiment de respect pour sa personne, dont il leur était difficile de se dépouiller. Pour combler la mesure de l'ingratitude dont il devait être l'objet, ce fut un de ses propres domestiques, « un cuisinier impudent et éhonté, dit Las Casas, qui riva » les fers de son maître avec autant de promptitude et de gaieté que » s'il lui eût servi quelque viande savoureuse. Je connaissais ce » misérable, et je crois qu'il se nommait Espinosa (1). »

Dans cette triste situation, la foi du chrétien se montra dans tout son éclat. Colomb fit preuve d'une résignation admirable ; il ne fit entendre aucune plainte, attendant de l'avenir une justification qui ne pouvait lui manquer. Son frère, l'adelantado, restait libre avec des troupes dans le Xaragua ; il pouvait agir en sa faveur ou tout au moins braver dans cette province lointaine le pouvoir du nouveau gouverneur. « Quoiqu'il tînt l'amiral et don Diégo en son pouvoir, Bobadilla se sentait inquiet et tourmenté. L'adelantado, à la tête d'une troupe assez considérable, était encore à la poursuite des rebelles dans la province éloignée du Xaragua. Connaissant son humeur belliqueuse et son caractère décidé, il craignait que don Barthélemy ne prît quelque parti violent, en apprenant la captivité de ses frères et le traitement ignominieux qu'on leur avait fait subir. Il appréhendait, s'il lui écrivait lui-même, que son message n'eût d'autre effet que d'exaspérer encore le redoutable adelantado. Il envoya donc prier Colomb d'écrire à son frère pour l'engager à revenir paisiblement à Saint-Domingue et lui défendre d'exécuter les prisonniers qu'il avait faits. Colomb accéda sur-le-champ à ses désirs. Il exhorta son frère à se soumettre avec calme à l'autorité du roi et de la reine, et à supporter patiemment les insultes dont il serait l'objet, dans

(1) Irving, t. III, p. 104. Tout en condamnant le traitement odieux dont Colomb fut l'objet, il ne faut pas le juger d'après les idées actuelles ; la mise aux fers était une cruelle mesure de précaution, mais il ne s'y attachait alors aucune idée infamante, surtout en Espagne. De très hauts personnages avaient été mis aux fers, souvent par simple précaution. Ainsi Colomb n'avait pas hésité à faire mettre aux fers le cacique Caonabo, et l'adelantado avait agi de même pour le cacique Guarionex.

la ferme confiance que, dès qu'ils seraient arrivés en Castille, tout s'expliquerait et serait réparé [1]. »

Barthélemy obéit; il fut, dès son arrivée à Saint-Domingue, arrêté à son tour et mis aux fers à bord d'une des caravelles qui étaient sur rade. Telle est du moins la version de Fernand Colomb, Las Casas, Herrera, généralement admise par les historiens; toutefois, un contemporain, Pierre Martyr, en rapporte une autre qu'Irving donne sous toute réserve et que nous rapporterons à titre de renseignement : « Un bruit circulait à Saint-Domingue à cette époque, d'après lequel l'amiral, ne sachant pas ce qui pourrait arriver, aurait écrit une lettre en chiffres à l'adelantado pour lui dire de venir avec sa troupe afin d'empêcher les violences auxquelles il craignait qu'on ne se portât contre lui [2]; l'adelantado serait accouru en effet à la tête de ses soldats, mais ayant eu l'imprudence de s'avancer seul à quelque distance, il aurait été surpris par le gouverneur avant que ses compagnons pussent venir à son secours : la lettre en chiffres aurait été envoyée en Espagne [3]. » Ce récit, qui prête à Barthélemy une imprudence peu vraisemblable de sa part, ne repose sur aucun fondement; l'enquête faite par Bobadilla a disparu ; on ne peut donc savoir si la lettre en chiffres y figurait réellement. Las Casas n'en parle pas, mais son résumé de l'enquête, en supposant qu'il en ait eu connaissance, est-il bien complet et bien impartial ?

Tous les historiens se sont demandé si Bobadilla n'avait pas forcé et même faussé ses pouvoirs en agissant avec l'amiral et avec ses frères comme il l'a fait. Il est certain que la lettre du 21 mars lui donnait un mandat défini ; il devait informer contre les révoltés dont Colomb s'était plaint, et pouvait tout au plus étendre son enquête aux affaires de la colonie dans la mesure nécessaire pour déterminer la responsabilité de chacun. Si, par exemple, une sévérité exagérée de la part de l'amiral ou de l'adelantado pouvait, dans une certaine mesure, expliquer les plaintes et même

(1) Irving, t. III, p. 105.

(2) Les craintes de Colomb, dont nous parlerons un peu plus loin, montrent qu'en effet il appréhendait même une exécution sommaire.

(3) Irving, t. III, p. 106.

le soulèvement des rebelles, il était du devoir du commissaire royal d'en tenir compte. Ce mandat, strictement limité au jugement des rebelles, ne lui permettait, en aucun cas, de rien faire contre Colomb; mais, d'autre part, celui-ci devait lui laisser pleine liberté dans son enquête; il lui était même prescrit de l'aider. La lettre royale du 21 mai, de l'aveu de tous les historiens, changeait la situation; elle semblait viser Colomb autant que ses adversaires; qu'elle fût ou non conditionnelle, elle permettait à Bobadilla de prendre le gouvernement, s'il le jugeait nécessaire pour remplir sa mission. Comme si Colomb ne fût déjà plus vice-roi et gouverneur général, elle était adressée, non à l'amiral, mais aux fonctionnaires et habitants de la colonie, et elle était appuyée et par la lettre royale de même date, prescrivant à Colomb de remettre les forteresses, magasins et munitions, et par la lettre de créance du 26 mai. Enfin, une lettre royale du 30 mai 1500 prescrivait à Bobadilla de payer les dettes de la couronne et même celles de Colomb lui-même. Voilà des points qu'il ne faut pas perdre de vue pour apprécier la conduite de Bobadilla.

Nous avons raconté comment, dès le lendemain de son arrivée, le commissaire royal se heurta à un refus absolu de Diégo lorsqu'il réclama les prisonniers condamnés à mort; il était cependant dans son droit. Diégo ne se borna pas à invoquer l'absence de son frère, il parla de ses droits « supérieurs et perpétuels ». N'était-ce pas dire à Bobadilla qu'il n'obtiendrait rien et l'amener, s'il croyait les prisonniers menacés, à user immédiatement de la lettre du 21 mai, qui l'autorisait à prendre le gouvernement ? Que serait-il arrivé si Colomb, présent à Saint-Domingue, avait usé envers le commissaire royal de la même condescendance qu'envers Aguado, et lui avait remis les prisonniers en lui laissant toute liberté pour faire son enquête? Si alors, avant qu'aucun grief sérieux ait établi la culpabilité de Colomb, il avait prétendu le remplacer en vertu de la lettre du 21 mai, il aurait incontestablement forcé et faussé ses pouvoirs.

Du moment qu'il avait pris le gouvernement, peut-être un peu trop vite, il était bien difficile à Bodabilla de reculer; d'une part, l'ambition était là qui le poussait; d'autre part, l'amiral, avec ses

hésitations qui n'avaient d'autre but que de gagner du temps, ne lui permettait guère de revenir en arrière. Il se voyait donc forcé de garder le pouvoir et de sommer Colomb de le reconnaître; mais il ne devait pas se livrer à des violences injustifiables et mettre aux fers le grand homme auquel l'Espagne devait ses colonies. Là est sa grande faute, source de toutes les autres. Si Bobadilla, après avoir fait son enquête, avait rendu le gouvernement à Colomb, ou même si, ne croyant pas qu'il pût conserver le pouvoir, il l'avait renvoyé libre en Espagne pour rendre compte de sa conduite aux rois, il aurait été irréprochable, étant couvert par les lettres royales.

Engagé dans une mauvaise voie par la mise aux fers des trois frères, le gouverneur y persévéra; l'amiral, l'adelantado et Diégo furent maintenus au secret; une instruction judiciaire s'ouvrit, dans laquelle furent recueillies les dépositions de tous les adversaires de Colomb, même celles des anciens rebelles ; elles devaient y avoir leur place, en effet, mais accueillit-on également les dépositions des colons fidèles ? Les historiens contemporains le nient; ils affirment que l'instruction fut conduite avec la plus évidente partialité. Fut-elle communiquée à Colomb et à ses frères, ainsi tranformés en accusés ? Le P. Charlevoix le dit dans son *Histoire de Saint-Domingue;* il raconte que le procès s'instruisit par correspondance, qu'on envoyait à Colomb les charges par écrit et que celui-ci répondait de même. Colomb déclare qu'il « fut arrêté avec ses deux frères, jeté dans un vaisseau, chargé de fers, mal vêtu et encore plus mal traité, sans avoir subi ni interrogatoire ni jugement ». Cela ne contredit pas absolument la version du P. Charlevoix. Comme l'enquête a disparu, il est bien difficile de se prononcer.

Par le même motif, on ignore à peu près complètement les griefs invoqués contre l'amiral. « Quand il parut, dit M. Roselly de Lorgues [1], que l'enquête avait recueilli contre les coupables les preuves de tous les genres de crime, hors la moindre faute contre la chasteté, Bobadilla résolut d'envoyer les trois prisonniers

(1) T. II, p. 107.

en Espagne. » Irving est plus long, sans dire beaucoup plus : « On vit alors, raconte-t-il (1), se renouveler, avec dix fois plus de violence, toutes les scènes qui s'étaient passées du temps d'Aguado; tous les vieux griefs furent reproduits avec d'autres plus extravagants encore. Depuis l'ancien et sensible outrage fait à l'orgueil castillan, en forçant les hidalgos, dans un moment de crise, à travailler à la construction d'ouvrages nécessaires à la sûreté publique, jusqu'à l'accusation récente d'avoir voulu lever l'étendard de la guerre pour s'opposer au gouvernement, il n'y eut pas un malheur, un abus ou une sédition dans l'île qu'on n'imputât à la mauvaise administration de Colomb et de ses frères. Outre les inculpations ordinaires d'avoir ordonné des travaux pénibles et inutiles, d'avoir condamné les Espagnols à une foule de privations et de châtiments cruels, et d'avoir entrepris des guerres injustes contre les naturels, on les accusait encore de s'être opposés à la conversion de ces derniers, afin d'avoir un prétexte pour les envoyer en Espagne comme esclaves et les vendre à leur profit. Cette dernière inculpation, que repoussait avec tant de force la piété connue de l'amiral, était fondée sur ce qu'il avait retardé le baptême de quelques Indiens d'un âge mûr jusqu'à ce qu'ils pussent être instruits des vérités du christianisme, considérant, avec raison, que c'était abuser d'un sacrement aussi auguste que de l'administrer aveuglément (2). Colomb fut accusé aussi d'avoir caché des perles et autres objets précieux, recueillis dans son voyage le long de la côte de Paria, et d'avoir laissé les souverains dans l'ignorance de la nature des découvertes qu'il y avait faites, afin de s'en approprier les avantages. Cependant il était de notoriété publique qu'il avait envoyé au roi et à la reine des échantillons de perles, ainsi que le journal et les cartes de son voyage, dont d'autres s'étaient servis pour suivre ses traces. »

Au milieu de ces accusations plus ou moins vagues, se détache celle de s'être opposé à la conversion des Indiens. Nous venons de citer sur ce point Irving, ou plutôt l'historien espagnol Munoz;

(1) T. II, p. 108.

(2) Cette observation, qui peut surprendre sous la plume d'un protestant, est d'un écrivain catholique, Munoz

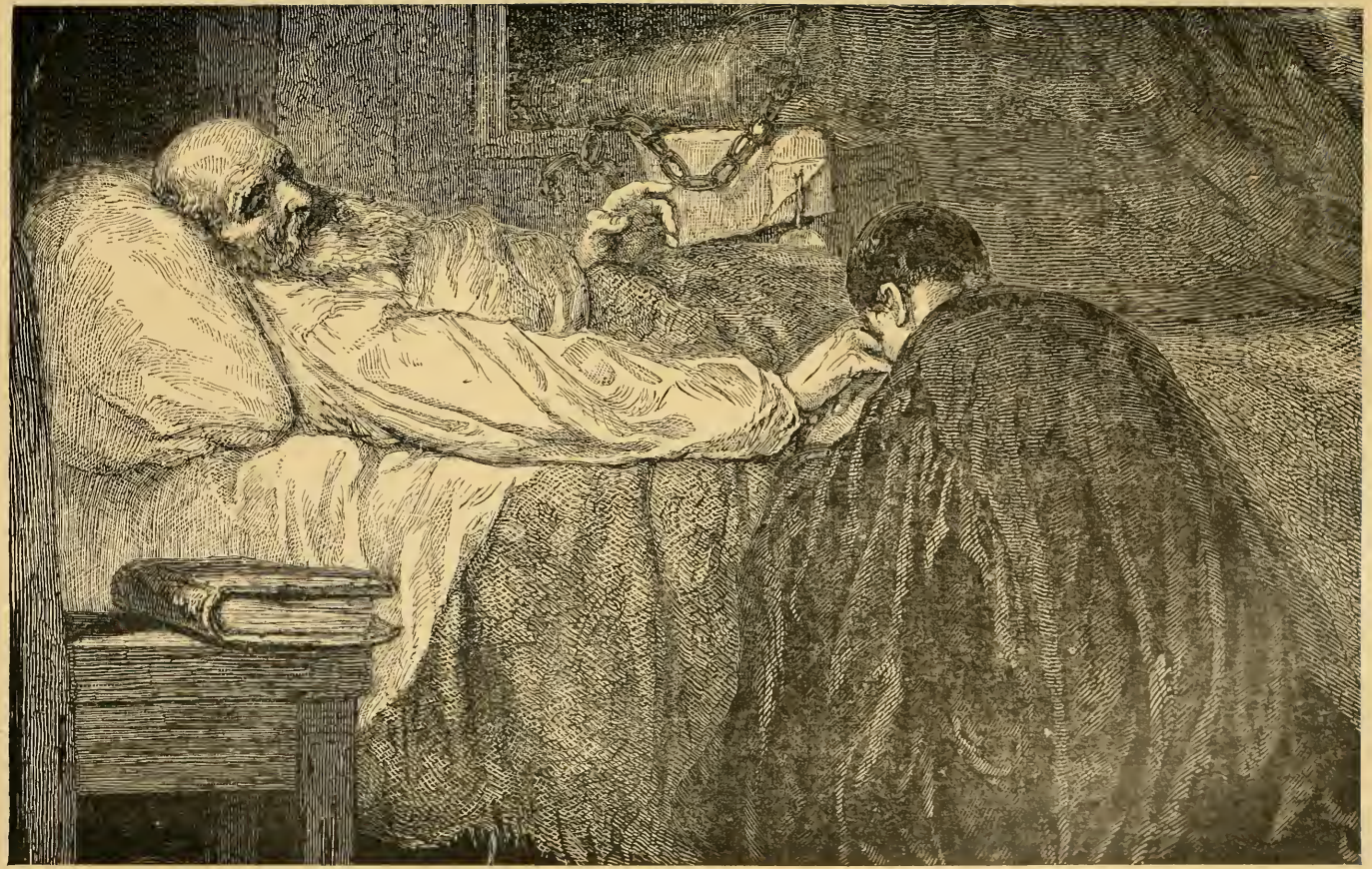
voici maintenant l'apologiste le plus déterminé de Colomb, M. Roselly de Lorgues [1] : « La seule accusation fondée qu'aient portée contre lui ses ennemis consistait dans son opposition formelle au baptême des Indiens. Il pourra sembler étrange que le messager du salut, qui plantait en tous lieux des croix et conviait les indigènes à vénérer ce symbole, les repoussât de l'Église quand ils désiraient y entrer. Rien n'est plus réel cependant. Nombre d'Indiens, alléchés par l'appât de la nouveauté, leur penchant enfantin à l'imitation et surtout les immunités accordées aux convertis [2], sans avoir la moindre notion du christianisme, demandaient le baptême comme ils auraient demandé une veste ou un chapeau d'Europe. L'amiral opposa toute son énergie à la condescendance de certains ecclésiastiques dont le prosélytisme trop indulgent favorisait ce prétendu mouvement religieux, et qui, dans le désir d'accroître plus promptement leur troupeau, admettaient au baptême les naturels sur leur simple demande. C'était par piété qu'il empêchait l'abus de ce sacrement, c'est-à-dire sa profanation. »

Cette défense d'un apologiste est-elle concluante? Il nous semble que ce n'était pas à Colomb, simple laïque, malgré sa haute piété, de décider si les Indiens étaient ou non suffisamment préparés au baptême; cela regardait les ecclésiastiques, et s'ils se montraient trop zélés, trop faciles, le vice-roi pouvait demander leur rapatriement. Il est à croire que ces missionnaires se préoccupaient seulement de faire des conversions, tandis que Colomb pouvait craindre de trop diminuer les naturels que, comme païens conquis, on pouvait employer dans les mines. De ce chef, malgré sa haute piété, le grand homme n'est pas sans reproche, et la reine Isabelle avait raison contre lui.

Dès que l'enquête judiciaire fut terminée, Bobadilla l'expédia en Espagne avec les prisonniers ; c'est une preuve de sa bonne foi, au moins relative; il était assuré de ne pas être troublé dans son gouvernement tant que l'instruction judiciaire n'aurait pas abouti, et il lui était facile de traîner les dépositions en longueur. S'il ne

(1) T. II, p. 136.

(2) Ils ne pouvaient plus être vendus comme esclaves, ni même être compris dans les repartimientos.



Mort de Christophe Colomb.

l'a pas fait, si moins de deux mois après son arrivée, il soumettait le résultat de son enquête au souverain, au risque d'une disgrâce s'il s'était trompé, c'est qu'il avait agi avec une certaine bonne foi et croyait avoir rempli sa mission.

La conduite des prisonniers avait été confiée à un jeune officier, nommé Alonzo de Vallejo. Lorsqu'il vint chercher Colomb à la forteresse pour le mener à bord de la caravelle qui devait le ramener en Europe, celui-ci, croyant qu'on le conduisait à l'échafaud, sentit faiblir son courage : « Vallejo, dit-il tristement, où me conduisez-vous ? — Au vaisseau sur lequel nous allons nous embarquer, Monseigneur, répondit Vallejo. — Nous embarquer ! répéta vivement l'amiral; Vallejo, me dites-vous la vérité ? — Je vous jure, Monseigneur, que rien n'est plus vrai. » C'est Las Casas qui raconte ce petit colloque, qu'il tenait de Vallejo lui-même. Colomb fut immédiatement rassuré. On a dit, à cette occasion, que l'amiral craignait d'être assassiné, et l'on est parti de là pour transformer Bobadilla en assassin. C'est méconnaître complètement les usages judiciaires du xv^e^ siècle. Colomb appréhendait, non d'être assassiné, mais d'être exécuté en vertu d'une condamnation sommaire ; il pouvait craindre que Bobadilla, dont les pouvoirs étaient illimités, n'eût été autorisé à le condamner même à la peine de mort, s'il le trouvait coupable. Nous avons rappelé, en parlant de Mogica, condamné et exécuté sommairement, du consentement de Colomb, quel était le droit public en ce siècle.

Dans le voyage, qui fut très court, l'amiral fut très bien traité et par Vallejo et par le commandant de la caravelle, Andreas Martin. On voulut même lui retirer ses chaînes, mais d'après Las Casas, il aurait répondu : « Non, Leurs Majestés m'ont écrit de me soumettre à tout ce que Bobadilla m'ordonnerait en leur nom; c'est en leur nom qu'il m'a chargé de ces fers ; je les porterai jusqu'à ce qu'ils donnent l'ordre qu'ils me soient ôtés, et je les conserverai ensuite comme un monument de la récompense accordée à mes services (1). » Fernand Colomb, rapportant le même

(1) Nous avons reproduit les récits de Las Casas et Fernand Colomb au sujet des fers conservés par l'amiral et qui figurent en effet dans les tableaux où l'on représente sa mort, mais nous devons constater que le fait n'est pas accepté par tous les

fait, ajoute : « Il le fit, en effet; je les vis toujours suspendus dans son cabinet, et il ordonna qu'à sa mort ils fussent enfermés avec lui dans son cercueil. »

Le 20 novembre, les trois caravelles entraient dans le port de Cadix; l'arrivée de Colomb enchaîné produisit peut-être une impression encore plus grande que son retour triomphal après la découverte du nouveau monde; l'indignation fut générale. L'amiral, n'osant s'adresser directement à la reine, avait préparé une longue lettre justificative pour dona Juana de la Torre, nourrice du prince don Juan; il savait que c'était une voie sûre pour arriver directement à Isabelle; mais comment faire parvenir promptement cette lettre? Vallejo et Andreas Martin permirent à Colomb de l'envoyer par un exprès à la cour, qui était à Grenade, de sorte que l'apologie arriva avant l'enquête judiciaire expédiée au surintendant des Indes, Fonseca. Du reste, la défense ne fut pas nécessaire; dès qu'Isabelle apprit par dona Juana dans quelles conditions l'amiral avait été renvoyé en Espagne, elle s'indigna du traitement qu'on lui avait fait subir; Ferdinand lui-même partagea cette indignation, et une lettre des rois, conçue dans les termes les plus honorables, manda Colomb à la cour, en même temps qu'ordre était donné de lui compter 2,000 ducats pour ses premiers besoins. Dans cette lettre, il lui était promis qu'il serait accordé pleine satisfaction à ses justes griefs. Si Colomb, en conservant ses fers, avait agi par pur calcul humain, et non par résignation chrétienne, il aurait été bien inspiré. Cela fit plus pour sa justification que sa lettre à dona Juana et toutes ses explications; l'enquête volumineuse envoyée par Bobadilla ne fut même pas examinée et, comme nous l'avons dit, elle a disparu. Peut-être, pour la gloire de Colomb, aurait-il mieux valu qu'elle fût discutée, afin de faire la pleine lumière sur certains points restés obscurs ou contestés.

La lettre à dona Juana ne permet pas de suppléer à l'enquête perdue, l'amiral ne discute guère les accusations dont il était

historiens. M. Gaffarel, un rationaliste, trouve cette rancune au-dessous d'un chrétien comme Colomb, et M. Roselly de Lorgues passe ce fait sous silence, évidemment parce qu'il ne le croit pas vrai

l'objet, soit qu'il les dédaignât, soit qu'il se réservât de le faire plus tard si c'était nécessaire ; il se borne à raconter les mauvais traitements dont ses frères et lui ont souffert ; il dit que « la cause de tout le mal, c'est que la personne envoyée pour faire une enquête sur sa conduite savait que, si les chefs d'accusation qu'elle pourrait recueillir semblaient sérieux, elle serait nommée à sa place. » Il insiste surtout sur ce qu'en le jugeant, on n'a pas tenu compte des circonstances difficiles dans lesquelles il se trouvait ; c'est sa véritable justification. « On me juge, dit-il, comme un gouverneur envoyé pour administrer une ville policée, soumise à l'empire des lois, où tout n'est pas livré à l'abandon et comme au pillage ; mais ce n'est pas sous ce point de vue que je dois être regardé, mais bien comme un capitaine envoyé pour soumettre un peuple ennemi, de mœurs et de religions différentes, ne vivant pas comme nous dans des villes régulières, mais disséminé dans des forêts et sur des montagnes. On devrait faire attention que j'ai rangé toutes ces peuplades sous la domination de Leurs Majestés, leur assurant la possession d'un autre monde, par suite de laquelle l'Espagne, pauvre jusqu'alors, est tout à coup devenue riche. Si j'ai commis des fautes, elles ne proviennent point d'intentions coupables, et je crois que Leurs Majestés m'en croiront sur ce point. Je les ai toujours vues remplies de clémence envers ceux qui les avaient desservies volontairement ; je suis convaincu qu'elles ne seront pas moins indulgentes pour moi, qui n'ai failli que par ignorance ou par compassion, comme elles en seront convaincues plus tard, et j'espère qu'elles prendront en considération mes grands services, dont les avantages deviennent de jour en jour plus sensibles. »

Nous l'avons dit, la cause de Colomb était gagnée d'avance. Lorsqu'il fut reçu par les rois, il fut accueilli avec la plus grande bienveillance. Ferdinand lui-même, généralement réservé, montra une réelle cordialité. Dans une seconde entrevue avec la reine seule, le grand homme fut si profondément ému qu'il pleura et les larmes d'Isabelle se mêlèrent aux siennes. Sur une plainte en règle qu'il déposa contre Bobadilla, il lui fut promis que celui-ci serait immédiatement rappelé et aurait à l'indemniser de ses

biens saisis, s'il manquait quelque chose. Toutefois, il n'obtint pas d'être immédiatement réintégré dans ses pouvoirs de vice-roi et gouverneur. On lui objecta qu'il était nécessaire de remplacer au plus tôt Bobadilla et que sa présence à Hispaniola était impossible pour le moment. On enverrait donc pour deux ans un gouverneur intérimaire, et l'on verrait ensuite si Colomb pouvait reprendre le pouvoir. L'amiral fut-il dupe de ces promesses? Il dut s'incliner devant la volonté formelle de la reine elle-même qui, tout en lui rendant son affection, ne croyait pas qu'il pût retourner immédiatement à Hispaniola.

Certainement, Isabelle était de bonne foi, mais à côté d'elle il y avait Ferdinand et ses conseillers, qui voulaient se débarrasser des privilèges trop facilement accordés à Colomb. D'une part, ils songeaient à lui retirer définitivement la vice-royauté et le gouvernement héréditaire des Indes occidentales; d'autre part, ils voulaient établir la liberté de navigation et pour cela enlever à l'amiral ses privilèges, tout en lui laissant son titre. Les expéditions de Colomb avaient coûté fort cher; or, de nombreux marins se proposaient de partir à leurs frais pour les Indes occidentales, et de faire pour l'Espagne de nouvelles découvertes. Pedro-Alonzo Nino, Vincent-Yanez Pinzon, Diégo Lope, avaient fait d'utiles et fructueux voyages; d'autres étaient prêts à partir. Il était d'autant plus nécessaire de les encourager que les Portugais venaient de découvrir le Brésil avec Alvarez Cabral, et que le Vénitien Sébastien Cabot avait fait une expédition aux Indes occidentales pour le compte du roi d'Angleterre. Il y avait intérêt à s'assurer dans toutes ces contrées merveilleuses les droits du premier occupant. Les privilèges de Colomb, que celui-ci réclamait énergiquement, étaient une entrave dont il y avait urgence à se débarrasser.

Un gouverneur provisoire avait été choisi pour Hispaniola; il s'appelait Nicolas d'Ovando et était commandeur de l'ordre d'Alcantara; c'était, dit Las Casas, « un homme d'une grande prudence, capable de gouverner bien des peuples, mais non pas les Indiens, auxquels il causa de grands maux ». Dans ses instructions, la reine lui recommandait les Indiens, il devait les traiter avec douceur, n'exiger d'eux que des impôts modérés. Douze

franciscains partaient avec lui pour l'évangélisation des indigènes. Tout cela était très sage, mais on maintenait les repartimientos, ce qui annulait toutes ces bonnes dispositions.

La flotte, forte de trente vaisseaux d'après certains historiens, de trente-deux d'après d'autres, mit à la voile le 13 février 1502; elle portait deux mille cinq cents hommes; c'était la plus belle expédition qui eût encore été faite pour les Indes occidentales. Le gouverneur devait avoir un train de maison en rapport avec sa dignité; il emmenait vingt-deux gardes du corps, dont dix cavaliers. Dans le convoi se trouvaient vingt-trois familles, les premières qui partaient pour Hispaniola; elles devaient être réparties dans quatre villes, avec des privilèges particuliers, de manière à commencer la formation d'une population industrieuse. Cette excellente innovation avait été conseillée par l'amiral. Peu de jours après son départ, la flotte fut assaillie par une violente tempête; un vaisseau se perdit corps et biens, dont les débris furent jetés sur la côte d'Espagne. Ce fut une consternation générale, car on croyait toute la flotte détruite, mais on ne tarda pas à être rassuré et à apprendre que tous les bâtiments, sauf un, avaient pu continuer leur route pour Hispaniola, où ils arrivèrent le 15 avril.

CHAPITRE VII

QUATRIÈME VOYAGE

Sommaire : Colomb en disgrâce. — Le livre des prophéties. — Lettre au pape Alexandre VII. — But et préparatifs du quatrième voyage. — Délivrance d'Ercilla. — Arrivée de Colomb à Saint-Domingue. — Refus d'Ovando de le recevoir. — Avis de l'amiral à Ovando. — Départ de la grande flotte pour l'Espagne. — La grande tempête; perte de la flotte. — Départ de Colomb à la recherche du détroit. — Le canot mexicain. — Navigation sur la côte de Honduras. — Les naturels. — Le fleuve du Désastre. — Les naturels de Cariari. — La Côte Riche; l'or pur. — L'isthme de Veraguas; les illusions de Colomb. — Porto-Bello. — El Retrete; excès des Espagnols, attaques des indigènes. — Abandon de la recherche du détroit. — Retour à Porto-Bello. — La tempête; la trombe. — Retour à Veraguas. — La rivière Bélen. — Les expéditions de l'adelantado. — Fondation d'un établissement à Bélen. — Projet de retour en Espagne. — Le cacique Quibian. — Diégo Mendez. — L'adelantado s'empare du cacique Quibian. — Évasion du cacique. — Attaque de l'établissement de Bélen. — Massacre de l'équipage d'une chaloupe. — Inquiétudes de l'amiral. — Les prisonniers indiens. — Dévouement de Pedro de Ledesma. — La vision. — Abandon de Bélen. — Départ pour Hispaniola. — Les cartes des pilotes. — Nouvelle tempête. — Arrivée à la Jamaïque. — Colomb échoue ses caravelles. — Mendez et les naturels; les vivres. — La mission de Diégo Mendez. — Lettre de Colomb aux souverains. — Voyage de Mendez. — Révolte des Porras. — L'éclipse; Colomb s'en sert pour s'assurer des vivres. — Nouvelle conspiration. — Arrivée et départ d'une caravelle d'Hispaniola. — Négociations avec les Porras. — Défaite et soumission des rebelles. — Arrivée de deux bâtiments. — Départ pour Hispaniola. — Arrivée à Hispaniola. — Situation de la colonie. — Expédition contre les Indiens. — Observations de Colomb. — Difficultés de l'amiral avec Ovando. — Départ pour l'Espagne. — Arrivée à San-Lucas de Barrameda.

Malgré les déclarations des rois que la mission d'Ovando était temporaire, malgré les promesses toujours un peu vagues qu'on lui faisait de lui donner satisfaction, l'amiral se rendait compte de sa situation. Si, sous le coup de l'indignation causée par le traitement dont il avait été l'objet, la vieille affection d'Isabelle pour Colomb s'était réveillée, il y avait à côté d'elle Ferdinand, qui était parfaitement décidé à profiter de l'occasion pour ne pas rendre à un homme dont il sentait n'avoir plus besoin des pouvoirs qu'il jugeait exorbitants et contraires aux droits de la couronne. L'amiral poursuivait sans espoir ses revendications inutiles, auxquelles on répondait par de belles paroles, véritable eau bénite de cour, suivant l'expression bien connue. D'après quelques historiens, et le fait paraît vraisemblable, des ouvertures furent faites à Colomb pour l'amener à demander ou à accepter une compensation ; mais il entendait maintenir ses droits dans leur intégralité ; il réclamait la pleine exécution du traité de 1492. Sans doute, il aurait obtenu des avantages suffisants pour sa famille, dont il aurait ainsi assuré le sort, mais quelque brillantes que pussent être les conditions qui lui auraient été faites, elles ne lui auraient certainement pas permis de réaliser son rêve de la délivrance des Lieux saints, auquel il songeait plus que jamais. Il y fallait les immenses revenus qu'il espérait tirer des Indes occidentales comme amiral de la mer Océane et vice-roi héréditaire.

Quoique l'on témoignât à Colomb une certaine déférence, c'était une véritable disgrâce, et personne ne s'y méprit. Ils furent peu nombreux les courtisans qui vinrent troubler la solitude de Colomb pendant les neuf mois qu'il passa à Grenade. Le grand homme se trouvait comme isolé, n'ayant guère de relations qu'avec des religieux. Il se vit même réduit à une grande gêne ; les 2,000 ducats qu'il avait reçus à son arrivée avaient été rapidement épuisés ; 4,000 autres qu'il avait touchés ne pouvaient lui permettre de tenir longtemps son rang ; il ne recevait rien d'Hispaniola, où Bobadilla avait mis ses biens sous séquestre ; il eut donc des moments difficiles à passer, et il supporta cette nouvelle épreuve avec une résignation toute chrétienne.

Avant de partir pour son quatrième voyage, Colomb voulut

régler ses affaires et assurer à ses enfants ses droits et privilèges. Dans une lettre des plus bienveillantes, les rois lui faisaient les plus belles promesses; ils lui témoignaient une grande considération; mais il n'avait plus confiance et il aurait certainement préféré une lettre royale qui, d'avance, donnât à son fils Diégo ses titres de grand amiral et de vice-roi. C'était dans les usages de l'époque. Cette garantie lui manquant, l'amiral prit ses précautions : il rédigea pour son fils un mémoire rappelant ses droits et indiquant les moyens de les faire valoir; il fit faire des duplicata de ses titres et notamment du livre de ses privilèges, et les confia non seulement à des religieux, mais même à l'ambassadeur de Gênes, dans l'espérance sans doute que la République, à laquelle il faisait des legs, soutiendrait son fils dans la revendication de ses droits. Tout cela devait être inutile (1).

Ce fut à la même époque que Colomb composa son livre des *Profecias*, dont le véritable titre était : *Recueil de prophéties sur la récupération de Jérusalem et la découverte des Indes*. Ce travail, qui lui prit plusieurs mois, est perdu ; il n'en reste qu'un fragment, dans lequel Humboldt ne voit qu'un « ouvrage extravagant. » Mais M. Roselly de Lorgues ne peut « acquiescer à cette sentence portée sans justice et sans examen des pièces ». Il reconnaît cependant que « le fragment imprimé (qui nous reste) n'est qu'une esquisse, une sorte de brouillon tracé en partie d'une autre main que celle de l'amiral ; c'est l'ébauche informe de la pensée sans coordination ; les passages recueillis, les autorités diversement classées, ne sont point liés par le raisonnement et offrent une simple préparation de matériaux. » Nous n'avons pas à nous prononcer entre ces deux appréciations, peut-être moins opposées qu'elles ne le paraissent au premier coup d'œil ; nous avons voulu seulement signaler le livre des *Profecias* comme un témoignage de l'intérêt que Colomb continuait à apporter à la délivrance des Lieux saints, quelque irréalisables que pussent paraître ses projets. Il est à croire que cette nouvelle tentative ne fit pas grande

(1) Les papiers remis à l'ambassadeur Oderigo furent perdus; ils auraient été retrouvés en 1816, à Gênes, dans une bibliothèque particulière. L'authenticité en a été contestée.

impression, non seulement sur Ferdinand, mais même sur la reine Isabelle; les souverains se trouvaient satisfaits d'avoir pu chasser les Maures d'Espagne; ils ne songeaient nullement à aller attaquer les musulmans en Terre Sainte. Vers cette époque, au contraire, Ferdinand envoya Pierre Martyr comme ambassadeur auprès du sultan d'Égypte, de qui dépendait la Palestine, et il en obtint des engagements, plus ou moins respectés, pour la conservation du saint sépulcre et la protection des pèlerins chrétiens. Il aurait sans doute été difficile d'obtenir davantage.

A la même époque se rattache une lettre de Colomb au pape, qui était alors Alexandre VII, et dont voici le résumé d'après M. Roselly de Lorgues : « Colomb disait d'abord que, dès qu'il partit pour sa première découverte, il avait formé le projet de venir à son retour en personne apporter à Sa Sainteté la relation de cette expédition, mais que les prétentions du Portugal l'avaient obligé à disposer en toute hâte son second voyage, et qu'ainsi il n'avait pu mettre à effet son projet. Il parlait aussi de son troisième voyage vers le sud-ouest, dans lequel il avait trouvé des terres immenses et l'eau de la mer devenue douce. Il disait que son âme serait dans la joie et la dilection quand il pourrait venir vers Sa Sainteté, avec l'histoire entière de ses découvertes, qu'il avait écrite absolument pour elle et rédigée dans la forme et à la manière des *Commentaires* de César, à partir du premier moment jusqu'au jour présent, où il se disposait à faire, au nom de la sainte Trinité, un nouveau voyage qui serait à sa gloire et à l'honneur de la religion chrétienne. Il avouait au Saint-Père que le but même de ses fatigues l'en délassait; ce but faisait qu'il ne craignait point les dangers et le portait à regarder comme rien les labeurs et les divers genres de mort que dans ses voyages il avait affrontés, sans que le monde lui en eût la moindre gratitude. Il confiait au chef de l'Église le but intime de son désir au milieu de ses découvertes. Il a tenté son entreprise avec la pensée d'employer les bénéfices qui en résulteraient pour lui à restituer le saint sépulcre à la sainte Église. Il rappelait que, dès son arrivée dans cette nouvelle région, il avait écrit au roi et à la reine qu'avant sept ans il lèverait 50,000 fantassins et 5,000 cavaliers, dont cinq ans après il

doublerait le nombre, et il aurait ainsi une armée de 100,000 hommes d'infanterie et de 10,000 chevaux....; mais le gouvernement lui avait été violemment retiré. » Colomb voyait là « une manœuvre de l'éternel ennemi, craignant qu'un si pieux dessein ne vînt à s'accomplir ». Enfin l'amiral, quoique « laïque et père de famille », demandait au pape une délégation d'autorité spirituelle, tout comme eût pu le faire un véritable légat du Saint-Siège ; il priait le souverain Pontife de rendre un bref qui prescrivît à tous les chefs d'ordres religieux de lui laisser choisir dans leurs couvents, pour en faire des missionnaires apostoliques, six religieux qu'il se réservait de désigner directement ou par son fondé de pouvoir, et au départ desquels nulle juridiction ecclésiastique ou séculière ne pourrait s'opposer. Il voulait qu'à leur retour dans leurs couvents ces religieux y soient reçus et traités comme s'ils n'en étaient point sortis, et même avec plus de faveurs, si le méritent ainsi leurs œuvres. Il demandait des coopérateurs parce qu'il « espérait, en Notre-Seigneur, pouvoir proclamer son saint nom et » l'Évangile dans tout l'univers [1]. » Est-il nécessaire de dire que ces demandes, qui témoignaient d'un zèle plus ardent qu'éclairé, ne pouvaient être accordées par le souverain Pontife, quels que fussent les services et la foi de Colomb. Il n'est d'ailleurs nullement certain que la lettre ait été achevée et envoyée au pape. « Le brouillon que nous possédons de cette lettre, dit M. Roselly de Lorgues, dictée par l'amiral au jeune Fernand, son fils, est resté inachevé; mais on ne peut douter qu'elle n'ait été terminée et n'ait fait partie de l'envoi qu'il avait chargé François de Rivarol d'expédier à Rome. Nous en avons la preuve implicite [2]. » Cette « preuve implicite », l'historien ne l'indique pas autrement.

Il semble que Colomb, arrivé presque à la vieillesse et dont la santé avait été fortement éprouvée, aurait pu se reposer ; il lui aurait même été plus facile de poursuivre la revendication de ses droits en restant en Espagne ; mais à peine de retour, et du moment qu'il ne pouvait pas aller reprendre le gouvernement d'Hispaniola, il son-

(1) T. II, p. 165 et suiv.
(2) T. II, p. 167.

gea à un quatrième voyage de découvertes. La plupart des historiens disent qu'il fut pris d'une « noble émulation » au récit des succès de Vasco de Gama et d'autres navigateurs. M. Roselly de Lorgues n'admet pas ce sentiment, qu'il regarde comme indigne de son héros; pour lui, dans son quatrième voyage, Colomb n'a poursuivi qu'un seul but, la propagation de l'Évangile et la conversion des nations infidèles. Nous ne voyons pas que le grand marin serait diminué s'il avait été poussé à son dernier voyage par les découvertes des autres navigateurs, et un chrétien peut poursuivre en même temps la diffusion de l'Évangile et la gloire humaine. Dans sa lettre du 16 juillet 1892 aux archevêques et évêques d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques, le pape Léon XIII ne dit-il pas : « Ce qui distingue éminemment Colomb, c'est qu'en parcourant les immenses espaces de l'Océan, il poursuivait un but plus grand et plus haut que les autres. Ce n'est pas qu'il ne fût mû par le très légitime désir d'apprendre et de bien mériter de la société humaine; ce n'est pas qu'il méprisât la gloire, dont les aiguillons mordent d'ordinaire plus vivement les grandes âmes, ni qu'il dédaignât entièrement ses avantages personnels; mais sur toutes ces considérations humaines, le motif de la religion de ses ancêtres l'emporta de beaucoup chez lui...., car il est constant que la principale idée et la conception qui dirigea son esprit, ce fut d'ouvrir un chemin à l'Évangile à travers de nouvelles terres et de nouvelles mers. » Donc on peut dire que, tout en ayant pour principal motif de son quatrième voyage, comme des autres, le désir d'ouvrir un chemin à l'Évangile à travers de nouvelles terres et de nouvelles mers, Colomb ne méprisait pas la gloire, dont les aiguillons mordent plus vivement les grandes âmes, et ne dédaignait pas entièrement ses avantages personnels.

Lorsqu'il soumit le projet d'un quatrième voyage de découverte, l'amiral fut favorablement accueilli par les rois; s'ils doutaient des capacités de l'administrateur, si Ferdinand cherchait à se débarrasser du vice-roi et de ses privilèges trouvés exorbitants du moment qu'ils devenaient inutiles, les souverains appréciaient grandement le marin. D'ailleurs Colomb, parti pour un voyage de découverte, ne pourrait pas poursuivre ses revendications.

Mais quel était le but de ce quatrième voyage ? Se croyant toujours non seulement sur la route, mais encore dans le voisinage des Indes, Colomb se figurait qu'il existait, au nord et à l'est du continent qu'il avait découvert, un détroit qui lui permettrait d'arriver rapidement en Asie, et il partait à la recherche de ce détroit. Il avait « conçu, » dit Irving [1], l'idée d'un voyage dans lequel il surpasserait non seulement la découverte de Vasco de Gama (la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance), mais même celles de ses expéditions antérieures. D'après ses observations qu'il avait faites dans son voyage à Paria et les observations d'autres navigateurs, notamment de Rodrigo Bastidas, qui avait suivi la même route jusqu'à une plus grande distance, il paraissait que la côte de la terre ferme se prolongeait au loin vers l'occident. La côte méridionale de Cuba, qu'il regardait comme faisant partie du continent asiatique, s'étendait vers le même point. Les courants de la mer des Caraïbes devaient passer entre ces terres. Il se persuada donc qu'il devait exister quelque part de ce côté un détroit qui communiquait avec la mer des Indes. Il conjecturait que ce détroit était situé vers ce qu'on appelle à présent l'isthme de Darien. S'il pouvait découvrir un semblable passage et unir ainsi le nouveau monde qu'il avait découvert aux magnifiques régions orientales de l'ancien, il sentait que ce serait couronner ses travaux de la manière la plus glorieuse et accomplir le grand projet qu'il avait toujours voulu exécuter. » Tous les historiens, Lopez de Gomara, Herrera, Las Casas, Benzoni, s'accordent à déclarer que Colomb partait à la recherche de ce prétendu détroit, qu'il ne pouvait découvrir puisque là où il croyait trouver le passage qui devait le conduire aux Indes, se trouvait l'isthme de Panama, qui réunit les deux Amériques. Nous aurons occasion, en suivant Colomb dans son voyage, d'enregistrer des preuves de ses persistantes illusions à cet égard.

L'expédition acceptée par les souverains qui pensaient, avec raison, que si le détroit indiqué existait, nul ne serait plus capable de le découvrir que l'amiral, celui-ci s'occupa de l'organiser dans

(1) T. III, p. 155.

le port de Cadix; elle se composait de quatre caravelles, la *Capitane*, que montait Colomb, le *Saint-Jacques de Palos*, le *Galicien* et la *Biscaïenne*, portant cent cinquante hommes. L'amiral emmenait son second fils Fernand et son frère Barthélemy; celui-ci l'accompagnait par pur dévouement, il voyait Colomb vieilli, fatigué et comprenait qu'il aurait besoin d'un second dévoué et robuste. On peut se demander si sans lui l'amiral serait revenu en Europe. Diégo, le plus jeune des trois frères, obéissant à une vocation déjà ancienne et encore fortifiée par les épreuves, était entré dans les ordres. Parmi les officiers et marins qui accompagnaient Colomb et dont la plupart avaient été choisis par lui, nous ne nommerons que les frères Porras et Diégo Mendez, appelés à jouer des rôles importants, mais bien différents. Toujours poursuivi par son idée fixe qu'il allait aborder en Asie, l'amiral emmenait trois personnes connaissant la langue arabe; alors même que ses illusions se seraient réalisées, ces interprètes ne lui auraient guère servi auprès des Japonais, des Chinois ou des Hindous.

Le 9 mai 1502, la flottille mettait à la voile; l'amiral avait appris que les Maures attaquaient la place portugaise d'Ercilla sur la côte du Maroc; il s'y rendit pour la délivrer, et l'arrivée des caravelles espagnoles suffit à mettre les musulmans en fuite.

Après une heureuse navigation, Colomb arrivait le 29 juin à Hispaniola. C'était contrevenir aux ordres formels des rois, car il avait demandé la permission de s'arrêter dans cette île pour faire des provisions et elle lui avait été refusée; on craignait que le rappel de Bobadilla et l'arrivée d'Ovando n'aient causé de l'agitation, et que la présence de l'amiral n'amenât des troubles; il ne lui était permis de toucher à Hispaniola qu'à son retour. Divers motifs ont été donnés de cette désobéissance; les navires avaient souffert et demandaient des réparations; une caravelle, le *Galicien*, tenait si mal la mer que l'amiral voulait la remplacer par une autre qu'il achèterait à Saint-Domingue; les provisions commençaient à diminuer, et avec une longue navigation en perspective, il était prudent de les renouveler; enfin, et ce fut peut-être la raison décisive, Colomb, avec son expérience de ces régions et grâce à son esprit d'observation, sentait venir une tempête et

voulait se mettre à l'abri. Il demanda donc à Ovando de l'autoriser à entrer pour quelques jours dans le port de Saint-Domingue, en lui faisant connaître ses diverses raisons. Mais le gouverneur avait reçu de son côté la défense de laisser Colomb toucher à Hispaniola; il se conforma strictement aux ordres des rois et répondit par un refus formel. Peut-être doutait-il que les caravelles eussent besoin de réparations et manquassent de provisions après une traversée aussi courte et aussi favorable. Quant au mauvais temps dont parlait l'amiral, rien ne semblait l'annoncer, même pour des marins expérimentés. Il dut être bien pénible à Colomb de se voir repoussé « d'une terre et du port que, par la volonté de Dieu, il avait gagnés à l'Espagne au prix de son sang [1]. » Ce refus, du reste, suivant une remarque fort juste d'Irving, pouvait avoir pour l'amiral les plus dangereuses conséquences, car il diminuait son autorité. « Les équipages murmuraient hautement de se voir fermer l'entrée d'un port qui appartenait à leur propre pays; ils se repentaient de s'être embarqués avec un chef qui s'était attiré un semblable traitement, et ils ne prévoyaient que des malheurs dans le cours d'un voyage où ils étaient exposés aux dangers de la mer et repoussés de l'asile que la terre aurait pu leur offrir [2]. »

Malgré la dureté d'Ovando, l'amiral, qui était convaincu qu'une tempête était imminente, insista auprès de lui pour qu'il retardât de quelques jours le départ de la flotte prête à mettre à la voile pour l'Espagne. Rien ne paraissait, aux yeux d'observateurs superficiels et moins expérimentés que Colomb, justifier ces appréhensions; on partit avec un temps qui paraissait favorable. Le convoi se composait de plus de trente bâtiments. Bobadilla, Roldan et d'autres personnages influents retournaient en Espagne, soit renvoyés par Ovando, soit de leur plein gré. Les vaisseaux étaient chargés de grandes richesses; sur la *Capitane* il y avait, outre une somme considérable provenant des droits royaux, le pain d'or, un énorme morceau d'or qui, au dire des contemporains, pesait 3,300 livres. De plus, parmi les colons qui retournaient dans leur

(1) Paroles de Colomb dans sa lettre aux rois du 7 juillet 1503.
(2) T. III. p. 171.

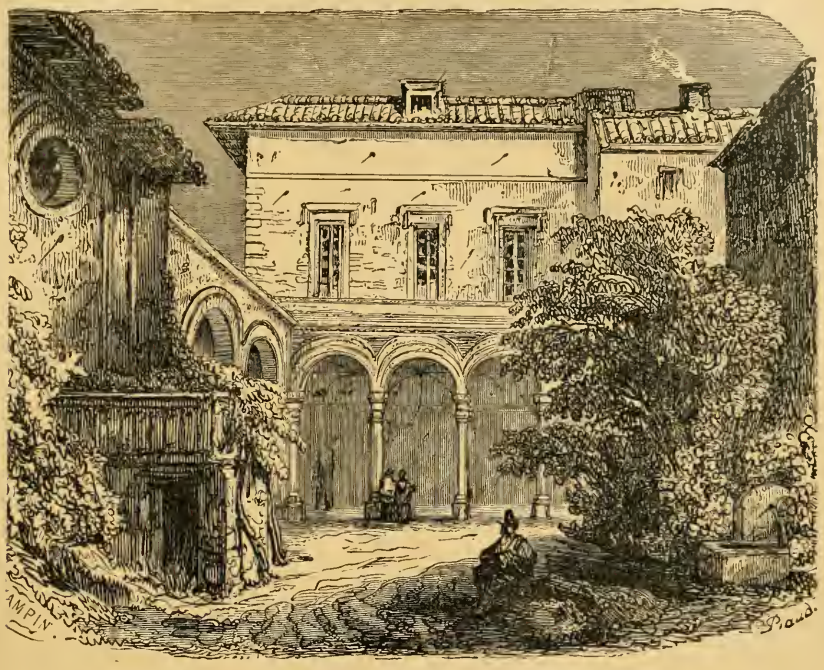
pays, beaucoup emportaient le fruit de leurs exactions et de leurs rapines.

La flotte n'était pas à deux jours de Saint-Domingue, lorsqu'elle fut assaillie par une tempête des plus violentes: la plupart des vaisseaux sombrèrent, parmi lesquels la *Capitane;* quelques-uns, des moins importants, purent regagner Saint-Domingue, à moitié désemparés; seule, l'*Aiguille*, un des plus petits, qui portait la fortune de Colomb, parvint en Espagne. L'amiral avait pu trouver une petite anse, le « port caché, » où il s'était mis à l'abri avec ses quatre caravelles; toutefois trois furent obligées de prendre le large et coururent les plus grands dangers; le *Galicien*, que Colomb voulait échanger, ne fut sauvé que par l'habileté de Barthélemy, qui en avait pris le commandement. La tempête passée, l'amiral put réunir sa petite flottille.

Voilà les faits dans leur simplicité; faut-il y voir, avec divers historiens, un et même plusieurs miracles? On a présenté comme des faits surnaturels l'annonce de la tempête que Colomb n'avait pu connaître que par une révélation divine, et la destruction des vaisseaux qui portaient les ennemis de Colomb, alors que ses propres vaisseaux étaient sauvés, ainsi que l'*Aiguille*, qui portait sa fortune. Que la Providence ait protégé l'amiral, cela n'est pas douteux, et il le constate lorsque, dans sa lettre du 7 juillet 1503 aux rois, il dit : « Notre-Seigneur sauva le bâtiment dans lequel je me trouvais, de telle sorte que, quoique étrangement assailli, il n'éprouva pas le moindre dommage; » mais s'ensuit-il que la perte de la flotte ne puisse s'expliquer que par un miracle fait par Dieu pour punir les ennemis de Colomb ? D'abord, l'*Aiguille* ne fut pas le seul bâtiment sauvé; il y en eut d'autres qui purent regagner Saint-Domingue, et dont les historiens ne donnent pas le nombre, se bornant à déclarer qu'ils comptaient parmi les moins importants. De plus, il y avait, à bord des bâtiments perdus, des officiers, des marins, des soldats, des Indiens, qui n'étaient pas parmi les ennemis de Colomb et qui périrent avec les Bobadilla [1]

(1) Parlant de Bobadilla, pour lequel il se montre très sévère, Las Casas déclare qu'il n'entendit jamais un colon parler de lui avec amertume.

et les Roldan. D'ailleurs, on ne trouve pas dans les faits, si extraordinaires, si providentiels qu'ils paraissent, cette « dérogation aux lois de la nature, » qui peut autoriser l'historien, tout en se soumettant au jugement de l'Église, à dire qu'il se trouve en présence d'un miracle (1)



Vue de la maison où est mort Christophe Colomb.

Mais n'est-ce pas par une révélation directe de Dieu que Colomb a pu connaître et annoncer à l'avance la tempête ? N'y a-t-il pas là une prédiction confirmée par les faits, comme celles de Jeanne d'Arc, par exemple, et n'est-ce pas un véritable miracle ? Personne n'a mieux soutenu cette thèse que le baron de Bonnefoux, ancien

(1) De nombreux historiens, parmi lesquels Fernand Colomb, voient un miracle évident dans « ce discernement de la tempête qui épargne le juste et sévit contre les coupables » ; comme le font observer d'autres historiens, il n'y avait pas que des coupables à bord des navires perdus ; ils étaient même en minorité, et d'ailleurs ces mêmes historiens, qui se prononcent pour le miracle, reconnaissent que « les lois de l'ordre général ne sont point interrompues ».

capitaine de vaisseau, très compétent dans la question; nous commencerons donc par citer ses observations [1].

« Nous nous croyons fondé à n'admettre l'infaillibilité absolue d'aucun homme, d'aucun instrument météorologique, d'aucune donnée préalable, d'aucun signe précurseur, en ce qui concerne toute prédiction ou toute annonce sur le temps qu'il fera non seulement deux jours, mais même deux heures à l'avance [2]. Que Colomb, par exemple, en cette occasion, ait remarqué que les nuages des régions supérieures avaient une marche assez prononcée à l'encontre de celle des nuages plus voisins de la terre ; qu'il ait observé que les vents alisés faiblissaient, que par intervalles les brises de l'ouest prenaient de l'ascendant, ou toute autre indication pratique, et qu'il ait jugé prudent de prendre ses précautions et de se mettre à l'abri, nous le concevons facilement, d'autant qu'en marin consommé, Colomb avait l'habitude, qui est celle de tous les chefs prudents, d'avoir toujours la pensée préoccupée de sa route, de son navire, de l'état du ciel et des probabilités du moment. Mais quant à déclarer publiquement qu'une tempête devait éclater dans deux jours, nous croyons que c'est au-dessus des facultés humaines, et que ni Colomb ni personne au monde n'a jamais pu le prédire avec certitude. »

Colomb, en effet, n'a pas « prédit avec certitude qu'une tempête éclaterait dans deux jours » ; il s'est borné d'abord à demander à Ovando la permission d'entrer dans la rade de Saint-Domingue pour se mettre à l'abri, parce qu'une tempête était imminente, puis à prévenir le gouverneur de retarder pour le même motif le départ de la flotte. Il n'y a rien là qui dépasse l'intelligence d'un navigateur aussi éminent que Colomb, qui connaissait les mers tropicales. Dans ces mers, en effet, et nous pouvons en parler par expérience, des phénomènes sensibles, auxquels ne se trompent pas les marins expérimentés, annoncent souvent les gros temps. Si l'avis donné par lui à Ovando fut méprisé, c'est que les capi-

(1) *Vie de Christophe Colomb*, p. 363.

(2) Depuis l'époque où écrivait M. de Bonnefoux, la science météorologique a fait des progrès, et l'on peut maintenant indiquer le trajet d'une tempête, d'un cyclone, et par suite prédire à l'avance le temps qu'il fera un peu plus tard dans tel endroit.

taines espagnols connaissaient peu les mers du nouveau monde et n'étaient que de médiocres observateurs. Le fait de l'annonce de la tempête par Colomb, annonce faite sans rien préciser, de l'aveu de la plupart des historiens, s'explique donc naturellement, et rien n'oblige à conclure au miracle, alors que l'Église, seule compétente, n'a pas prononcé.

Cela n'empêche pas, du reste, que la tempête de juillet 1502 et la perte de la plupart des bâtiments de la flotte, avec les immenses richesses qu'ils portaient, produisirent en Espagne comme à Hispaniola une vive impression. Comme nous l'avons constaté, la plupart des historiens, sans en excepter des protestants comme Robertson et Irving, signalent la protection vraiment providentielle dont Colomb fut l'objet. Les rois furent très mécontents d'Ovando, lui reprochant et d'avoir obéi trop strictement à leurs ordres en refusant à l'amiral la permission de s'abriter à Saint-Domingue, et surtout d'avoir causé la perte de la flotte en ne tenant pas compte des conseils du grand marin.

Le 14 juillet, l'amiral partait avec sa flottille à la recherche du détroit, sans se laisser arrêter par le mauvais état de ses caravelles, qu'il avait réparées comme il l'avait pu. Après une navigation que les gros temps rendirent pénible, il arrivait le 30 juillet à un archipel qu'il appelait île des Pins, mais qui a conservé son nom indigène de Guanaga, et qui était à quelques lieues seulement de la côte du Honduras. Il y fit la rencontre d'un grand canot qui semblait avoir fait un assez long voyage, et qui le frappa par sa grandeur. Ce canot, qui était très long et avait huit pieds de large, était creusé dans un seul tronc d'arbre. Au milieu se trouvait une espèce de tente couverte en feuilles de palmier, sous laquelle était assis un cacique avec sa famille. Le canot était manœuvré par vingt-cinq rameurs. Les indigènes ne se montrèrent ni effrayés ni même étonnés à la vue des caravelles ; ils s'approchèrent sans crainte de la *Capitane* et montèrent à bord sans hésitation. Les femmes portaient des espèces de mantes et les hommes avaient des ceintures de coton ; ils paraissaient plus industrieux et plus civilisés que les Indiens avec lesquels Colomb avait eu affaire jusque-là. Dans le canot, outre les armes et les ustensiles

ordinaires, on en trouva d'autres d'un travail plus soigné, de petites haches en cuivre, des épées de bois portant, de chaque côté de la lame, des entailles dans lesquelles étaient fortement attachés, avec des cordes faites de boyaux de poissons, des cailloux aigus (1), des cloches et d'autres objets de cuivre ainsi qu'une sorte de creuset grossier pour fondre ce métal, des vases en terre, en marbre, en bois dur, faits avec une certaine élégance, des pièces de coton habilement teintes en diverses couleurs, du cacao, fruit que les Espagnols ne connaissaient pas encore et que les naturels paraissaient apprécier beaucoup. L'amiral conclut de là qu'il approchait de régions plus civilisées, et il essaya de savoir d'où venait ce canot. Les explications étaient difficiles; toutefois Colomb crut comprendre que ces Indiens étaient d'un pays riche et industrieux situé au nord-ouest, et vers lequel ils l'engagèrent à se diriger; mais il ne songeait qu'à trouver le détroit qui devait le conduire en Asie, et il ne voulut pas se déranger de sa route; il était pressé « d'arriver aux îles des épices et aux régions les plus opulentes des Indes ». Il renvoya donc ces Indiens après avoir pris les objets les plus curieux du canot et leur avoir donné en échange quelques bagatelles qui leur firent grand plaisir; il ne garda qu'un vieillard plus intelligent, qui lui paraissait pouvoir lui être utile comme guide le long de la côte. Les historiens ne disent pas si ce vieillard, qu'ils appellent Giumbe, resta de son plein gré ou fut retenu de force. Nous savons, du reste, que Colomb se croyait le droit de retenir les indigènes dont il avait besoin.

D'où venaient ces indigènes plus civilisés ? Il est à peu près établi qu'ils étaient du Yucatan, qui n'était qu'à deux journées de mer. Si l'amiral, renonçant à poursuivre ce détroit qui n'existait pas, avait voulu les suivre, il arrivait le premier au riche empire du Mexique. Alors il se serait trouvé en face de peuples belliqueux, et avec son faible effectif de cent cinquante hommes, il aurait couru de grands dangers. Il n'y a donc peut-être pas lieu de regretter qu'il ait continué sa route.

De l'île de Guanaga, l'amiral gouverna donc de manière à

(1) Des épées du même genre furent trouvées plus tard chez les Mexicains.

atteindre la terre ferme, décidé à la suivre jusqu'à ce qu'il ait trouvé le détroit qu'il cherchait et qui devait le conduire au Cathay et aux Indes. Le dimanche 14 août, il reconnaissait un cap qu'il appelait cap de Caxinas, parce qu'on y trouvait en grande quantité des arbres portant une sorte de pomme à noyaux spongieux que les indigènes nommaient ainsi : c'est le cap de Honduras. L'adelantado descendit à terre avec une partie des équipages, et la messe fut célébrée solennellement pour la première fois sur cette côte. Trois jours après, sur les bords d'une rivière, qui fut pour cela appelée rivière de la Possession, l'adelantado débarquait de nouveau et, déployant l'étendard de Castille, il prenait possession du pays au nom des rois.

Pour ne pas manquer son détroit, l'amiral suivait la côte de très près; la plus petite des caravelles, la *Biscaïenne*, grâce à son faible tirant d'eau, pouvait presque raser la terre, pénétrant dans les golfes, dans les criques. Le journal des Porras signale, non sans étonnement, ce mode de navigation. « On ne s'écartait jamais de la côte pendant le jour, dit-il, et toutes les nuits on allait mouiller près de la terre.... L'amiral s'avançait toujours sans perdre la terre de vue comme quelqu'un qui partirait du cap Saint-Vincent et irait jusqu'au cap Finistère en voyant toujours la côte. » Or, cette côte du Honduras est, suivant la remarque des Porras, très dangereuse, surtout lorsqu'on veut la suivre de trop près. Colomb était trop habile marin pour ne pas comprendre qu'une navigation en pleine mer serait moins pénible et moins dangereuse, mais il ne voulait pas s'exposer à manquer son détroit. Seulement, les équipages et même les officiers, qui ne partageaient pas ses espérances ou plutôt ses illusions, étaient mécontents. Il fallait lutter contre les vents contraires et contre les courants; parfois on perdait en quelques heures le chemin fait en plusieurs jours; on avançait peu, ne gagnant parfois dans une journée que cinq et même deux lieues. Malgré ses précautions pour se tenir près de la terre, l'amiral était parfois rejeté en pleine mer, et il lui fallait alors revenir au même point: c'était un nouveau retard, et pour les équipages, qui ne comprenaient pas la conduite de leur chef, un nouveau sujet de mécontentement.

Tout contribuait à augmenter les difficultés de cette navigation. Cette année-là, « la quantité d'eau qui tomba et les tempêtes » rendaient la côte du Honduras encore plus dangereuse. « C'était, dit Colomb, une tempête presque continuelle dans les cieux, de grosses pluies, des éclairs, des coups de tonnerre si sensibles qu'on eût dit que la fin du monde approchait.... J'ai vu bien des tempêtes, mais jamais je n'en ai vu de si longues, ni de si violentes. » Pour qui connaît les pluies et les tempêtes des mers tropicales, il n'y a là aucune exagération. Les vaisseaux se fendaient; les voiles et les cordages se déchiraient; les provisions étaient avariées. Colomb souffrait extrêmement de la goutte, mais cela ne l'empêchait pas de remplir ses devoirs de commandant de l'expédition, responsable de la vie de tous; il s'était fait construire sur la poupe de la *Capitane* une petite cabine, d'où il pouvait tout voir et tout diriger, alors même qu'il lui était impossible de quitter son lit. A certains moments il se trouvait si mal qu'il crut sa fin proche. Enfin, après avoir mis un mois à franchir une distance de soixante-dix lieues, la flottille arriva, le 14 septembre, à un cap où la côte tournait brusquement au sud, ce qui donnait un vent favorable et une navigation facile. En reconnaissance, voulant « célébrer cette délivrance et la fin des dangers et des fatigues, » Colomb appela ce cap *Gracias a Dios*.

Dans cette pénible navigation, ne perdant pas de vue la côte, les Espagnols avaient eu de fréquents rapports avec les diverses tribus indigènes qui l'habitaient. Dans certaines peuplades, les hommes étaient tatoués et étalaient avec orgueil des figures d'animaux. Les jours de cérémonie, ils se barbouillaient le visage de noir ou de rouge, se traçaient sur le front des lignes multicolores, se peignaient en noir le tour des yeux. Quelques-uns avaient des camisoles de coton peint; les notables arboraient fièrement des bonnets de coton blancs ou des bandes de coton rouge. Leurs bizarres ornements, leurs prétentions avaient tellement frappé Fernand Colomb, encore enfant, qu'il écrivait trente ans plus tard : « Ils croient tous, dans ces états différents, être parfaitement beaux, au lieu qu'ils sont affreux comme tous les diables. »

Dans d'autres tribus, les hommes étaient tout à fait nus; ils se

nourrissaient de poissons crus et de chair; ils étaient surtout remarquables par la laideur de leurs traits et la férocité de leur regard, indice de leurs mœurs cruelles, si, comme le dit à Colomb le vieux Giumbe qu'il avait conservé comme interprète, ces tribus étaient anthropophages. Dans une autre peuplade, hommes et femmes se distinguaient par la largeur et l'écrasement de leurs oreilles; comme s'ils voulaient encore augmenter cette laideur, ils se perçaient l'oreille d'un trou assez large pour y faire passer un œuf et ils le remplissaient avec un os ou avec un caillou poli. A cause de cette difformité, l'amiral donna au pays le nom de côte de l'Oreille.

Après avoir doublé le cap *Gracias a Dios*, la flottille longea la côte des Mosquitos, qui présentait les aspects les plus variés. Comme les caravelles avaient besoin de réparations et les équipages de repos, Colomb cherchait un mouillage favorable. Le 17 septembre, il s'arrêta à l'embouchure d'une large rivière. L'eau douce commençait à manquer; les canots de la *Capitane* et de la *Biscaïenne* remontèrent la rivière pour en faire provision. Elles revenaient chargées, lorsqu'un violent coup de mer, entrant dans le fleuve, en refoula les eaux. Dans ce choc, le canot de la *Biscaïenne* se perdit corps et biens; seul celui de la *Capitane* put rejoindre la flottille. C'était une grande perte, qui jeta un profond découragement parmi les équipages; l'amiral, désolé, donna à cette rivière le nom significatif d'*el rio del Desastre*.

Quelque besoin de repos qu'eût la flottille, il était impossible de rester dans ce lieu sinistre, qui d'ailleurs pouvait, à l'occasion, devenir dangereux. Colomb reprit donc sa route, continuant à longer la côte de près. Le 25 septembre, il jetait l'ancre « entre une petite île et le continent, dans une situation qui lui parut ravissante. L'île était couverte de bosquets de palmiers, de cacaotiers, de bananiers et d'autres arbres chargés de fruits superbes. Les fruits, les fleurs et les arbrisseaux odorants de l'île répandaient les parfums les plus agréables, et Colomb lui donna le nom de *la Huerta*, le jardin. Elle était appelée Quiribiri par les naturels. Exactement en face, à la distance d'une petite lieue, était un village indien nommé Cariari, situé sur les bords d'une belle rivière. Tout le pays environnant était couvert d'une riante verdure et offrait un

mélange varié de coteaux et de forêts dont les arbres étaient d'une telle hauteur que Las Casas dit qu'ils semblaient atteindre les nuages. » Après ce gracieux tableau, Irving raconte, d'après les divers contemporains, les aventures de Colomb avec les indigènes de Cariari; elles sont curieuses, et nous croyons devoir reproduire son récit, dont se sont plus ou moins inspirés la plupart des historiens postérieurs [1].

« Lorsque les habitants de Cariari aperçurent les vaisseaux, ils se rassemblèrent sur la côte, armés d'arcs et de flèches, de massues et de lances, et se disposèrent à défendre leurs rivages. Mais pendant deux jours les Espagnols ne cherchèrent point à débarquer; ils restèrent tranquillement à bord, s'occupant à réparer les vaisseaux et à exposer à l'air, pour les sécher, les provisions avariées par la tempête, ou se reposant des fatigues du voyage. Lorsque les sauvages virent que les êtres extraordinaires qui étaient arrivés sur leurs côtes d'une manière si étrange étaient si pacifiques et ne faisaient aucune tentative pour les inquiéter, la curiosité commença à l'emporter sur la crainte. Ils firent plusieurs signes de paix, agitant leurs manteaux comme des bannières, et cherchant à engager les Espagnols à venir à terre. Devenant bientôt plus hardis, ils se jetèrent à la nage et s'approchèrent des vaisseaux, apportant des manteaux et des tuniques de coton, et des ornements de guanin qu'ils portaient autour du cou. Ils s'empressèrent de les offrir aux Espagnols. Mais l'amiral défendit tout trafic; il leur fit des présents et ne voulut rien recevoir en échange, désirant leur donner une idée favorable du désintéressement et de la générosité des hommes blancs. L'orgueil des sauvages fut blessé de ce refus; ils crurent que les étrangers dédaignaient les présents qu'ils leur offraient. Ils voulurent s'en venger en affectant la même indifférence pour les cadeaux qu'ils avaient reçus. De retour sur le rivage, ils attachèrent ensemble tous les colifichets qu'on leur avait donnés, sans garder la moindre bagatelle, et ils les laissèrent sur le rivage, où les Espagnols les retrouvèrent le lendemain.

(1) T. III, p. 187 et suiv.

» Voyant que les étrangers persistaient à ne point venir à terre, les naturels essayèrent tous les moyens de gagner leur confiance et de dissiper les soupçons qu'avaient pu faire naître leurs démonstrations hostiles. Une barque s'étant approchée un jour de la côte avec précaution pour chercher quelque endroit sûr où l'on pût se procurer de l'eau, un vieil Indien, d'un aspect vénérable, sortit du milieu des arbres, portant en signe de paix une bannière blanche au bout d'un bâton, en conduisant deux jeunes filles, l'une âgée d'environ quatorze ans, et l'autre n'en paraissant guère que huit; leurs cous étaient ornés de bijoux de guanin. Le vieillard les amena près de la barque, les remit entre les mains des Espagnols, et fit entendre par signes qu'elles resteraient comme otages tout le temps que les étrangers seraient à terre. Aussitôt les Espagnols débarquèrent avec confiance et remplirent leurs tonneaux. Les Indiens restèrent à quelque distance, ayant grand soin d'éviter tout ce qui aurait pu faire renaître la défiance. Lorsque la barque s'apprêta à retourner aux vaisseaux, le vieil Indien fit signe d'emmener à bord les deux jeunes filles, et il se retira sans vouloir écouter aucune observation. En montant sur les vaisseaux, les petites Indiennes ne témoignèrent ni chagrin ni alarmes, quoiqu'elles se vissent entourées par des êtres qui devaient leur paraître si extraordinaires et si formidables. Colomb voulut répondre à la confiance qui lui avait été témoignée. Après avoir fait manger les jeunes Indiennes et les avoir fait habiller et parer de divers ornements, il les renvoya à terre. Mais la nuit était venue, la côte était déserte, et il fallut les ramener aux vaisseaux, où elles passèrent la nuit sous la protection immédiate de l'amiral. Le lendemain, il les rendit à leurs amis. Le vieil Indien les vit revenir avec joie et il témoigna la plus vive reconnaissance du bon traitement qu'elles avaient reçu. Mais, dans la soirée, lorsque les barques se rapprochèrent de la côte, les jeunes filles revinrent accompagnées de leurs amis, et elles rendirent tous les présents qu'elles avaient reçus, quelques instances qu'on pût leur faire et malgré le prix qu'elles y attachaient, tant l'orgueil de ces sauvages avait été blessé du refus qu'on avait fait de leurs présents.

» Le lendemain, l'adelantado s'étant approché de la côte, deux des principaux Indiens entrèrent dans l'eau, le tirèrent doucement de la barque et, le prenant dans leurs bras, le portèrent jusqu'au rivage, où ils le firent asseoir avec beaucoup de cérémonie sur un banc de gazon. Don Barthélemy tâcha d'en obtenir quelques renseignements sur le pays, et il donna ordre au notaire de l'escadre d'écrire leurs réponses. Celui-ci prépara aussitôt une plume, de l'encre et du papier, et il se mit à rédiger cette espèce de procès-verbal; mais à peine les Indiens eurent-ils été témoins de ce procédé étrange et mystérieux que, s'imaginant qu'on se disposait à jeter sur eux quelque charme magique, ils s'enfuirent avec terreur. Au bout de quelque temps, ils revinrent avec précaution, jetant en l'air une poudre odorante, dont ils brûlèrent quelques grains en se plaçant de manière à ce que le vent en chassât la fumée sur les Espagnols. Ils attribuaient probablement à cette poudre le pouvoir de conjurer tout funeste sortilège, car ils regardaient les étrangers comme des êtres dont la nature avait quelque chose de mystérieux et de surnaturel.

» Les matelots, de leur côté, regardaient l'antidote des Indiens avec une égale méfiance, et ils appréhendaient quelque sorcellerie; Fernand Colomb lui-même, qui était présent à cette scène, et qui la rapporte, paraît douter si ces Indiens n'étaient pas versés dans la magie, et si ce n'était pas cette raison qui les portait à la soupçonner chez les autres.... L'amiral partageait lui-même cette erreur; il dit au roi et à la reine, dans la lettre qu'il leur écrivit de la Jamaïque, que les naturels de Cariari et des environs sont de grands enchanteurs, et il fait entendre que les deux jeunes filles qui vinrent à bord de son vaisseau avaient de la poudre magique cachée sous leurs manteaux....

» L'escadre resta quelques jours dans ce mouillage; pendant ce temps, les vaisseaux furent visités et radoubés, et les équipages jouirent du repos et des distractions que leur offrait la proximité de la côte. L'adelantado, à la tête d'un détachement, fit des excursions dans les terres pour recueillir quelques renseignements. Nulle part il ne trouva d'or pur; tous les ornements de ces Indiens étaient du guanin; mais ils assurèrent à l'adelantado qu'en conti-

nuant à longer la côte, les vaisseaux arriveraient bientôt à un pays où l'or se trouvait en grande abondance.

» En examinant un des villages voisins, l'adelantado vit dans une grande maison plusieurs sépulcres. L'un d'eux contenait un corps humain embaumé. Dans un autre, il s'en trouvait deux enveloppés dans du coton, et si bien conservés qu'ils n'exhalaient pas la moindre odeur. Ils étaient parés des ornements qui leur avaient été les plus précieux pendant leur vie, et les tombeaux étaient décorés de peintures et de sculptures grossières représentant divers animaux, et quelquefois des figures informes par lesquelles on avait voulu représenter les défunts. Chez la plupart des peuplades sauvages, on retrouve une profonde vénération pour les morts, et on les voit prendre les plus grandes précautions pour conserver leurs restes.

» Avant de remettre à la voile, Colomb s'empara de sept Indiens; il en choisit deux, ceux qui lui parurent les plus intelligents, pour lui servir de guides, et il permit aux autres de retourner à terre. Les habitants de Cariari témoignèrent un vif chagrin en voyant qu'on emmenait leurs compatriotes. Ils accoururent en foule sur le bord de la mer, et envoyèrent aux vaisseaux quatre des principaux d'entre eux chargés de présents pour obtenir la délivrance des prisonniers. L'amiral leur assura qu'il n'emmenait leurs compagnons que pour lui servir de guides à peu de distance, le long de la côte, et qu'ils leur seraient bientôt rendus. Il fit distribuer divers cadeaux aux ambassadeurs, mais ni les promesses ni les présents ne purent adoucir le chagrin et les inquiétudes des naturels en voyant partir leurs amis avec les êtres qui leur inspiraient tant de craintes mystérieuses. »

Certainement Colomb croyait agir dans la plénitude de son droit; il y mettait même, d'après les idées du temps, une excessive modération. Mais ne peut-on pas regretter que, pour avoir des guides d'une utilité douteuse puisque les diverses peuplades de la côte n'avaient guère de rapports entre elles et ne se comprenaient généralement pas, il ait ainsi retenu prisonniers des naturels ? C'était là un exemple dont d'autres devaient singulièrement abuser.

En partant de Cariari, Colomb longea la côte de Costa-Rica, ou Côte Riche, ainsi nommée des mines d'or et d'argent que renferment ses montagnes. Il s'arrêta dans une grande baie fort belle qui, sur certaines cartes, porte le nom de baie de l'Amiral. Des îles verdoyantes entouraient cette baie; elles étaient séparées par des canaux profonds où les vaisseaux passaient librement; celui par lequel entra l'amiral a été appelé *Boca del Amirante*, bouche de l'Amiral. Les habitants firent un bon accueil aux Espagnols qui, pour la première fois, virent là de l'or pur. Les naturels portaient des plaques suspendues à leur cou. D'abord, ils refusèrent de s'en dessaisir, puis quelques-uns y consentirent et échangèrent contre des bagatelles des plaques qui valaient dix, quatorze et même vingt-deux ducats. Interrogés sur la provenance de l'or, ils firent comprendre qu'on en trouvait de grandes quantités dans plusieurs endroits de la côte, notamment à Veraguas, qui était à environ vingt-cinq lieues. Volontiers les Espagnols, dont ces richesses avaient excité la cupidité, se seraient arrêtés dans cette baie qui leur offrait un excellent abri et où ils auraient pu facilement s'enrichir par de fructueux échanges, mais Colomb ne perdait pas de vue la recherche du détroit qui devait le conduire aux riches régions de l'Asie orientale; il se borna à donner quelques repos à ses équipages, puis, ayant recueilli quelques échantillons des productions du pays et ayant pris les informations nécessaires, il mit à la voile le 17 octobre.

La flottille suivait la côte de Veraguas, si riche en or, au dire des indigènes; elle arriva à l'embouchure d'une grande rivière que Fernand Colomb appelle le Guaiz. Les chaloupes furent envoyées pour faire de l'eau, mais plusieurs centaines d'Indiens, sortant des forêts, parurent menaçants sur la rive; ils étaient armés de massues, de lances et d'épées de bois de palmier; ils entraient dans l'eau jusqu'à la ceinture et venaient au-devant des Espagnols en brandissant leurs armes. Cette colère dura peu; ils se calmèrent bientôt quand ils virent qu'on ne les attaquait ni ne les craignait, et finirent par échanger contre des colifichets dix-sept plaques d'or que Fernand Colomb évalue à environ cent cinquante ducats. Le lendemain, les sentiments avaient changé, et les Espagnols

qui se rendaient à terre furent accueillis par des démonstrations hostiles; ils durent se défendre; un arbalétrier blessa un Indien au bras; cela les faisait hésiter; un coup de canon, tiré d'une des caravelles, les mit en pleine déroute. Quatre Espagnols débarquèrent; en véritables enfants, les Indiens vinrent à eux et leur livrèrent même trois plaques d'or; c'était tout ce qu'ils avaient.

A l'embouchure d'une autre rivière, dans un endroit aujourd'hui nommé la lagune de Chiribi, les Espagnols furent mieux accueillis. Les guerriers étaient rassemblés en armes vers la côte et l'on pouvait craindre une réception hostile. Un canot se rendit à bord des caravelles, portant des hommes qui vinrent demander qui étaient ces étrangers et ce qu'ils voulaient. Satisfaits des dispositions amicales qui leur avaient été montrées, ils invitèrent les Espagnols à venir à terre. Le cacique les reçut lui-même avec beaucoup de bienveillance et leur fit don d'une grande plaque d'or qu'il portait; à son exemple, ses sujets remirent les leurs, de sorte que l'amiral put, dans cet endroit, s'en procurer dix-neuf. Fernand Colomb dit que, pour la première fois, les Espagnols trouvèrent en cet endroit quelques traces d'architecture solide; ils virent un gros bloc fait de pierre et de chaux, dont Colomb prit un morceau comme échantillon et qu'il regarda comme la preuve qu'il approchait d'un pays plus civilisé. C'était un nouvel encouragement à ses illusions au sujet de l'Asie.

Un vent favorable s'était levé; l'amiral voulut en profiter et il passa rapidement devant cinq villes ou villages, dont l'un lui fut désigné comme étant Veraguas, la capitale du district le plus riche en or. Au dernier de ces villages, celui de Cubiga, se terminait la région de l'or. Colomb passa outre, quelque tenté qu'il pût être de s'arrêter; il lui suffisait pour le moment d'avoir découvert le pays de l'or et il considérait les mines comme acquises aux rois; son unique préoccupation était d'arriver au détroit, qu'il croyait tout proche.

Comme le dit avec raison Irving [1], « pendant tout son voyage le long de la côte, l'amiral était sous l'influence d'illusions. Les

(1) T. III, p. 198.

Indiens qu'il avait rencontrés près de l'île de Guanaga lui avaient dit qu'il y avait dans l'intérieur une nation nombreuse et, autant qu'il l'avait pu comprendre, civilisée. Ce rapport avait été confirmé, à ce qu'il croyait, par les différentes tribus qu'il avait rencontrées. Dans sa lettre de la Jamaïque aux rois, il leur dit que tous les Indiens de cette côte s'accordaient pour vanter la magnificence du pays de Ciguare, situé à l'ouest, à dix journées de marche. Les habitants de cette contrée portaient des couronnes et des bracelets d'or; leurs vêtements étaient brodés d'or. Ils s'en servaient pour les usages les plus vulgaires, et leurs chaises et leurs tables étaient ornées de reliefs d'or. En voyant du corail, les Indiens assurèrent que les femmes de Ciguare en portaient autour de la tête et du cou; et les Espagnols leur ayant montré des épices, ils dirent également que cette contrée en produisait. Ils dépeignaient Ciguare comme un pays très commerçant, ayant de grandes foires et des ports de mer où arrivaient des vaisseaux armés de canon. Les habitants étaient d'une humeur martiale, et ils portaient, comme les Espagnols, des boucliers, des cuirasses, des épées et des arbalètes, ils montaient même à cheval. »

Ces renseignements avaient-ils été réellement donnés à Colomb? Faut-il y voir des allusions, singulièrement exagérées par la crédulité populaire, à la civilisation relative du Mexique ou du Pérou, dont les Indiens pouvaient avoir eu connaissance? L'amiral avait-il mal compris les indigènes, avec lesquels il ne pouvait s'expliquer que par signes ou par des interprètes parlant des dialectes différents? Son imagination, qui était des plus vives et des plus brillantes, avait-elle brodé sur les détails qui lui étaient donnés et qui répondaient à ses illusions? Il « crut comprendre que la mer, faisant un coude, allait jusqu'à Ciguare, et qu'au delà, à dix journées de distance, se trouvait le Gange. Il supposait que Ciguare était quelque province appartenant au Grand Khan ou à quelque autre potentat de l'Orient, et comme la mer la baignait, il présuma qu'elle était située de l'autre côté d'une péninsule, se trouvant dans la même position par rapport à Veraguas que Fontarabie à l'égard de Tortose en Espagne, ou que Pise à l'égard de Venise en Italie. En continuant à gouverner à l'est, il devait donc arriver

bientôt à un détroit comme celui de Gibraltar, qui le conduirait dans une autre mer, et après avoir visité Ciguare, il pourrait pénétrer jusqu'aux rives du Gange. Il expliquait la possibilité qu'il se trouvât si près de ce fleuve par l'idée qu'il avait conçue depuis longtemps que les géographes s'étaient trompés sur la circonférence du globe, qui était plus petite qu'on ne le croyait généralement. »

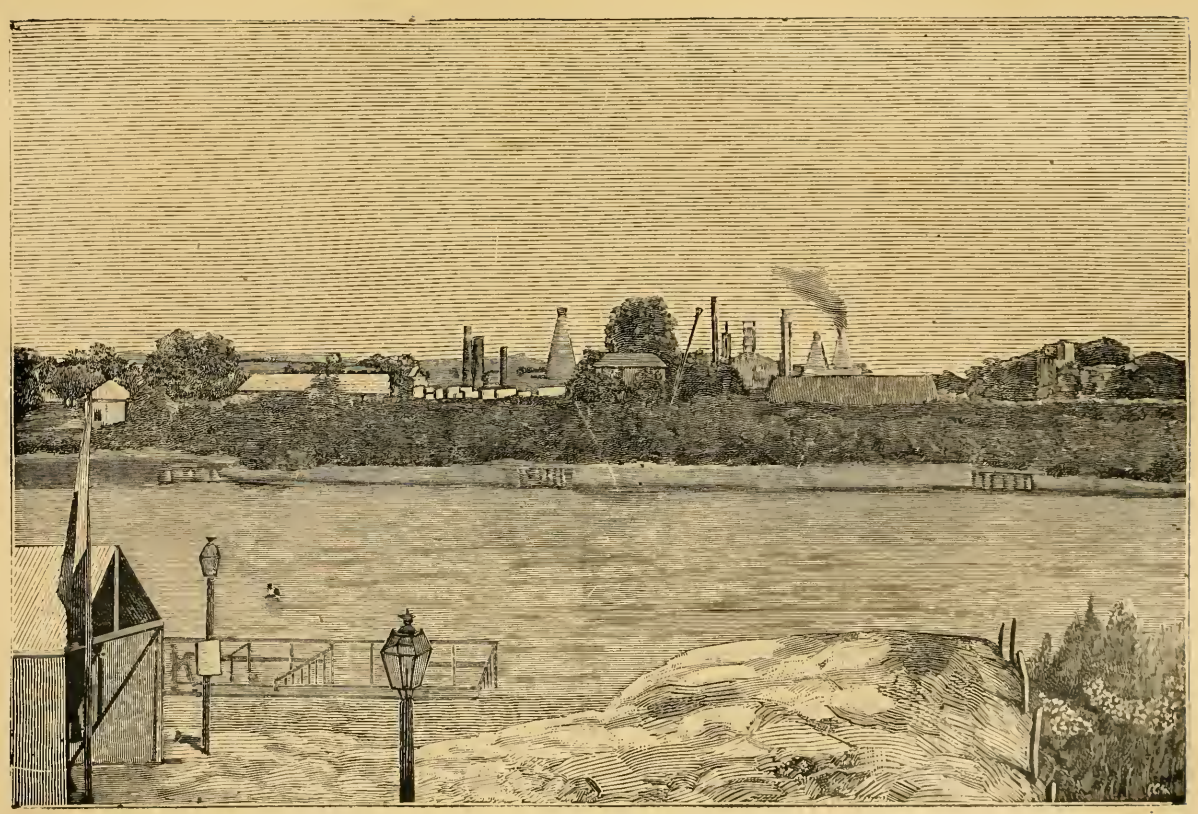
Avec ces illusions, on comprend que l'amiral ne s'arrêtât pas à la région de l'or. Il poursuivit donc sa route et, le 2 novembre, il jetait l'ancre dans une baie spacieuse et commode, où les eaux étaient assez profondes pour permettre aux caravelles de mouiller tout près de terre. Le pays était vraiment superbe ; il présentait à l'œil une série de plaines verdoyantes richement cultivées, où apparaissaient des maisons entourées d'arbres et des bosquets de palmiers ; on aurait dit un jardin, et l'amiral enthousiasmé donna à ce port le nom, qu'il a conservé, de Porto-Bello. Retenu par la pluie et les tempêtes, il resta là sept jours. Le 9 novembre, il remettait à la voile et, après divers arrêts, il se voyait forcé par le gros temps de chercher un refuge dans une petite rade, dont l'entrée était fort étroite et où cinq ou six vaisseaux seulement pouvaient trouver abri. C'était, du reste, un mouillage excellent, et la profondeur de l'eau était telle que les caravelles avaient dû jeter l'ancre tout près de la terre. Colomb appela cette rade El Retrete, la Retraite.

Les caravelles faisaient eau ; elles étaient attaquées par les tarets ; des réparations étaient nécessaires qui retinrent Colomb pendant neuf jours. Les naturels, grands, bien faits, se montraient bien disposés ; ils apportaient des provisions et des produits du pays, qu'ils échangeaient volontiers contre des objets d'Europe. Les premiers jours, les bons rapports ne furent pas troublés ; mais les caravelles étaient si près de terre que les matelots pouvaient facilement y sauter ; ils s'étaient familiarisés avec les naturels, et ils se rendaient dans leurs cabanes, même la nuit, malgré les défenses de Colomb, qui appréhendait les suites d'un semblable relâchement de la discipline. Ce qu'avait prévu l'amiral arriva ; les matelots commirent de tels excès, de telles violences, que

des rixes se produisirent entre eux et les Indiens; ceux-ci, justement indignés, firent appel aux autres naturels, qui se réunirent en grand nombre pour attaquer les caravelles ancrées tout près de la terre. Le danger devenait pressant ; l'amiral essaya d'effrayer les Indiens en faisant tirer un coup de canon à poudre ; ils virent qu'ils n'avaient eu aucun mal et continuèrent leurs menaces. Deux coups de canon qui firent des victimes les mirent en fuite, mais il fallut partir, quitter cette côte, devenue inhospitalière par la faute des Espagnols, après avoir fait des victimes et en laissant des ennemis acharnés là où ils n'avaient d'abord trouvé que des amis.

Quoiqu'il eût dépassé l'endroit où, d'après ses calculs, il devait trouver le détroit qui le conduirait aux Indes, Colomb ne renonçait pas à son projet; il poursuivait sa route malgré les vents contraires, n'avançant que très lentement. Toutefois, il ne pouvait se dissimuler le mauvais état de ses caravelles, fatiguées de cette longue et pénible navigation. Les matelots se plaignaient tout haut; l'avidité augmentait encore leur mécontentement; ils demandaient pourquoi on ne s'était pas arrêté à la côte de Veraguas, à cette région de l'or où il leur aurait été facile de s'enrichir. Les officiers faisaient à l'amiral des représentations dont il ne pouvait nier l'importance ; ils insistaient sur les difficultés du retour avec des vaisseaux qui seraient bientôt tout à fait hors de service. Après avoir imposé sa volonté, Colomb dut céder. D'ailleurs, ne commençait-il pas lui-même à douter de l'existence du fameux détroit. S'il persistait dans ses illusions au sujet du voisinage de l'Asie, était-il toujours certain qu'un passage existait qui l'y conduirait rapidement. Il n'ignorait pas qu'un navigateur espagnol, Bastidas, avait fait un voyage de découverte dans ces parages par une route opposée, et n'avait rencontré aucun détroit. Il a été dit par le notaire Porras, dans son *Journal du voyage*, qu'ils étaient arrivés à l'endroit où s'étaient terminées les découvertes de Bastidas [1].

(1) Certains historiens se sont demandé si Colomb avait pu avoir une connaissance suffisante du voyage de Bastidas. Le traducteur d'Irving dit, dans une note à ce sujet : « Il paraît douteux que Colomb connût exactement les détails de



Vue du couvent de Séville où ont séjourné les restes de Christophe Colomb.

Il fallait donc abandonner la poursuite du détroit et revenir sur ses pas. Certainement Colomb ne se décida pas à le faire sans regret ; ses belles espérances disparaissaient ; il comptait si bien annoncer aux rois qu'il avait découvert la route directe des Indes. Nous avons signalé ses illusions, qui se retrouvent dans de nombreux passages de sa lettre de la Jamaïque. Toutefois, à défaut de la route de l'Inde, n'avait-il pas découvert enfin la vraie région de l'or ? S'il trouvait sur la côte de Veraguas les richesses dont on lui avait fait un tableau si brillant, ne retournerait-il pas triomphant en Espagne? Les rois ne pourraient qu'être reconnaissants à l'homme qui, après leur avoir donné le nouveau monde, leur apportait d'inépuisables sources de richesses. Il y avait là certainement de quoi consoler l'amiral.

Le 5 décembre, la flottille reprenait la route qu'elle venait de faire avec tant de peine et se dirigeait sur Porto-Bello ; comme il n'était plus nécessaire de suivre la côte pour ne pas manquer le détroit, la marche fut plus rapide. En une journée, l'amiral atteignait cette belle rade. Sans s'y arrêter, il reprit, le lendemain, la route de la côte de Veraguas ; mais ses épreuves n'étaient pas terminées. A peine avait-il pris cette nouvelle direction que le vent changeait et lui devenait absolument contraire, si bien qu'il fut un moment tenté de reprendre sa route vers l'est. Il ne le fit pas cependant et il chercha à gagner la côte de Veraguas, mais une violente tempête l'en empêcha. Il essaya alors de se réfugier à Porto-Bello ; la bourrasque le repoussa vers le large. « Les vagues

ce voyage, car il était difficile qu'ils fussent parvenus en Espagne avant son départ. Bastidas avait été retenu à Hispaniola et il était à bord de cette flotte qui fit malheureusement naufrage à l'époque où Colomb se trouvait devant Saint-Domingue. Il échappa au sort de la plupart de ses compagnons et retourna en Espagne, où les rois catholiques lui accordèrent les récompenses que ses travaux avaient méritées. Quoique plusieurs de ses matelots fussent arrivés en Espagne avant le départ de Colomb et eussent donné une idée générale du voyage, il n'est pas probable que Bastidas eût encore envoyé ses cartes et ses papiers. Porras, dans son *Journal du voyage de Colomb*, dit qu'ils arrivèrent à l'endroit où s'étaient terminées les découvertes de Bastidas ; mais il peut avoir recueilli plus tard ces renseignements à Saint-Domingue. » Ne peut-on pas répondre qu'un habile marin comme Colomb n'avait pas besoin des cartes et plans de Bastidas? Il lui suffisait de « l'idée générale » du voyage donnée par les matelots pour en tirer son profit, et il aura pu reconnaître quelques points signalés par ces matelots.

étaient si hautes et les secousses si violentes, dit Roselly de Lorgues (1), qu'on ne savait plus comment gouverner. Des souffles contraires et incessamment variables empêchaient également d'entrer dans un port et de gagner la haute mer. Les caravelles se trouvaient ainsi ballottées entre le danger d'être submergées et celui de se briser contre les écueils qu'empêchait de distinguer le bouillonnement de la mer.... Jouets des flots, les quatre caravelles étaient tantôt poussées sur la cime des vagues devenues des montagnes, tantôt précipitées dans les sombres gouffres creusés à leur base ; « jamais on ne vit la mer aussi haute, aussi horrible, aussi couverte d'écume ». Le ciel, couvert de nuages rouges, chargés de foudre, était lourd et suffocant. A chaque instant d'immenses éclairs déchiraient cette tenture et enflammaient l'horizon. Les yeux ne pouvaient soutenir l'éclat de cette fulguration incessante ; les marins fermaient la paupière pour ne point la voir. Les secousses que la violence des lames imprimait aux navires faisaient gémir leurs membrures ; à tout instant ils semblaient devoir s'ouvrir et s'engloutir dans l'abîme. La couleur sanglante des nuées se reflétait dans la teinte rougeâtre de « cette mer qui semblait être de sang et paraissait bouillonner comme une chaudière sur un grand feu. Jamais on n'avait vu le ciel avec un aspect aussi effrayant ; il brûla un jour et une nuit comme une fournaise. » Pendant vingt-quatre heures, on respira du feu.

« La foudre, amassée dans les hautes couches de l'atmosphère, se déchargeait à tout instant ; le feu du ciel tombait autour des caravelles, qui avaient cessé de s'apercevoir. Aux détonations rapprochées de la foudre, chaque navire croyait qu'un autre tirait son artillerie pour demander du secours au moment où il s'engloutissait.

« Au milieu de tous ces désordres de la nature, la pluie tombait à flots ; elle finit par l'emporter et par éteindre la foudre. Elle tombait sans interruption « et si épaisse qu'il semblait qu'on la versât d'en haut à pleines cruchées ». Elle continua ainsi l'espace de huit jours ; c'était comme un autre déluge. Les équipages « se

(1) T. II. p. 222.

trouvaient tellement harassés qu'ils souhaitaient la mort pour être délivrés de tant de maux ».

Au milieu de cette tempête, « une des caravelles fut emportée au loin. Elle avait réussi à jeter une ancre pour se maintenir, mais un coup de vent emporta le grand canot des officiers, et, pour ne pas périr, « l'équipage dut à la hâte couper le câble. Pendant trois jours elle fut le jouet des vagues. » Les autres navires n'étaient guère mieux partagés ; « ils avaient déjà perdu des chaloupes, des ancres, des amarres ; ils étaient entr'ouverts et n'avaient plus de voiles ». Le naufrage semblait inévitable, et suivant la remarque du P. Charlevoix, dans son *Histoire de Saint-Domingue*, on est étonné que « ces bâtiments, sur lesquels on ne se serait pas cru en sûreté dans une mer calme, aient résisté si longtemps à une si terrible agitation ».

Et cependant, le plus grand danger n'était pas passé. Le 13 décembre 1502, Colomb, malade, reposait, lorsqu'il entendit retentir à bord de sa caravelle un cri d'effroi. Il sortit aussitôt et vit un spectacle réellement terrible : la flottille était menacée par une de ces pompes ou trombes marines que les gens de mer appellent *fronks*, que l'on connaissait alors si peu et qui ont depuis submergé tant de navires [1]. » Comment parer à ce péril imminent? « A la vue de la trombe qui s'avançait sur eux, dit Irving [2], les marins, désespérés, reconnaissant qu'aucun effort humain ne pourrait détourner ce danger, se mirent à réciter des passages de saint Jean l'évangéliste. La trombe passa entre les vaisseaux sans leur faire aucun mal, et les matelots tremblants attribuèrent leur salut à l'efficacité miraculeuse des paroles de l'Écriture. » M. Roselly de Lorgues s'inscrit en faux contre cette version, qui enlève tout rôle particulier à Colomb, contrairement au récit des témoins oculaires ; il fait observer que les marins des caravelles ne pouvaient pas s'entendre sur le choix des passages à lire de l'Évangile de saint Jean, qu'ils n'avaient probablement pas la Bible entre leurs mains et que les catholiques espagnols ne croyaient pas,

(1) P. Charlevoix.
(2) T. III, p. 211.

comme le protestant Irving, à « l'efficacité miraculeuse des paroles de l'Évangile ». Ces objections sont très sérieuses.

L'historien catholique présente tout autrement les faits; voici, résumé, son récit : « Colomb fit soudain allumer dans les fanaux des cierges bénits, arborer l'étendard royal de l'expédition; ceignit son épée par-dessus le cordon de Saint-François; prit en ses mains le livre des évangiles, et, debout en face de la trombe qui s'approchait, lui notifia la sublime affirmation qui ouvre le récit du disciple bien-aimé de Jésus, saint Jean, le fils adoptif de la Vierge....

» Alors, de par ce Verbe divin, notre Rédempteur, dont la parole calmait les vents et apaisait les flots, Christophe Colomb commanda impérieusement à la trombe d'épargner ceux qui, faits enfants de Dieu, s'en allaient porter la croix aux extrémités des nations et naviguaient au nom trois fois saint de la Trinité. Puis, tirant son épée, plein d'une ardente foi, il traça dans l'air, avec le tranchant de l'acier, le signe de la croix, et décrivit autour de lui un cercle acéré, comme s'il coupait réellement la trombe [1]. En effet, ô prodige ! la trombe, qui marchait vers les caravelles, attirant avec un noir bouillonnement les flots, parut poussée obliquement, passa entre les navires à demi noyés par le bouleversement des vagues, s'éloigna rugissante, disloquée, et s'alla perdre dans la tumultueuse immensité des plaines atlantiques [2]. »

Faut-il voir là un fait surnaturel, un miracle ? Oui, répond sans hésiter M. Roselly de Lorgues, qui s'appuie notamment de cette réflexion du vieil historien Herrera : « Ils (Colomb et les équipages) crurent avoir été garantis par la vertu divine. » La flottille avait été protégée, en effet, par la Providence, mais il n'en résulte pas nécessairement qu'il y ait eu un miracle, une dérogation aux lois de la nature. Fernand Colomb se borne à dire que la trombe passa près du navire, que l'amiral récita l'Évangile de saint Jean

(1) M. Roselly de Lorgues cite cette note de Cotolendy, traducteur de la *Vie de Christophe Colomb*, 1681 : « On se garantit de la trombe en la taillant avec un couteau et l'évangile de saint Jean. » L'idée vient-elle de l'acte de Christophe Colomb? N'était-elle pas antérieure?

(2) T. II, p. 227.

et fit avec son épée le signe de la couper et elle s'éloigna. » On ne trouve pas dans ces quelques lignes l'affirmation du miracle. Ces paroles mêmes du P. Charlevoix : « La même piété qui avait fait recourir Colomb à Dieu pour être préservé l'empêcha de douter qu'il ne lui fût redevable de son salut dans cette circonstance, » n'impliquent pas nécessairement un miracle; un chrétien à la foi ardente comme Colomb ne pouvait pas douter qu'il fût redevable à Dieu de son salut dans une circonstance aussi critique. Donc, sur le caractère miraculeux de ces faits, nous suspendrons notre jugement, de même que nous l'avons déjà fait, en attendant que l'Église se prononce.

C'était la dernière épreuve pour le moment, la tempête était finie; toutefois la présence autour des caravelles de nombreux requins causa aux marins une certaine appréhension. « Leur aspect, dit Irving, parut un funeste présage, car c'est (ou plutôt c'était) une superstition des marins de croire que ces poissons voraces sentent de loin l'odeur des corps morts; qu'ils ont même une sorte de pressentiment de leur proie et qu'ils se tiennent près des navires sur lesquels il se trouve des personnes malades ou qui courent risque d'être submergés. Ils prirent plusieurs de ces requins au moyen d'énormes hameçons attachés à des chaînes et n'ayant souvent pour amorce qu'un morceau de drap de couleur. Dans l'estomac d'un de ces poissons ils trouvèrent une tortue vivante; dans un autre la tête d'un requin jetée récemment de l'un des vaisseaux, tant ces fléaux de l'océan dévorent indistinctement tout ce qui s'offre à leur voracité. Malgré leurs idées superstitieuses, les matelots furent bien aises de se nourrir d'une partie de ces requins, car les vivres commençaient à leur manquer. La longueur de leur voyage avait consumé la plus grande partie de leurs provisions; la chaleur et l'humidité du climat et l'eau qui entraient dans les vaisseaux avaient gâté le reste; leur biscuit était tellement rempli de vers que, malgré leur faim, ils étaient obligés, au témoignage de Fernand Colomb, de le manger dans l'obscurité, de crainte que leur cœur ne se soulevât en le voyant. »

L'amiral comprenait combien ses équipages avaient besoin de repos et ses navires de réparations; il songeait à s'arrêter sur la

côte de Veraguas ; le pays, sain et fertile, était riche en mines d'or ; il pourrait donc, tout en donnant à ses matelots les moyens de se remettre, en étudier les richesses. En se rendant à cette côte, il s'arrêta dans une rade près de laquelle se trouvait une peuplade dont les habitations étaient construites dans les arbres. Était-ce pour se mettre à l'abri des attaques des bêtes féroces ou d'autres tribus ? Était-ce par crainte des inondations, la côte étant très basse ?

Si la tempête avait cessé, les vents n'étaient pas devenus favorables pour gagner la côte de Veraguas ; plusieurs fois Colomb dut chercher un abri contre les gros temps. Enfin, le 3 janvier 1503, la flottille se rapprochait de la côte si désirée, et le 6, jour de l'Épiphanie, elle se trouvait à l'entrée d'une rivière appelée par les naturels Yebra et qu'à cause de la fête du jour l'amiral nomma Belen ou Bethléem. Il avait fallu un mois aux Espagnols pour faire une trentaine de lieues, tellement leur navigation avait été peu favorisée par les vents ; aussi l'amiral donna à la côte qu'il venait de parcourir le nom significatif de *costa de los contrastes*, côte des contrariétés.

La rivière de Belen était à environ deux lieues de celle de Veraguas ; elle était plus profonde à son embouchure, de sorte que, par la haute mer, les caravelles pouvaient y entrer et s'y mettre à l'abri. Le pays était superbe ; on avait de nouvelles preuves de ses richesses minières. Ainsi les Espagnols avaient voulu se mettre en communication avec les naturels ; d'abord mal accueillis, ils étaient parvenus ensuite à nouer des relations assez bonnes, ce qui leur avait permis de se faire donner, en échange de diverses bagatelles, vingt plaques d'or et même quelques morceaux d'or vierge. Les naturels faisaient comprendre que les mines existaient abondantes dans des montagnes lointaines de la province de Veraguas, qui constituait bien réellement la « région de l'or ». Deux des caravelles entrèrent le 9 janvier dans la rivière de Belen ; les deux autres y pénétrèrent le lendemain à la marée haute.

Il fallait reconnaître le pays et établir avec les chefs des rapports réguliers, qui permissent de vérifier l'existence des mines d'or annoncées. Ni l'âge ni la santé de Colomb ne lui permet-

taient d'entreprendre les expéditions nécessaires pour cela ; il se devait d'ailleurs de rester avec la flottille, dont le salut dépendait de lui. Son frère l'adelantado fit une première reconnaissance ; il remonta la Veraguas, avec une chaloupe bien armée, jusqu'à la demeure du principal cacique, appelé Quibian. Celui-ci vint au-devant des Espagnols ; il était grand, robuste et paraissait décidé. Cette première entrevue fut amicale ; le cacique offrit à l'adelantado les ornements d'or qu'il portait et se montra satisfait des présents qu'il reçut en échange. Il consentit même à venir visiter les vaisseaux, où Colomb le reçut bien. Cependant il ne se livrait pas, et l'on pouvait même deviner qu'il se défiait de ces étranges et dangereux visiteurs. Toutefois lorsque Quibian, quittant le vaisseau-amiral, regagna son village, tout semblait indiquer qu'on était de bonne intelligence.

A bord de la flottille, on se félicitait, après les gros temps et les tempêtes, de se trouver à l'abri ; on se trompait, car le 24 janvier, les caravelles faillirent se perdre. La rivière grossit tout à coup ; les eaux venaient de l'intérieur avec l'impétuosité d'un torrent ; les ancres furent enlevées, les vaisseaux, lancés les uns contre les autres, se choquaient violemment au risque de se briser ; la *Capitane* perdit son mât de misaine. L'amiral aurait voulu prendre la mer, mais les vents et les brisants rendaient impossible la sortie de la rivière. Heureusement ce gros temps, que Colomb attribuait à de grandes pluies tombées dans les montagnes, dura peu.

Le 6 février, l'adelantado partait sur les chaloupes, avec soixante-huit hommes bien armés, pour remonter la Veraguas et aller à la recherche des mines. Il fut reçu par Quibian, qui vint au-devant de lui sans armes. L'entrevue fut courtoise ; d'après Pierre Martyr, pour donner un siège au cacique, un Indien aurait pris une grosse pierre dans la rivière, l'aurait lavée et essuyée, et Quibian s'y serait assis « comme sur un trône ».

A la suite de cette entrevue, l'adelantado, auquel le cacique avait donné trois guides, partit à la recherche des mines ; il laissait une partie de ses hommes pour garder les chaloupes. L'excursion dura trois jours ; dans la première journée, les Espagnols durent traverser quarante fois une rivière ; dans la deuxième, ils arri-

vèrent au milieu d'une épaisse forêt où le sol semblait, suivant un vieil historien, « imprégné d'or ». En deux heures, chacun avait recueilli à la surface de la terre sa petite provision d'or. Conduisant l'adelantado au sommet d'une haute montagne, les guides lui firent voir une vaste étendue de pays, lui disant que toute la région, jusqu'à vingt journées de marche dans la direction de l'ouest, était remplie d'or, et ils lui donnèrent les noms de diverses contrées.

Lorsque l'adelantado rendit compte de son expédition à l'amiral, celui-ci se montra très satisfait. Cependant il apprit bientôt que Quibian, peu soucieux de conserver les étrangers, leur avait fait voir les mines d'un cacique avec lequel il était en guerre, et leur dissimulait celles qui étaient sur son territoire. Si cela montrait qu'on ne devait pas se fier à lui, cela n'enlevait rien aux résultats acquis. D'ailleurs, l'adelantado fit une nouvelle expédition en suivant la côte. Bien accueilli par les divers caciques qu'il rencontra, il trouva de nouvelles et nombreuses preuves de l'existence de l'or, les naturels en portant presque tous de grandes plaques. Lorsqu'il revint, rapportant beaucoup d'or et faisant une brillante description des belles régions qu'il avait parcourues, l'amiral conclut que nul pays ne se trouvait aussi riche en or que le district de Veraguas et que nul mouillage ne pouvait l'emporter sur celui de Belen. Dans son enthousiasme, il allait plus loin. Comme on avait parlé à l'adelantado d'une nation éloignée, qui avait une civilisation avancée et portait des vêtements et des armes comme les Espagnols, Colomb, se reprenant à ses vieilles illusions, se figura de nouveau avoir atteint une des parties les plus favorisées du continent asiatique et avoir découvert « une des sources où le roi Salomon puisait ses richesses ». Il identifiait les mines de Veraguas avec celles de la Chersonèse d'or, d'où, suivant Josèphe, le roi juif avait tiré l'or dont il s'était servi pour la construction du temple. « Ces mines étaient situées à la même distance du pôle et de la ligne et, si les renseignements des Indiens étaient exacts, elles devaient être à peu près à la même distance du Gange. »

Quoi qu'il en soit de ces illusions persistantes, un double fait

restait : le pays de Veraguas était riche en or [1], et la rivière de Belen offrait un endroit favorable pour fonder un établissement. Colomb, chassé de cette île d'Hispaniola qu'il avait découverte et conquise, songea à fonder une colonie à Belen pour assurer à l'Espagne la possession du pays et commencer immédiatement l'exploitation des mines. L'adelantado donna la plus complète approbation à ce projet ; il consentit même à rester pour prendre le commandement de la nouvelle colonie, pendant que l'amiral retournerait en Espagne pour demander des hommes, des armes et des vivres.

Personne n'était supérieur à l'adelantado pour exécuter rapidement un projet ; il se mit immédiatement à l'œuvre ; les quatre-vingts hommes désignés pour rester furent divisés en groupes de dix, ayant chacun leur tâche. En quelques jours, des maisons en bois, couvertes en feuilles de palmier, étaient construites ; un bâtiment plus grand devait servir de magasin ; on y mettrait les munitions, l'artillerie et une partie des provisions. Par surcroît de précautions, l'amiral laissait à la colonie une des caravelles, *le Galicien*, qui servirait d'entrepôt. S'il restait peu de vivres, le pays était fertile ; il fournissait en abondance du maïs, des fruits et des poissons.

Les travaux étant, sinon terminés, au moins assez avancés, l'amiral se prépara à mettre à la voile. Il devait se rendre d'abord à Hispaniola pour demander qu'on envoie immédiatement à la nouvelle colonie tout ce dont elle pouvait avoir besoin ; de là il continuerait sur l'Espagne ; mais au moment de partir il se trouva arrêté par un obstacle imprévu. Les caravelles n'avaient pénétré que difficilement, et grâce à la haute mer, dans la rivière de Belen ; quand elles voulurent sortir, l'eau avait baissé, et si faible que fût leur tirant d'eau, il était impossible de leur faire franchir le banc de sable qui barrait l'embouchure de la rivière. Il fallut donc attendre que les pluies amenassent une crue dont l'on profiterait, et les équipages, que précédemment les pluies continuelles

(1) Colomb, dans sa lettre de la Jamaïque aux rois, disait qu'il avait vu plus d'or à Veraguas en quelques jours, qu'à Hispaniola en quatre ans.

désespéraient, les demandaient maintenant. Les événements n'allaient pas tarder à prouver que ce retard était providentiel. Si Colomb avait pu, dès ce moment-là, sortir de la rivière, il aurait certainement mis à la voile, et malgré l'habileté et l'énergie de l'adelantado, il est probable que la colonie de Belen aurait subi le même sort que celle de la Nativité laissée à Hispaniola au premier voyage.

Le cacique Quibian n'avait pas la confiance et la bonhomie de Guacanagari ; il ressemblait plutôt à Caonabo, et il se méfiait de ces étrangers qui venaient s'établir sur ses domaines ; il comprenait que son pouvoir serait bien réduit, s'il ne disparaissait pas tout à fait. Dans le but de se débarrasser des Espagnols en les amenant à s'installer ailleurs, il avait fait conduire l'adelantado, dans son expédition à la recherche des mines d'or, vers les domaines d'un autre cacique avec lequel il était en guerre. Sa ruse n'avait pas réussi; l'amiral avait été avisé du fait, et l'embouchure de la rivière de Belen lui semblait toujours l'endroit le plus propice pour la fondation d'un établissement.

N'ayant pu se délivrer ainsi d'hôtes dangereux, Quibian aurait préparé secrètement une attaque de vive force ; il ne connaissait pas la puissance des armes espagnoles, et il ne devait pas douter de triompher, grâce à la supériorité du nombre. Ni l'amiral ni l'adelantado ne se doutaient du danger qui menaçait la naissante colonie, lorsqu'ils en furent prévenus par un homme qui n'avait joué jusqu'à ce moment qu'un rôle secondaire. Attaché à Colomb dès sa première expédition, Diégo Mendez était devenu un de ses écuyers ; il avait étudié les habitudes des Indiens, et les allures de Quibian excitèrent ses soupçons. En ce moment le cacique réunissait tous ses guerriers et ceux de ses alliés pour une expédition contre une autre peuplade indienne. Diégo Mendez pensa que ces préparatifs pouvaient tout aussi bien viser les Espagnols, et il fit part de ses soupçons à l'amiral. « Monseigneur, lui dit-il, ces gens qui ont passé par ici en tenue de guerre disent qu'ils vont rejoindre ceux de Veraguas pour marcher contre les Indiens de Cobra-Anaira. Je pense que c'est au contraire pour brûler nos vaisseaux et nous massacrer

tous [1]. » Chargé par Colomb de surveiller de près les mouvements des Indiens, Mendez ne tarda pas à acquérir la preuve que ses soupçons étaient fondés. Ayant remonté, dans un canot, le cours du Veraguas, il rencontra un millier d'Indiens en armes. Il débarqua et s'avança seul au-devant d'eux, leur offrant de les accompagner, avec son canot et ses hommes, dans leur expédition. L'offre fut refusée avec des témoignages évidents de mauvaise humeur ; les Indiens semblaient très contrariés d'avoir été surpris dans leur marche. Mendez, qui était remonté sur son canot, continua à suivre leurs mouvements jusqu'au moment où ils se décidèrent à retourner à Veraguas. Immédiatement, Mendez se rendit auprès de Colomb, auquel il rendit compte de ce qui s'était passé. D'après lui, les Indiens étaient en marche pour surprendre les Espagnols ; se voyant découverts, ils avaient renoncé momentanément à l'exécution de leur projet.

Le hardi Espagnol offrit, du reste, de pénétrer jusqu'à la résidence de Quibian pour voir si celui-ci préparait en effet une expédition contre la colonie et les caravelles. Il partit avec un seul compagnon, Rodrigo de Escobar. L'entreprise était hasardeuse et pouvait leur coûter la vie à tous deux. Ils s'avancèrent à pied le long de la côte et arrivèrent à l'embouchure du Veraguas. Là, ils trouvèrent deux canots remplis d'Indiens, avec lesquels Mendez entra en conversation. Il comprit ou crut comprendre que ses soupçons étaient justifiés. L'armée qu'il avait rencontrée, et que sa vigilance avait forcée à rétrograder, se rendait à Belen afin de surprendre les hommes blancs, de les massacrer et de brûler leurs vaisseaux et leurs maisons. Découverts par l'arrivée de Mendez, qui rendait toute surprise impossible et leur faisait craindre une lutte dangereuse, ils avaient renoncé momentanément à leur projet, en se réservant de l'exécuter quelques jours plus tard. Mendez demanda aux Indiens de le conduire à la résidence de Quibian ;

(1) Diégo Mendez a laissé une relation détaillée de tous ces événements, que tous les historiens ont plus ou moins suivie. C'est le récit d'un témoin oculaire. Toutefois, il faut faire la part de la jactance espagnole. En voici le titre : *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del ultimo viage del amirante don Cristoba! Colon.*

ceux-ci refusèrent d'abord, faisant comprendre aux deux Espagnols qu'ils allaient au-devant d'une mort certaine; mais gagnés par les instances et surtout par les présents de Mendez, ils consentirent à les débarquer au village du cacique. La maison de celui-ci, très spacieuse, était isolée; elle s'élevait sur une colline située au bord du fleuve. Mendez prit bonne note de la configuration des lieux; cela devait bientôt lui servir.

L'arrivée des deux Espagnols causa une surprise générale. Lorsqu'ils voulurent gravir la colline sur laquelle était la demeure de Quibian, les Indiens s'y opposèrent. Mendez avait appris que le cacique avait été blessé à la cuisse par une flèche; il se présenta comme un médecin venu pour le guérir. Il obtint assez facilement créance, d'autant que, pour les Indiens, les blancs étaient des êtres supérieurs. Il put donc continuer sa route avec son compagnon; ils traversèrent une terrasse autour de laquelle étaient rangées, comme de sanglants trophées, les têtes d'ennemis tués sur le champ de bataille. Au moment où ils arrivaient près de la porte de la maison, des femmes et des enfants s'enfuirent en poussant des cris; un Indien, jeune et vigoureux, fils du cacique, sortit brusquement et frappa violemment Mendez, qui dut reculer. Les deux aventuriers coururent alors un grand danger; toutefois, Mendez parvint à calmer le jeune Indien; il l'assura qu'il n'était venu que pour guérir son père; il lui fit présent d'un peigne, d'un miroir et d'une paire de ciseaux, et il lui apprit comment on devait s'en servir pour se couper les cheveux. « Il est singulier, dit à ce propos Irving, que l'homme, dans l'état sauvage, soit souvent plus facile à prendre par la vanité que par toute autre faiblesse. » N'en est-il pas souvent de même de l'homme civilisé ?

Cependant les deux Espagnols ne purent pénétrer jusqu'à Quibian, mais cela importait peu à Mendez; il avait acquis la conviction qu'une expédition se préparait qui ne pouvait être dirigée que contre les hommes blancs; il connaissait la résidence du cacique et savait comment on pouvait y arriver. Grâce aux présents qui avaient flatté « la vanité des sauvages », il put se retirer avec son compagnon et aller rendre compte à Colomb des résultats de son aventureuse expédition.

Devant les menaces de Quibian, dont on ne doutait plus, que fallait-il faire ? Des mesures de précaution mirent la flotte et l'établissement à l'abri d'une surprise. Mais cela ne suffisait pas, et l'adelantado proposa à l'amiral de s'emparer du cacique et de sa famille, de les envoyer en Espagne et de faire de son village le siège de la nouvelle colonie. Le moyen était radical; n'était-il pas un peu violent ? En fait, Quibian n'avait pas encore attaqué les blancs qui s'étaient établis chez lui sans son aveu, et Diégo Mendez pouvait s'être trompé dans ses observations. Il faut se rappeler que les Espagnols et Colomb lui-même se croyaient tout permis à l'égard des Indiens.

« Pour un homme du caractère prompt et décidé de l'adelantado, raconte Irving, résumant les versions des contemporains (1), concevoir et exécuter n'était, pour ainsi dire, qu'une seule et même chose. Prenant avec lui soixante-quatorze hommes bien armés, parmi lesquels se trouvait Mendez, et se faisant accompagner d'un interprète indien, il s'embarqua le 30 mars sur les chaloupes, côtoya la terre jusqu'à l'embouchure de la Veraguas, remonta cette rivière avec rapidité, et avant que les Indiens eussent pu concevoir le moindre soupçon, il débarquait au village, au pied de la colline sur laquelle était située la maison du cacique.

» Lorsque Quibian apprit que l'adelantado venait d'arriver avec une troupe nombreuse, il lui envoya un messager pour le prier de ne pas entrer dans sa maison, non pas qu'il soupçonnât les projets des hommes blancs, ni qu'il crût que les siens étaient découverts, mais de crainte, à ce qu'on présume, que les Espagnols ne vissent ses femmes; car Fernand Colomb assure que les Indiens de cette province étaient extrêmement jaloux, et il est probable que la conduite des Européens ne leur en avait donné que trop de sujets.

» L'adelantado n'eut aucun égard à cette prière; mais de peur que le cacique ne prît l'alarme et ne s'enfuit à la vue d'une troupe nombreuse, il monta la colline, accompagné seulement de cinq hommes, parmi lesquels se trouvait Diégo Mendez, ordonnant au

(1) T. III, p. 231.

reste de ses gens d'avancer en silence et avec les plus grandes précautions, deux seulement à la fois, et à quelque distance les uns des autres. Au signal que leur donnerait un coup d'arquebuse, ils devaient entourer la maison et ne pas permettre qu'une seule personne s'en échappât.

» Comme l'adelantado approchait de l'habitation, un autre messager en sortit pour le prier de ne pas entrer et lui dire que le cacique allait venir le recevoir, quoique souffrant encore de la blessure que lui avait faite une flèche. Bientôt après, il vit arriver Quibian, qui s'assit sous la porte et désira que l'adelantado approchât seul. Don Barthélemy ordonna à Diégo Mendez et à ses quatre compagnons de rester à une petite distance, d'avoir l'œil sur tous ses mouvements et d'accourir à son secours dès qu'ils le verraient prendre le cacique par le bras. Il avança alors avec l'interprète indien, par le moyen duquel une conversation s'engagea entre le cacique et l'adelantado. Celui-ci se mit à parler de la blessure de Quibian et sous prétexte de l'examiner, il lui saisit le bras. A ce signal, quatre Espagnols s'élancèrent à ses côtés, et le cinquième tira le coup d'arquebuse convenu. Quibian fit tous les efforts possibles pour s'échapper, mais il n'était pas facile de faire lâcher prise au poignet de fer de l'adelantado. Doués tous les deux d'une grande force musculaire, la lutte la plus violente s'établit entre eux, mais Diégo Mendez et ses compagnons étant venus à l'aide de don Barthélemy, on lia au cacique les pieds et les mains. Au signal convenu, le reste des Espagnols avaient entouré la maison et s'étaient emparés de la plupart de ceux qui y étaient renfermés, au nombre de cinquante, tant jeunes que vieux. Dans ce nombre se trouvaient les femmes et les enfants de Quibian et plusieurs de ses principaux sujets. Personne ne fut blessé, car personne ne fit résistance [1].... Lorsque les pauvres sauvages virent leur chef

(1) Ce défaut de résistance pourrait faire douter que Quibian préparât une attaque, ou au moins qu'elle fût aussi prochaine que l'avait déclaré Mendez ; il semble que les Indiens, si imprévoyants qu'on les suppose, auraient pu essayer de résister s'ils avaient été réunis en nombre pour une expédition. Mendez, qui ne pouvait s'expliquer que par signes avec les Indiens, ne s'était-il pas trompé, au moins sur l'imminence de l'attaque?

prisonnier, ils remplirent l'air de leurs lamentations, suppliant qu'on lui rendît la liberté et offrant pour sa rançon un trésor considérable qu'ils disaient être caché dans la forêt voisine. L'adelantado fut sourd à leurs prières et à leurs offres ; Quibian était un ennemi trop dangereux pour le laisser échapper ; il devait rester comme otage pour la sûreté de l'établissement. » Don Barthélemy voulait même faire encore prisonniers au moins les principaux Indiens, mais ceux-ci avaient pris la fuite et s'étaient immédiatement jetés dans des forêts, où il aurait été imprudent de les poursuivre. On « retourna donc aux vaisseaux, chargé de dépouilles prises dans la demeure de Quibian ; elles consistaient en plaques et en cercles d'or massif tels que les Indiens en portaient autour du cou, des bras et des chevilles, et deux couronnes de même métal. Le tout valait au moins trois cents ducats [1]. Un cinquième du butin fut prélevé pour la couronne ; le reste fut partagé entre ceux qui avaient participé à l'entreprise ; une des couronnes fut remise à l'adelantado comme un trophée de sa victoire ».

En effet, la victoire, due au moins autant à Mendez qu'à Barthélemy Colomb, était complète en apparence ; non seulement Quibian était aux mains des Espagnols, mais toute sa famille et plusieurs des principaux chefs ; les Indiens étaient en pleine déroute sans même avoir combattu. Toutefois on peut dire, pour la capture de Quibian, comme précédemment pour celle de Caonabo, qu'elle avait été opérée par des procédés peu chevaleresques. Si même, à ce point de vue, on comparait l'adelantado et Ojeda, l'avantage ne serait pas au premier. Il faut se rappeler, pour comprendre ces faits, que nous sommes au commencement du XVI^e^ siècle, avec des Espagnols qui croyaient qu'à l'égard des Indiens, comme jadis des Maures, tout était licite [2].

(1) Soit environ 1,300 dollars, d'après le traducteur d'Irving.

(2) Nous avons cité le long et curieux récit d'Irving, fait d'après les contemporains, et notamment d'après Diégo Mendez, l'un des principaux acteurs. Certains historiens mentionnent à peine en quelques lignes la capture de Quibian. « Don Barthélemy, dit M. Roselly de Lorgues, prit avec lui quatre-vingts hommes, qui le suivirent deux par deux à quelque distance de la demeure de Quibian, cachés dans les arbres. Puis, il s'avança, suivi seulement de cinq hommes, dans la forteresse du

La Cathédrale de la Havane où sont les restes de Colomb.

Loyal ou non, ce hardi coup de main semblait assurer l'avenir de la colonie. Que pouvaient redouter les Espagnols maintenant qu'ils avaient entre leurs mains le redoutable cacique? Par précaution, l'adelantado n'avait pas voulu garder à Belen son important prisonnier; il avait expédié tous les captifs à bord des caravelles; il ne fallait pas que les Indiens pussent espérer les délivrer en attaquant l'établissement. Ce surcroît de précautions causa le salut de Quibian et la perte de la colonie. La garde personnelle du cacique avait été donnée à un des marins les plus vigoureux, le pilote principal, Juan Sanchez; l'adelantado le lui avait recommandé d'une façon toute particulière; le pilote répondit que si son prisonnier s'échappait, il consentait à ce qu'on lui arrachât la barbe poil par poil. Que pouvait-il craindre? Quibian avait les mains et les pieds liés et il était attaché à un des bancs de la chaloupe. Pendant le trajet, le cacique ne cessait de se plaindre; Sanchez, qui le savait blessé, en eut pitié; il détacha les liens qui fixaient Quibian sur le banc; il se contenta de tenir la corde dans sa main; d'ailleurs le prisonnier, qui restait pieds et poings liés, semblait ne pouvoir faire aucun mouvement. Mais ses liens s'étaient desserrés dans le trajet; il put se rapprocher insensiblement du bord du bateau, et profitant de l'obscurité, se jeter brusquement à l'eau. Sanchez, pour ne pas être entraîné dans la mer, dut lâcher aussitôt la corde. On ne pouvait songer à poursuivre le cacique, tant à cause de la nuit que parce qu'il fallait veiller sur les autres prisonniers. Lorsque les chaloupes rallièrent les caravelles, le plus important des captifs manquait; mais comme il était blessé, il était douteux qu'il ait pu gagner la côte à la nage et sans doute il avait péri.

Tout regrettable qu'elle pût être, la disparition du cacique ne changea pas les dispositions de l'amiral. Croyant toujours que la

chef, s'empara de lui et tira un coup d'arquebuse, signal auquel accoururent les Espagnols en embuscade. Aussitôt les officiers et parents de Quibian, au nombre d'environ cinquante, morts de surprise, sont garrottés comme lui. » On ne retrouve guère là le récit d'Irving, et l'on se demande si cette brièveté d'un écrivain ordinairement prolixe ne vient pas de ce que les procédés de l'adelantado lui auront semblé d'une loyauté contestable.

sécurité de la colonie était garantie, il acheva ses préparatifs de départ. Au cas même où Quibian aurait pu se sauver, il « devait être découragé par l'enlèvement de sa famille et de ses principaux sujets et craindre qu'on ne rendît les prisonniers responsables des actes de violence auxquels il pourrait se porter ». L'obstacle au départ des caravelles était levé; des pluies abondantes étaient tombées qui avaient grossi la rivière, et il était possible de franchir la barre. Toutefois l'eau était basse; il fallut décharger les trois caravelles, la quatrième restant à la disposition de l'adelantado, et les faire remorquer par les chaloupes. Lorsqu'elles furent mouillées en pleine mer, les marchandises, les munitions, les armes furent transportées à bord.

Le 6 avril 1503, tout était prêt pour le départ; la confiance la plus complète régnait dans la colonie comme sur la flottille; une partie des hommes qui restaient étaient allés dire adieu à leurs camarades qui partaient. L'amiral avait envoyé le grand canot de la *Capitane*, sous le commandement du capitaine Diégo Tristan, faire un dernier approvisionnement d'eau douce et de bois; la chaloupe portait douze hommes, dont trois seulement étaient armés. A terre, les hommes se gardaient mal, croyant n'avoir rien à craindre des Indiens encore terrifiés par l'expédition de l'adelantado.

Tout à coup, le camp est attaqué par quatre cents Indiens armés de flèches et de massues et poussant de grands cris, qui heureusement éveillèrent l'attention des Espagnols et leur permirent de se mettre en défense. Toutefois, au premier choc, cinq ou six furent blessés, parmi lesquels l'adelantado, et un pilote fut tué. Les Indiens se croyaient déjà victorieux, mais la supériorité des armes était trop grande chez leurs adversaires pour qu'ils pussent leur résister. L'adelantado d'un côté, Mendez de l'autre, rallièrent chacun quelques hommes avec lesquels ils se précipitèrent sur les assaillants. « Avec nos épées, dit Mendez, nous leur coupions bras et jambes et les tuions sur place ». Dix-neuf Indiens furent ainsi tués; les autres s'enfuirent dans les bois, d'où ils lançaient encore des flèches; mais ils étaient trop loin pour atteindre leurs ennemis. Ils essayèrent une nouvelle attaque qui échoua complète-

ment, leur coûtant encore quelques hommes; ils s'enfuirent, poursuivis par un limier qui en mordit cruellement plusieurs. L'engagement n'avait pas duré trois heures, et il s'était terminé par une victoire complète des Espagnols, mais il n'était pas douteux que la lutte recommencerait.

Diégo Tristan, qui commandait la chaloupe envoyée pour faire de l'eau, avait été témoin du combat sans pouvoir y prendre part; ses instructions ne le lui permettaient pas; il n'avait pas voulu s'approcher de la côte de crainte que les Espagnols ne fissent couler le canot en s'y jetant en masse. Lorsque les Indiens eurent été repoussés, il se disposa à remonter la rivière jusqu'à la hauteur nécessaire pour trouver l'eau douce. Diégo Mendez, qui connaissait les Indiens, l'invita à n'en rien faire par prudence; mais les ordres de l'amiral étaient précis, et sans doute Diégo Tristan pensait n'avoir rien à craindre des faibles embarcations indiennes en se tenant au milieu de la rivière, qui était fort large. Malheureusement la rivière allait en se rétrécissant; les rives étaient garnies d'épaisses forêts favorables à des embuscades. Bientôt la chaloupe se vit assaillie par de nombreux canots qui arrivaient de tous les côtés; chaque canot était monté par trois hommes, dont un le dirigeait, tandis que les deux autres étaient armés de javelines qu'ils lançaient contre les Espagnols; d'autres Indiens lançaient des traits du haut des arbres. La chaloupe était, comme nous l'avons dit, montée par douze hommes, dont trois seulement étaient armés; assaillis par d'innombrables adversaires, ils perdirent la tête et ne surent ni se défendre en faisant usage de leurs armes, ni essayer de s'échapper à force de rames en coulant les canots indiens qui essaieraient de leur barrer la route; Diégo Tristan avait été tué dès le commencement de l'attaque et le commandement faisait défaut. Tous les Espagnols furent massacrés, à l'exception d'un seul, le tonnelier Juan de Noya qui, tombé à l'eau, put gagner le bord sans être vu et arriver à la colonie, où il porta la nouvelle de ce désastre.

Malgré leur récente et brillante victoire, « les Espagnols furent remplis d'effroi à la vue des dangers qui s'accumulaient autour d'eux. Ils étaient en petit nombre; quelques-uns d'entre eux étaient

blessés, et ils se trouvaient au milieu de peuplades de sauvages exaspérés, bien plus farouches qu'aucune de celles qu'ils eussent encore rencontrées. L'amiral ignorait leur détresse ; il mettrait à la voile sans leur envoyer aucun secours, et ils seraient réduits à l'affreuse alternative, ou d'être massacrés par des ennemis barbares, ou de périr de faim sur cette côte inhospitalière. Saisis tout à coup d'une terreur panique, ils résolurent de prendre la caravelle qui leur avait été laissée et de fuir ces tristes bords. L'adelantado leur fit des remontrances ; elles furent inutiles, et rien ne put calmer leur sombre désespoir que la promesse de mettre en mer immédiatement.

» Un obstacle imprévu vint les arrêter et redoubler leurs alarmes : les torrents étaient rentrés dans leurs lits, les eaux étaient basses encore une fois et il fut impossible à la caravelle de passer la barre. Plusieurs Espagnols montèrent alors sur la chaloupe pour porter à l'amiral la nouvelle des désastres et le supplier de ne pas les abandonner ; mais le vent était furieux, la mer était haute et agitée, et le choc des vagues, qui venaient se briser avec impétuosité à l'embouchure de la rivière, empêcha la chaloupe de sortir.

» Comme si ce n'était pas assez que tout moyen de fuir leur fût enlevé, que tout espoir de secours leur fût ravi, de nouvelles horreurs jetèrent la stupeur et la consternation dans leurs esprits. Le courant apporta sous leurs yeux les cadavres de Diégo Tristan et de ses compagnons, dont les membres mutilés faisaient déjà la pâture d'une nuée de corbeaux et d'autres oiseaux carnassiers qui, avec des cris horribles, se disputaient ces lambeaux sanglants ; il leur semblait voir un sinistre présage du sort qui les attendait.

» Cependant les Indiens, encouragés par leur triomphe, renouvelèrent leurs attaques contre la colonie. Leurs cris de guerre se répondaient de différentes parties des environs. Le son des conques et des tambours qu'on entendait retentir de tous côtés au fond des bois prouvait que le nombre des ennemis augmentait à chaque instant. Ils semblaient remplir toute la forêt, se jetaient sur les Espagnols qu'ils pouvaient trouver et faisaient même des attaques contre les maisons. L'adelantado jugea que ses hommes et lui

n'étaient pas en sûreté dans le village qu'ils avaient bâti ; les bois qui l'entouraient offraient des abris, à la faveur desquels l'ennemi pouvait s'approcher secrètement et attaquer à l'improviste. Il choisit donc sur la côte, à quelque distance de la forêt, un emplacement découvert; il y fit placer la chaloupe de la caravelle, des caisses, des tonneaux et d'autres objets semblables, dont il forma une sorte de rempart. Il ne laissa que deux ouvertures dans lesquelles il plaça deux fauconneaux [1], de manière à commander les environs. Ce fut dans cette petite forteresse que les Espagnols se renfermèrent; les murs en étaient suffisants pour les mettre à l'abri des traits et des flèches des Indiens; mais leur grande ressource était leurs armes à feu, dont le bruit jetait l'épouvante parmi les sauvages, surtout lorsqu'ils voyaient les balles briser les arbres qui les entouraient et étendre au loin leurs ravages. De cette manière, les Indiens étaient comprimés et ils n'osaient s'aventurer hors de la forêt, mais les Espagnols, épuisés par des veilles continuelles et par des alarmes sans cesse renaissantes, étaient plongés dans le plus profond abattement; ils prévoyaient les plus affreux malheurs, lorsque leurs munitions seraient épuisées ou que la faim les forcerait à sortir de leur retraite pour chercher de la nourriture [2]. »

A son bord, l'amiral n'était guère moins inquiet; depuis dix jours il était sans nouvelles ni de la chaloupe, ni de la colonie avec laquelle aucune communication n'était possible; d'ailleurs, il ne lui restait plus qu'une chaloupe qu'il n'osait exposer à une perte presque certaine. Il ne savait ce qu'était devenu Quibian, mais il espérait que celui-ci, au cas où il aurait pu gagner la côte, ne ferait rien contre les Espagnols, à cause de ses parents qu'on gardait à bord en otages. Chaque soir, ces prisonniers, que Colomb voulait emmener en Espagne, étaient enfermés dans le château d'avant de la *Capitane*, dont l'écoutille était fermée par une forte chaîne et par un cadenas. Comme des matelots couchaient sur l'écoutille qui, de plus, était trop élevée pour que les prisonniers pussent y

(1) Petites pièces d'artillerie.
(2) Irving, t. III, p. 242.

atteindre, on crut pouvoir se relâcher dans les mesures de surveillance ; le soir, on négligeait de mettre et de cadenasser la chaîne. Les prisonniers s'en aperçurent et dressèrent en conséquence un plan d'évasion. Prenant des pierres qui étaient dans le château d'avant et servaient de lest au navire, ils en firent un tas qui leur permettait d'atteindre l'écoutille ; les plus forts montèrent sur ce tas et, réunissant leurs efforts, ils soulevèrent brusquement l'écoutille en jetant à terre les matelots qui étaient dessus. La plupart des prisonniers purent alors sortir et se jeter à la mer ; quelques-uns furent arrêtés et rejetés dans le château d'avant, qui fut soigneusement cadenassé ; par précaution, des matelots montèrent la garde toute la nuit. Lorsque le lendemain on entra dans le château d'avant pour les faire sortir comme d'habitude, on s'aperçut avec effroi qu'ils s'étaient tués. « Quelques-uns, dit Fernand Colomb, s'étaient pendus à des bouts de corde, leurs genoux touchant presque le plancher ; d'autres s'étaient étranglés en serrant les cordes avec leurs pieds. La manière même dont ils s'étaient donné la mort annonçait la détermination la plus inflexible et offrait une preuve frappante de l'esprit fier et indomptable de ces Indiens et de l'horreur que leur inspiraient les hommes blancs. » Ainsi aucun résultat ne restait de l'expédition, en apparence si heureuse, de l'adelantado, qu'une lutte sans merci entre les Espagnols et les Indiens.

La perte de ses otages, évadés ou morts, ne pouvait qu'augmenter les inquiétudes de Colomb ; avec des sauvages aussi déterminés, on devait tout craindre. Les équipages n'étaient pas moins tourmentés. Ce qui était surtout pénible, c'était l'ignorance absolue où l'on se trouvait du sort de la chaloupe comme de la colonie. Un homme se trouva qui se déclara prêt à tenter de se rendre à la côte ; ce que les Indiens avaient fait pour sortir d'esclavage, il était prêt, disait-il, à l'essayer pour sauver la vie de ses compatriotes. Il demandait seulement que la chaloupe le conduisît jusqu'à la barre ; il espérait pouvoir la franchir et il regagnerait ensuite la chaloupe qui l'aurait attendu, rapportant des nouvelles de la colonie. L'homme qui faisait cette offre s'appelait Pedro de Ledesma ; il était, suivant les uns, pilote, suivant les

autres, premier matelot à bord de la *Biscaïenne* (1). Sa force, son habileté comme nageur, permettaient d'espérer qu'il réussirait. L'amiral ne pouvait qu'accepter cette offre avec empressement. Pedro de Ledesma fut conduit jusqu'à la barre ; il se jeta à l'eau, franchit, non sans de grandes difficultés, le terrible passage et gagna la terre ; il était temps qu'il arrivât. Il trouva ses compatriotes enfermés dans la citadelle, qui était toujours assiégée par les sauvages, et il apprit, de la bouche du tonnelier Juan de Noya, le sort tragique de Diégo Tristan et de ses autres compagnons. La plupart, aveuglés par le désespoir, avaient secoué toute subordination. Ils refusaient de coopérer à toute mesure de défense ou de préservation, de crainte qu'elle n'eût pour effet de prolonger leur séjour dans ces tristes lieux ; ils ne songeaient qu'à s'échapper. Dès qu'ils aperçurent Ledesma, ils se réunirent autour de lui et ils le supplièrent de dire à l'amiral qu'il ne pouvait pas les abandonner sur une côte où ils ne pouvaient trouver qu'une mort épouvantable. Comme la chaloupe était trop petite pour les emporter tous et que la caravelle ne pouvait franchir la barre, ils préparaient des canots avec lesquels ils rejoindraient la flottille, dès que le temps serait devenu moins mauvais. Si l'amiral ne les attendait pas ou qu'il refusât de les recevoir, « ils prenaient le ciel à témoin qu'ils s'embarqueraient à bord de la *Galicienne* et qu'ils s'abandonneraient à la merci des flots plutôt que de rester sur cette côte funeste ». L'amiral serait responsable de leur perte.

Après avoir reçu leurs doléances, après avoir pris les ordres de l'adelantado, moins effrayé que ses hommes, mais reconnaissant aussi qu'il était impossible de rester à Belen, Pedro de Ledesma reprit le même chemin. Il franchit heureusement la barre et arriva à la chaloupe, où on l'attendait non sans inquiétude. Toutes tristes qu'elles étaient, les nouvelles que le hardi marin rapportait à l'amiral apprenaient à celui-ci que l'adelantado et la plupart de ses hommes étaient sains et saufs ; mais elles le jetaient dans un grand embarras. Comme le dit Colomb dans sa lettre aux rois

(1) Il aurait été élevé au rang de pilote par l'amiral à la suite de son acte de dévouement.

écrite de la Jamaïque, laisser son frère à Belen, c'était l'exposer à une perte certaine, d'autant que, trop affaibli par la perte des hommes de la chaloupe, il ne pouvait lui envoyer aucun renfort. Volontiers il l'aurait rejoint avec tout son monde; mais alors comment faire connaître en Espagne son importante découverte? Comment obtenir les secours et approvisionnements nécessaires? Un seul parti restait : embarquer tout le monde et reprendre la route d'Hispaniola, en se réservant de revenir plus tard à Belen avec des forces suffisantes pour prendre définitivement possession de ce pays si riche, si favorisé à tous les points de vue.

Ce plan s'imposait évidemment, mais comment et quand l'exécuter? Les communications restaient interrompues entre la colonie et la flottille; le vent continuait à souffler avec une violence extrême; les vagues étaient tellement agitées qu'aucune chaloupe ne pouvait franchir la barre. D'autre part, les caravelles étaient dans une situation critique où elles ne pouvaient demeurer longtemps sans danger; avec des équipages insuffisants, avec leurs coques trouées par les tarets, il leur était impossible de tenir à l'ancre sur une mer orageuse, ayant à lutter à la fois contre les vagues et contre les vents; à chaque instant elles risquaient d'être entraînées sur les brisants qui bordaient la côte.

L'amiral restait donc dans une grande perplexité, inquiet et pour son frère et pour ses vaisseaux, et chaque journée, chaque heure qui s'écoulait rendait le péril plus imminent. De là, une surexcitation au milieu de laquelle se produisit la fameuse « vision » qu'il raconte lui-même ainsi dans sa lettre de la Jamaïque :

« Épuisé, je m'étais endormi, lorsque j'entendis une voix pleine de douceur et de pitié qui prononçait ces paroles : « Homme insensé! Homme lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de l'univers! Que fit-il de plus pour Moïse ou pour David son serviteur? Depuis l'instant de ta naissance, il prit toujours le plus grand soin de toi. Dès qu'il te vit parvenu à l'âge fixé dans ses desseins, il fit merveilleusement retentir ton nom sur la terre. Les Indes, cette si riche portion de l'univers, il te les a données comme tiennes; tu les a distribuées comme il t'a plu, et en cela il t'a transféré son

pouvoir. Il t'a donné les clefs des barrières de la mer Océane, fermées jusque-là de chaînes si fortes ! On obéit à tes ordres dans d'immenses contrées ; et tu acquis une renommée glorieuse parmi les chrétiens. Que fit-il de plus pour le peuple d'Israël, lorsqu'il le tira d'Égypte ? Et pour David même, qui de simple pasteur devint un roi puissant de Judée? Rentre en toi-même, reconnais enfin ton erreur : la miséricorde de Dieu est infinie ; ta vieillesse ne fera pas obstacle aux grandes choses que tu dois accomplir. Le Seigneur tient en ses mains des héritages de longues années. Abraham n'avait-il pas plus de cent ans lorsqu'il engendra Isaac ? Et Sara elle-même était-elle jeune? Tu réclames un secours incertain : réponds, qui t'a tant et si souvent affligé ? Est-ce Dieu ou le monde ? Dieu maintient toujours les privilèges qu'il a accordés et ne fausse jamais ses promesses. Le service une fois rendu, il ne dit point que l'on n'a pas suivi ses instructions et qu'il l'entendait d'une autre manière ; il ne martyrise point afin de prouver sa puissance. Il suit l'esprit de la lettre. Tout ce qu'il promet, il le tient, et même au delà. N'est-ce pas son usage ? Voilà ce que ton Créateur a fait pour toi et ce qu'il fera pour tous. Montre maintenant la récompense des périls et des fatigues que tu as essuyés en servant les autres. » J'étais, ajoute Colomb, à demi mort en entendant tout cela ; mais je ne sus trouver aucune réponse à des paroles si vraies ; je ne pus que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina en disant : « Ne crains pas ; prends confiance ; toutes ces tribulations demeurent gravées sur le marbre, et ce n'est pas sans raison. »

C'est incontestablement une belle page que cette vision, et l'on comprend que M. Villemain, cependant peu chrétien, ait dit, dans son *Tableau de la littérature au moyen âge :* « Il faut clore le quinzième siècle par cette vision sublime où rien ne manque : le génie, l'enthousiasme et le malheur d'un grand homme. » Cependant il s'est produit de singulières divergences au sujet de cette vision, où les uns ont vu une véritable révélation, tandis que d'autres prétendaient que Colomb avait inventé sa vision de toute pièce pour donner une leçon indirecte aux rois qui méconnaissaient leurs promesses et surtout à Ferdinand. Cette dernière sup-

position, injurieuse à Colomb, doit être immédiatement écartée. Suivant la remarque d'Irving, le caractère de l'amiral suffit pour la repousser; « il avait une crainte trop salutaire de Dieu, un respect trop profond pour son prince, pour employer un pareil artifice. » D'ailleurs, comme le fait observer M. Roselly de Lorgues, « dans la lettre même où il rapporte sa vision, Colomb ne prend aucun détour pour rappeler aux rois catholiques la manière dont on l'a dépouillé de son gouvernement et réclamer son rétablissement dans ses pouvoirs, ses dignités, ses honneurs, et demander le châtiment de ses ennemis. » Pourquoi, dès lors, aurait-il eu recours à des « voies obliques » qui n'étaient point dans son caractère ?

L'invention écartée, doit-on voir dans la « vision » une véritable révélation ? C'est la conclusion de plusieurs historiens; cependant M. Roselly de Lorgues est moins affirmatif dans cette circonstance que pour la trombe dont nous avons parlé. S'il dit que « quiconque admet la révélation, croit aux apparitions dont furent favorisés les patriarches, à l'inspiration des prophètes, aux invisibles confortations des martyrs, aux prodiges opérés par les saints, ne saurait livrer au doute la vision que raconte Christophe Colomb, » attendu qu'un « tel langage se répète, » mais qu'on « ne l'invente pas, » il ajoute : « Si cette vision n'est qu'un songe profond, ce songe, du moins, se proportionne à l'âme de Colomb; il est sublime comme son génie, noble comme ses intentions. Durant cet éclatant sommeil, Colomb entend des paroles dignes de son âme, capables de relever son cœur abattu et de rester à jamais inscrites dans sa mémoire. » C'est affirmer la sincérité et la grandeur de Colomb, en laissant de côté la question de l'inspiration surnaturelle, sur laquelle, comme nous l'avons fait plusieurs fois observer, l'Église seule peut prononcer. Tout protestant qu'il est, mais protestant croyant, Irving nous paraît avoir assez sainement apprécié les faits, lorsqu'il dit [1] : « Les paroles que Colomb s'imagina qu'une voix lui adressait étaient des vérités profondément gravées dans son esprit et qui l'obsédaient sans cesse lorsqu'il était éveillé. Il est

(1) T. III, p. 256.

naturel qu'elles se représentassent avec une nouvelle force dans ses rêves ardents et qu'ensuite, en les rappelant à sa mémoire et en les racontant, elles prissent à son insu une sorte de cohérence. En outre, persuadé qu'il était l'instrument de la Providence, il était porté, par une illusion involontaire, à prendre tout rêve frappant et extraordinaire pour une révélation. Il ne faut pas le mesurer d'après la même échelle que les hommes ordinaires, placés dans des circonstances communes ou indifférentes. Il faut, et ce n'est pas chose facile, se figurer sa position et se mettre pour ainsi dire à sa place pour pouvoir comprendre les mouvements d'exaltation auxquels il devait être sujet. L'espèce de naïveté avec laquelle, dans sa lettre aux rois catholiques, il mêle les visions et les rêves de son imagination aux faits les plus simples, aux observations pratiques les plus justes, revêtant le tout d'un style à la fois grave et solennel comme l'Écriture et fleuri comme la poésie, est un des traits les plus frappants d'un caractère composé d'éléments extraordinaires et en apparence opposés. »

Quoi qu'il en soit de cette « vision, » et « quel que fût celui qui lui avait parlé, » Colomb se trouva réconforté par les paroles qu'il avait entendues. D'ailleurs, la situation ne tarda pas à s'améliorer. Au bout de neuf jours, la tempête prit fin, la mer se calma et les communications avec la terre devinrent possibles, sinon faciles. Il fallait en profiter pour embarquer tous les Espagnols, puisqu'on renonçait à maintenir l'établissement ; mais une nouvelle difficulté se présenta ; la caravelle avait un trop grand tirant d'eau pour franchir la barre de la rivière. Abandonner la caravelle, qui, se trouvant en très mauvais état, n'était pas susceptible d'une longue navigation, on pouvait s'y résoudre, mais les armes, les munitions, les approvisionnements, étaient indispensables. Ce fut encore l'infatigable dévouement de Diégo Mendez qui permit à l'amiral de sortir de ce mauvais pas. Avec les voiles de la caravelle, il fit faire de grands sacs pour recevoir les provisions et les munitions ; deux canots furent liés ensemble par des espars de manière à ne pouvoir être renversés par les flots ; sur ces canots reposait une plateforme faite avec des planches et capable de supporter les plus lourds fardeaux. Sur cette espèce de radeau furent successivement

placés les vivres, les munitions, les armes, tout le matériel de la colonie, ainsi que tous les agrès de la caravelle entièrement démontée. Chaque fois que le radeau était suffisamment chargé, il était remorqué par les chaloupes jusqu'aux vaisseaux. En sept voyages tout fut ainsi transporté, hommes et matériel. L'actif et dévoué Mendez resta le dernier à terre avec cinq compagnons bien choisis. Lorsqu'il s'embarqua, il ne laissait derrière lui que la coque du *Galicien* désormais inutile.

Dans la joie de cette réunion si longtemps attendue et dont on avait pu un moment désespérer, les équipages oublièrent les difficultés de leur situation, qui n'avaient pas disparu ; ils allaient reprendre la route d'Hispaniola, où sans doute ils arriveraient promptement, et là ils pourraient se reposer des longues fatigues de leur pénible voyage. Ils partaient donc pleins de confiance, abandonnnant sans regret une côte inhospitalière où ils laissaient, avec une des caravelles, plusieurs de leurs compagnons tombés sous les coups des naturels. Les épreuves n'étaient pas terminées et tous ne devaient pas revoir Hispaniola. Résumant leur navigation, le vieil historien Herrera dit avec trop de raison : « Comme ils sortaient d'un port, il semblait que les vents épiaient leur sortie pour cesser, puis après lancer toutes leurs forces sur leurs vaisseaux comme contre des roches qui leur eussent pu résister ; et ainsi par la force des vents, ils étaient poussés maintenant vers l'orient ; aussitôt ils étaient chassés par d'autres avec impétuosité vers le ponant, et de tant de sortes et si souvent que l'amiral et tous ceux qui étaient dedans ne savaient à quoi se résoudre. » Ce qui augmentait encore les difficultés de cette navigation, c'est que les caravelles, en partie désemparées, ne gouvernaient pour ainsi dire plus.

Dès le départ, un désaccord se produisit entre l'amiral et les pilotes ; ceux-ci pensaient qu'on se dirigerait vers le nord pour gagner au plus vite Hispaniola ; Colomb imposa la route de l'est en continuant à longer la côte. Était-ce uniquement pour des raisons nautiques, parce qu'il croyait ainsi éviter d'être entraîné au-dessous d'Hispaniola par les courants rapides qui existaient dans ces mers ? Était-ce parce qu'il ne pouvait se résigner à abandonner

la recherche du fameux détroit qui n'existait pas? Cette dernière explication semble la mieux fondée ; d'une part, Colomb, dans sa lettre de la Jamaïque, montre qu'il conservait ses illusions au sujet du détroit ; d'autre part, lorsque, cédant aux instances de ses équipages et aux nécessités de la situation, il se décide à gouverner sur Hispaniola, il prend la direction du nord. Dans l'état où étaient ses vaisseaux, avec des provisions presque épuisées, cette persistance était une faute grave.

Comme les équipages, prenant hautement parti pour les pilotes, se montraient mécontents de la décision prise par l'amiral, celui-ci fit acte d'autorité ; il enleva leurs cartes aux pilotes pour leur ôter tout moyen de contrôler sa route. Le fait a été mis en doute, mais il est affirmé par le notaire Porras, et confirmé par Colomb, qui, d'après Humboldt, aurait agi ainsi pour rester le seul maître de la route par laquelle on pouvait arriver dans ces nouvelles contrées. Telle est aussi l'opinion d'Irving, qui dit (1) : « L'amiral voulait autant que possible garder pour lui seul la connaissance de ses routes, à présent surtout que tant d'aventuriers se pressaient dans la carrière et étaient prêts à suivre ses traces. Il alla même jusqu'à prendre aux pilotes leurs cartes, et dans une lettre à Leurs Majestés, il se vanta qu'aucun de ses pilotes ne serait en état de retrouver la route de Veraguas, ni de décrire où cette région était située ».

La flottille continua donc à longer la côte ; elle passa à Porto-Bello, où Colomb dut abandonner la plus petite de ses caravelles, la *Biscaïenne*, qui ne pouvait plus tenir la mer, et dont l'équipage fut réparti sur la *Capitane* et le *Saint-Jacques de Palos*. Ces deux navires n'étaient pas eux-mêmes en bien meilleur état. « Pouvait-on même leur donner le nom de navires, dit Irving, dans l'état de délabrement où ils étaient ? Il fallait les plus grands efforts pour empêcher l'eau de les envahir, et le travail continuel des pompes épuisait les matelots, déjà affaiblis par les rations auxquelles ils étaient réduits et abattus par tant de désastres successifs qu'ils n'avaient plus cette force d'âme qui supplée jusqu'à un

(1) T. III, p. 256

certain point à celle du corps ». On passa devant le port d'El Retrete, près duquel l'amiral découvrit un groupe d'îles qu'il appela Las Barbas ; avec ses persistantes illusions, il se croyait toujours dans la province de Mangi, qui faisait partie des États du Grand Khan et qui, d'après Marco Polo, touchait au Cathay.

Colomb se trouva de nouveau dans le golfe du Darien ; le détroit n'avait pas été trouvé ; fallait-il continuer des recherches évidemment inutiles avec des navires qui ne pouvaient plus naviguer, avec des équipages fatigués et alors que les vivres étaient presque épuisés ? Sur de nouvelles observations des officiers et des pilotes, l'amiral reconnut la nécessité de prendre la route d'Hispaniola et, le 2 mai, il se dirigeait vers le nord. Pendant deux jours, les vents furent favorables ; toutefois on ne savait guère où l'on était ; pendant que les pilotes se croyaient à l'est des îles Caraïbes, Colomb craignait de se trouver à l'ouest. C'était lui qui avait raison.

Le 10 mai, les deux caravelles étaient en vue de deux îles basses où les tortues étaient nombreuses ; Colomb leur donna le nom d'îles des Tortues. Le 30 mai, la flottille traversait le groupe d'îles au sud de Cuba appelé Jardins de la Reine. L'amiral voulait s'y reposer et l'on avait jeté l'ancre, lorsque éclata une tempête si terrible « qu'on eût dit que le monde allait se dissoudre ». Trois ancres furent perdues ; le *Saint-Jacques de Palos*, jeté sur la *Capitane*, la heurta si violemment qu'il en brisa presque la poupe ; « C'est merveille, dit Colomb, que les deux caravelles ne se soient pas mises en pièces ». La *Capitane* ne tenait plus que par une seule ancre qui l'empêcha d'être entraînée sur des récifs où elle se serait perdue. Au point du jour, on découvrit que le câble était à peu près usé. Quelques heures de nuit de plus, et Colomb faisait naufrage. Au bout de six jours, la tempête s'étant calmée, la flottille remit à la voile pour gagner Hispaniola ; « mes gens étaient abattus et sans courage, dit l'amiral, mes ancres perdues et mes vaisseaux percés d'autant de trous qu'un rayon de miel ». On put gagner Macoco, sur la côte de Cuba, où l'on obtint quelques provisions des naturels et où les vents contraires retinrent les deux caravelles pendant plusieurs jours. Reprenant sa route, l'amiral essaya d'arriver à Hispaniola ; mais toute son habileté ne pouvait

rien contre les vents et les courants contraires, qui le jetèrent loin de cette île. Dans un nouveau coup de vent, le *Saint-Jacques de Palos* fut obligé de chercher un refuge dans une rade inconnue; la *Capitane* essaya de tenir la mer; l'eau l'envahissait, de sorte qu'elle fut sur le point de sombrer. « Les matelots, dit Colomb, ne savaient à quel saint se vouer; leurs forces, leur industrie ne pouvaient vaincre l'eau, quoique l'on travaillât incessamment aux pompes. Déjà l'eau montait sur le tillac et mon navire était au moment de couler bas, lorsque Notre-Seigneur me conduisit miraculeusement à terre ». C'était le 23 juin 1503, veille de la fête de saint Jean-Baptiste; les deux caravelles se trouvaient sur le côté nord de la Jamaïque, dans une rade bien abritée, mais ne leur offrant aucune ressource; il n'y avait pas d'habitants et l'on n'y trouvait même pas d'eau douce. Il était impossible de rester là, et dès que le temps le permit, les deux caravelles, longeant la côte, cherchèrent une autre rade; elles arrivèrent au port de Santa-Gloria, que Colomb avait reconnu lors de la découverte de la Jamaïque et qui réunissait toutes les conditions désirables. « L'amiral, en cette rencontre, dit Herrera, fut grandement favorisé de Dieu ».

C'est qu'il ne s'agissait plus d'un arrêt de quelques jours, à la suite duquel les caravelles ayant été plus ou moins bien réparées et des provisions ayant été faites, on reprendrait la mer. L'amiral avait reconnu l'impossibilité de naviguer avec ses navires; il se résignait à s'établir momentanément à la Jamaïque. Les deux caravelles furent échouées à une portée d'arc du rivage et solidement attachées l'une à l'autre; des cabines furent construites sur la poupe et sur la proue pour les équipages. On était assez près du rivage pour que les communications fussent faciles, et en même temps assez loin pour se trouver à l'abri d'une surprise. D'ailleurs toutes les mesures avaient été prises pour mettre l'établissement en état de défense. Colomb, du reste, pour éviter un conflit avec les naturels, imposa aux équipages les règlements les plus sévères : personne ne pouvait se rendre à terre sans une permission spéciale; les plus grands égards étaient recommandés pour les Indiens, qu'il ne fallait pas froisser. Ces précautions étaient néces-

Monument de Christophe Colomb à Gênes.

saires; que seraient devenus les Espagnols si une lutte s'était engagée entre les naturels et eux? Ils avaient à craindre l'incendie de leur forteresse, et alors même qu'ils auraient pu braver toute attaque, comment auraient-ils pu se procurer les vivres nécessaires?

Cette question des vivres primait toutes les autres; les provisions étaient presque épuisées lorsque les Espagnols s'étaient établis dans la baie de Santa-Gloria. La Jamaïque était fertile et peuplée; les naturels affluèrent bientôt à l'établissement; ils étaient bien disposés et se montraient prêts à échanger des vivres contre des bagatelles dont ils étaient avides. Afin d'éviter les disputes et les abus, des surveillants furent choisis par Colomb pour inspecter les marchés. De plus, il fut décidé que les provisions obtenues des échanges seraient réparties chaque soir entre tous les Espagnols. Grâce à ces précautions, on put faire face aux premiers besoins sans qu'il se produisit aucun conflit.

Mais les Indiens de la Jamaïque étaient imprévoyants comme ceux des autres pays; ils n'avaient guère de provisions, se bornant à récolter les vivres qui leur étaient nécessaires; ils eurent bientôt épuisé ceux dont ils pouvaient disposer, et la colonie se trouva menacée de la famine. Dans cette difficile situation, l'amiral trouva dans Diégo Mendez un précieux auxiliaire. En récompense de sa conduite à Belen, Colomb l'avait nommé capitaine de pavillon en remplacement de Diégo Tristan et lui avait donné le commandement d'une caravelle; il le méritait bien. Il offrit de se charger de la surintendance des vivres, se faisant fort d'assurer la subsistance de la colonie. Pour cela, il partirait avec trois hommes seulement et se rendrait auprès des caciques voisins, avec lesquels il prendrait les arrangements nécessaires.

L'entreprise était hasardeuse; si Mendez et ses trois compagnons rencontraient des Indiens mal disposés, ils pouvaient y laisser leur vie, mais il n'y avait pas d'autre moyen d'éviter la famine, et l'amiral accepta les propositions de son fidèle et hardi écuyer. Celui-ci se mit donc en route avec ses trois compagnons, et comme il l'a raconté lui-même, « il plut à Dieu qu'il trouvât des habitants fort doux qui ne lui firent aucun mal, se récréèrent avec lui et

lui donnèrent des vivres de leur plein gré ». A trois lieues de la côte environ, Mendez se trouva chez le cacique d'Aguacabilda, qui consentit à fournir journellement une certaine quantité de poissons, d'oiseaux, de pain de cassave que ses sujets apporteraient au port, où on leur donnerait en échange des couteaux, des peignes, des grains de verre, des hameçons, des grelots et autres objets de même nature ; un Espagnol désigné par l'amiral présiderait à ces marchés pour empêcher tout abus. Un des compagnons de Mendez fut immédiatement envoyé à Colomb pour lui faire connaître cette convention qu'il ne pouvait qu'approuver, d'autant que dans la colonie on arrivait au dernier morceau de pain.

Encouragé par ce premier succès, Mendez se rendit chez un second cacique, qui promit également d'envoyer des vivres aux mêmes conditions. Chez un troisième et puissant cacique nommé Huarco, Mendez ne fut pas moins bien accueilli. Celui-ci lui fit livrer des vivres, qui furent immédiatement payés, et il promit d'en envoyer au port. Mendez chargea son troisième et dernier compagnon de porter aux vaisseaux les vivres qu'il venait d'acheter.

Le hardi Espagnol se trouvait alors seul à treize lieues de la côte ; il avait rempli son mandat et il aurait pu reprendre la route de la colonie, mais il voulut continuer son voyage. Accompagné de deux Indiens que lui donna le cacique Huarco et dont l'un portait ses provisions et l'autre son hamac, il suivit la côte jusqu'à ce qu'il eût atteint l'extrémité orientale de la Jamaïque. Il se trouvait alors dans les domaines d'un puissant cacique nommé Ameyro ; il eut bientôt gagné l'amitié de celui-ci au point qu'ils échangèrent leurs noms, ce qui établissait entre eux comme une espèce de fraternité. Ameyro promit comme les autres d'envoyer des provisions aux vaisseaux ; il consentit même à vendre à Mendez un excellent canot, en échange duquel celui-ci leur donna un bassin de cuivre, une petite casaque et une des deux chemises qui composaient toute sa provision de linge ; six Indiens devaient conduire le canot à Santa-Gloria. Dans son retour, Mendez trouva les divers marchés de vivres organisés sous la surveillance des agents que l'amiral avait envoyés. Lorsqu'il rentra, ramenant son canot chargé de vivres, il fut reçu comme un triomphateur. Comme nous l'a-

vons dit, les Espagnols allaient se trouver réduits à leur dernier morceau de pain, et ils voyaient désormais leur subsistance assurée par l'initiative hardie du capitaine de pavillon. Les marchés conclus par les caciques furent fidèlement exécutés; il s'établit même une espèce de commerce qui permit aux Espagnols de se procurer des vivres à bon compte.

Toutes les préoccupations étaient donc écartées au sujet de la famine, mais il en restait d'autres à Colomb. Il se demandait comment il pourrait partir de la Jamaïque; il ne voulait pas s'immobiliser dans une île, d'autant qu'il n'ignorait pas la mobilité d'idée des Indiens qui, bien disposés aujourd'hui, pouvaient brusquement se transformer en ennemis acharnés. Il cherchait donc un moyen de sortir de cette difficile situation. Mais, d'une part, il était impossible de songer à reprendre la mer avec les vieilles caravelles, qu'on avait dû échouer et qu'on ne pouvait réparer; d'autre part, comment en construire de nouvelles, alors que les moyens faisaient défaut et que la plupart des charpentiers avaient péri avec Diégo Tristan dans le désastre de la chaloupe ? Enfin, il était bien improbable, sinon impossible, qu'une expédition nouvelle, arrivant à la Jamaïque, y découvrît la colonie et pût lui porter secours.

Cependant Colomb ne désespérait pas; sa confiance en Dieu le soutenait, peut-être aussi le souvenir de sa vision. Il ne pouvait admettre que Dieu, qui l'avait jusque-là tiré des plus grands dangers, l'abandonnât cette fois; il comptait si bien sur la Providence qu'il préparait un long message aux rois. C'est la lettre de la Jamaïque dans laquelle il a raconté les émouvantes péripéties de son quatrième voyage et que nous avons déjà largement citée. Comment pourrait-il faire parvenir cette lettre ? Colomb l'ignorait, mais il restait plein d'espoir. « J'envoie cette lettre par le moyen et par la main des Indiens, disait-il ; ce sera un miracle si elle parvient. » Comme nous le verrons bientôt, il devait trouver un meilleur messager que les Indiens.

Il serait inutile de résumer longuement cette lettre, dans laquelle Colomb raconte son voyage, mêlant aux divers incidents ses illusions sur le voisinage des Indes et sur la Chersonèse d'or,

qu'il croit toujours avoir retrouvée, et appuyant ses revendications de citations de l'Écriture sainte et d'allusions aux prophéties relatives à la délivrance des Lieux Saints. « L'abandon avec lequel cette lettre est écrite, dit Humboldt, ce bizarre mélange de force et de faiblesse, d'orgueil et d'humilité touchante, nous initient pour ainsi dire aux secrets et aux combats intérieurs de la grande âme de Colomb. » Nous ajouterons seulement que la foi chrétienne du grand navigateur se montre dans tout son éclat. Parlant du Cathay, il rappelle cette vieille histoire du Grand Khan demandant que des sages lui soient envoyés pour l'instruire, lui et son peuple, dans la religion chrétienne, et il s'écrie : « Qui s'offrira pour cette noble mission ? Si le Seigneur me permet de retourner en Espagne, je m'engage à l'y conduire, avec le secours de Dieu, sain et sauf. » Parlant de lui-même, de sa triste situation, il dit : « Jusqu'à présent, j'ai pleuré sur les autres; que le ciel ait pitié de moi, que la terre pleure sur moi ! Dans mes affaires temporelles, n'ayant pas un maravédis à donner, jeté ici dans ces Indes, isolé, malade, en grande peine, attendant chaque jour la mort, environné de sauvages pleins de cruauté; dans les spirituelles, privé des sacrements de notre sainte mère l'Église, de sorte que mon âme sera perdue, si c'est ici qu'elle quitte mon corps ! Qu'il pleure sur moi, quiconque a de la charité, quiconque aime la vérité et la justice ! Je n'ai pas entrepris ce voyage pour acquérir des honneurs et des richesses, car tout espoir de ce genre est mort en moi. Je suis venu pour servir Vos Majestés dans des intentions pures et avec le plus grand zèle, et je ne dis que l'exacte vérité. S'il plaît à Dieu de me retirer d'ici, je supplie humblement Vos Majestés de me permettre d'aller à Rome et d'accomplir d'autres pèlerinages. »

Il fallait expédier ce message, qui devait faire connaître aux rois les nouvelles découvertes de Colomb, et en même temps envoyer à la colonie les secours dont elle avait besoin pour sortir de la Jamaïque. L'amiral s'adressa aux Indiens, parmi lesquels se trouvaient de hardis rameurs qui, sur leurs frêles canots, osaient s'aventurer à de grandes distances. Aucun cependant ne se crut capable de faire la traversée de la Jamaïque à Hispaniola. Le mes-

sage resterait-il entre les mains de Colomb, et ses marins et lui périraient-ils sans secours sur la côte de la Jamaïque ? Pendant neuf jours, de son propre aveu, l'amiral chercha un homme assez hardi pour tenter l'aventure, assez habile pour avoir des chances de réussite. Après bien des réflexions, il pensa à Diégo Mendez, dont il avait éprouvé le zèle et le dévouement, et au canot qu'il avait acheté du cacique Ameyro. Si quelqu'un pouvait réussir dans cette difficile entreprise, c'était certainement Mendez.

Dans un testament olographe, écrit à Valladolid le 19 juin 1536, Diégo Mendez a raconté lui-même comment l'amiral lui avait fait les premières ouvertures au sujet de ce départ. Nous ne saurions mieux faire que de citer son récit [1].

« L'amiral et Diégo Mendez étaient seuls dans le cabinet. Voici quelles furent les propres paroles de Colomb : « Diégo Mendez, mon fils, aucun de ceux qui sont ici, excepté vous et moi, ne se doute du danger dans lequel nous sommes, par suite de notre petit nombre et de la multitude des Indiens sauvages, dont le caractère est inconstant et fantasque ; et lorsqu'il leur prendra fantaisie de venir nous brûler dans ces deux navires, dont nous avons fait des maisons de paille [2], ils pourront facilement, de terre, y mettre le feu et nous brûler tous. L'arrangement que vous avez fait avec eux pour qu'ils nous apportent des vivres, ce qu'ils font de si bonne grâce, peut bientôt ne plus leur convenir, et il ne serait pas surprenant que demain ils ne nous apportassent plus rien ; or, nous ne sommes pas en position de prendre ces vivres de vive force, et nous aurons à en passer par où ils voudront. J'ai pensé à un moyen de nous tirer d'embarras, si vous le trouvez bon : ce serait que quelqu'un s'aventurât sur le canot que vous avez acheté pour se rendre à Hispaniola et s'y procurer un navire avec lequel nous puissions sortir de la situation périlleuse dans laquelle nous nous trouvons. Dites-moi votre opinion. »

» Diégo Mendez répondit : « Seigneur, je vois parfaitement le

(1) Nous empruntons la traduction et le résumé de M. Roselly de Lorgues, t. II, p. 277.

(2) Les maisons construites sur les navires pour les équipages étaient couvertes en chaume.

danger qui nous menace, et il est plus grand qu'on ne saurait l'imaginer. Je considère le projet de passer de cette île à Hispaniola avec un bâtiment aussi petit que ce canot, non seulement comme fort difficile, mais aussi comme impossible, parce que je ne connais personne qui ose se hasarder à courir le risque si patent de traverser un golfe de quarante lieues entre des îles où la mer est si impétueuse. »

» Il y eut ici un instant de silence. Colomb ne répliqua point, car il n'y avait rien à objecter. Il ne s'agissait plus de raisonnement, mais de sacrifice. Son regard, son attitude, disaient assez à son écuyer que c'était à lui, homme de foi et de courage, qui avait éprouvé la bonté de Dieu, de s'offrir de nouveau pour le salut commun.

» Diégo Mendez comprit ce muet langage de la pensée et répondit : « Seigneur, j'ai hasardé plusieurs fois ma vie pour sauver la vôtre et celle de toutes les personnes qui sont avec vous, et Dieu m'a miraculeusement sauvé. Malgré ma conduite, il n'a pas manqué de médisants qui aient dit que vous me confiez toujours toutes les choses où il y a de l'honneur à acquérir, lorsque parmi elles il y en avait d'autres qui les exécuteraient aussi bien que moi. Par ce motif, il me paraît convenable que Votre Seigneurie les fasse appeler tous, leur propose cette entreprise, pour voir si parmi eux il se trouve quelqu'un qui veuille s'en charger, ce dont je doute ; et si tous refusent, je hasarderai ma vie pour votre service, ainsi que je l'ai déjà fait plusieurs fois. »

Alors même que Diégo Mendez, avec sa jactance espagnole, aurait quelque peu forcé la scène, il faut reconnaître qu'elle est grande et belle ; elle est d'ailleurs très vraisemblable dans la situation, et un chrétien qui, comme Mendez, fait son testament, la mort étant proche, mérite confiance. Mais poursuivons le récit;

« Dès le lendemain, tous les officiers furent réunis au conseil. Ils étaient assis en demi-cercle autour de l'amiral, qui exposa la situation et proposa d'envoyer un canot à Hispaniola. Au premier instant, ils furent muets de surprise ; ensuite quelques-uns représentèrent qu'une pareille proposition était sans issue, puisque tenter une pareille entreprise était impossible. Alors Diégo Mendez se

leva et dit : « Seigneur, je n'ai qu'une seule vie, et je veux la hasarder pour le service de Votre Seigneurie et pour le bien de tous ceux qui sont ici, parce que j'espère en Dieu, Notre-Seigneur, qui, en voyant l'intention qui me dirige, me sauvera comme il l'a déjà fait tant de fois. »

» L'amiral, ayant entendu cette résolution, quitta son siège, attira à lui le noble Diégo Mendez, l'embrassa et dit : « Je savais bien qu'il n'y aurait que vous ici qui osassiez vous charger d'une telle entreprise. » Après la juste satisfaction donnée à l'officier, s'adressant au chrétien, il ajouta avec cette puissance de foi, secret de sa grandeur : « J'ai la ferme confiance que Dieu Notre-Seigneur vous fera surmonter les dangers qui vous menacent, comme il l'a fait dans d'autres occasions. »

Sa résolution prise, Diégo Mendez se mit en devoir de l'exécuter ; il fit soigneusement calfater le canot et partit avec un Espagnol qui avait consenti à l'accompagner et six rameurs indiens. Il emportait, outre le message aux rois, une lettre de l'amiral pour Ovando, le gouverneur d'Hispaniola, auquel Colomb réclamait l'envoi immédiat d'une caravelle apportant des vivres et pouvant emmener ses équipages, Le voyage présentait de grandes difficultés ; il fallait d'abord côtoyer la Jamaïque jusqu'à sa pointe orientale, d'où l'on se dirigerait vers Hispaniola. Mendez rencontra une flottille de pirates indiens, mais il parvint à lui échapper et à gagner la pointe de l'île. Il attendait une mer favorable pour continuer sa route, lorsqu'il fut fait prisonnier et emmené dans les terres par un parti d'Indiens. Ceux-ci se proposaient de le tuer et jouaient sa vie et ses dépouilles ; Mendez, qu'ils ne surveillaient pas de très près, put s'échapper et regagner son canot, sur lequel il revint à Santa-Gloria, où l'amiral fut heureux de le revoir, quoiqu'il eût échoué dans cette première tentative. « Je lui rapportai, dit Mendez, de quelle manière Dieu m'avait délivré des mains des sauvages ; Sa Seigneurie eut une grande joie de mon retour. Elle me demanda si je reprendrais mon voyage. » La réponse fut affirmative ; Mendez était prêt à repartir, il demandait seulement qu'on l'escortât jusqu'à la pointe orientale de l'île, où il devait prendre la mer. Il fut décidé que l'adelantado, prenant avec lui le nombre

d'hommes nécessaire, conduirait Mendez jusqu'à la pointe Aomaquique. Celui-ci, du reste, ne partait plus seul ; le capitaine de la *Biscaïenne*, Barthélemy Fieschi, l'accompagnerait à Hispaniola avec douze Espagnols et vingt Indiens; chacun des deux officiers prendrait le commandement d'un canot portant six Espagnols et dix Indiens qui serviraient de rameurs ; les deux canots navigueraient de conserve. Une fois à Hispaniola, Fieschi reviendrait immédiatement à la Jamaïque pour rassurer l'amiral et ses compagnons en leur annonçant l'heureuse issue de ce voyage hasardeux, tandis que Mendez irait remettre à Ovando le message de Colomb, puis partirait pour l'Espagne afin de porter à Leurs Majestés la relation qui leur était destinée.

Ces dispositions arrêtées, Mendez et Fieschi se mirent en route; les Espagnols avaient chacun une épée et un bouclier ; les canots longeaient la côte; l'adelantado les suivait sur terre avec sa troupe. Aucun incident ne se produisit, et ils arrivèrent sans encombre à l'extrémité de l'île. Là, profitant d'un vent favorable, Mendez et Fieschi se lancèrent dans la haute mer, prenant la direction d'Hispaniola, pendant que l'adelantado, conformément aux conventions arrêtées, attendait trois jours avant de reprendre la route de Santa-Gloria, où il arriva sans difficulté, après s'être arrêté dans divers villages, montrant aux naturels les dispositions les plus bienveillantes, afin d'assurer le maintien des bons rapports qui existaient.

Nous laisserons Mendez et Fieschi faire leur aventureux voyage, dont nous nous occuperons plus tard, pour raconter les tristes incidents qui se passèrent après leur départ, à Santa-Gloria. Les bonnes nouvelles rapportées par l'adelantado avaient donné bon espoir dans la colonie ; on attendait avec confiance le retour de Fieschi annonçant la prochaine arrivée des bâtiments d'Hispaniola. Rien ne venait, et le découragement s'empara bientôt des esprits, d'autant plus grand qu'on avait eu plus d'espoir. On se demandait si Mendez et Fieschi avaient pu gagner Hispaniola ; on se rappelait que le voyage sur de frêles canots avait d'abord paru impossible aux meilleurs marins. Si Mendez et Fieschi s'étaient perdus en mer ou avaient été tués dans quelque île inconnue,

comme tout le faisait craindre, c'était la perte de la colonie tout entière, qui ne pouvait plus espérer aucun secours.

A ces causes de désespoir s'ajoutaient les maladies. Peu de temps après le départ de Mendez et de Fieschi, les Espagnols commencèrent à être atteints de maladies qui provenaient à la fois des fatigues excessives du voyage, de l'espace étroit dans lequel ils étaient resserrés sous un climat brûlant et humide et du régime auquel ils étaient astreints. Pour des hommes habitués à une nourriture plus substantielle, le régime des Indiens était débilitant. Les inquiétudes, la vaine attente d'un secours qui n'arrivait pas, augmentaient encore les souffrances. Tous ces hommes habitués à une vie active n'avaient d'autre occupation que de se promener sur un étroit tillac et d'interroger avidement l'horizon pour voir si une voile n'y apparaîtrait pas. Les jeux étaient interdits, et d'ailleurs, que jouer, puisqu'ils étaient sans ressource? Par prudence, l'amiral avait maintenu avec fermeté le règlement qui interdisait les promenades à terre. De là un mécontentement général, qui se traduisait chez les uns par un profond abattement, chez les autres par une violente irritation.

Abandonnés à eux-mêmes, ces mécontents n'auraient pas été à craindre, mais il suffisait qu'un homme se présentât qui prît la direction du mouvement, pour qu'il devînt dangereux. Malheureusement l'homme se trouva. Pour plaire au trésorier royal Moralès, Colomb avait embarqué les deux frères de sa femme, Francisco et Diégo de Porras, l'un comme capitaine du *Saint-Jacques de Palos*, quoiqu'il ne fût guère marin, l'autre comme notaire royal; il n'avait pas eu beaucoup à s'en louer jusqu'alors. « Aucun d'eux n'avait les talents nécessaires pour ses emplois, dit l'amiral lui-même, mais je fermai les yeux pour l'amour de celui qui me les avait donnés. Dans les Indes, ils se montrèrent de plus en plus vains de leur position. Je leur pardonnai une foule de manquements que je n'aurais point passés à un parent et qui méritaient une autre punition que des réprimandes. » Les deux frères, au lieu de se montrer reconnaissants de l'indulgence de l'amiral à leur égard, s'irritaient des observations. De plus, comme les matelots, ils étaient mécontents de ce long séjour à la Jamaïque, où

l'on attendait vainement les secours que devait ramener Fieschi. Leur inexpérience maritime, les empêchant de comprendre l'impossibilité d'un départ avec les seules ressources dont disposait l'amiral, les disposait à croire, comme les matelots, que Colomb restait sur cette côte déserte pour des raisons particulières[1]. Ils ne pouvaient ignorer le mécontentement d'une partie des équipages. Ils se mirent donc en rapport avec quelques-uns des plus irrités et ils se furent bientôt constitué un parti. Les matelots étaient fiers d'avoir à leur tête deux officiers dont ils connaissaient le crédit, d'autant que plusieurs étaient de Séville comme les Porras ; ils pensaient que l'influence du trésorier royal Moralès, beau-frère de leurs chefs, les couvrirait.

Il faut convenir que les circonstances semblaient favoriser les Porras, qui en tiraient habilement parti. Lorsqu'ils disaient que l'envoi de Mendez et de Fieschi à Hispaniola, pour réclamer des secours, n'était qu'une comédie jouée par l'amiral dans le but de dissimuler sa disgrâce, le retard des deux messagers à revenir paraissait leur donner raison. « Les deux frères, dit Irving, qui résume fort exactement en cette occasion les détails donnés par Fernand Colomb[2], voyant l'état d'effervescence et d'irritation où se trouvaient les matelots, se mêlèrent parmi eux et les travaillèrent sourdement en répandant les insinuations les plus perfides. Ils les assuraient qu'ils étaient bien dupes s'ils fondaient quelque espoir de délivrance sur le retour de Mendez. Ce n'était qu'une ruse de l'amiral pour les apaiser et les faire servir à ses projets. Il n'avait ni l'intention ni le désir de retourner en Espagne ; il en était banni. L'île d'Hispaniola lui était également fermée, comme ils l'avaient vu clairement, puisque ses vaisseaux, au moment d'une tempête, n'avaient pu obtenir la permission d'entrer dans le port.

(1) « Diégo de Porras, dit M. Roselly de Lorgues, qui n'avait jamais mis le pied sur un navire avant ce voyage, trouvait des motif nautiques pour justifier sa rébellion, en démontrant que l'amiral, au lieu de venir sottement à la Jamaïque, pouvait fort bien aller du cap Santa-Cruz à Hispaniola, et que les dernières avaries des caravelles, ainsi que l'échouage dans ce maudit port, étaient la conséquence de sa faute et de son caprice. » Dans son *Journal du voyage*, Porras dit en effet qu'il ne comprend pas la cause de cet arrêt à la Jamaïque.

(2) T. III, p 279.

A présent, tous les lieux étaient indifférents pour Colomb et il était content de rester à la Jamaïque jusqu'à ce que ses amis eussent pu arranger ses affaires à la cour et obtenir son rappel. Quant à Mendez et à Fieschi, ils avaient été envoyés par Colomb en Espagne pour ses intérêts personnels, et non pas à Hispaniola pour y demander un vaisseau. Autrement, pourquoi ce vaisseau qui devait les emmener n'arrivait-il pas ? Pourquoi Fieschi ne revenait-il pas comme il l'avait promis ? En supposant même que les canots eussent été réellement envoyés pour demander du secours, le long espace de temps qui s'était écoulé depuis leur départ, sans qu'on eût de leurs nouvelles, donnait lieu de croire que les messagers avaient péri en route. Dans ce cas, le seul parti qui leur restait était de prendre les canots des Indiens et de s'efforcer de gagner Hispaniola [1]. Mais il n'y avait point d'espoir de décider l'amiral à une pareille entreprise; il était trop vieux, trop impotent par suite de sa goutte, pour s'exposer aux fatigues d'un semblable voyage. Devaient-ils donc toujours être sacrifiés à ses intérêts ou être les victimes de ses infirmités ? Renoncer à leur unique chance de salut et rester pour périr avec lui sur les débris de leurs vaisseaux ? S'ils réussissaient à gagner Hispaniola, ils n'en seraient que mieux reçus pour avoir laissé l'amiral derrière eux. Ovando était son ennemi secret ; il craignait qu'il n'obtînt de nouveau le gouvernement de l'île. A leur arrivée en Espagne, ils pourraient compter sur l'appui de l'évêque Fonseca, dont l'animosité contre Colomb était bien connue ; d'ailleurs, les frères Porras avaient des parents et des amis puissants à la cour, qui seraient prêts à réfuter tous les rapports que pourrait faire l'amiral, et ils citaient l'exemple de la sédition de Roldan pour prouver que les préventions du public et de la cour seraient toujours contre lui. Ils allaient même plus loin ; ils insinuaient que Leurs Majestés qui, dans cette occasion, lui avaient ôté une partie de ses dignités et de ses privilèges, seraient bien aises d'avoir un prétexte pour le dépouiller du reste. »

(1) Soit dans l'intention de les utiliser, soit pour empêcher une attaque par mer contre les caravelles, l'amiral s'était fait livrer les canots des Indiens.

Il est évident que tout cela était habilement combiné pour séduire des esprits déjà aigris et tout disposés à se laisser tromper. Aussi les Porras eurent-ils bientôt gagné la plus grande partie des équipages. Ils réussirent moins auprès des officiers; parmi ceux-ci, les uns étaient dévoués à l'amiral, les autres étaient trop expérimentés pour ne pas comprendre que la traversée en canot de la Jamaïque à Hispaniola était sinon impossible, au moins très dangereuse ; n'avaient-ils pas tous refusé de la tenter lorsque Colomb avait dû faire appel au dévouement de Mendez? D'ailleurs l'amiral lui-même, qui avait eu connaissance, dans une certaine mesure, du mécontentement grandissant des équipages, avait plusieurs fois réuni les officiers en conseil pour voir ce qu'on pourrait faire pour sortir de la situation critique où l'on se trouvait. Il avait déclaré que, malgré le retard inexplicable du retour de Fieschi, il restait convaincu que ses deux messagers avaient pu gagner Hispaniola, et qu'il fallait « attendre avec confiance et constance ». Personne, pas même les frères Porras, n'avait combattu l'opinion du grand marin ; personne n'avait proposé de partir en masse sur des canots indiens absolument insuffisants et tenant mal la mer. Aussi les Porras n'avaient-ils pu attirer à leur parti que deux officiers, le pilote-major Sanchez, celui qui avait laissé échapper le cacique Quibian, et Pedro de Ledesma, qui ne figuraient ni l'un ni l'autre parmi les lumières de l'état-major.

Pour exécuter leur plan, les conjurés avaient besoin des canots indiens et des armes et provisions nécessaires pour le voyage, mais ils ne pouvaient guère espérer qu'on les leur remettrait de plein gré ; l'amiral, les officiers et les hommes restés fidèles ne pouvaient se démunir complètement. Il faudrait donc engager une lutte, devant laquelle bien des conjurés reculaient. Si Colomb, malade, ne pouvait opposer une grande résistance, il lui restait le prestige de l'autorité ; d'ailleurs, il avait avec lui des officiers énergiques, et notamment l'adelantado. Dans cette situation, les Porras eux-mêmes furent d'avis d'attendre ; Fieschi pouvait revenir avec des secours, et alors le salut était assuré ; on convint donc de patienter jusqu'à la fin de l'année.

Le 2 janvier 1504, l'amiral était étendu sur son lit de douleur,

lorsque Francisco de Porras pénétra brusquement dans sa cabine. « Il paraît, amiral, dit-il insolemment, que Votre Seigneurie ne compte pas retourner en Castille, et qu'elle a résolu de nous faire périr ici. » Ce brusque début surprit Colomb, « autant que si les rayons du soleil avaient produit des ténèbres ». Cependant, devinant que Francisco de Porras ne se serait pas permis de l'aborder ainsi s'il ne s'était pas senti appuyé, et comprenant la gravité de la situation, il se contint et, avec une grande modération, il se contenta de justifier sa conduite. Il lui rappela que tous les officiers, au conseil, avaient été d'accord pour reconnaître qu'il était impossible de se rendre à Hispaniola sans un bâtiment et qu'il avait envoyé Mendez et Fieschi pour en réclamer un. Il lui fit observer qu'il était lui-même aussi désireux que personne de quitter l'île, attendu qu'il « répondait devant Dieu et devant ses souverains de la vie de tous ceux qui avaient été confiés à sa garde ». D'ailleurs, il n'avait jamais rien fait que d'accord avec ses officiers, et si Porras avait trouvé quelque nouveau moyen de salut, il était tout prêt à réunir le conseil pour en délibérer. Cette modération ne calma pas Francisco de Porras, qui n'y vit sans doute qu'un témoignage de l'impuissance où se trouvait l'amiral de résister à ses exigences. Il répondit insolemment que ce n'était plus le moment de délibérer et qu'il ne restait d'autre alternative que de s'embarquer immédiatement sur les canots ou de « rester à la grâce de Dieu ». Puis, tournant brusquement le dos à Colomb, et élevant la voix de manière à être entendu de tous, il s'écria : « Quant à moi, mon parti est pris ; je retourne en Castille, et ceux qui le voudront peuvent me suivre. » Cet appel à la révolte trouva immédiatement de l'écho ; les matelots se pressaient autour de Porras, se déclarant prêts à le suivre ; quelques-uns même auraient proféré des menaces de mort contre Colomb. Celui-ci, en entendant ce tumulte, s'était levé malgré ses souffrances ; il voulait se présenter aux séditieux dans l'espoir que sa présence mettrait fin aux désordres. Mais quelques-uns de ses fidèles, qui craignaient des violences de la part des révoltés, le forcèrent à rester dans sa cabine, dont ils protégèrent l'entrée. L'adelantado, toujours énergique, avait pris une lance et voulait charger les rebelles ; on le décida,

non sans peine, à se retirer près de son frère. D'autre part, on représenta aux frères Porras qu'ils devaient se tenir pour satisfaits puisqu'on leur abandonnait les canots et leur laissait prendre dans les magasins les armes, munitions et provisions dont ils avaient besoin. S'il se commettait quelque violence contre l'amiral, ils en seraient responsables et en seraient sûrement punis en arrivant en Espagne. Les Porras comprirent; ils prirent les canots, pillèrent les magasins et partirent en poussant des cris de triomphe; ils emmenaient avec eux dans les canots quarante-huit hommes des équipages et les deux seuls officiers déjà gagnés, Sanchez et Ledesma; d'autres hommes auraient voulu les suivre qui durent rester malades à l'infirmerie et qui se plaignaient tout haut, disant qu'on les abandonnait. Ils ne tardèrent pas à se consoler; soignés par l'amiral lui-même qui, lorsque la goutte le lui permettait, les pansait de ses propres mains, ils guérirent tous, suivant la remarque de Fernand Colomb.

Les révoltés suivirent la même route que Mendez précédemment, pour se rendre à la pointe Aomaquique, d'où ils se dirigeraient sur Hispaniola; pour se procurer des provisions, ils n'hésitaient pas à piller les villages de la côte. Dès que le temps leur parut favorable, ils prirent la pleine mer, mais ils avaient à peine fait quelques lieues que le vent devenait contraire; les canots indiens tenaient mal la mer, d'autant qu'ils étaient trop chargés; ils eurent beaucoup de peine à regagner l'île, après avoir jeté à l'eau une partie de leurs provisions, ne gardant que leurs armes et leurs munitions. Deux autres tentatives ne furent pas plus heureuses. Renonçant alors à gagner Hispaniola, ils parcoururent les villages de la Jamaïque, vivant aux dépens des habitants et se livrant à de nombreux excès [1].

(1) Telle est la version de Porras, mais Fernand Colomb et Las Casas donnent sur la première tentative des révoltés pour gagner Hispaniola des détails qu'Irving résume ainsi : « Ils s'étaient procuré quelques Indiens comme rameurs.... A peine avaient-ils fait quatre lieues, qu'un vent contraire s'éleva et que les vagues commencèrent à s'enfler; ils cherchèrent aussitôt à regagner la terre. Les canots construits légèrement, et dont la quille était presque ronde, se renversaient facilement et demandaient à être dans un équilibre parfait. Ils étaient très chargés et lorsque la mer devint houleuse, elle y entrait souvent avec impétuosité. Les Espagnols

Les dangers succédaient aux dangers. L'amiral avait à peine échappé à la révolte des Porras qu'il voyait la colonie menacée de la famine. Comme il le disait aux rois dans sa lettre et le répétait à Diégo Mendez, l'inconstance des Indiens ne permettait pas de compter sur eux. Pendant plusieurs mois, ils étaient restés fidèles aux engagements pris avec Mendez; ils approvisionnaient la colonie, et la plus grande régularité avait présidé aux marchés pour cet objet. Mais ils finirent par se lasser; leur imprévoyance se fatiguait du travail nécessaire pour réunir et apporter les provisions; les bagatelles d'Europe n'avaient plus le même attrait pour eux; peut-être aussi se vengeaient-ils sur les Espagnols restés fidèles à l'amiral, et dont ils croyaient n'avoir rien à craindre, des violences des compagnons des Porras. Toujours est-il que les provisions se faisaient de plus en plus rares et que l'on pouvait craindre la famine.

Que faire pour parer à ce fléau? Colomb ne pouvait guère songer à se procurer des vivres par une expédition. Il n'avait que peu d'hommes valides, et en supposant que l'expédition ait réussi, elle n'aurait donné que des provisions pour quelques jours. Heureusement, ses connaissances astronomiques lui avaient appris qu'une éclipse de lune était proche; il savait l'effet que produisent ces phénomènes sur des peuples enfants qui en ignorent les causes et y voient les plus terribles présages; il résolut d'en profiter pour garantir la subsistance de sa colonie.

« L'amiral, dit M. Roselly de Lorgues [1], imagina d'utiliser ce phénomène de manière à s'assurer des vivres et à montrer aux

prirent l'alarme et tâchèrent d'alléger les canots en jetant à la mer tout ce dont ils pouvaient se passer, ne gardant que leurs armes et une partie de leurs provisions. L'ouragan redoubla de violence et le danger devint plus pressant. Alors ils forcèrent les Indiens à se jeter dans la mer, ne gardant que ceux qui étaient indispensables pour manœuvrer les canots. Si ces malheureux hésitaient à obéir, ils les y poussaient rudement avec la pointe de leurs épées. Les Indiens étaient excellents nageurs, mais la terre était trop éloignée pour qu'il leur fût possible de l'atteindre. Ils restèrent donc autour des canots, s'y accrochant de temps en temps pour se reposer et reprendre haleine; mais comme leur poids dérangeait l'équilibre et augmentait le danger, les Espagnols leur abattaient les mains et les replongeaient dans les flots à grands coups d'épée. Quelques-uns moururent sous les coups de ces hommes sans pitié; d'autres, épuisés de fatigue, s'enfoncèrent dans les flots; il en périt ainsi dix-huit de la manière la plus déplorable. »

(1) T. II, p. 301.

Médailles commémoratives du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

indigènes la supériorité du Dieu des chrétiens sur leurs génies. Il envoya un interprète d'Haïti chez les caciques pour les inviter à un grand spectacle que donneraient les étrangers le surlendemain. Comme il le prévoyait, ils accoururent en foule. Alors, il leur reprocha leur manque de foi et leur dureté. Il leur rappela qu'il se trouvait leur hôte par la volonté de Dieu son maître. Il leur dit que ce Dieu, qui avait permis à ses envoyés d'arriver heureusement à Haïti, avait au contraire soulevé la mer et repoussé les tentatives des rebelles qui s'étaient séparés de lui. Il ajouta que Dieu son seigneur savait leur projet de faire périr de faim les étrangers, malgré les accords arrêtés entre eux pour l'approvisionnement des caravelles ; qu'assurément celui qui récompense les bons et punit les coupables était irrité de leur manque de foi et d'humanité. Et pour leur prouver la supériorité des serviteurs de son Dieu sur leurs génies, il leur annonça ce que leurs génies ne savaient pas : que le soir même (1), au lever de la lune, ils verraient bientôt l'astre rougir malgré la sérénité du ciel, puis s'obscurcir et leur refuser sa lumière. Là-dessus, quelques-uns eurent peur : mais les autres s'en allèrent en riant de moquerie,

» Lorsque la nuit arriva, la couleur sanglante de la lune ébranla les plus fermes. Dès qu'ils virent sa teinte s'obscurcir, ils poussèrent des hurlements de terreur et arrivèrent chargés de provisions aux caravelles, suppliant l'amiral d'apaiser son Dieu irrité, et promettant d'apporter désormais des vivres régulièrement. Sur leurs instances, l'amiral dit qu'il allait parler à son Dieu, et, en effet, il se retira dans sa cabine.... Durant ce temps, l'éclipse devenait plus complète ainsi que la terreur des Indiens rassemblés sur le rivage. Ils suppliaient les Espagnols d'avoir pitié d'eux.

» L'éclipse parvenait à sa décroissance quand l'amiral, ayant achevé sa prière, sortit de sa cabine et dit aux caciques qu'il avait

(1) La plupart des historiens disent que l'annonce fut faite trois jours à l'avance. M. Roselly de Lorgues n'admet pas ce délai. « Colomb, dit-il, savait trop bien la mobilité d'esprit des sauvages pour leur annoncer l'éclipse trois jours à l'avance. Il ne fit sa prédiction que le jour même et peu d'heures avant l'accomplissement de ce phénomène. » C'est une divergence sans importance.

parlé d'eux à son maître; que Dieu entendait leur promesse de bien traiter les chrétiens, de leur apporter des provisions. Puisqu'ils étaient dans de tels sentiments, assurément son maître leur en saurait gré. Il leur annonça que ce phénomène, objet d'épouvante chez la plupart des peuples idolâtres, n'était point un présage menaçant pour les serviteurs du Christ et que bientôt la lune n'allait plus être d'un brun rougeâtre, mais reparaître pure et blanche comme à l'ordinaire. Les caciques remercièrent l'amiral et s'en allèrent louant le Dieu des chrétiens, dont ils ne parlaient plus qu'avec un grand respect. Depuis lors, ils envoyèrent exactement des provisions, qui étaient scrupuleusement payées en objets d'échange. »

D'après ce récit de M. Roselly de Lorgues conforme, sauf quelques détails sans importance, à celui des historiens précédents, il ressort que Colomb se servit habilement d'une éclipse pour effrayer les Indiens et assurer la subsistance de la colonie; c'était licite et personne ne peut blâmer sa conduite. Il ressort également qu'il n'y a rien eu là de surnaturel.

Tranquille pour les vivres, Colomb se serait encore vu menacé par une conspiration; le médecin de l'expédition, Bernal, auquel l'amiral avait dû reprocher son ignorance et son incurie — on l'accusait d'avoir été la cause de la mort de deux malades, — aurait profité de l'exaspération dans laquelle une attente de huit mois, depuis le départ de Mendez et de Fieschi, avait jeté les Espagnols restés fidèles, pour ourdir un nouveau complot; il devait, avec ses complices, massacrer l'amiral, enlever les canots de service et partir pour Hispaniola. Tout était prêt sans que Colomb se doutât de rien, et l'exécution devait avoir lieu dans la nuit, lorsque « Dieu remédia à ce péril ». Dans la soirée même une voile fut signalée à l'horizon; c'était le secours qui arrivait, tardif et incomplet, d'Hispaniola et qui suffit à tout arrêter (1).

Nous devons ici revenir sur le voyage de Mendez et de Fieschi, que nous avons laissés au moment où, prenant la haute mer, ils se

(1) Tel est le récit de Fernand Colomb dans sa *Vie de l'amiral* et de Colomb lui-même dans une lettre à son fils Diégo du 29 décembre 1504. En fait, les renseignements précis font défaut sur cette conspiration avortée.

dirigeaient sur Hispaniola. Le temps était favorable et les commencements de ce hardi voyage furent assez heureux, mais bientôt les rameurs indiens commencèrent à souffrir de la chaleur, qui était excessive, et surtout de la soif. Les Espagnols et les officiers eux-mêmes durent parfois prendre les rames pour permettre aux Indiens de se reposer. Dans la seconde journée, les souffrances causées par la soif étaient devenues intolérables; deux petits barils d'eau douce, mis en réserve par le prévoyant Mendez, avaient été rapidement épuisés; les Indiens ne pouvaient même plus ramer. Mendez se savait dans le voisinage d'une petite île appelée Navasa; il la cherchait vainement. La nuit était venue tout à fait noire; il était à craindre qu'on ne passât près de l'île Navasa sans la voir, car elle était petite et basse. Un des Indiens avait succombé à la fatigue et à la soif; son corps avait été jeté à la mer; les autres, épuisés, découragés, pouvaient à peine ramer; la dernière goutte d'eau avait été bue et tous se demandaient s'ils pourraient jamais atteindre Hispaniola. Mendez avait les yeux fixés sur l'horizon, qui s'éclairait peu à peu de cette pâle lueur qui précède le lever de la lune. Tout à coup celle-ci parut, et Mendez fut frappé de cette circonstance qu'elle sortait de derrière une masse noire qui s'élevait au-dessus de la surface de la mer. C'était l'île cherchée. « Terre! terre! » s'écria Mendez, et cela suffit à rendre leur vigueur aux rameurs épuisés. On gagna l'île; elle était si basse que, sans le lever de la lune, les Espagnols n'auraient jamais pu l'apercevoir; il n'y avait pas d'arbre ni de fontaine, mais dans des creux de rocher on trouva de l'eau de pluie. Les voyageurs purent donc se désaltérer; quelques-uns le firent avec une telle avidité qu'ils se rendirent malades.

Mendez était maintenant assuré de gagner Hispaniola, dont les hautes montagnes apparaissaient dans le lointain. Après avoir donné à ses rameurs un repos bien nécessaire, il reprit sa route et aborda sur une côte fort éloignée des établissements espagnols; il n'avait pas mis quatre jours pour faire cette traversée difficile. Bien reçu par les naturels, qui lui donnèrent des provisions, il prit six rameurs avec lesquels il partit pour Saint-Domingue, longeant la côte. Le voyage était long et difficile; Mendez avait appris

que le gouverneur Ovando était dans le Xaragua ; il n'hésita pas à s'y rendre, accompagné seulement de quelques Indiens ; c'était une route de cinquante lieues à travers les forêts et les montagnes. Fieschi et les autres Espagnols continuèrent à se diriger sur Saint-Domingue. Fieschi aurait voulu retourner immédiatement à Santa-Gloria pour annoncer à Colomb l'heureuse issue de l'expédition, mais il lui fut impossible de décider les rameurs indiens à recommencer la terrible traversée qu'ils venaient de faire.

Lorsque le courageux Mendez rejoignit Ovando, il fut courtoisement accueilli, mais il ne put obtenir de lui aucune promesse formelle lorsqu'il lui demanda d'envoyer immédiatement des secours à l'amiral. Le gouverneur lui objecta qu'il n'y avait dans l'île aucun navire assez grand pour ramener les cent trente hommes restés avec Colomb. C'était vrai, mais Ovando aurait pu, comme il se décida à le faire plus tard, envoyer dès lors un petit navire aux naufragés. Ce témoignage de sympathie leur aurait prouvé qu'ils n'étaient pas oubliés, et ils auraient attendu plus facilement les vaisseaux qui devaient les ramener à Hispaniola. Non seulement Ovando n'y songea pas, mais il retint Mendez pendant plusieurs mois auprès de lui, comme pour le mettre dans l'impossibilité d'expédier lui-même des secours à Colomb.

Diverses explications ont été données de la conduite du gouverneur d'Hispaniola dans cette circonstance, alors que tout lui faisait un devoir de secourir au plus tôt Colomb. On a invoqué les ordres d'Isabelle et de Ferdinand, qui interdisaient Hispaniola à l'amiral ; mais il est clair que ces ordres n'avaient pas pu prévoir le naufrage de Santa-Gloria. On a dit, et Colomb lui-même fait allusion à ces bruits dans sa lettre de la Jamaïque aux rois, qu'il était soupçonné de songer à transférer ses conquêtes à Gênes ou à quelque autre puissance. Il semble difficile qu'Ovando ait été dupe de bruits semblables. On a allégué son absence ; il était dans le Xaragua et ne pouvait se rendre à Saint-Domingue. Seulement pourquoi retenait-il auprès de lui Mendez, dont il n'avait pas besoin, au lieu de le laisser libre d'aller préparer l'envoi d'un petit bâtiment ? Enfin, et cela paraît être la raison la plus sérieuse, Ovando put craindre soit que l'amiral, une fois arrivé à Saint-

Domingue, ne se rappelât qu'il en était le vice-roi et ne voulût intervenir dans les affaires publiques, soit que sa présence, à cause des nombreux ennemis qu'il comptait encore dans la colonie, ne fût une occasion de troubles et de désordres. Peut-être Ovando se disait-il que l'amiral ne courait aucun danger à Santa-Gloria et qu'il pouvait y attendre le moment où il serait possible de lui fournir les moyens de revenir à Hispaniola sans inconvénient, ou de retourner directement en Espagne. Quoi qu'il en soit de ces diverses explications, la conduite du gouverneur a été sévèrement jugée par les historiens.

Cependant Mendez ne cessait de rappeler à Ovando la nécessité de secourir l'amiral ; il finit, après plusieurs mois d'attente, par obtenir la permission de se rendre à Saint-Domingue ; il partit seul, avec quelques Indiens, et arriva sain et sauf. Il était décidé, si le gouverneur ne faisait rien, à organiser lui-même une expédition, si réduite qu'elle pût être. Cela devait lui être d'autant plus facile qu'à Saint-Domingue l'opinion s'était émue en apprenant la triste situation à laquelle était réduit le glorieux fondateur de la colonie. Plusieurs habitants notables, parmi lesquels Barthélemy Roldan, ancien pilote de l'amiral, qu'il ne faut pas confondre avec le grand juge, s'indignaient de l'inaction du gouverneur et se montraient disposés à envoyer un bâtiment. De hauts fonctionnaires et les missionnaires franciscains ne cachaient pas leur désapprobation Ovando s'émut de ces manifestations, et il se décida à envoyer un petit brigantin qui porterait quelques provisions, annoncerait à l'amiral l'envoi d'autres navires et prendrait ses commissions.

C'est ce brigantin qui était arrivé si opportunément pour arrêter une conspiration prête à éclater. Mais, comme s'il avait voulu multiplier les témoignages de sa mauvaise volonté à l'égard de son illustre prédécesseur, le gouverneur d'Hispaniola avait fait son envoi, trop tardif, dans les plus mauvaises conditions ; il avait confié le commandement du navire à un ennemi notoire de Colomb, Diégo de Escobar, un des Espagnols condamnés à mort lors de la conspiration d'Adrien de Mogica ; il ne lui avait donné que ses provisions insuffisantes, un baril de vin et une moitié de porc salé ; il lui avait ordonné de ne point communiquer avec les gens

de l'amiral, de n'avoir de rapports qu'avec celui-ci et de repartir immédiatement pour Hispaniola.

Escobar exécuta de point en point les ordres qu'il avait reçus. A son arrivée, il mouilla loin des caravelles; le lendemain, avec sa chaloupe, il vint accoster la *Capitane;* il demanda une amarre, à laquelle furent attachés le baril de vin et le porc salé, qui furent hissés à bord; il remit le message d'Ovando pour Colomb, puis il se retira à quelque distance des caravelles. Alors, il demanda l'amiral et, élevant la voix, il lui exprima les regrets du gouverneur, qui n'avait pas pu lui envoyer un navire assez grand pour le prendre avec ses hommes, mais qui le ferait au plus tôt; il lui annonça qu'il devait repartir immédiatement et qu'il était prêt à se charger d'un message pour Ovando. Étonné et même indigné du choix de l'officier qui lui avait été envoyé, Colomb n'en fit cependant rien paraître. Il parut accepter les raisons du gouverneur et les explications d'Escobar. Dans sa lettre à Ovando, il lui exposait les dangers de sa position, encore augmentés par la révolte des Porras; il lui disait qu'il avait pleine confiance dans sa promesse de lui envoyer des secours dès qu'il le pourrait, promesse sur la foi de laquelle il resterait patiemment à bord des caravelles échouées; il lui recommandait Mendez et Fieschi et lui renouvelait l'assurance qu'il les avait envoyés à Hispaniola uniquement pour faire connaître sa situation et réclamer des secours. Dès qu'il eut reçu le message, Escobar regagna son brigantin et mit à la voile sur Hispaniola sans avoir eu aucune communication avec une autre personne que l'amiral. Il était impossible d'exécuter plus strictement les ordres rigoureux d'Ovando.

Le départ si prompt du brigantin avait attristé les naufragés autant que son arrivée les avait réjouis; pour les empêcher de se laisser de nouveau aller au découragement, l'amiral affecta de se déclarer satisfait des explications qu'il avait reçues; il assura que des vaisseaux ne tarderaient pas à arriver pour les prendre. Il donna à entendre à ses compagnons d'infortune qu'il avait refusé de partir avec Escobar parce que le brigantin étant trop petit pour emmener tout le monde, il avait préféré partager leur sort. Si le départ avait été si prompt, c'était pour hâter l'envoi des secours

attendus. Ces assurances, dont ils n'étaient peut-être pas complètement dupes, contribuèrent à rassurer les Epagnols; ils savaient, du reste, qu'on connaissait leur situation à Saint-Domingue et pensaient qu'on ne les abandonnereit pas. Cela suffit à faire renoncer à toute idée de conspiration.

La venue du brigantin, qui annonçait des secours, parut à Colomb une occasion favorable pour négocier la soumission des rebelles qui étaient avec les Porras; il savait que plusieurs, qui s'étaient laissé entraîner par l'espoir de retourner à Hispaniola, étaient fatigués de la vie qu'ils menaient et tout disposés par suite à rentrer dans la voie du devoir. Deux messages furent envoyés aux rebelles pour leur faire savoir ce qui s'était passé et leur annoncer l'arrivée prochaine des vaisseaux qui emmèneraient tout le monde; s'ils voulaient se soumettre, Colomb leur promettait d'oublier le passé et de les traiter avec bienveillance. Il leur envoyait en même temps du vin et du porc salé pour leur bien prouver qu'un brigantin était venu du port d'Hispaniola.

Se défiant de ses complices et craignant qu'ils ne se laissassent séduire par les promesses de l'amiral, Francisco de Porras reçut seul les messagers. Comme il n'avait aucune intention de se soumettre, il posa des conditions inacceptables. Sans retourner à bord des caravelles, comme l'exigeait Colomb, ses hommes et lui consentaient à ne rien faire désormais contre l'amiral, mais celui-ci, de son côté, devait s'engager à leur donner un des vaisseaux, s'il en arrivait deux, ou la moitié de celui qui viendrait s'il n'en arrivait qu'un; de plus, il partagerait avec eux les vivres et les provisions qui restaient. Sur le refus des messagers d'accepter ces conditions, François de Porras donna à entendre qu'il saurait au besoin recourir à la force. Mais ses complices, malgré toutes ses précautions, avaient eu connaissance de la venue du brigantin, de l'arrivée prochaine de vaisseaux et de l'offre d'amnistie faite par l'amiral; un certain nombre étaient disposés à accepter. Porras leur dit alors qu'ils ne devaient avoir aucune confiance dans les promesses de l'amiral, dont le caractère vindicatif était connu; il s'engageait à les bien traiter et à tout oublier, mais il ne manquerait pas de sévir contre eux dès qu'il les tiendrait en son pouvoir. Si des navi-

res venaient, on ne pourrait pas les empêcher d'en profiter, et si plus tard, en Espagne, on voulait les poursuivre, il se faisait fort, grâce au crédit de son beau-frère Moralès, le trésorier royal, de les protéger. Il aurait même, d'après Fernand Colomb, affirmé qu'aucune caravelle n'était arrivée de Saint-Domingue, que c'était simplement un fantôme évoqué par les conjurations de l'amiral, qui était profondément versé dans la nécromancie. Il aurait cité comme preuve qu'on n'avait vu cette caravelle qu'à la brune, qu'elle n'avait eu de communication qu'avec l'amiral et qu'elle avait disparu tout à coup dans la nuit. Est-ce que, si c'eût été réellement un vaisseau espagnol, les gens de l'équipage n'auraient pas parlé à leurs compatriotes ? Est-ce que l'amiral, son fils et son frère auraient laissé échapper une occasion si favorable de retourner à Saint-Domingue ?

Malgré ses explications, Porras comprenait que son influence était ébranlée, au moins sur une partie de ses gens; de nouvelles propositions pouvaient leur être faites qu'ils s'empresseraient d'accepter. Il résolut de brusquer les événements et d'attaquer l'amiral. Il vint donc camper au village de Maima, qui était à un quart de lieue des vaisseaux, avec l'intention de s'emparer des caravelles et de faire Colomb prisonnier. Celui-ci, toujours retenu dans sa cabine par la maladie, fut prévenu de ce danger; heureusement, il avait avec lui l'adelantado, qu'il chargea d'ouvrir avec les rebelles de nouvelles négociations. Homme d'action, Barthélemy partit avec cinquante hommes armés, c'est-à-dire avec tous ceux qui étaient en état de combattre; s'ils étaient épuisés par les maladies et les privations, ils étaient pleins de courage et ils avaient à leur tête un chef éprouvé.

Avant d'en venir aux mains, l'adelantado, se conformant aux ordres de l'amiral, essaya encore de négocier; il envoya aux rebelles les deux messagers qui leur avaient précédemment porté des offres de pardon. Porras ne permit pas qu'ils fussent entendus et, les menaçant de les faire tuer, il les força à se retirer. Puis, avec sa bande, il se précipita sur la troupe de l'adelantado. Comme celui-ci paraissait surtout redoutable aux rebelles, qui pensaient avoir facilement raison des autres s'il succombait, six des plus braves

parmi les compagnons de Porras s'étaient promis de diriger leurs coups contre lui. Au premier choc, deux de ces six rebelles tombèrent morts, un troisième, Ledesma, fut grièvement blessé ; Francisco de Porras fut fait prisonnier par l'adelantado. Cela décida du sort du combat; les révoltés, privés de leur chef et de leurs plus braves combattants, s'enfuirent; ils avaient perdu six hommes tués ou blessés, pendant que les Espagnols fidèles n'avaient que deux blessés, parmi lesquels l'adelantado, légèrement atteint à la main. Celui-ci se demanda s'il poursuivrait les fugitifs, mais il pensa qu'il valait mieux les abandonner à eux-mêmes, persuadé qu'ils ne tarderaient pas, après cette rude leçon, à faire leur soumission. D'ailleurs les Indiens étaient là qui assistaient en armes à ce combat entre les blancs et qui pouvaient être tentés d'en profiter pour attaquer à leur tour ceux qui jusque-là leur inspiraient une terreur quasi superstitieuse. L'adelantado retourna donc aux caravelles, emmenant captif le chef de la révolte, Francisco de Porras [1].

L'adelantado ne s'était pas trompé en comptant que les rebelles, battus et sans chef, feraient leur soumission. Dès le lendemain, 20 mai, ils suppliaient l'amiral de les recevoir à composition, lui promettant la plus complète obéissance. Colomb pardonna, mais Francisco de Porras fut formellement excepté de l'amnistie et resta

(1) Irving raconte, d'après Las Casas, un curieux incident qui se produisit après la bataille. « Lorsque le combat fut fini, les Indiens s'approchèrent du champ de bataille, et se mirent à examiner les cadavres de ces hommes qu'ils avaient d'abord crus immortels. Ils regardaient surtout avec beaucoup de curiosité les blessures faites par les armes européennes. Au nombre des rebelles blessés se trouvait Pedro de Ledesma, ce pilote qui avait si bravement plongé au milieu des brisants pour gagner à la nage Belen et rapporter des nouvelles de la colonie. C'était un homme d'une force prodigieuse, qui avait une voix très forte. Pendant que les Indiens, qui le croyaient mort, examinaient les blessures dont il était littéralement couvert, il poussa tout à coup une exclamation avec sa grosse voix, dont le son épouvanta les Indiens à tel point qu'ils s'enfuirent à toutes jambes, croyant avoir tous les morts à leurs trousses. Cet homme, étant tombé dans un fossé, ne fut découvert par les Espagnols que le lendemain au point du jour; il était resté tout ce temps sans secours. Le nombre et la gravité des blessures qu'il avait reçues (dix-neuf) semblent incroyables, mais les faits sont attestés et par Fernand Colomb, qui vit les blessures de ses propres yeux, et par Las Casas, qui tenait le récit du combat de la bouche de Ledesma lui-même. Faute de remèdes convenables, ses blessures furent traitées de la manière la plus sommaire; néanmoins, telle était la vigueur de sa constitution qu'il en guérit. »

prisonnier. Quant aux rebelles, pour éviter toute querelle, il les plaça sous le commandement d'un officier et leur prescrivit de rester à terre après leur avoir donné quelques vivres.

Enfin, après une bien longue attente, Colomb vit paraître deux caravelles; cette fois, c'était le secours attendu. L'amiral allait donc pouvoir avec tout son monde quitter la baie de Santa-Gloria et gagner Hispaniola. Des deux caravelles, l'une avait été armée par Diégo Mendez, toujours fidèle et dévoué, qui, obligé par les ordres de Colomb de se rendre en Espagne, en avait donné le commandement à Diégo de Salcedo, l'agent de l'amiral à Hispaniola [1]; la seconde avait été envoyée par Ovando. Comment celui-ci s'était-il décidé? Colomb, son fils Fernand et Las Casas l'accusèrent de n'avoir agi qu'à contre-cœur. D'après eux, l'envoi du brigantin commandé par Diégo de Escobar n'avait d'autre but que de faire connaître la situation de l'amiral; l'ancien complice de Roldan et de Mogica n'était qu'un « éclaireur envoyé à la découverte » ou même un « espion chargé par le gouverneur de reconnaître l'état de Colomb et de son équipage et de s'assurer s'ils vivaient encore ». Les nouvelles apportées par Escobar étant en somme assez bonnes, et Mendez armant un bâtiment, Ovando en aurait expédié un autre « pour se faire un mérite de la délivrance » désormais certaine de l'amiral. Il lui était d'autant plus difficile d'agir autrement qu'il se voyait de plus en plus attaqué à

(1) Il ne sera pas sans intérêt de dire ce que devint Diégo Mendez, ce fidèle serviteur de l'amiral. Ferdinand récompensa son dévouement en l'élevant à la noblesse et en lui permettant de porter dans ses armes un canot, qui rappelait son fameux voyage de la Jamaïque à Hispaniola. Sur son lit de mort Colomb avait promis à Mendez de le faire alguazil en chef d'Hispaniola, lorsqu'il serait réintégré dans ses droits, et Diégo Colomb devait remplir cet engagement à défaut de son père. Il ne se montra pas plus reconnaissant pour le fidèle écuyer que le roi Ferdinand pour l'amiral. La place fut donnée à don Barthélemy par son neveu, qui promit à Mendez un poste équivalent. Celui-ci répondit que mieux eût valu lui donner la place promise et réserver un autre poste pour l'adelantado. De fait, il n'obtint rien. Dans son testament, daté de Valladolid, le 19 juin 1536, et où les historiens ont largement puisé pour l'histoire du quatrième voyage de Colomb, Mendez demandait que la récompense qu'il n'avait pas obtenue, malgré des promesses formelles, fût donnée à ses enfants, et il réclamait pour l'aîné la place d'alguazil en chef de Saint-Domingue, et pour le second la lieutenance de l'amiral dans la même ville. On ne dit pas que les enfants aient été plus heureux que le père, qui mourut presque dans la misère.

cause de son peu d'empressement à secourir Colomb. D'après Las Casas, un peu porté, il est vrai, aux exagérations, les prédicateurs eux-mêmes ne craignaient pas de prononcer en chaire de violents discours contre le gouverneur.

Quoi qu'il en soit de ces accusations, les deux caravelles étaient arrivées et elles suffisaient pour emmener tous les Espagnols. L'amiral s'embarqua le 28 juin avec tout son monde et il se dirigea sur Hispaniola. De nouveau il rencontra des vents contraires et une grosse mer, si bien qu'il mit plusieurs semaines à faire la traversée que Mendez avait exécutée en canot en quatre jours. Le 3 août, l'amiral arrivait à la presqu'île Beata, et il écrivait immédiatement à Ovando une lettre qu'il lui expédiait par la voie de terre. Préoccupé de le rassurer au sujet de sa venue, il lui disait combien il était heureux de sa délivrance, qu'il lui devait en grande partie, et il lui déclarait qu'il pouvait être certain que son arrivée dans la colonie ne produirait aucun désordre et qu'il ne le troublerait nullement dans l'exercice de son pouvoir.

Le 18 août, les deux caravelles jetaient l'ancre dans le port de Saint-Domingue; l'amiral fut reçu avec les plus grands honneurs; ses infortunes avaient fait oublier même à ses ennemis les griefs qu'ils croyaient avoir contre lui; la double majesté du malheur et de l'âge lui faisait comme une sorte d'auréole. Ovando eut le bon goût de s'associer à ces témoignages de sympathie et de respect; avec les principaux fonctionnaires et habitants de la colonie, il alla le recevoir au port et voulut qu'il logeât dans son propre palais; mais l'accord ne devait pas durer longtemps entre les deux personnages, d'autant que Colomb ne tarda pas à laisser voir qu'il n'approuvait pas la politique de son successeur.

Quoique cela ne semble pas rentrer dans l'histoire de Colomb, il est nécessaire que nous résumions, au moins sommairement, les actes principaux de l'administration d'Ovando.

Parmi les aventuriers qui accompagnaient nombreux le nouveau gouverneur à son départ d'Espagne et qui n'étaient pas tous bien choisis, la plupart se rendaient aux Indes occidentales comme chercheurs d'or. Dans leurs illusions quelque peu naïves, ils s'imaginaient qu'ils n'auraient qu'à se baisser pour ramasser de l'or et

pour faire en peu de temps et sans peine une belle fortune. « Ils étaient à peine débarqués, dit Las Casas, qui faisait partie de l'expédition, qu'ils se précipitèrent tous vers les mines, qui étaient à environ huit lieues de distance; ils portaient tous sur les épaules un havre-sac contenant du biscuit et des outils de mineur. Les hidalgos, qui n'avaient pas de domestiques qu'ils pussent charger de leurs bagages, le portaient eux-mêmes sur leur dos; heureux celui qui avait un cheval pour le voyage; il pourrait rapporter une plus grande charge d'or. » Les malheureux partaient pleins d'ardeur, croyant arriver à la terre promise; ils s'imaginaient que « l'or se recueillait aussi promptement et avec autant de facilité que des fruits se cueillent à l'arbre ». Quel désenchantement lorsqu'ils se trouvèrent en présence de la réalité! Il fallait creuser péniblement dans les entrailles de la terre, travail auquel la plupart n'étaient pas habitués et tout particulièrement dur à l'Européen sous le climat énervant des tropiques ; les veines du précieux métal étaient difficiles à trouver; une grande expérience était nécessaire. Sans se laisser rebuter par ces difficultés, la plupart des chercheurs d'or se mirent résolument au travail. Nouvelle désillusion; ils ne trouvèrent pas cet or vainement cherché, et au bout de peu de temps ils reprenaient tristement la route de Saint-Domingue. Là, ils eurent bientôt épuisé leurs médiocres ressources; le désespoir les prit et la plupart succombèrent aux maladies, toujours dangereuses sous ce climat de si belle apparence. D'après Las Casas, plus de mille Espagnols avaient ainsi succombé en quelques mois.

Une semblable situation devait attirer l'attention d'Ovando, d'autant que le travail des mines s'arrêtant, il ne pourrait fournir aux rois les revenus qu'ils attendaient. Afin d'encourager les chercheurs d'or, il réduisit la part de la couronne de la moitié au tiers, puis au cinquième. Cela ne suffisait pas; il reprit alors, en le développant, le système des repartimientos, inauguré par Colomb. A son départ d'Espagne, Ovando avait reçu d'Isabelle l'ordre de donner leur pleine liberté aux Indiens; ceux-ci avaient naturellement refusé de travailler aux mines. Le gouverneur écrivit à la reine que tout travail devenait impossible et il en obtint des instructions

qui lui permettaient d'imposer un travail modéré aux Indiens et lui recommandaient de les faire instruire dans la foi chrétienne. Alors se développa, dans toute sa rigueur, ce système de repartimientos dont les suites ont été si sensibles à Hispaniola et ailleurs. A chaque Espagnol il fut attribué un certain nombre d'Indiens; en outre chaque cacique reçut l'ordre de fournir un nombre déterminé de travailleurs qui seraient payés par ceux qui les emploieraient et recevraient l'enseignement religieux. Mais on ne leur allouait qu'une paye des plus modiques et on leur imposait d'abord six, puis huit mois du travail le plus pénible. Les Indiens se trouvaient souvent séparés de leurs familles, ils n'avaient qu'une nourriture insuffisante; aussi succombaient-ils en nombre d'autant plus grand que leur complexion était plus faible. Ceux qui avaient résisté à ces huit mois de travail forcé n'étaient plus capables de regagner leur demeure, parfois distante de quarante et même soixante lieues. « J'en ai trouvé beaucoup qui étaient étendus morts sur la route, dit Las Casas; d'autres qui étaient tout haletants sous des arbres; d'autres enfin qui, dans les angoisses de la mort, criaient d'une voix faible : J'ai faim, j'ai faim. » Et souvent ces malheureux ne retrouvaient même plus ni leur demeure ni leur famille, il ne leur « restait qu'à attendre la mort ».

Si donc Ovando put obtenir de grosses quantités d'or qu'il expédiait aux rois, ce ne fut que par des moyens qui devaient amener à bref délai la disparition totale des Indiens. Sa politique à l'égard des caciques ne fut pas d'une meilleure inspiration. Behechio, le cacique du Xaragua, était mort, et sa sœur Anacoana lui avait succédé. Longtemps favorable aux Espagnols au point d'oublier la mort de son mari Caonabo, elle s'était détachée d'eux en voyant les ravages que le système des repartimientos faisait parmi ses sujets. Les autres caciques étaient également peu satisfaits; les Espagnols ne les traitaient guère mieux que les simples Indiens; s'ils n'osaient les soumettre au dur travail des mines, ils ne leur permettaient pas la moindre observation; tout essai de résistance à une exigence injuste était représenté au gouverneur comme une tentative de révolte.

En véritable Espagnol, Ovando était soupçonneux; tout porte à

croire qu'il prit au sérieux ces continuelles dénonciations et qu'il crut réellement la colonie menacée. Et cependant les Indiens n'étaient plus en état d'entamer une lutte contre leurs oppresseurs. Comme tous les Espagnols, comme Colomb lui-même, malgré sa modération, le gouverneur se croyait tout permis contre des païens. Il put et dut se figurer qu'il avait le droit de prévenir les Indiens. Cette conviction arrêtée dans son esprit, il ne pouvait être bien scrupuleux sur le choix des moyens.

C'était surtout la malheureuse Anacoana que visaient les dénonciations intéressées que recevait Ovando; il lui fallait donc commencer par le Xaragua l'exécution de son plan. Il prévint donc la princesse qu'il allait lui faire une visite d'amitié, pendant laquelle on pourrait prendre des arrangements au sujet du paiement des tributs sur lesquels on n'était pas d'accord. En sa qualité de gouverneur, il ne pouvait marcher sans une brillante escorte; il se fit donc accompagner de trois cents fantassins armés d'épées, d'arquebuses et d'arbalètes, et de soixante-dix cavaliers armés de cuirasses, de boucliers et de lances. Colomb n'en avait pas plus contre toutes les forces indiennes réunies au grand combat de la Vega Real.

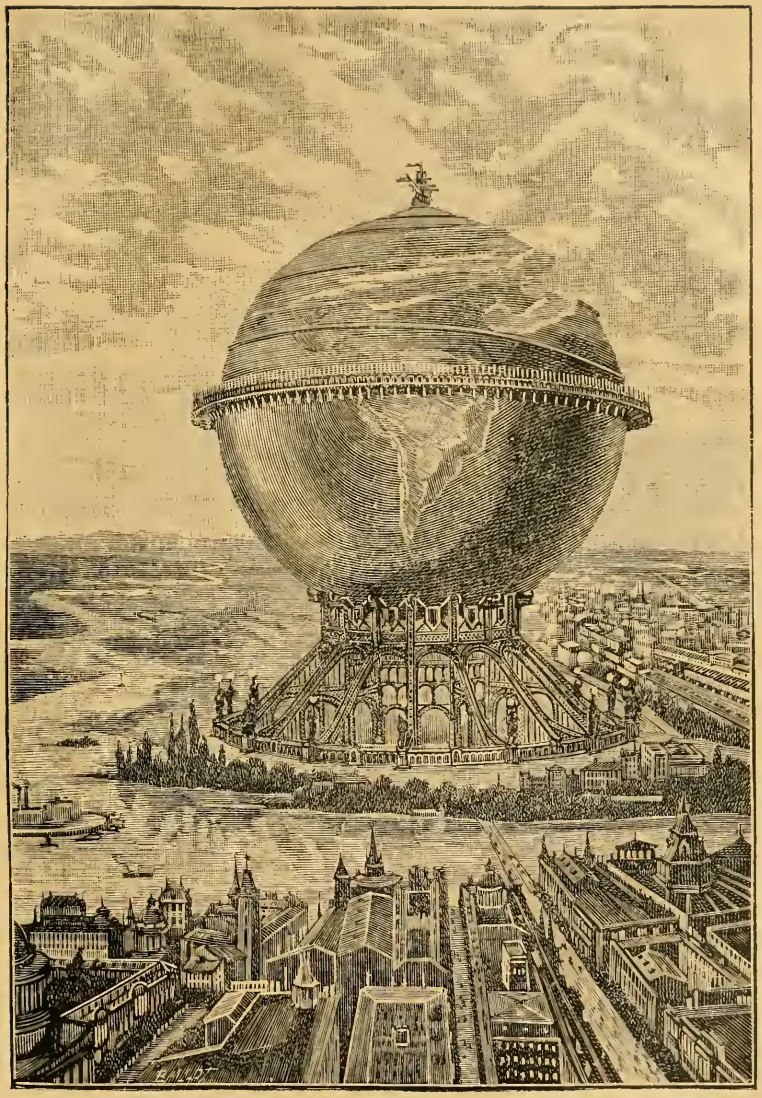
Cependant cet appareil militaire n'inspira aucun soupçon à Anacoana. Afin de faire honneur à son illustre visiteur, elle convoqua les caciques secondaires et ses principaux sujets. Il est à croire que cette réunion fut présentée à Ovando comme une preuve des mauvais desseins des Indiens et le confirma dans ses sinistres projets. Ovando et son escorte, qui constituait une véritable armée, furent bien accueillis; Anacoana vint au-devant de lui; des fêtes furent données en son honneur sur lesquelles les vieux historiens espagnols, avec leurs exagérations habituelles, donnent les détails les plus brillants. Il semble que tout cela aurait dû dissiper les soupçons des Espagnols; que pouvaient-ils craindre d'Indiens nus et mal armés?

Ovando annonça à Anacoana qu'à son tour il lui donnerait une fête; les cavaliers espagnols devaient faire une espèce de joute qui aurait lieu le dimanche. Ce spectacle était une grande attraction pour les Indiens, qui avaient pour les chevaux et les cavaliers une profonde admiration mêlée de terreur. A l'heure dite, les In-

diens étaient en grand nombre sur la place; Anacoana et ses caciques se trouvaient réunis dans une grande maison; tous étaient sans armes. Les cavaliers espagnols parurent les premiers en bon ordre; puis vinrent les fantassins, qui se rangèrent autour de la place; les uns et les autres avaient reçu leurs instructions et n'attendaient qu'un signal pour fondre sur cette multitude désarmée. D'après l'historien Oviédo, « pour prévenir tout soupçon de la part des Indiens, Ovando était à jouer au palet avec ses officiers, lorsque les cavaliers entrèrent sur la place, et les caciques vinrent le prier de donner des ordres pour que la joute commençât; Anacoana aurait joint ses instances à celles des caciques ».

Alors Ovando se rendit sur la place; s'étant assuré que tous ses hommes étaient à leur poste, il donna le signal convenu; d'après Las Casas, il devait prendre une pièce d'or suspendue à son cou; d'après Charlevoix, dont la version semble plus vraisemblable, porter la main à la croix d'Alcantara brodée sur son habit. Immédiatement le son d'une trompette se fit entendre; la maison où se trouvaient Anacoana et les caciques fut cernée par un détachement: fantassins et cavaliers se ruèrent sur la multitude sans défense et le massacre commença. Qui pourrait dire le nombre des victimes? Bien peu d'Indiens purent s'échapper; ils se réfugièrent dans la petite île de Guanabo, où ils furent poursuivis, et ils furent réduits en esclavage.

Anacoana et les caciques avaient été saisis dès le début du massacre; les caciques furent soumis à d'affreuses tortures; on voulait leur arracher l'aveu du prétendu complot; quelques-uns faiblirent dans les souffrances et avouèrent ce qu'on voulut, à moins que leurs bourreaux ne leur aient prêté des déclarations qu'ils n'avaient pas faites. Les caciques furent ensuite enfermés dans la maison où ils avaient été pris; on y mit le feu et tous périrent dans les flammes; ils étaient quarante d'après certains historiens, quatre-vingts d'après Las Casas, quatre-vingt-quatre d'après Mendez, témoin oculaire. Quant à Anacoana, conduite à Saint-Domingue, elle fut pendue après un simulacre de procès. Ainsi périt la poétique reine que les Espagnols comme les Indiens avaient appelée la « fleur d'or », et dont les lettrés d'Europe avaient chanté les louanges.



Projet de monument commémoratif de la decouverte de l'Amérique.

Ovando ne borna pas son œuvre de destruction à ce massacre; les caciques qui avaient échappé et parmi lesquels se trouvait le neveu d'Anacoana, Gunora, furent traqués comme des bêtes fauves, pris et pendus. Pendant plusieurs mois des colonnes parcoururent le pays, massacrant les naturels sur le moindre soupçon. Puis, tout glorieux de son triomphe, le gouverneur fonda une ville qu'il osa appeler Santa-Maria de la verdadera Paz, Sainte-Marie de la véritable Paix. N'est-ce pas le cas de rappeler ces paroles d'un historien : Ils font la solitude, et ils disent qu'ils ont fait la paix (1).

Des grands caciques qui se partageaient le gouvernement d'Haïti au moment de l'arrivée de Colomb, il ne restait que celui de l'Higuey, Cotabanama; c'était comme Caonabo un guerrier, et ses sujets étaient les plus belliqueux de l'île ; aussi avait-il conservé une espèce d'indépendance. Ovando ne cherchait qu'un prétexte pour le soumettre : une représaille des Indiens le lui fournit. Un cacique secondaire de l'Higuey avait été étranglé par un chien qu'on avait lancé contre lui ; ses sujets le vengèrent en surprenant et massacrant l'équipage d'une chaloupe espagnole. Immédiatement partit une colonne de quatre cents hommes, à laquelle Cotabanama essaya vainement de résister. Il dut demander la paix et accepter une garnison espagnole. Les excès des soldats amenèrent une révolte, à la suite de laquelle les Indiens de l'Higuey disparurent presque complètement. Cotabanama, fait prisonnier, fut pendu comme Anacoana, et la province ne fut plus, suivant l'expression de Las Casas, qu'une « vaste solitude ».

Mais revenons à Colomb. Nous avons dit qu'il n'avait aucune confiance dans Ovando, dont les démonstrations ne lui paraissaient pas sincères. D'autre part, celui-ci n'avait été nommé gouverneur

(1) Après le récit de ces atrocités, on se demande comment des historiens, parmi lesquels Oviédo, ont pu parler de la justice et même de la douceur d'Ovando. Il faut se rappeler que les Indiens ne comptaient guère pour les Espagnols; c'étaient des païens contre lesquels tout était permis comme contre les Maures. Il faut aussi faire la part du patriotisme si exclusif des Espagnols; Ovando avait assuré la domination espagnole à Haïti; cela suffisait à tout justifier. Est-ce que les Anglais n'ont pas glorifié Clive le boucher, et acquitté Hastings le voleur, parce qu'ils avaient assuré à l'Angleterre l'empire des Indes? Nous devons constater qu'Isabelle fut moins indulgente à Ovando; elle ne lui pardonna pas le massacre de Xaragua, et sur son lit de mort elle obtint de Ferdinand la promesse qu'il serait rappelé.

que pour deux ans et, naturellement méfiant, il pouvait se demander si l'amiral ne songeait pas à reprendre le gouvernement d'Haïti. Dans cette situation, des difficultés ne devaient pas tarder à se produire entre ces deux hommes. Un premier choc eut lieu au sujet des sommes qui devaient revenir à l'amiral. D'après celui-ci, elles s'élevaient à onze mille castillans, et on prétendait ne lui en remettre que quatre mille. Puis survint un conflit de juridiction; Colomb voulait faire juger Francisco de Porras, qu'il avait gardé prisonnier et qui avait été formellement excepté de l'amnistie accordée aux rebelles de Santa-Gloria. Ovando prétendait que la Jamaïque était dans la limite de son gouvernement et que seul il avait le droit de connaître des faits qui s'y étaient passés. Comme l'amiral invoquait le pouvoir de juridiction qui lui avait été donné sur tous ceux qui faisaient partie de son expédition, pouvoir sans lequel l'autorité n'existerait pas, le gouverneur lui répondait que, dans l'étendue de son gouvernement, il n'y avait pas d'autre juridiction que la sienne et qu'il ne pouvait sacrifier les droits du gouvernement, contre lesquels ceux de l'amirauté ne sauraient prévaloir. Colomb dut céder; Francisco de Porras fut remis à Ovando, qui cependant consentit à ne pas poursuivre le procès, et renvoya l'affaire au conseil des Indes. Pour le coupable, fort appuyé à Séville par son beau-frère Moralès, le trésorier royal, c'était l'impunité assurée. Il ne fut même pas mis en cause.

Des difficultés plus graves encore provenaient de la situation faite à Colomb. Dans cette île qu'il avait découverte et colonisée, dont il se regardait encore comme le vice-roi, puisqu'il n'avait pas renoncé à ses titres et privilèges et qu'Ovando n'était que gouverneur intérimaire, il se trouvait sans pouvoir, sans autorité. Cela lui était d'autant plus pénible qu'il blâmait la politique suivie. Il ne pouvait voir sans douleur la destruction de ces Indiens qu'il avait espéré convertir à la foi chrétienne, et peut-être ne dissimulait-il pas complètement ses mauvaises impressions. Dans une lettre écrite au roi Ferdinand, après son retour en Espagne, il dit notamment : « Les Indiens d'Hispaniola étaient et sont encore la véritable richesse d'Hispaniola, car ce sont eux qui cultivent la terre et apprêtent le pain pour les chrétiens, qui creusent les mines

et qui supportent toutes les fatigues, travaillent tout à la fois et comme des hommes et comme des bêtes de somme. J'apprends que, depuis que j'ai quitté l'île, il est mort les cinq sixièmes des naturels, tous par suite de traitements barbares ou d'une froide inhumanité; les uns par l'épée, d'autres sous les coups, un grand nombre de faim; la plus grande partie ont péri dans les montagnes ou les cavernes où ils s'étaient enfuis, faute de pouvoir supporter les travaux qui leur étaient imposés. » Et comme, pour décliner toute responsabilité dans ces terribles résultats, il ajoutait que, « quant à lui, quoiqu'il eût envoyé beaucoup d'Indiens en Espagne pour qu'ils y fussent vendus, c'était toujours dans l'intention qu'ils fussent instruits des vérités catholiques, qu'ils apprissent les arts et les usages de l'Europe et qu'ils retournassent ensuite dans leur île pour aider à civiliser leurs compatriotes ». La justification n'est pas concluante; les Indiens « vendus » ne pouvaient guère retourner dans leur pays « pour aider à civiliser leurs compatriotes, » et, avec les meilleures intentions du monde, Colomb avait posé des précédents dont on devait singulièrement abuser contre les Indiens. On doit dire à sa décharge qu'il agissait d'après les idées de son temps et que jamais il n'aurait permis les abus que tolérait Ovando dans les repartimientos, ni ordonné des massacres comme celui de Xaragua.

L'amiral avait hâte de partir pour l'Espagne; une caravelle aurait pu suffire pour lui et pour ceux qui lui avaient été fidèles à Santa-Gloria; mais généreux jusqu'au bout, il voulut emmener même les rebelles, auxquels il avait pardonné, et équiper une seconde caravelle. Le 12 septembre, les deux bâtiments mettaient à la voile pour l'Espagne, commandés l'un par Colomb, l'autre par l'adelantado. Au bout de deux jours, la caravelle de l'amiral était désemparée; elle retourna à Saint-Domingue, mais Colomb, passant sur celle de l'adelantado, continua sa route; il ne voulait pas retourner à Hispaniola et il avait hâte d'arriver en Espagne. La traversée fut longue et pénible; plusieurs tempêtes assaillirent le bâtiment, qui fut sauvé par l'habileté de l'amiral et de l'adelantado; enfin, le 7 novembre, Colomb entrait dans le port de San-Lucar de Barrameda.

CHAPITRE VIII

LA MORT

Sommaire : Colomb est retenu par la maladie à Séville. — Nécessité de sa présence à la cour. — Ses réclamations pour ses équipages. — Ses démarches pour obtenir son rétablissement dans ses titres et privilèges. — Mort de sa protectrice la reine Isabelle. — Lettres de Colomb au roi Ferdinand. — Embarras d'argent. — Visite d'Amerigo Vespucci. — Colomb demande que son fils Diégo lui soit substitué. — Son arrivée à Ségovie. — Réception par le roi Ferdinand. — Continuation des réclamations; l'arbitrage; le tribunal des acquits. — Refus d'un fief et d'une pension. — Démarche de l'adelantado auprès de la reine dona Juana et du roi Philippe. — Testament de Colomb. — Le codicille relatif à Beatrix Henriquez. — Mort de Colomb.

La carrière du grand navigateur se terminait avec son quatrième et si terrible voyage; nous n'avons plus maintenant qu'à enregistrer les incidents qui ont marqué ses derniers jours.

En quittant Hispaniola, Colomb avait le dessein de se rendre au plus vite à la cour. Sa lettre de la Jamaïque, apportée par le fidèle Mendez, avait dû arriver, mais il était nécessaire qu'il pût l'appuyer. Son voyage n'avait en apparence rien produit; le détroit cherché n'existait pas, et l'on ne pouvait encore juger de la richesse des mines d'or de Veraguas. Les adversaires de l'amiral pouvaient contester ses déclarations. De plus, les deux ans pendant lesquels devait gouverner Ovando étaient écoulés, et Colomb ne renonçait pas à l'espoir de reprendre sa vice-royauté. Enfin, il y avait l'affaire des Porras qui devait le préoccuper à cause de l'influence de leur beau-frère Moralès.

Tout donc faisait désirer à Colomb de rejoindre la cour au plus

tôt, et il partit immédiatement de San-Lucar de Barrameda ; mais il se vit retenu à Séville par la maladie. Il dut donc, en attendant que sa santé lui permît de reprendre sa route, se borner à écrire. Il adressa de pressantes réclamations au sujet de ses équipages, auxquels il était dû de forts arriérés de solde ; il n'excluait personne, réclamant pour les révoltés comme pour les autres ; il leur avait pardonné et, comme il le disait lui-même, ils avaient tant souffert. Toutefois il crut devoir faire connaître toutes les circonstances de la révolte des Porras et il en envoya une relation à Moralès lui-même, leur beau-frère, auprès duquel il tenait à justifier sa conduite. En même temps, il demandait aux rois de le rétablir, conformément à leurs engagements, dans ses titres et privilèges, promettant même, avec un enthousiasme un peu surabondant, de faire encore davantage dans l'avenir pour leur service qu'il n'avait fait dans le passé.

Déjà fort attristé de se voir immobilisé à Séville, alors que sa présence à la cour aurait été si nécessaire, Colomb le fut encore bien plus lorsqu'il apprit que sa grande protectrice, la reine Isabelle, était dangereusement malade et qu'on désespérait de la conserver. Mendez lui avait rendu compte de son entrevue avec l'auguste souveraine lorsqu'il lui avait remis la lettre de la Jamaïque ; il lui avait dit qu'elle était toute disposée à lui rendre justice entière. Elle n'avait pas dissimulé son mécontentement de la conduite d'Ovando refusant de recevoir l'amiral et ne le secourant que tardivement, et de sa cruelle politique à l'égard des Indiens. Mais si la reine allait disparaître, pouvait-on compter sur Ferdinand?

Les appréhensions de Colomb n'étaient que trop fondées ; Isabelle la Catholique était mortellement atteinte ; elle mourut le 26 novembre 1504, laissant les regrets les plus justifiés et une mémoire en vénération. L'histoire lui a confirmé son beau nom d'Isabelle la Catholique. Il n'en a pas été de même pour Ferdinand, auquel Colomb allait avoir affaire. L'amiral, du reste, comprit immédiatement l'étendue de la perte irréparable qu'il faisait ; il écrivit à son fils Diégo, qu'il avait envoyé à la cour, une lettre désolée, qui reste un des titres de gloire de la reine.

Par suite même de la disparition de sa protectrice, la présence

de Colomb auprès du roi devenait encore plus nécessaire ; il lui fallait lui-même poursuivre ses réclamations. Ne pouvant supporter les fatigues d'un voyage à cheval, il songea à se faire transporter en litière. Il reste un témoignage curieux de ce projet dans une délibération du conseil capitulaire de la cathédrale de Séville. L'amiral avait demandé qu'on lui prêtât la litière funèbre de l'archevêque. Le chapitre consentit, mais à condition que le trésorier général de la marine, Francesco Pinelo, se portât caution de l'amiral, dont la solvabilité n'inspirait pas une pleine confiance, et s'engageât personnellement à faire rapporter la litière en bon état. Colomb était si malade qu'il ne put même pas profiter de l'autorisation accordée par le chapitre.

Soucieux des intérêts de ses équipages, l'amiral n'en poursuivait pas moins ses réclamations en leur faveur; il ne cessait de demander qu'on réglât aux matelots et aux officiers, qui avaient subi avec lui de si dures épreuves, leur solde arriérée. Son fils Diégo, son frère l'adelantado, recevaient de lui de pressantes instances à ce sujet ; eux-mêmes s'employaient activement, sans obtenir une aussi prompte satisfaction qu'ils l'auraient désiré. Suivant les recommandations de Colomb, ils faisaient valoir le dénuement de ces hommes, rappelaient leurs services; avec l'amiral, ils disaient que « jamais personne n'avait gagné de l'argent en essuyant tant de souffrances et en s'exposant à de si grands dangers et n'avait rendu de si grands services ».

Pour ses propres réclamations, Colomb écrivit par deux fois au roi Ferdinand, de qui tout dépendait depuis la mort d'Isabelle. A la première de ses lettres était joint un mémoire sur la situation d'Hispaniola, assez dur pour Ovando, dont il blâmait sévèrement l'administration. La conclusion naturelle, c'était qu'on le rétablît dans ses droits de vice-roi et de gouverneur pour tout remettre dans l'ordre. Le roi fit bon accueil à Diégo, qui lui remit la lettre et le mémoire ; il lui adressa des paroles flatteuses, mais ce n'était que ce qu'on appelle de l'eau bénite de cour. En fait, Ferdinand évitait de répondre et de s'engager. Vainement Colomb, inquiet de ce silence, et craignant d'importuner le roi, écrivait à son fils lettres sur lettres ; celui-ci n'obtenait rien.

A ses appréhensions sur ses droits reconnus s'ajoutaient pour l'amiral de réels embarras d'argent. Nous avons vu que sa solvabilité n'avait pas paru suffisante au chapitre de la cathédrale de Séville. Il lui fallait tenir son rang, soutenir à la cour son fils et l'adelantado, chargés de ses réclamations, et il ne recevait rien. Le règlement de ses comptes à Saint-Domingue n'avait pas été fait dans de bonnes conditions. Il n'avait touché que le quart de ce qu'il croyait lui revenir. Ne pouvant attendre dans une situation essentiellement fausse, il était parti et il avait dû encore supporter les frais de l'équipement des deux caravelles. Depuis son arrivée en Espagne, il ne recevait à peu près rien. Dans ses lettres, il se plaint en termes très vifs des « friponneries » dont il était l'objet. « On ne vit jamais, écrit-il le 18 janvier 1505, pareille friponnerie que celle par laquelle soixante mille pesos, laissés pour moi, ont disparu. » Ce qui ajoutait à sa gêne, c'est que ses fils, Diégo et Fernand, et son frère l'adelantado, auxquels il était dû de fortes sommes, ne touchaient également rien [1]. C'était une dure situation pour l'homme qui avait donné à l'Espagne les richesses du nouveau monde.

Pendant qu'il était ainsi retenu à Séville, Colomb reçut la visite d'Amerigo Vespucci, qu'il connaissait et estimait, car il le jugeait « fort homme de bien ». Appelé à la cour, Vespucci venait se mettre à la disposition de l'amiral pour le cas où il pourrait lui être utile; ses offres de service furent acceptées avec empressement, et une lettre lui fut remise pour Diégo [2].

Colomb se sentait perdu : il se demandait si le refus persistant de Ferdinand de le rétablir dans son gouvernement ne visait que sa personne ; il voulut, avant de mourir, assurer, conformément à son traité, sa succession à son fils Diégo. En janvier 1505, il fit

(1) Diégo réclamait 251,000 maravédis; l'adelantado, 260,000; Fernand, 60,000; ces deux derniers finirent par toucher 60,000 et 31,000 maravédis. On leur objecta que, d'après les conditions passées avec l'amiral, la moitié de la solde des équipages était à sa charge.

(2) Amerigo Vespucci a été fort attaqué par certains historiens de Colomb comme ayant usurpé la gloire de celui-ci en donnant son nom à l'Amérique; on sait maintenant que le navigateur florentin n'est nullement coupable de cette usurpation ; ce n'est pas par lui que son nom a été donné à l'Amérique.

adresser par celui-ci un mémoire au roi pour lui demander de le nommer à la place de son père et de l'envoyer aux Indes comme vice-roi et gouverneur. Aucune réponse n'ayant été faite, l'amiral appuya la demande de son fils par une lettre qui n'eut pas plus de succès. Il était évident que Ferdinand n'entendait nullement exécuter un traité qu'il considérait comme trop onéreux et comme tout à fait contraire aux droits de la couronne.

Médaillons représentant Christophe Colomb et Amerigo Vespucci.

Dans le but de faire une suprême tentative, l'amiral résolut de se rendre à la cour malgré l'état déplorable de sa santé. Incapable de monter à cheval, il pensa pouvoir mieux supporter la route sur une mule, mais une semblable monture n'était permise qu'aux femmes et aux membres du clergé [1], et il dut demander une autorisation qui lui fut gracieusement accordée, le 23 février, mais il ne put en profiter qu'au mois de mai. Lorsqu'il arriva à la cour, qui était alors à Valladolid, Ferdinand l'accueillit avec une grande affabilité, mais de manière cependant à lui faire comprendre immédiatement qu'il ne le rétablirait pas dans ses titres et honneurs; il ne le fit pas traiter en vice-roi et il évita de lui rien promettre. Sans le mettre en demeure de se prononcer formellement, Colomb adressa au roi une nouvelle lettre par laquelle il lui demandait d'accomplir ses engagements. Ferdinand proposa de faire appel à

(1) Des ordonnances avaient interdit aux hommes l'usage des mules parce que la commodité du service des mules avait fait négliger la reproduction des chevaux, de sorte qu'on n'avait pas pu remonter les régiments de cavalerie.

la décision d'un arbitre ; l'amiral accepta et désigna son vieil ami, Diégo de Deza, archevêque de Séville. Mais d'accord en apparence pour accepter l'arbitrage, le roi et Colomb ne l'étaient pas en réalité; pendant que le premier entendait soumettre à l'arbitre la question tout entière, sans en exempter les droits et privilèges assurés à l'amiral par son traité, celui-ci ne voulait soumettre à l'arbitrage que le chiffre de ce qui pouvait lui être dû. Quant à ses titres de grand amiral de la mer Océane et vice-roi des Indes, ainsi qu'au gouvernement d'Hispaniola, il n'admettait pas qu'on pût les discuter. Dans ces conditions, un arbitrage était impossible, et l'archevêque de Séville se récusa.

Colomb crut un moment gagner sa cause en s'en remettant à la générosité du roi; mais celui-ci, tout en faisant toujours à l'amiral les plus flatteuses déclarations, évita de s'engager; il donnait bien à entendre qu'il reconnaissait les grands services de Colomb et qu'il les récompenserait même avec « les biens propres de la couronne, » mais il ne donnait pas à Diégo la vice-royauté des Indes et le gouvernement d'Hispaniola, c'est-à-dire ce que Colomb voulait par-dessus tout.

Dans cette situation, comme il s'agissait d'engagements pris par la reine Isabelle, l'amiral s'adressa, de l'aveu de Ferdinand, au conseil des acquits, tribunal institué pour veiller à l'exécution des intentions et des obligations testamentaires des rois d'Espagne. Peut-être Colomb se flattait-il qu'Isabelle avait parlé de lui dans son testament: il se trompait. Après bien des hésitations, la cour des acquits évita de se prononcer. D'une part, elle ne pouvait méconnaître la réalité des engagements de la reine, mais d'autre part, elle croyait que l'intérêt de l'État et les droits de la couronne s'opposaient à la pleine exécution du traité du 17 avril 1492 (1). Le roi alors fit offrir à Colomb, en échange de ses droits, de lui constituer un majorat composé du fief de Carrion de los Condes et d'une pension sur les fonds de la couronne. Celui-ci refusa ;

(1) Cette décision, ou plutôt ce refus de décision, a été violemment attaqué par la plupart des historiens de Colomb; il faut cependant reconnaître qu'avec les idées du temps sur les droits de l'État, la cour des acquits donnait une preuve de droiture en ne se prononçant pas contre Colomb

li voulait l'exécution pure et simple de son traité. N'était-ce pas s'obstiner à la poursuite d'une chimère?

Sur ces entrefaites, arrivèrent en Espagne la reine dona Juana et son mari Philippe le Beau, qui venaient prendre possession du royaume de Castille ; Colomb, ne pouvant les voir lui-même, chargea son frère l'adelantado de faire une démarche auprès d'eux. Celui-ci fut bien accueilli ; on lui donna de bonnes paroles, mais il n'obtint aucune promesse formelle. Certains historiens disent que les jeunes souverains avaient promis de faire droit aux demandes de Colomb; or, voici la phrase d'Herrera sur laquelle ils s'appuient : « Les rois reçurent la lettre de Colomb de bonne sorte et donnèrent espérance à l'adelantado de dépêcher promptement l'affaire de l'amiral. » On peut voir là une promesse de terminer promptement l'affaire, mais on y cherchera vainement celle de réintégrer Colomb dans ses titres et privilèges ou de nommer son fils à sa place.

Le grand homme touchait, du reste, à sa dernière heure; le 19 mai 1506, il refaisait ou plutôt confirmait le testament que nous avons déjà longuement analysé et sur lequel il serait par conséquent sans intérêt de revenir. Aussi nous bornerons-nous à mentionner un codicille qui a été l'objet de vives controverses. Ce codicille, daté de 1506 d'après la plupart des historiens, mais remontant à 1502 d'après M. Roselly de Lorgues, recommandait Béatrix Enriquez non à son fils Fernand, mais à son beau-fils Diégo, ce qui paraît déjà un peu étrange. De plus, Colomb disait à Diégo qu'il devait réparer ses torts envers Béatrix et il ajoutait : « Il n'est pas convenable d'en écrire ici la raison. » Cette allusion à ses torts envers Béatrix Enriquez et la phrase énigmatique par laquelle se termine le codicille ont été très commentées. De nombreux historiens y ont vu un aveu implicite de l'illégitimité de la naissance de Fernand. Il nous semble que le codicille comporte une autre interprétation. Colomb, du moment où il eut commencé ses voyages de découvertes, paraît avoir complètement oublié celle qui avait agréé ses vœux et lui avait donné sa main alors qu'il était étranger et déjà âgé ; on ne la voit associée ni à ses triomphes ni à ses épreuves; c'est au point que, sans le codicille, on pourrait croire la mère

de Fernand morte depuis longtemps. L'amiral pouvait se reprocher cet oubli et recommander à Diégo de réparer ses torts sans vouloir en « écrire la raison ». Cette affectation de mystère était assez dans ses allures.

Le lendemain, 20 mai, fête de l'Ascension, Christophe Colomb couronnait par une mort chrétienne une vie dont le but principal avait été d'ouvrir de nouvelles contrées à la propagation de l'Évangile. On n'a que peu de détails sur sa mort; il semble que la même obscurité doive envelopper les commencements et la fin du grand homme. Son fils Fernand n'a laissé qu'un récit très sommaire. On sait que Colomb reçut avec une grande piété les derniers sacrements, qu'il avait revêtu son habit de tertiaire de Saint-François et que ses dernières paroles furent : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* » Le grand chrétien, si éprouvé dans sa vie, pouvait remettre avec confiance son âme entre les mains de son Sauveur. L'homme qui avait donné le nouveau monde à l'Espagne s'éteignait presque oublié dans une pauvre chambre d'auberge à Valladolid [1]!

(1) Les chaînes qu'avait portées Colomb à Hispaniola étaient-elles pendues dans cette chambre sous les yeux du mourant? Tous les historiens le disent, d'après Fernand Colomb, dont le témoignage est formel, et qui ajoute que ces chaînes furent mises dans son cercueil. « Il craignait peut-être, dit à ce sujet M. Roselly de Lorgues, que l'aspect de ces chaînes n'aigrît secrètement le cœur de ses enfants contre l'injustice de la cour, et pour effacer cette image de l'ingratitude royale, il ordonna que ces fers descendissent avec lui dans le tombeau. » Quelle qu'ait été l'ingratitude royale, ni Isabelle ni Ferdinand n'étaient responsables de l'enchaînement ordonné par Bobadilla, qu'ils blâmèrent, et il aurait été plus digne de Colomb d'oublier. Aussi doutons-nous du fait, malgré l'affirmation de Fernand Colomb.

CHAPITRE IX

HISTOIRE POSTHUME

Sommaire : Pourquoi ce chapitre? — La descendance de Colomb. — Diégo, amiral et gouverneur d'Hispaniola; ses difficultés, sa mort. — Acceptation par don Luiz du duché de Veraguas. — Voyages posthumes de Colomb. — Service solennel à Séville. — Transport des restes de l'amiral à Saint-Domingue. — Les Espagnols les réclament lors de la cession de Saint-Domingue aux Français et les emportent à la Havane. — Oubli momentané de la mémoire de Colomb. — Justice lui est rendue par des historiens protestants. — Réaction en son honneur. — Témoignages de la foi du chrétien. — Action de M. le comte Roselly de Lorgues. — Demande de canonisation. — Le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. — Lettre de Sa Sainteté le pape Léon XIII.

Pour la plupart des hommes, leur histoire se termine à la mort; presque seuls les saints font exception; ils ont l'histoire de leur culte. Colomb est un des rares personnages, en dehors des saints, dont l'histoire ne se finit pas à la tombe; il a son « histoire posthume, » que nous retracerons brièvement (1).

Cette histoire posthume peut se diviser en trois parties : 1° descendance de Colomb; réclamations de ses héritiers aux rois d'Espagne; 2° les « voyages posthumes » de Colomb; 3° hommages rendus au grand homme après un trop long oubli.

Dès la mort de son père, Diégo réclama la dignité de grand amiral, la vice-royauté et le gouvernement des Indes, en vertu du traité de 1492 et du testament de l'amiral. Il se heurta aux mêmes

(1) M. le comte Roselly de Lorgues y a consacré tout un volume

résistances de la part de Ferdinand, auquel la mort de Philippe le Beau et la folie de dona Juana avaient rendu le gouvernement de la Castille. N'obtenant que des réponses dilatoires, il s'adressa aux tribunaux, mais ceux-ci, comme la cour des acquits, tout en reconnaissant les droits que lui donnait le traité de 1492, ne pouvaient trancher la question à cause des droits primordiaux de la couronne et de la raison d'État. Il ne pouvait donc rien obtenir, lorsque son mariage avec la nièce du duc d'Albe lui donna l'appui de ce tout-puissant personnage. Il obtint alors le gouvernement d'Hispaniola dans les mêmes conditions qu'Ovando, qui fut rappelé. Ce n'était pas la reconnaissance de ses droits, car il n'était pas vice-roi ni même gouverneur héréditaire[1].

Comme son père, Diégo rencontra de vives oppositions dans son gouvernement d'Hispaniola ; par deux fois il dut revenir en Espagne pour se justifier ; il parvint à prouver qu'il avait raison, mais il mourut en 1526, dans son second voyage, laissant pour héritier de ses titres et privilèges son fils aîné, don Luiz, âgé seulement de six ans. Celui-ci obtint le titre d'amiral, mais non celui de vice-roi ; plus tard il fit une courte apparition à Hispaniola comme gouverneur. Rebuté par l'opposition qu'il rencontrait, il renonça aux bénéfices du traité de 1492 et reçut en échange le duché de Veraguas et une pension. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa son cousin germain ; avec eux s'éteignit la postérité masculine de Colomb. Le duché de Veraguas passa à la postérité féminine, qui le possède encore.

Au lendemain de la mort de l'amiral, un service modeste fut célébré pour lui, par les soins des franciscains, dans la cathédrale de Valladolid ; l'assistance était bien peu nombreuse ; quelques amis seulement s'étaient joints aux parents pour rendre les derniers devoirs au grand homme en disgrâce. Au bout de sept ans, peut-être à cause du mariage de Diégo avec la nièce du duc d'Albe, Ferdinand se souvint de Colomb. Il ordonna qu'on fît en grande pompe, à Séville, un service funèbre en son honneur. Le

(1) Cependant les historiens contemporains donnent à Diégo et à sa femme les titres de vice-roi et vice-reine, mais c'est par pure courtoisie ; en fait Diégo n'avait ni le titre ni les pouvoirs d'un vice-roi.

corps fut transporté dans cette ville et après la cérémonie, qui fut des plus brillantes, il fut déposé chez les chartreux, à Sainte-Marie des Grottes. En 1526, le corps de Diégo, qui venait de mourir, fut déposé auprès de celui de son père.

Dans son testament, Colomb avait demandé à reposer dans la cathédrale de Saint-Domingue, dans cette île d'Hispaniola qu'il avait tant aimée. On finit par se souvenir de son désir, et en 1536, les corps de l'amiral et de son fils furent transportés à Saint-Domingue, où ils furent inhumés dans la cathédrale en grande solennité. L'oubli se fit bientôt pour eux si complet que, si l'on se souvenait que Colomb était enterré dans la cathédrale, on ne savait pas où il était. Ce fut un Français, Moreau de Saint-Merry, qui retrouva, en 1770, les restes de l'amiral.

Vingt-cinq ans après, l'Espagne cédait Saint-Domingue à la France ; les Espagnols, moins oublieux que par le passé, réclamèrent les restes de Colomb, qu'ils voulaient emporter à la Havane, dans cette île de Cuba qui leur restait et qui avait été également découverte par le grand navigateur. Actuellement les restes du grand homme, les « reliques, » disent de nombreux écrivains, prévenant la décision de l'Église, sont dans la cathédrale de la Havane (1).

La mémoire du grand navigateur a passé par des vicissitudes étranges, qui rappellent celles de sa vie si agitée. Au moment de sa mort, l'oubli se fait si complet sur lui que l'événement n'est même pas mentionné. Pierre Martyr, dont nous avons eu occasion de citer des phrases si enthousiastes, ne daigne pas parler de la mort de l'amiral ; la chronique de Valladolid, qui enregistre les faits les plus insignifiants, la passe sous silence. Les historiens espagnols, dans leurs récits sur l'Amérique, semblent chercher à réduire de plus en plus le rôle de Colomb. On s'est demandé s'ils n'obéissaient pas à un mot d'ordre reçu de Ferdinand d'abord, de

(1) Il y a cependant des contestations ; on prétend à Saint-Domingue que, lors du transport de 1795, on s'est trompé et qu'on a emporté les restes de Diégo, qui portait également le titre d'amiral, et non ceux de Christophe Colomb. Nous nous bornons à mentionner cette discussion ; nous ajouterons seulement que l'Académie historique de Madrid s'est prononcée pour la Havane.

Charles-Quint et de Philippe II ensuite, et qui aurait eu pour objet de dissimuler l'ingratitude dont Colomb avait été l'objet. Mais les rois d'Espagne, si étendu que fût leur pouvoir, n'auraient pu imposer leur volonté qu'aux historiographes officiels; ils ne pouvaient rien sur les écrivains indépendants, dont souvent les œuvres, restées manuscrites et tardivement publiées, leur étaient inconnues. Pour notre part, nous ne croyons guère à une action des princes qui se sont succédé à cette époque; le patriotisme si exclusif des Espagnols nous paraît suffire à expliquer la part réduite qu'ils font à Colomb dans l'histoire de la découverte et de la conquête du nouveau monde. Quant aux historiens étrangers, qui ne subissent certainement pas l'influence des rois d'Espagne, leur silence relatif s'explique naturellement par ce fait que, pour les événements du nouveau monde, ils se guident sur les Espagnols [1].

L'heure de la justice vient pour Colomb, un peu tardivement; des historiens de grand renom, Robertson, Irving, Humboldt, font connaître les titres du grand navigateur à l'admiration et à la reconnaissance de l'humanité. Mais ces historiens sont protestants; comment, en rendant justice au navigateur, pourraient-ils comprendre la foi ardente du catholique, dont le but principal était d'étendre le royaume du Christ? Ce rôle de Colomb, d'une importance capitale, leur échappe; toutefois Robertson et Irving, restés chrétiens, savent, mieux que le sceptique Humboldt, reconnaître que Colomb était profondément religieux.

Ce mouvement de réaction était commencé; il ne devait plus s'arrêter. Colomb est partout honoré, glorifié; de nombreuses villes se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance; Gênes, longtemps oublieuse, lui érige un monument.

Toutefois la justice était encore incomplète; il restait à montrer le côté chrétien de la mission de Colomb. Des historiens l'ont fait, au premier rang desquels il faut nommer M. le comte Roselly de

(1) C'est au moment de cet oubli presque général que le nouveau monde a reçu le nom d'Amérique. Comme nous l'avons dit, Amerigo Vespucci n'est nullement responsable de cette dénomination inventée par des géographes d'une petite ville de Lorraine.

Lorgues, dont l'influence a été considérable. Pour lui, Colomb n'est pas seulement un chrétien, c'est un saint, ou plutôt c'est « le saint », c'est le « messager du Très-Haut », le « contemplateur du Verbe », le « révélateur du globe » ; il reçoit les encouragements de Pie IX, le « premier pape qui ait vu l'Amérique [1] », et il se fait l'avocat de la canonisation de Colomb, dont la vie et la mission lui apparaissent toutes surnaturelles. A la suite de la publication des travaux de M. Roselly de Lorgues, le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, qui avait sous sa juridiction la Guadeloupe et Marie-Galande, deux des îles découvertes par Colomb, a adressé au pape une demande formelle de canonisation qu'ont appuyée de nombreux évêques. On dit même qu'un postulatum devait être présenté à cet effet au concile du Vatican, s'il n'avait été brusquement suspendu après la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale.

On peut dire que M. Roselly de Lorgues a fait école, et nombreux sont, en France et à l'étranger, les historiens qui ont pris la même thèse que lui ; nous avons dit, au début de ce travail, pourquoi nous nous tenons sur la réserve. Toutefois, au cours de ces pages, en présentant les événements, nous n'avons pas manqué de faire connaître ceux auxquels on attribuait un caractère miraculeux, exposant en même temps les motifs qui nous empêchaient de nous prononcer dans ce sens. A l'Église, seule compétente, il appartient de décider.

Cette année, le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, a ramené l'attention sur l'auteur de cette découverte. Partout des fêtes se célèbrent ou sont annoncées en l'honneur de Colomb. La principale est à Chicago, où une exposition universelle s'ouvre le jour même du centenaire et où l'on doit élever un monument gigantesque.

A ces honneurs rendus au héros, au grand homme, au hardi navigateur, l'Église, qui n'oublie jamais les services que lui ont rendus ses enfants, ne pouvait que s'associer ; Colomb n'a-t-il pas été, avant tout, un grand chrétien, désireux d'étendre le

(1) Pie IX avait rempli dans sa jeunesse une mission au Chili.

royaume du Christ? La grande voix du vicaire de Jésus-Christ s'est fait entendre ; dans un magnifique langage, il a glorifié Christophe Colomb, et nous ne saurions donner une meilleure conclusion à ces pages que la lettre de sa Sainteté Léon XIII aux archevêques et évêques d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques, ou plutôt aux catholiques du monde entier :

« *A nos Vénérables Frères les archevêques et évêques d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques,*

» LÉON XIII, PAPE.

» Vénérables frères,

» Salut et bénédiction apostolique.

» Le quatrième siècle étant accompli depuis qu'un homme de Ligurie a abordé le premier, sous les auspices de Dieu, aux plages inconnues d'au delà l'océan Atlantique, les hommes désirent célébrer dans un souvenir reconnaissant la mémoire de cet événement et en glorifier l'auteur. Et certes, on ne trouverait pas facilement de motif plus digne d'exciter les esprits et d'enflammer les ardeurs, car il s'agit du plus grand et du plus beau fait que le genre humain ait jamais vu s'accomplir ; et peu d'hommes peuvent être comparés, pour la grandeur d'âme et le génie, à celui qui l'a exécuté. Par lui, un nouveau monde est sorti du sein inexploré de l'Océan ; des centaines de milliers d'êtres humains, tirés de l'oubli et des ténèbres, ont été rendus à la société et ramenés de la barbarie à la civilisation et à l'humanité, et, ce qui importe bien plus encore, rappelés, par la communication des biens que Jésus-Christ leur a acquis, de la mort à la vie éternelle.

» L'Europe, surprise par la nouveauté et le prodige de cet événement inattendu, a appris peu à peu ce qu'elle devait à Colomb, lorsque par la fondation de colonies en Amérique, par les communications incessantes d'un pays à l'autre, la réciprocité des services, les échanges commerciaux par mer, elle fut entrée intimement dans la connaissance du pays, dans l'exploitation des ressources générales et des produits indigènes, et par là en même temps s'accrut d'une manière extraordinaire l'autorité du nom européen.

» Dans ces multiples hommages et ce concert de gratulations, il ne convient pas que l'Église se taise entièrement. Elle qui, par son caractère et son institution même, aime à encourager et s'efforce de propager tout ce qui est honnête et louable, elle réserve des honneurs particuliers, et les plus grands, aux hommes les plus éminents dans ce genre de vertus qui se rapportent au salut éternel des âmes. Elle ne méprise pas néamoins ni n'estime peu l'autre genre de vertus ; loin de là, elle a toujours grandement apprécié et honoré ceux qui ont bien mérité de la société humaine et qui se sont rendus immortels dans

la postérité. Dieu, en effet, est admirable dans ses saints; mais les marques de sa divine vertu apparaissent aussi dans ceux en qui brille une supériorité particulière d'âme et d'intelligence; car la lumière du génie et l'élévation de l'âme n'ont pas d'autre source que Dieu le Créateur.

» Mais il y a une autre raison, et celle-là toute particulière, qui nous engage à célébrer avec l'allégresse de la reconnaissance l'immortel événement. Christophe Colomb nous appartient : car pour peu que l'on recherche quelle fut chez lui la principale raison qui le détermina à conquérir « la mer ténébreuse », et dans quelle pensée il s'efforça de réaliser son projet, on ne saurait douter que la foi catholique n'ait eu la plus grande part dans la conception et l'exécution de l'entreprise, en sorte qu'à ce titre-là même le genre humain doit une grande reconnaissance à l'Église.

» On compte beaucoup d'hommes courageux et experts qui, avant et après Christophe Colomb, se sont mis avec un zèle obstiné à la recherche de terres et de mers inconnues. La renommée humaine, qui se souvient de leurs services, célèbre et célébrera toujours leur mémoire, parce qu'ils ont reculé les limites de la science et de la civilisation, et contribué à accroître la prospérité générale : et cela non sans peine, mais avec un puissant effort de volonté, et souvent au prix des plus grands dangers. Il y a cependant entre eux et celui dont nous parlons une grande différence. Ce qui distingue éminemment Colomb, c'est qu'en parcourant les immenses espaces de l'Océan, il poursuivait un but plus grand et plus haut que les autres. Ce n'est pas qu'il ne fût mu par le très légitime désir d'apprendre et de bien mériter de la société humaine ; ce n'est pas qu'il méprisât la gloire, dont les aiguillons mordent d'ordinaire plus vivement les grandes âmes, ni qu'il dédaignât entièrement ses avantages personnels ; mais sur toutes ces considérations humaines le motif de la religion de ses ancêtres l'emporta de beaucoup chez lui, elle qui, sans contredit, lui inspira la pensée et la volonté de l'exécution et lui donna, jusque dans les plus grandes difficultés, la persévérance avec la consolation. Car il est constant que la principale idée et la conception qui dirigea son esprit, ce fut d'ouvrir un chemin à l'Évangile à travers de nouvelles terres et de nouvelles mers.

» A la vérité, cela peut paraître invraisemblable à ceux qui, concentrant toutes leurs pensées et tous leurs soins sur cette nature des choses qui est perçue par les sens, refusent de porter leurs regards vers des choses plus grandes. Mais, par contre, on a presque toujours constaté chez les plus grands esprits qu'ils préfèrent monter plus haut, car ils sont, mieux que personne, disposés à concevoir les instincts et les souffles de la foi divine.

» A n'en pas douter, Colomb avait joint l'étude de la nature à celle de la religion, et il avait nourri son âme des principes puisés à une foi catholique profonde.

» C'est pourquoi, dès qu'il eut compris, d'après l'enseignement astronomique et les monuments des anciens, qu'au delà des limites du monde connu

s'étendaient, même à l'occident, de grands espaces de terres qu'aucun homme n'avait jamais explorés jusque-là, il se représenta une grande multitude entourée de ténèbres lamentables, engagée dans des rites cruels et dans des superstitions en l'honneur de dieux insensés. Il les voyait vivant misérablement dans la barbarie, avec des mœurs cruelles ; manquant plus misérablement encore de la notion des choses les plus grandes, et plongés dans l'ignorance du seul vrai Dieu. Son esprit faisant réflexion là-dessus, il désira par-dessus tout étendre avec le nom chrétien les bienfaits de la charité chrétienne en Occident, ce que prouve abondamment toute l'histoire de son entreprise.

» En effet, quand pour la première fois il pria Ferdinand et Isabelle, rois d'Espagne, de ne pas hésiter à entreprendre la chose, il exposa l'affaire à plein, disant que *leur gloire grandirait jusqu'à l'immortalité, s'ils décidaient de porter le nom et les doctrines de Jésus-Christ dans des contrées si lointaines.* Et, ses vœux ayant été bientôt accomplis, il atteste que *ce qu'il demande à Dieu, c'est que, par son secours divin et par sa grâce, les rois d'Espagne continuent à vouloir pénétrer de l'Évangile de nouvelles contrées et de nouveaux rivages.*

» Au pape Alexandre VI il se hâte de demander des missionnaires, par une lettre où se trouve cette déclaration : « *J'ai confiance que, Dieu aidant, je pourrai un jour répandre aussi loin que possible le saint nom de Jésus-Christ et l'Évangile.* » Et nous pensons qu'il était rempli de joie quand, revenu de l'Inde pour la première fois à Olisipone, il écrivait à Raphaël Sanchez *qu'il fallait rendre à Dieu d'immortelles actions de grâces, pour la bonté avec laquelle il lui avait donné des succès si favorables, qu'il fallait que Jésus-Christ se réjouisse et triomphe sur la terre comme au ciel, en raison du salut prochain de peuples innombrables, qui auparavant se ruaient à la perdition.* Que s'il obtient de Ferdinand et d'Isabelle qu'ils ne permettent qu'aux catholiques d'aller dans le nouveau monde et d'y nouer des relations commerciales avec les indigènes, il en donne cette raison que, *par son entreprise et ses efforts, il n'a cherché rien autre chose que l'accroissement et l'honneur de la religion chrétienne.* Et cela était bien connu d'Isabelle, qui, mieux que personne, avait pénétré dans l'âme de ce grand homme ; bien plus, il est constant que c'est ce qui fut nettement proposé à cette femme si pieuse, de si grand cœur et d'esprit si viril. Car, parlant de Colomb, elle avait affirmé qu'il se jetterait avec ardeur dans l'immense Océan *afin d'accomplir, pour la gloire divine, une chose extraordinairement remarquable.* Et à Colomb lui-même, revenu pour la seconde fois, elle écrit que *les dépenses faites par elle et celles qu'elle ferait encore pour les expéditions des Indes étaient excellemment placées, la propagation de la religion catholique devant en être la conséquence.*

» D'ailleurs, où donc, en dehors d'un motif supérieur aux considérations humaines, aurait-il pu puiser la constance et la force d'âme nécessaires pour supporter tout ce qu'il fut obligé de porter et de souffrir jusqu'au bout : contradiction de la part des savants, rebuffades des princes, tempêtes de l'océan en fureur, veilles assidues, qui, plus d'une fois, lui firent perdre l'usage de la

vue? A quoi il faut joindre les combats contre les barbares, les infidélités de ses amis et de ses compagnons, les conspirations scélérates, les perfidies des envieux, les calomnies des détracteurs, les embûches dressées à son innocence.

» Il était inévitable que cet homme succombât sous le poids de travaux si énormes et sous des attaques si nombreuses, s'il ne s'était soutenu lui-même par la conscience de la très belle entreprise dans le succès de laquelle il entrevoyait la gloire du nom chrétien et le salut d'infinies multitudes. Or, les circonstances mêmes du temps où elle avait lieu achèvent de glorifier merveilleusement cette entreprise. En effet, Colomb découvrit l'Amérique à l'époque où une grande tempête allait bientôt s'abattre sur l'Église. Autant donc qu'il est permis à l'homme d'apprécier par la marche des événements les voies de la divine Providence, c'est vraiment par un dessein de Dieu que semble être né cet homme, gloire de la Ligurie, pour réparer les désastres qui seraient infligés par l'Europe au nom catholique.

» Appeler la race indienne à la religion chrétienne était assurément la charge et l'œuvre de l'Église. Cette charge, assumée par elle dès le commencement, elle a continué de l'exercer par un perpétuel effort de charité et elle continue à le faire puisqu'elle s'est avancée, en ces derniers temps, jusqu'à l'extrême Patagonie. Cependant Colomb, certain de préparer et d'assurer les voies à l'Évangile, et profondément appliqué à cette pensée, y rapporta tout son labeur, n'ayant pour ainsi dire rien entrepris sans prendre la religion pour guide et la piété pour compagne.

» Nous allons rappeler des choses bien connues, mais elles sont dignes de remarque, pour faire connaître l'esprit et le cœur de Colomb. Lorsque, contraint par les Lusitaniens et par les Génois de s'en aller sans avoir achevé l'entreprise, il se fut porté en Espagne, c'est dans les murs d'une maison religieuse qu'avec le concert et sous l'inspiration d'un religieux, élève de François d'Assise, il réunit un grand conseil pour hâter la conquête méditée. Quand, au bout de sept ans, il va enfin entrer dans l'océan, il a soin, avant de se mettre sous les armes, de faire tout ce qui doit purifier son âme ; il prie la Reine du ciel de présider à son entreprise et de diriger sa course ; il commande de ne pas déployer les voiles avant qu'on ait invoqué la puissance de l'auguste Trinité. Bientôt, poussé au large, la mer sévissant et le pilote vociférant, il garde constamment son âme tranquille, parce qu'il a mis son appui en Dieu. Les nouveaux noms qu'il donne aux îles nouvelles indiquent eux-mêmes quel est son projet ; a-t-il atteint l'une d'elles, il adore en suppliant le Dieu tout-puissant, et il n'en prend possession qu'au *nom de Jésus-Christ*. A quelque rivage qu'il aborde, il n'a rien de plus à cœur que de planter sur le bord l'image de la sainte croix ; le premier, il prononce dans les îles nouvelles le nom divin du Rédempteur, que si souvent il avait chanté à haute voix au son des flots en murmure, et c'est pour cela qu'ayant à bâtir Hispaniola, il commence par

l'édification d'une église et qu'il fait des cérémonies saintes le prélude des fêtes populaires.

» Tel fut donc le but, telle fut l'œuvre de Colomb dans les contrées si distantes de lui par mer et par terre, et jusqu'alors inaccessibles et incultes, mais dont la civilisation et la gloire et les richesses ont acquis, depuis, si rapidement le degré considérable d'accroissement où nous les voyons aujourd'hui. Dans tout cela, la grandeur de l'entreprise, l'importance et la variété des bienfaits qui en sont résultés, font un devoir de célébrer ce grand homme avec un souvenir reconnaissant et tous les témoignages possibles d'honneur; mais avant tout il faut reconnaître et révérer avec juste raison l'influence et l'inspiration de la pensée éternelle à laquelle l'inventeur du nouveau monde a obéi et servi en toute volonté.

» Afin donc que les fêtes de Christophe Colomb soient dignement célébrées et conformément à la vérité, il convient d'ajouter la sainteté de la religion à l'éclat des solennités civiles. Et c'est pourquoi, de même que, autrefois, à la première nouvelle de l'événement, de publiques actions de grâces furent rendues, sous la présidence du souverain Pontife, au Dieu immortel et à la divine Providence, ainsi croyons-nous devoir faire encore pour la commémoration de cet heureux événement. En conséquence, nous avons décidé que le 12 octobre, ou le premier dimanche suivant, à la convenance de l'Ordinaire du lieu, dans toutes les églises cathédrales et collégiales d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques, après l'office du jour, une messe solennelle *de Sanctissima Trinitate* serait célébrée. Et nous espérons qu'en dehors des nations ci-dessus nommées, pareille chose aura lieu dans les autres, sur l'initiative des évêques : car il convient que ce qui a été utile à tous soit aussi célébré par tous pieusement et avec reconnaissance.

» En attendant, comme gage des divines faveurs et en témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous donnons affectueusement dans le Seigneur, à vous, vénérables frères, à votre clergé et à tout votre peuple, la bénédiction apostolique.

» Donné à Rome, près Saint-Pierre, le XVI[e] jour de juillet de l'an MDCCCXCII, l'an quinzième de Notre pontificat.

» LÉON XIII, PAPE. »

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

Introduction 9

Chapitre premier. — Les premières années. 13

Chapitre II. — Le grand projet 22

Chapitre III. — Premier voyage 61

Chapitre IV. — Le triomphe 104

Chapitre V. — Deuxième voyage 113

Chapitre VI. — Troisième voyage 183

Chapitre VII. — Quatrième voyage 271

Chapitre VIII. — La mort 365

Chapitre IX. — Histoire posthume 373

Imprimerie de Poissy. — S. LEJAY et Fils.

MÊME LIBRAIRIE

Constantinople. Le Mont Athos. La Grèce. Épisodes d'un voyage en Orient. Grand in-8, orné de nombreuses gravures . **5 fr.** »

« Aux jeunes,

« Vous êtes avides de mouvement et de lutte, d'espace, d'horizons nouveaux et d'inconnu.

« C'est la fière marque de votre vitalité de corps et d'esprit : gardez-la avec un soin jaloux.

« Ne permettez pas qu'on vous évite par une tendresse aveugle l'effort, la fatigue et la lutte, qu'on vous immobilise, qu'on vous confine, qu'on endorme votre curiosité et qu'on la laisse tomber d'inanition : ce serait vous amoindrir, vous atrophier, vous annihiler.

« Non, vous qui vivez et voulez vivre, grandir en toute force et en sagesse, levez la tête par delà les frontières, apprenez à franchir la muraille de Chine dont toute civilisation s'entoure, allez voir, malgré la fatigue, malgré le soleil ardent et la nuit froide, les terres neuves que nous occuperons demain peut-être et les régions anciennes que les vieilles civilisations mortes ont couvertes de leurs ruines; élargissez votre esprit, accroissez votre mâle endurance; au spectacle des variétés de l'espèce humaine, apprenez à être tolérants pour ceux qui ne pensent pas, qui ne vivent pas comme vous, et raffermissez-vous dans la foi en ce qui est éternel, juste, saint, beau et parfait. Voyagez, voyagez, nous serons vos guides.

« Lisez ce livre de la XIX^e^ Caravane d'Arcueil, écrit d'une plume si alerte et si franche par celui que nous nommions notre Régent. Ce livre vous montrera de quelles joies nobles peut s'enivrer celui que dévore le besoin d'espace et de mouvement, la soif sublime de l'esthétique et de la vérité, celui que fascine l'éternel inconnu. »

Arcueil. Fr. H. Didon.

Nouvelles Soirées littéraires, scènes, tableaux, discours, études morales, études historiques et récits légendaires, par le R. P. H. Faure, professeur de rhétorique. Un beau vol. gr. in-8. **4 fr.** »

« Le R. P. Faure s'est inspiré à la fois de l'histoire, de la légende et de la poésie. Tous les genres littéraires se trouvent réunis dans son ouvrage : récits, descriptions, scènes, discours et poésies, et tout est élevé, plein de chaleur et plein d'attrait. Chaque sujet est comme un drame vivant et palpitant d'intérêt, une série de tableaux qui se déroulent sous les yeux. Beaucoup de pages, beaucoup de passages sont ravissants. Le style, d'une correction parfaite, est plein de fraîcheur et d'harmonie, poétique, varié, enlevant comme les sujets eux-mêmes, ce qui ajoute encore au charme de ces délicieuses compositions. »

Petites Histoires. *Traits de Missions,* par le R. P. Marius Devès, des Oblats de Marie-Immaculée. In-8, 237 pages. . . . . **3 fr.** »

Une série d'histoires ne saurait s'analyser. L'auteur s'adresse surtout à la jeunesse; il pense aussi que « les catéchistes pourront glaner, dans ce volume, quelques épis pour leur gerbe d'*exemples.* »

C'est trop peu dire. Nous pensons en outre que ces « traits de missions » seront lus avec profit par les missionnaires eux-mêmes tant de France que d'outre-mer, et que tout le monde y verra avec édification quels heureux fruits le zèle des RR. PP. Oblats sait produire dans les âmes. (*Études.*)

Nouvelles petites Histoires, par le R. P. Marius Devès, des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée. 1 vol. in-8 carré. . . . . **3 fr.** »

Comme son aîné *Petites Histoires*, ce volume peut servir de recueil d'histoires édifiantes pour les catéchistes ou les prédicateurs, mais c'est surtout le livre de lecture pour la jeunesse, livre de lecture agréable, attrayante, livre écrit sans artifice ni apprêt, mais avec le souci d'une excellente tenue littéraire.

Quand j'étais Romain, par le vicomte Oscar de Poli. 1 volume in-8 . . . . . **4 fr.** »

Lorsque M. de Poli à vingt ans arriva en Italie, la tête bourdonnante de mille réminiscences classiques, profanes ou saintes, le cœur alerte, avide d'impressions, ardent, enthousiaste, il avait toutes les généreuses qualités pour rendre, avec leur saveur native, leur allure initiale, les épisodes de ses séjours à Rome comme touriste, pèlerin, militant.

Les Italiens sentent bien l'attraction puissante que la capitale des Césars exerce sur les esprits doués lorsqu'ils disent de quelqu'un : « Ceux-ci se sont faits Romains : ils auront le mal du pays. » M. de Poli a ressenti cette nostalgie, et lorsqu'il en souffrait, il a pensé tout haut. De là le fier enthousiasme, l'énergique tendresse et l'ardente vénération qui débordent à toute page de son nouveau livre.

Les Missionnaires français au Tonkin, par Adrien Launay, de la Société des Missions Étrangères, lauréat de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques. 1 volume in-8 illustré. . . . . **4 fr.** »

C'est l'histoire de ceux de nos missionnaires qui, bien longtemps avant les Francis Garnier et les Rivière, dès l'époque lointaine de Louis XIII, ont évangélisé le Tonkin. A côté de l'héroïsme de nos soldats, il était de justice de placer l'héroïsme de nos missionnaires et c'est en des pages vibrantes que l'auteur nous parle de MM. Cornay, Schœffler, Bernard, de Mgr Retord, de Mgr Puginier, etc.

Paris. — J. Mersch, imp., 4 bis, Av. de Châtillon

stophe Colomb

Rastoul

Bot. 4/14/55 Parke-Burnett Auction,
N. Y. $10.00 (5 vols.; Lot #221,
P-B, Part III, Final). Stetson Coll.

RESTRICTED CIRCULATION

157061